

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

**VIRILITÉ EN JEU : ANALYSE DE LA DIVERSITÉ DES ATTITUDES DES GARÇONS
ADOLESCENTS À L'ENDROIT DES HOMMES HOMOSEXUELS**

**THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE**

**PAR
JANIK BASTIEN CHARLEBOIS**

JUILLET 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Il serait faux d'affirmer que le sujet que nous avons exploré dans cette thèse a papillonné jusqu'à nous de façon purement aléatoire pour susciter notre émerveillement et éveiller notre curiosité. Mais nous pas nous y ont menée sans trop que nous le prévoyions, mus par quelque élan intime. Si les règles de la démarche de connaissance scientifique exigent avec justesse l'exercice de la rigueur, il nous apparaît néanmoins important de situer notre trajectoire à partir des premières amorces, tout ancrées soient-elles dans la singularité de notre vécu.

Notre implication de longue date au sein du Groupe de recherche et d'intervention sociale gaies et lesbiennes de Montréal (GRIS-Montréal), un organisme communautaire dont la mission est de démystifier l'homosexualité auprès des élèves et des étudiants fréquentant les écoles secondaires, les cégeps et les universités, nous a introduite à l'exploration des rapports entre les perceptions de l'homosexualité, les représentations des sexes, ainsi que les conventions sexuelles. Cette expérience enrichissante a contribué à développer notre réflexion tout en ouvrant sur des questionnements dont les réponses ne pouvaient être obtenues qu'en empruntant une voie de recherche plus soutenue et formelle.

Le fait que nous ne correspondions pas aux canons normatifs de l'orientation sexuelle a résolument influencé la sélection de notre sujet de thèse. Mais d'autres éléments, encore, ont joué. En tant que femme n'ayant pas toujours répondu aux attentes de la « féminité », notre position problématique ou problématisée a suscité quelques tensions ponctuelles au sein de certaines interactions, dont les codes sexués s'appuient sur l'idée d'une nature d'homme et de femme. Qui plus est, le regard médical que nous avons subi dans notre enfance en raison de notre non-conformité avec les frontières officielles de la génitalité « normale et intelligible » nous a poussée vers les marges grises de la disqualification et de « l'erreur ». Si une telle réalité est généralement confinée à l'invisibilité de l'intime et du privé – ou sinon du honteux – elle doit prendre voix pour pouvoir relever la facticité du binaire et de ses oppositions tranchées.

À un autre niveau, les relations riches et précieuses que nous avons eues avec divers hommes de notre entourage nous ont également conduite à ce sujet. Notre père le premier, dont la recherche de soi et la sensibilité nous ont profondément marquée, tout comme les tensions intérieures entre sa vulnérabilité et les standards normatifs de la « masculinité ». Nous aurions vivement souhaité qu'il soit encore parmi nous aujourd'hui pour échanger avec lui et lui partager les fruits de notre réflexion.

Suivent, finalement, tous les amis qui ont parsemé notre vie et particulièrement ceux qui l'habitent présentement. La complicité qui nous unit témoigne davantage d'une commune humanité entre personnes singulières, propres et complexes, que d'une rencontre se déployant sur l'axe d'une dichotomie et d'une altérité sexuée se tendant de part et d'autre d'un large fossé.

Si une gamme d'éléments a participé à la sélection de notre sujet de thèse, d'autres ont joué un rôle crucial ou substantiel dans son accomplissement, à commencer par un ensemble de personnes dont l'encouragement, la contribution et l'appui furent inestimables.

Tout d'abord, nous aimerions remercier de tout cœur notre mère, Monique Bastien, pour son soutien constant à travers toutes ces années, pour avoir cru en nous et pour les sacrifices considérables qu'elle a consentis afin que nous puissions nous consacrer à la réalisation de ce rêve. Nous aimerions également remercier feu notre père, Guy Charlebois, pour avoir eu confiance en nous et pour nous avoir encouragée à suivre notre voie.

Cette reconnaissance s'étend à notre directrice de thèse, Jocelyne Lamoureux, dont les conseils précieux et justes, la présence constante et bienveillante, puis l'appui formidable ont donné un sens à notre investissement au sein du milieu universitaire. Elle nous a effectivement, comme elle aime bien l'illustrer, aidé à accoucher de nous-même.

Nous aimerions également témoigner notre profonde reconnaissance à tous nos mécènes ou nos bienfaiteurs, soit Evelyne Girard, Gaétane Lemay et Michel Bolduc, puis Adrien Bastien et Rolande Bastien, nos grands-parents.

Évidemment, la réalisation de ce projet n'aurait été possible sans le soutien précieux de plusieurs membres de la grande famille du GRIS-Montréal, parmi lesquels nous pourrions nommer, notamment, Gilbert Émond, Réal Boucher et Robert Pilon. Par ailleurs, nous aimerions remercier tous les professeurs et membres de direction scolaire qui ont généreusement offert leur aide, soit Eve Lachapelle, Christine Roy, Sylvie Tardif, Mario Héroux, Lise Charland, Lyne Pouliot et Robert Tessier, de même que tous les garçons qui ont participé à la recherche dans toute leur simplicité, leur candeur ou leur spontanéité. Le début de notre trajectoire académique, quant à lui, fut marqué par l'aide, les conseils et l'inspiration d'Irène Demczuk et Line Chamberland, auxquelles nous savons gré. Il en va de même pour Simon-Louis Lajeunesse pour ses nombreuses suggestions bibliographiques judicieuses.

Il y a également tous ceux qui nous ont appuyée et ressourcée de leur chaleureuse et inestimable présence, qui nous ont soutenue à travers nos moments d'incertitude et nos épreuves. Un grand merci à notre amour et notre douce, Luzi Altis. Un grand merci à toutes nos amies et tous nos amis précieux : Audray Lemay, David Abesdris, Nicolas Abesdris, Anick Barbeau, Nigel Tingley, Pierres-Hugues Lafrance, Tieu Thuy Nguyen, Vincent Guérard, Mathieu Bastien, Julie Ouellette et Cathy Bazinet, puis à nos camarades intellectuelles des Indisciplinaires, Audrey Baril, Ève-Marie Lampron, Louise Brossard, Lucie Gosselin et Mélissa Blais. Nous remercions également notre ancien directeur au sein de l'Association canadienne pour la santé mentale, Jacques Duval, pour son écoute et son appui.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	ii
LISTE DES TABLEAUX.....	viii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I ORIENTATION DE LA RECHERCHE	6
1.1 Axe de recherche	6
1.1.1 La question de recherche.....	7
1.1.2 Les objectifs	9
1.1.3 Les enjeux théoriques et les théories en jeu	10
1.1.4 La pertinence de l'objet d'étude.....	24
1.2 État de la question	25
1.2.1 L'homophobie	25
1.2.2 L'hétérosexisme	28
1.2.3 L'hétéronormativité.....	30
1.2.4 L'empreinte du naturel	31
1.2.5 La fondation de l'identité masculine.....	34
1.2.6 Les modèles normatifs et le lien à l'autre	43
1.2.7 L'appartenance au groupe des hommes et les rapports de domination.....	55
CHAPITRE II MÉTHODOLOGIE	68
2.1 Qualitatif et quantitatif.....	69
2.2 Théorie ancrée	71
2.3 Matériaux	75
2.3.1 L'entrevue	76
2.3.2 L'expérience terrain	80

2.3.3 Le questionnaire du GRIS-Montréal	83
2.3.4 La littérature	83
2.4 Échantillonnage	84
2.4.1 Les établissements scolaires	85
2.4.2 La sélection des répondants.....	88
2.5 Déroulement des entrevues	90
2.5.1 La construction du lien avec le répondant	90
2.5.2 L'évolution de la grille d'entrevue	94
2.5.3 La clôture des entrevues	100
2.6 Transcription	100
2.7 Analyse des données	101
 CHAPITRE III	
PAROLES ET PERCEPTIONS DES JEUNES	105
 3.1 Représentations de l'homme gai	106
3.1.1 Les perspectives générales	108
3.1.2 La figure de l'efféminé.....	121
3.1.3 Les interactions.....	130
3.1.4 L'ami hypothétique	141
3.1.5 Le flirt hypothétique	152
3.2 Représentations de la collectivité gaie	158
3.2.1 Les signes d'affection.....	159
3.2.2 Le mariage entre personnes de même sexe	170
3.2.3 La communauté gaie et le vivre ensemble	177
3.3 Représentations de l'homosexualité.....	191
3.3.1 La nature de l'homosexualité	192
3.3.2 Le portrait de l'homosexualité chez les hommes	198
3.4 Représentations du genre	208
3.4.1 L'homme normatif	209
3.4.2 Les jeux de la virilité	217
3.4.3 La femme normative.....	223
3.4.4 La lesbienne.....	228
3.4.5 Les usages de l'insulte.....	233

CHAPITRE IV	
DISCUSSION	241
4.1 Saillances des discours des jeunes garçons.....	241
4.1.1 La complexité	243
4.1.2 L'émotivité et les rationalisations	246
4.1.3 Les discours sur l'efféminement, la visibilité et l'homosexualité.....	249
4.2. Revisiter les hypothèses relatives aux attitudes négatives à l'endroit des hommes homosexuels	257
4.2.1 Les attitudes négatives et l'empreinte naturelle	259
4.2.2 Les attitudes négatives et le développement de soi.....	263
4.2.3 Les attitudes négatives et les acquis normatifs.....	273
4.2.4 Les attitudes négatives et l'identité masculine	279
4.3. Sexe érigé et complexité de la domination.....	288
CONCLUSION	297
ANNEXE A	
LA GRILLE D'ENTRETIEN	300
A.1 Grille d'entretien version A	301
A.2 Grille d'entretien version B	304
ANNEXE B	
LE PROFIL DES REpondants	306
ANNEXE C	
PAROLES D'UNE CHANSON DE BLACK TABOO	307
6. BIBLIOGRAPHIE.....	310

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
2.1 Profil des établissements scolaires	87
B.1 Profil des garçons ayant participé à la recherche	306

RÉSUMÉ

La saillance d'attitudes négatives à l'endroit des hommes gais chez les garçons adolescents suscite bien des questionnements. Alors que l'ouverture à la réalité des personnes homosexuelles est généralement inversement proportionnelle à l'âge, les adolescents, et particulièrement les garçons, rompent avec cette tendance. Ils se montrent même en apparence plus réfractaires aux hommes gais qu'aux lesbiennes.

Bien que peu d'auteurs se soient directement penchés sur le sujet, les hypothèses et les théories qu'ils ont émises s'inscrivent dans une gamme variée. Elles s'ajoutent aux explications populaires qui circulent abondamment et participent aux savoirs communs sur les hommes en général et les garçons adolescents en particulier.

S'échelonnant de modes explicatifs évolutionnistes, psychanalytiques, psychologiques jusqu'à des modes sociologiques, la diversité des hypothèses traduit autant de visions spécifiques des garçons adolescents. Ils sont soit façonnés par les déterminismes du naturel, orientés par les impératifs de la consolidation identitaire, guidés par les normes ou imprégnés par les dynamiques de pouvoir et de domination historiques et sociales régissant les sexes.

Désireuse de confronter les multiples explications et de participer au débat, nous nous y sommes lancée avec l'intention précise de comprendre les attitudes négatives des garçons adolescents envers les hommes gais. Inspirée de théories proféministes sur les hommes et de théories féministes analysant la contrainte à l'hétérosexualité, nous nous sommes d'emblée ouverte à la complexité et au dépassement du binaire. Répondre adéquatement à notre question de recherche exigeait donc de situer les sujets étudiés avec prudence et rigueur, ce qui signifiait d'inclure la diversité des attitudes des garçons adolescents dans notre analyse.

Guidée par l'approche méthodologique de la théorie ancrée, nous avons réalisé une série d'entrevues semi-directives auprès d'une vingtaine de garçons adolescents afin de cueillir à la source leurs attitudes ainsi que leurs représentations des hommes gais, explorant successivement les couches de sens sur lesquels ces derniers reposent. L'analyse subséquente des données est éclairée d'une perspective booléenne où les cas exceptions, même singuliers, doivent être pris en compte dans l'élaboration de la théorie. En outre, cette recherche ne s'engage pas sur l'identification de causes et d'origines aux attitudes négatives, mais plutôt sur leurs composantes intrinsèques.

L'étude appliquée des attitudes et des représentations des hommes gais chez les adolescents fait ressortir les liens qui les attachent aux construits de l'efféminement, aux enjeux de la visibilité gaie et du vivre ensemble, aux conceptions sous-jacentes de l'homosexualité, aux représentations normatives des hommes et des femmes, aux évaluations

des femmes, aux figures des lesbiennes, puis aux usages complexes de l'insulte. La remontée progressive des filons recensés mène globalement vers les questions fondamentales de définition des sexes, de rejet de la faiblesse, de valorisation de la puissance et des rapports de domination.

Seulement, les garçons adolescents ne sont pas habités des mêmes perspectives sur les hommes gais ainsi que sur la variété de sujets qui leur sont rattachés. La gamme complète des attitudes varie grandement entre les répondants que nous avons rencontrés, allant d'une aisance et d'une ouverture marquée à un rejet et une désapprobation uniforme de tout aspect de la réalité des hommes gais. Ceci est vrai en termes d'émotivité et de confort devant la proximité sensible d'hommes gais (signes d'affection, avoir un ami gai, les jeunes, compliments sur la beauté de la part d'un homme gai), comme sur le plan des représentations et des perspectives sociales et politiques que les jeunes peuvent entretenir. Les attitudes des garçons, tant au niveau des hommes gais que de l'obéissance aux standards de la virilité, sont marquées en somme par la complexité et le jeu.

Cette complexité ouvre sur deux tableaux, celui des représentations et celui des dynamiques de pouvoir, chacun s'influençant à son tour. Nous y voyons les paradoxes qui les animent, puis relevons la relation de dépendance entre les attitudes négatives et les représentations binaires de la complémentarité homme/femme, masculinité/féminité.

Garçons adolescents – Hommes homosexuels – Efféminement – Rapports de sexe – Rapports de domination.

À papa Guy

INTRODUCTION

La décriminalisation au Canada des actes homosexuels consensuels pratiqués en privé fut instaurée par l'adoption du Bill Omnibus C-150 en 1969. Les quelques décennies qui suivirent furent témoin d'une modification profonde de l'opinion publique canadienne à l'égard des personnes appartenant à la minorité sexuelle. Mesurée ponctuellement lors de sondages ou d'enquêtes¹, elle se montre plus ouverte face à l'homosexualité (Altemeyer, 2001) et graduellement encline à l'adoption de projets de loi accordant l'égalité de statut aux personnes et aux unions homosexuelles. Les inclusions normative et juridique tantôt se suivent, tantôt se précèdent, mais demeurent étroitement liées dans un mouvement de synergie. Dans la culture populaire des téléromans et des productions cinématographiques, les personnages gais ou lesbiens font désormais partie de la palette des profils humains dépeignant notre réalité sociétale. Cette visibilité accrue reflète celle qui se vit à petite échelle au sein de la population qui, de jour en jour, côtoie davantage de gens qui se disent ouvertement homosexuels (Altemeyer 2001).

N'échappant pas à ces transformations, la recherche universitaire a progressivement déplacé son attention de la problématisation de l'homosexualité à celle des attitudes qui l'entourent, déployant une gamme variée de disciplines. Les études confirment alors la mouvance sociale qui s'opère, relevant invariablement une tendance selon laquelle l'ouverture moyenne des répondants est inversement proportionnelle à leur âge (Herek et Capitano, 1999). Plus les répondants sont âgés, plus ils sont nombreux à se montrer réfractaires aux mesures d'inclusion juridique et à la normalisation de l'homosexualité. À

¹ Depuis 1984, Altemeyer distribue le même modèle de questionnaire à des étudiants de premier cycle du département de psychologie de l'Université du Manitoba afin de mesurer leurs attitudes face à l'homosexualité. L'analyse de ces questionnaires révèle une tendance non équivoque vers une plus grande acceptation de l'homosexualité.

Au Québec, deux sondages effectués à dix ans d'intervalle par la firme Léger Marketing montrent une baisse des perceptions négatives de l'homosexualité. En 1990, 47% des Québécois sondés considéraient qu'il est immoral d'être homosexuel alors que ce pourcentage avait baissé à 22% en 2006.

l'opposé, une proportion plus élevée de jeunes répondants se disent favorables à ces mêmes modalités d'inclusion (Herek, 1991, 1993; Marsiglio 1993).

Le tout se complexifie, cependant, lorsqu'un regard est porté sur la population des garçons adolescents. Contre la tendance sus décrite, il se trouve chez eux une saillance d'attitudes négatives à l'endroit des personnes s'identifiant ou étant identifiées comme gais ou lesbiennes (Marsiglio 1993; Simoni, 1996; Pratte 1993). Sur un échantillon allant de 15 ans à 19 ans, Marsiglio dénote en effet que les aînés de dix-neuf ans possèdent en général des attitudes plus positives que celles de leurs cadets de quinze ans. De façon marquée, c'est particulièrement chez les jeunes garçons, plus que chez les jeunes filles, que se manifeste cette bouffée négative et ce sont les hommes gais, plus que les lesbiennes, qui en seraient les principaux objets (Bals, 2001; Herek et Capitanio, 1999; Hoover et Fishbein, 1999; Kite, 1984, Groupe de recherche et d'intervention sociale gaies et lesbiennes de Montréal [GRIS-Montréal], 2000, 2003; Groupe régional d'intervention sociale gaies et lesbiennes de Québec [GRIS-Québec], 2005)². Au Québec, les données amassées auprès des jeunes étudiants rencontrés par le GRIS-Montréal, un organisme communautaire dont la mission est de démystifier l'homosexualité dans le milieu scolaire, confirment ces observations : chez les garçons de 13 ans, 61,9% estiment qu'ils seraient *mal à l'aise* ou *très mal à l'aise* s'ils apprenaient que leur meilleur ami était gai, tandis que 53,1% des garçons de 18 ans le seraient³. Incidemment, les violences perpétrées contre les hommes homosexuels le seraient presque systématiquement par des garçons adolescents ou de jeunes hommes, les filles participant rarement à ce type d'activité (Franklin, 2000; Tomsen et Mason, 2001; Van der Meer, 2003).

Aux yeux d'un observateur spontané, il peut paraître étonnant que des jeunes surfant sur la vague de la libéralisation des mœurs sexuelles éprouvent néanmoins davantage de malaise et d'attitudes négatives que leurs proches aînés à l'égard des minorités sexuelles. Tout comme il est intrigant de constater que les garçons adolescents sont nettement plus

² Cette tendance s'observe également en partie chez les adultes où les attitudes envers les personnes homosexuelles diffèrent en fonction de leur sexe et de celui du répondant (Herek, 2000a, 2002; McHugh Engstrom et Sedlacek, 1997).

³ Ces données ont été recueillies à partir d'un total de 7412 questionnaires distribués au cours de l'année scolaire 2002-2003. Ces questionnaires évaluent notamment le degré de confort à partir d'une échelle de Likert à quatre degrés : *très à l'aise*, *à l'aise*, *mal à l'aise* et *très mal à l'aise*.

inconfortables que les filles face à une personne homosexuelle de leur propre sexe. Qu'y a-t-il de si particulier chez les garçons adolescents pour qu'ils aient des réserves en grand nombre envers les hommes gais?

Les explications de sens commun sont promptes à leur allouer une origine résolument essentialiste. C'est ce que nous avons relevé au gré de discussions que nous avons eues avec un ensemble de personnes qui nous ont partagé leur compréhension de l'homophobie. Nayak et Kehily (1996) corroborent d'ailleurs cette observation suite à leurs propres rencontres avec un grand nombre de professeurs et d'élèves qui attribuent des racines naturelles à l'homophobie des jeunes hommes. En effet, de tous les groupes d'âge ou de tous les profils humains, c'est celui auquel on accole la plus forte ascendance du biologique. L'adolescence serait l'âge du développement et de la puberté, avec tous les déterminismes hormonaux qui l'accompagneraient.

En dehors de ces postulats immédiats, seuls quelques auteurs se sont récemment penchés sur le sujet. La plupart des réflexions construites autour des attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles les embrassent en tant que phénomène global et prennent autant les femmes que les hommes comme objet d'étude. Elles s'inscrivent en majorité parmi un des trois principaux niveaux d'analyse développés sur le sujet et représentés par les termes «homophobie», «hétérosexisme» et «hétéronormativité» (Adam, 1998). Alors que l'un situe l'origine des attitudes négatives au niveau de la psychologie de l'individu, l'autre les ancre sur le social et le dernier sur le normatif.

La gamme des hypothèses est vaste. Certaines démarrent au cœur du «naturel», en droite ligne avec le courant sociobiologique dont les échos populaires sont larges (Archer, 1996; Gallup, 1995). Si peu d'auteurs se penchent sur les attitudes envers les hommes homosexuels, la série de postulats qui enchâssent le développement sexuel et l'agressivité masculine dans une destinée biologique (Kenrick et Luce, 2000; Weisfeld, 1994; Daly et Wilson, 1994) comportent des implications pour l'explication de celles-ci.

Dans le prolongement de cet essentialisme, d'autres hypothèses fixent les attitudes «homophobes» dans le développement de soi, tout particulièrement en ce qui concerne les garçons (Reiter, 1991). Devant fonder leur identité en se dissociant de la mère, les garçons

repousseraient conséquemment tout ce qui se rattache au féminin. Dans des versions vulgarisées, on dira des jeunes garçons homophobes qu'ils ne sont pas confortables avec leur masculinité ou que leur identité de genre et leur orientation sexuelle sont incertaines.

Une autre série d'études ouvrent vers le social, mais s'arrêtent au normatif et à l'échange des représentations. Éclectiques, elles regroupent les enquêtes quantitatives foisonnantes dans le domaine de la psychologie qui isolent et comparent les corrélations entre un ensemble de variables sociales telles que l'éducation, la pratique religieuse et le niveau socio-économique, mais qui ne s'aventurent guère dans la façon dont ces dernières jouent chacune. Les recherches normatives comptent ensuite les explications faisant référence à la nébuleuse conservatrice de l'autoritarisme, conditionnant les attitudes négatives envers les groupes minoritaires. Puis finalement se trouvent celles qui sont axées autour de l'ignorance et de la possession d'informations justes découlant du contact avec des personnes homosexuelles (Herek et Capitanio, 1996; Herek et Glunt, 1993).

En bout de ligne, une série de réflexions s'élaborent autour de l'ancrage identitaire masculin au sein des rapports de pouvoir, produisant des analyses variées. Au niveau global, quelques corrélations statistiques entre les attitudes négatives et la possession de représentations de genre rigides sont relevées, mais la plupart des réflexions sont d'ordre structurel et émanent d'une perspective féministe (Pharr, 1997; Rich, 1993; Rubin, 1975, Wittig, 1993) qui ne s'attarde pas aux hommes gais et aux garçons adolescents. Celles qui le font feront intervenir, à leur tour, les dynamiques hommes-femmes, alors que d'autres les excluront ou les marginaliseront. «L'homophobie» pourra être conçue comme un rite de passage menant les garçons au statut d'homme adulte (Plummer, 1999, 2000), comme elle pourra être considérée comme partie prenante du schéma de domination des hommes sur les femmes (Connell, 1987, 1995; Kimmel, 1994).

Cet éclairage diversifié est bien composé de quelques teintes dominantes, mais aucune ne s'impose nettement. Les approches méthodologiques et analytiques n'ont pas toutes le même mérite, principalement en ce qui a trait aux prémisses qui les initient. En étant braquées sur les attitudes homophobes, certaines études offrent notamment l'illusion d'une homophobie généralisée et inéluctable. De tendance marquée et remarquée, on glisse inconsciemment vers une conception totalisante et singulière des postures négatives chez les

hommes. Or, l'analyse de la diversité interne et de l'étendue des possibles est indispensable à l'atteinte d'une compréhension affinée de tout groupe social, ce qui vaut d'office pour les attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes homosexuels.

La thèse qui s'amorce s'applique donc à relever cette diversité interne en la cueillant au plus près possible des perceptions de jeunes garçons. Par la suite, nous pouvons confronter les résultats obtenus avec la gamme d'hypothèses et de réflexions produites, participant ainsi à l'élaboration du savoir sur la diversité masculine. Car les implications de cette investigation dépassent «l'homophobie» pour englober dans sa toile la complexité des relations entre hommes et comment elles rejoignent intimement celles avec les femmes. Les postures par rapport aux hommes gais rappellent, fondamentalement, ce qui est permissible ou non au groupe des hommes. Pour cette raison, nous coucherons notre analyse sur les rails de quelques perspectives théoriques générales sur le genre et les rapports de pouvoir, couvrant les positions structuralistes embrassant les notions de pouvoir (Connell, 1987, 1995; Rich, 1993; Rubin, 1975; Wittig, 1993), comme les constructivistes qui inspectent le genre (Butler, 1993, 1999; Fausto-Sterling, 1992, 1999, 2000). Issues à la fois de postures féministes et du champ émergeant des études sur les masculinités, leur rencontre devrait combler les exigences d'une enquête se situant à la croisée des dynamiques intra et extra-masculines.

CHAPITRE I

ORIENTATION DE LA RECHERCHE

L'exploration de notre objet de recherche ne se fait pas sans attaches structurelles et théoriques. Si nous l'abordons, c'est déjà que notre trajectoire intellectuelle nous y a progressivement menée, nous offrant en cours de route quelques cartes interprétatives permettant de faire sens de ce que nous y rencontrons. Il est bien idéal, dans le processus, que nous nous ouvrons à de nouveaux champs conceptuels, mais il est impossible de se dévêtir des ancrages antérieurs.

À travers ce chapitre, nous allons tracer les grandes lignes de notre périple, en exposant d'abord l'axe de recherche qui orientera notre regard, puis en relevant ensuite la topographie générale du territoire que nous investiguerons, soit la revue des écrits s'approchant de notre objet de recherche et pouvant alimenter notre réflexion.

1.1 Axe de recherche

Cette section expose en premier lieu la question directrice qui devrait nous guider à travers cette thèse. S'ensuit une énumération des objectifs dont l'atteinte est nécessaire à la réalisation de notre recherche.

Toute question générale, cependant, est reliée à un ensemble d'enjeux dont la reconnaissance enrichit la portée de la réflexion et permet de la situer en rapport avec celles qui ont frayé quelques-uns des chemins que nous allons parcourir. Certes, pour assurer une cohérence à notre recherche nous ne pouvons marcher dans la foulée de toutes les écoles de

pensée et de toutes les approches théoriques qui ont amorcé leur brèche sur le terrain, mais nous allons minimalement exposer celles qui inspirent le plus notre démarche analytique. Finalement, nous allons relever la pertinence de notre thèse en soulignant en quoi nous allons contribuer à l'entreprise générale de connaissance reliée à notre objet d'étude.

1.1.1 La question de recherche

L'analyse des comportements, attitudes et opinions de la population à l'égard des minorités sexuelles offre en soi de nombreuses prises à la recherche et la réflexion. C'est pourquoi nous consacrerons cette section à l'affinement de nos objectifs, de notre cadre théorique et de nos champs de recherche.

Notre principal objet de recherche est la variété des attitudes professées par les garçons adolescents à l'égard des personnes homosexuelles de leur propre sexe. Nous excluons de notre étude les filles adolescentes car nous ne présumons pas d'entrée de jeu que les hommes composent un bloc homogène ne pouvant être saisi qu'en le contrastant avec la catégorie «extérieure» des femmes. En fait, notre expérience préliminaire sur le terrain atteste l'existence d'une diversité interne suffisamment riche pour être l'objet d'analyses⁴. Considérant cette donne, inclure les filles adolescentes décuplerait les variables à l'étude au point de compromettre la cohésion de la recherche.

C'est sensiblement pour cette même raison que nous portons principalement notre regard sur les attitudes manifestées à l'endroit des *hommes homosexuels*. Couvrir de façon exhaustive les lesbiennes, d'une part, et l'ensemble des minorités sexuelles, de l'autre, ne permettrait pas la tenue d'une question directrice. Nous ne ferions alors que la cartographie des attitudes des adolescents à l'égard des minorités sexuelles.

⁴ Depuis huit ans, nous avons œuvré au sein de l'organisme communautaire GRIS-Montréal (Groupe de recherche et d'intervention gaies et lesbiennes de Montréal), dont la mission est de démystifier l'homosexualité auprès de jeunes étudiants des niveaux secondaire, collégial et universitaire. Nous avons personnellement rencontré plus de 160 groupes de jeunes pour aborder la thématique de l'homosexualité, nous apportant une connaissance pratique et intime des perspectives des jeunes à ce sujet. Nous avons également, en tant que responsable de la recherche de l'organisme, étudié plus d'un millier de questionnaires quantifiant les positions des jeunes par rapport à diverses situations impliquant des personnes homosexuelles, notamment à travers l'emploi d'échelles de confort.

La question qui guidera notre recherche sera la suivante : *Comment comprendre la présence d'attitudes négatives à l'endroit des hommes homosexuels chez les garçons adolescents ?*

En somme, nous désirons comprendre en quoi les hommes gais indisposent un si grand nombre – mais non la totalité – de jeunes garçons. Entreprendre cette démarche suppose une ouverture à une série d'hypothèses pouvant être formulées comme autant de sous-questions dérivées. Les attitudes négatives émanent-elles d'une nature masculine profonde? Le rejet des hommes gais et de l'efféminement est-il nécessaire à la consolidation identitaire des garçons adolescents? Les perspectives de ces adolescents sont-elles la simple expression de normes transmises ? Ou les hommes gais présentent-ils un potentiel subversif pouvant démasquer le jeu de la virilité, vulnérabilisant ainsi un certain idéal masculin et les privilèges qu'il comporterait ?

Sans les énumérer toutes, les questions recensées se rangent généralement sous une de celles présentées ci-haut. Nous les passerons en revue dans la section suivante puis les examinerons à nouveau dans le chapitre final à la lumière des matériaux recueillis. Parallèlement, la valeur heuristique des diverses hypothèses et théories associées à ces questions sera établie à partir de la cohérence interne des raisonnements participant à leur élaboration.

Poser une question de recherche, il va sans dire, est une entreprise hautement délicate. Il est facile de s'enliser dans une démarche hypothético-déductive où la formulation même de la question oriente le chercheur sur des ornières limitant les percées conceptuelles vers des voies alternatives. Mais si des efforts sérieux peuvent être faits pour éviter les trajets tracés d'avance, il est impossible de rendre compte de la totalité des parcours potentiels. Dans cette tension entre les limites cognitives s'imposant à l'esprit humain et la volonté de tendre vers l'objectivité, il s'agit d'abord de s'écarter de la simplicité primaire.

Nous avons tenté de formuler notre question de recherche de façon à ouvrir le plus possible notre démarche à différentes pistes de réflexion. Si nous assumons le fait d'être guidée par une pensée féministe, nous comptons soumettre l'ensemble de notre analyse à l'épreuve de perspectives variées et parfois opposées.

1.1.2 Les objectifs

Afin de répondre à notre question de recherche, nous devons atteindre les objectifs suivants :

- Documenter l'éventail et la prévalence des attitudes manifestées par les adolescents devant les personnes homosexuelles de leur propre sexe et ce, par le biais d'une revue de la littérature et d'une étude terrain.
- Recenser, organiser, scruter et soumettre à l'analyse les corrélations relevées, les hypothèses émises et les théories formulées sur l'origine des attitudes des jeunes garçons à l'endroit des personnes homosexuelles de leur propre sexe.
- Identifier des grilles d'analyse qui se prêtent à la compréhension des attitudes des jeunes garçons face aux personnes homosexuelles de leur propre sexe.

À la différence de certaines études qualitatives, notamment celle de Plummer (1999), nous avons l'intention de mettre en relief la variété des attitudes existant chez les jeunes à l'égard des personnes homosexuelles. Car malgré la préséance de certains profils dominants, il existe une diversité marquante d'attitudes qui demandent d'être comprises et interprétées. Les données du GRIS-Montréal l'illustrent à leur façon et l'expérience terrain de l'auteure le confirme. Au-delà des craintes exprimées par les intervenants concernés par l'étendue de l'homophobie chez les jeunes, il y a des nuances à saisir et à comprendre. Quand le regard s'attarde uniquement sur ce qui est problématique, la variété et la divergence s'effacent à l'esprit. La réalité des jeunes hommes ne présentant pas d'attitudes négatives est facilement occultée, ce qui a pour conséquence d'accorder un poids indu aux perspectives naturalistes sur les positions de ces derniers à l'égard des gais, des lesbiennes et de l'homosexualité.

Par ailleurs, nous avons l'intention de comprendre comment certaines des variables engagées dans différentes études quantitatives sont construites. Il ne s'agit donc pas seulement d'énumérer, mais de relier et d'articuler ces variables. Concrètement, que signifient les catégories invoquées dans les recherches de l'échelle de conservatisme politique, de l'origine géographique, de la pratique religieuse, de l'autoritarisme, des

conceptions de genre et autres ? Il y a là une dépense effrénée de variables qui se dédoublent possiblement et qu'une étude minutieuse permettrait d'économiser.

1.1.3 Les enjeux théoriques et les théories en jeu

Notre recherche rejoint plusieurs enjeux, tous reliés aux relations entre les hommes et les femmes. Déterminer si les garçons adolescents sont invariablement mus par le rejet du féminin n'implique pas uniquement les hommes gais et les efféminés, mais également les femmes. Les garçons sont-ils «naturellement» non-féminins, compétitifs et agressifs, orientant de ce fait les rapports complexes de domination qu'ils entretiennent avec les filles ? Sont-ils tous pétris à partir d'une essence profonde que toute volonté de redéfinition des rôles et des genres brimerait ?

Le déploiement de théories et d'hypothèses sur les origines des attitudes négatives à l'endroit des hommes gais se fait généralement sur l'axe du déterminisme et de la construction des genres, selon qu'on les considère comme étant biologiquement ou psychologiquement déterminées ou influencées, ou comme étant socialement façonnées, marquées par les pratiques sexuelles et les représentations naturalistes des genres. Notre orientation féministe nous situe au sein de la dernière perspective. Pour la valider théoriquement, il faut non seulement démontrer la variabilité interne des attitudes et la construction des genres, mais également répondre à la question suivante : *L'homosexualité et l'hétérosexualité peuvent-elles posséder une valeur symbolique équivalente au sein d'un paradigme essentialisant les différences hommes-femmes et employant les concepts de masculinité et de féminité?*

Ce passage des «hommes homosexuels» à «l'homosexualité» dans l'énonciation de la question est motivé par le fait que c'est essentiellement cette dernière qu'une personne juge et évalue chez «les homosexuels». C'est la qualité – réclamée ou apposée – d'homosexualité qui fait d'eux des hommes gais, peu importe les distinctions que certains apportent entre l'être et l'agir. Cette abstraction que nous explorons n'est pas un glissement inconscient vers l'association commune effectuée entre les hommes gais et une homosexualité générique qui occulte souvent les lesbiennes. Les conclusions auxquelles nous arriverons au sujet des

premiers ne pourront pas s'appliquer entièrement aux secondes. Les réalités des lesbiennes ne se résument pas à celles des hommes gais ni ne s'y subordonnent. Toutefois, les perceptions entretenues à propos de ceux-ci impliquent *de facto* les lesbiennes. Si les attitudes à l'endroit des hommes gais renvoient aux rapports entre les hommes et les femmes ainsi qu'aux positions qu'on adopte respectivement à leur égard, elles interpellent nécessairement les femmes homosexuelles et ce, même dans les silences et les omissions.

Que les perspectives conventionnelles sur les sexes ou le paradigme essentialiste soient intériorisés par des jeunes garçons ou des femmes ne change rien à la pertinence de la réflexion fondamentale. Notre question de recherche principale la sert et non l'inverse. Nous observons les garçons adolescents parce qu'ils représentent globalement le point de résistance le plus vif à l'égalisation symbolique de l'hétérosexualité et de l'homosexualité, parce qu'ils sont ceux qui constituent la prise théorique la plus solide à la naturalisation des attitudes négatives à l'endroit des hommes gais, puis des lesbiennes.

Notre question peut être appréhendée à différents niveaux et sous différentes perspectives. La multiplicité des disciplines et des champs de recherche en sciences humaines est là pour en témoigner. Dans les lignes qui suivent, nous allons préciser dans quels cadres théoriques nous comptons évoluer, puis justifier cette sélection.

Des théories que nous avons visitées au gré de notre parcours universitaire, qui s'est échelonné de l'anthropologie à la sociologie, aucune ne nous a frappée comme grille d'analyse ultime du « réel ». Ceci, peut-être, parce qu'elles nous paraissent rectilignes, attribuant des monopoles d'influence à des déterminants limités. Nous avons l'impression – subjective certes – que dans la tourmente des querelles théoriques, le chercheur oublie que nous élaguons le « réel » pour rendre sa complexité intelligible. Or, le tronc qui s'en dégage n'a de commun que la perspective qui l'a dénudé. Ainsi, des disciplines construites comme la psychologie et la sociologie cherchent-elles encore non seulement leur objet, mais également des modes exclusifs d'appréhension et de compréhension de ce dernier. Loin de nous l'idée de nous investir dans une réflexion épistémologique sur la trajectoire des sciences humaines et des théories qu'elles ont produites. Il s'agit plutôt de préparer un plaidoyer pour la cohabitation de perspectives macrosociologiques et microsociologiques.

LA MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE DE CONNELL

Comprendre les attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais exige une compréhension des rapports complexes se déployant au sein du groupe des hommes. Mais penser les hommes et les masculinités puis les prendre pour objets sont des exercices récents. Longtemps confondus avec une humanité universelle, neutre et sans genre, ils sont devenus palpables dans la foulée des études féministes qui les ont forcés à se mettre à jour. Envisagés d'abord de façon singulière (*l'homme* et *la masculinité*) sous la perspective théorique des rôles sociaux, les critiques proféministes d'auteurs subséquents (Connell, 1987, 1995; Pleck, 1981) en ont révélé à la fois le visage pluriel et l'inscription dans des rapports de pouvoir. Le champ des études sur les masculinités est né.

Un de ses auteurs les plus influents, Connell (1987, 1995; Connell et Messerschmidt, 2005), a raffiné la conceptualisation des rapports de pouvoir hommes-femmes en incluant les dynamiques de domination intra-masculines. Ainsi, il existerait une hiérarchie des masculinités dominée par un modèle singulier surplombant et difficilement accessible de masculinité dite hégémonique, dont le profil ondulerait en fonction de la situation culturelle. Les multiples autres masculinités occuperaient différentes positions dans l'échelle, celles reléguées au point le plus bas étant les masculinités subordonnées de l'homme gai et/ou efféminé.

En concordance avec la conception gramscienne d'hégémonie, celle-ci ne s'obtiendrait pas strictement par des joutes de pouvoir et la force brute – quoiqu'elle puisse être quelquefois exercée –, mais serait intégrée et renforcée grâce aux credos et pratiques culturelles et religieuses, trouvant un reflet dans les contenus médiatiques, les dynamiques domestiques, les répartitions salariales, etc. et jouissant d'un soutien général auprès de la population : «It is the successful claim to authority, more than direct violence, that is the mark of hegemony (though violence often underpins or supports authority)» (Connell, 1995, p. 77). En outre, l'existence d'une masculinité hégémonique ne signifie pas l'oblitération de toute alternative : les masculinités autres sont subordonnées plutôt qu'éliminées. Cette diversité interne fluctuante selon les contextes rend compte de l'historicité et de la situation culturelle des modèles de genre. Ils ne sont pas fixes et éternels.

Contrastant avec la notion de rôle masculin, où l'on conçoit les conduites individuelles comme étant des mimétismes du modèle idéal, celle de masculinité hégémonique traduit plus adéquatement le fossé entre l'idéal incarné par les figures mythiques répandues et célébrées dans la culture, les John Wayne, Rambo et Wolverine en incarnant quelques exemples, et la réalité d'une majorité d'hommes n'y correspondant pas. Le consentement, la complicité et le soutien offerts par un grand nombre d'hommes au modèle de masculinité installé en position hégémonique, toutefois, s'expliqueraient par les avantages qu'ils en retireraient :

There are various reasons for complicity, and a thorough study of them would go far to illuminate the whole system of sexual politics. Fantasy gratification is one (...). Displaced aggression might be another – and the popularity of very violent movies from Dirty Harry to Rambo suggests that a great deal of this is floating around. But it seems most likely that the major reason is that most men benefit from the subordination of women, and hegemonic masculinity is the cultural expression of this ascendancy. (...) It does not imply that hegemonic masculinity means being particularly nasty to women (...) What it does imply is the maintenance of practices that institutionalize men's dominance over women. In this sense hegemonic masculinity must embody a successful collective strategy in relation to women. Given the complexity of gender relations no simple or uniform strategy is possible: a 'mix' is necessary. So hegemonic masculinity can contain at the same time, quite consistently, openings towards domesticity and openings towards violence, towards misogyny and towards heterosexual attraction.

(Connell, 1987, pp. 185-186)

Soumis à l'histoire et construit à travers les relations entre garçons (Chu et al., 2005), le modèle de l'hégémonie est sujet au changement. Mais en raison des dynamiques qui la contextualisent, elle tend à perpétuer sous un autre visage les rapports de domination hommes-femmes. D'où la définition de la masculinité hégémonique comme étant: «the configuration of gender practice which embodies the currently accepted answer to the problem of legitimacy of patriarchy, which guarantees (or is taken to guarantee) the dominant position of men and the subordination of women» (Connell, 1995, p. 77).

Le modèle hégémonique puiserait en partie sa résilience dans la construction et l'incorporation d'une masculinité perçue comme véritable, authentique et présociale. La façon dont les corps seraient présentés et utilisés conforterait ou ferait appel au modèle dominant auquel on souhaiterait adhérer. Chez les jeunes hommes, l'adresse et l'excellence sportive seraient des ingrédients essentiels dans cette quête, de même que la possession d'une

partenaire de l'autre sexe (Connell et Messerschmidt, 2005; Mac an Ghaill, 1994; Martino, 1999, 2000; Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003, 2005). Par ailleurs, l'investissement corporel dans les pratiques risquées comme moyen d'établir la réputation masculine au sein du groupe de pairs serait une des résistances les plus fortes à la dégenrification du corps des hommes (Connell et Messerschmidt, 2005). À l'inverse, les jeunes hommes définis comme doux et non sportifs sont souvent représentés comme étant des échecs hétérosexuels. Ils sont sujets au harcèlement et au ridicule, particulièrement s'ils établissent des liens avec des filles «non-désirables» ou si leur mode d'interaction avec les filles en général est de nature émotive au lieu d'être ouvertement et physiquement sexuel. (Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003, 2005).

Malgré les avantages que rapporte l'appartenance au groupe des hommes, l'aspiration à accéder au créneau hégémonique ou à obtenir une position respectable au sein de la hiérarchie intra-masculine comporte son lot de tensions. Le modèle de la masculinité véritable et idéale s'applique à tous les hommes, mais il demeure hors de portée pour un grand nombre d'entre eux. Goffman l'illustre selon un exemple s'appliquant particulièrement au contexte américain :

There is one complete, unblushing male: A young, married, white, urban, northern heterosexual, Protestant father of college education, fully employed, of good complexion, weight and height, and a recent record in sports. Every american male tends to look out upon the world from this perspective (...) any male who fails to qualify in any one of these ways is likely to view himself (...) as unworthy, incomplete, and inferior

(Goffman, 1963, p.128)

Cependant, si la plupart des hommes ne peuvent se dépouiller totalement de la crainte de ne pas paraître suffisamment masculins, seuls quelques-uns d'entre eux sont systématiquement opprimés par les conceptions dominantes de la masculinité (Segal, 1990). Périodiquement, ces tensions peuvent être une occasion de s'engager dans une remise en question de l'idéal hégémonique aux côtés ou parallèlement aux mobilisations des groupes de femmes. Elles débouchent alors parfois sur un réaménagement des rapports de domination homme-femme, mais elles ne s'y confinent pas. Parmi l'ensemble des possibilités théoriques, il faut, selon Connell, envisager celle où le modèle hégémonique serait celui d'une démocratisation des relations entre les genres :

The contestation is real, and gender theory does not predict which will prevail – the process is historically open. Accordingly, hegemony may fail. The concept of hegemonic masculinity does not rely on a theory of social reproduction. Put another way, the conceptualization of hegemonic masculinity should explicitly acknowledge the possibility of democratizing gender relations, of abolishing power differentials, not just of reproducing hierarchy.

(Connell et Messerschmidt, 2005, p. 853)

LA CONTRAINTE À L'HÉTÉROSEXUALITÉ DE RUBIN, RICH ET WITTIG

L'expression des orientations sexuelles engage directement les rapports entre hommes et femmes. Si plusieurs analyses féministes ne font pas ce lien immédiat, certaines relèvent bien l'ancrage des rapports de domination entre hommes et femmes sur le modèle de complémentarité normative, puis soulignent le potentiel subversif de ce qui le fait démentir. Parmi les plus notables sont celles de Rubin, Rich et Wittig, ayant chacune à leur manière dégagé *l'institution de l'hétérosexualité obligatoire* et relevé le caractère subversif de l'affirmation d'une identité lesbienne (Wittig, 1993; Rich, 1993; Rubin, 1975). Wittig l'explique ainsi:

A lesbian society pragmatically reveals that the division from men of which women have been the object is a political one and shows that we have been ideologically rebuilt into a 'natural group'. In the case of women, ideology goes far since our bodies as well as our minds are the product of this manipulation. We have been compelled, in our bodies and in our minds to correspond, feature by feature, with the idea of nature that has been established for us.

(1993, p.103)

Elle rejoint des auteures comme Brown et Jordanova (1982) Frye (1983) et Guillaumin (1992) sur l'artificialité de la nature féminine, mais se distingue en déclarant que si nous mesurons la lesbienne à l'aune du naturel féminin, celle-ci n'est pas une femme. Par conséquent, l'authenticité subversive de la lesbienne en fait le tremplin qui nous permettrait de dépasser les catégories de sexe. Dans son essai classique *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence*, Rich (1993) renchérit sur ce potentiel de subversion en enjoignant les femmes à renforcer le lien qui les unit dans un « continuum lesbien ». Ce continuum dépasse l'érotisme lesbien pour inclure le partage d'une complicité émotive. Il s'exprime par *l'existence lesbienne*, « [that] comprises both the breaking of a taboo and the rejection of a

compulsory way of life. It is also a direct or indirect attack on male right of access to women » (p.239).

Rich n'est pas la seule à relever l'institution d'une hétérosexualité obligatoire. Rubin (1975) effectue une relecture de la théorie structuraliste des systèmes de parenté de Lévi-Strauss, où elle dégage les injonctions à la coupure des genres. Alors que Lévi-Strauss affirme que les femmes sont des biens circulant dans des réseaux d'échange structurant les systèmes de parenté – et par extension la société elle-même –, rendant nécessaire la délimitation nette des genres et la spécification des tâches, Rubin y voit une affirmation de la nature construite des genres et l'exacerbation des différences sexuelles. Elle dit de ces systèmes que : « It requires repression : in men, of whatever is the local definition of 'feminine' traits; in women, of the local definition of 'masculine' traits. » (p.180). Par extension, cette répression est dirigée vers l'homosexualité et les personnes homosexuelles :

Gender is not only an identification with one sex; it also entails that sexual desire be directed toward the other sex. The sexual division of labor is implicated in both aspects of gender – male and female it creates them, and it creates them heterosexual. The suppression of the homosexual component of human sexuality, and by corollary, the oppression of homosexuals, is therefore a product of the same system whose rules and relations oppresses women. »

(Rubin, 1975, p.180).

Ces positions féministes sont unanimes à dévoiler une oppression des femmes par le biais d'une contrainte à l'hétérosexualité, ainsi qu'à souligner celle, toute particulière, dont sont victimes les lesbiennes. À l'exception de Rubin (1975), elles n'apportent toutefois pas d'éclairage sur le régime identitaire masculin qui se bâtit en contre-pied du féminin, tel qu'exprimé par le rejet systématique de traits traditionnellement considérés comme féminins chez les hommes. L'oppression que les hommes gais vivent est tue et leur potentiel subversif est ignoré de peur, peut-être, de trouver la spécificité lesbienne à nouveau effacée : « Lesbians have historically been deprived of a political existence through 'inclusion' as female versions of male homosexuality. To equate lesbian existence with male homosexuality because each is stigmatised is to erase female reality once again. » (Rich, 1993, p.239).

Relever le potentiel subversif des hommes homosexuels ne met pas forcément en péril l'existence lesbienne. Ce n'est pas parce que les démarches de connaissance ont souvent dilué les femmes homosexuelles dans l'universalité des hommes gais que toute réflexion y est d'office condamnée. Restreindre l'investigation sous prétexte que des erreurs de raisonnement ont été commises dessert l'entreprise du savoir. En fait, à partir du moment où celles-ci sont relevées, il est d'autant plus facile de s'en affranchir et de s'engager dans des études reconnaissant la complexité des situations propres aux lesbiennes, puis aux hommes gais.

Ignorer les hommes homosexuels dans l'analyse féministe, cependant, est empêcher l'aboutissement de l'abolition de la contrainte à l'hétérosexualité. La présence subversive des lesbiennes heurte mais ne renverse pas le socle de la masculinité hégémonique qui poursuit leur objectification à son gré. Les lesbiennes demeurent vulnérables à l'assujettissement comme femmes (hétérosexuelles) par un regard dominant qui nie leur authenticité et leur volonté d'émerger comme sujet propre en ne les prenant pas au sérieux. Les lois criminalisant l'homosexualité ignorent fréquemment les femmes car, là où elles s'appliquent, ces dernières ne sont pas perçues comme des sujets possédant leur sexualité. Même au sein des sociétés où le statut des femmes ainsi que celui des personnes homosexuelles sont en principe protégés par le droit, la subversion lesbienne peut être culturellement contestée. À témoin la pornographie courante où toute « lesbienne » couvre en elle une apothéose hétérosexuelle qu'elle trouvera dans les bras de l'homme qui saura la conquérir. Parallèlement, les discours justificateurs des hommes ayant commis un abus physique ou sexuel sur une lesbienne laissent souvent entendre qu'elle ne serait homosexuelle qu'en surface :

In some incidents of anti-lesbian violence or hostility, and particularly in cases of sexual assault, perpetrators justify their actions by referring to an assumed heterosexual imperative between women and men. Many perpetrators' comments reflect a naïvely essentialist view that heterosexual desire could be coaxed out of any woman who identifies as lesbian.

(Tomsen et Mason, 2001, p. 262.)

L'émergence croissante des hommes homosexuels (efféminés) comme sujets représente un péril plus substantiel à l'institution de l'hétérosexualité obligatoire. Par la maîtrise de leur présence visible, ils ébranlent l'assurance du rôle de dominant et pointent vers les artifices d'une virilité qui se pose comme universelle et hégémonique mais qui

suppose une surveillance et un renforcement constant de sa prégnance parmi les hommes. À la base, la virilité : « (...) est une relation éminemment *relationnelle*, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de *peur* du féminin, et d'abord en soi-même. » (Bourdieu, 2002, p.78).

La force des attitudes négatives de nombreux jeunes garçons à l'égard des hommes homosexuels illustrerait l'importance de cet appareil de virilité, mais la présence d'attitudes plus nuancées, voire positives, en exposerait le caractère non-essentiel. La prise en compte de ces tensions guide notre recherche de même que notre démarche de compréhension des rapports de domination qui, loin de se limiter à un axe inter-sexuel où ils s'exprimeraient de façon absolue et tranchée entre «classes» de sexes, s'étendraient jusqu'aux relations intra-sexuelles, c'est-à-dire entre les hommes eux-mêmes. Mais embrasser la richesse de ce croisement des dominations sans combiner des théories féministes sur les rapports entre les sexes et des théories proféministes sur les masculinités risquerait finalement de nous faire accoucher d'une analyse partielle.

LA CONSTRUCTION DU SEXE : AU-DELÀ DU BINAIRE

S'engager sur les eaux de la pensée féministe exige une précision de la conceptualisation des sexes et des genres qui nous guide. Si, depuis de Beauvoir (1949), on a ébranlé la naturalité des femmes, la radicalité de cette remise en question varie selon les positions de chaque auteur.

Souvent, une distinction s'annonce entre le «sexe» et le «genre», le premier servant à marquer la corporalité d'une nature présociale ou prédiscursive, tandis que le second dénoterait la couche des traits comportementaux assignés et développés. En des termes simplistes, le sexe et le genre seraient respectivement ce qu'il y a d'inné et d'acquis dans le profil sexué des femmes ou des hommes. Dans le langage spécialisé, on parlera plutôt d'essence puis de construction.

Si l'apparition du concept de «genre» a sérieusement entamé l'édifice du destin de femme en soutirant de sa charpente quelques rôles et attributs attitrés, la cohabitation de la distinction duelle permet tout de même à la structure de subsister, si ce n'est qu'avec moins

de déterminisme. Poursuivant l'œuvre de De Beauvoir et menant l'analyse à son aboutissement radical, certaines auteures (Butler 1993, 1999; Fausto-Sterling, 2000; Lorber 1994) abolissent la distinction et voient déjà dans le sexe l'expression d'une lecture et d'une interprétation genrée du corps. Butler (1999), qui est une des fondatrices de la théorie *queer* et qui emploie une analyse discursive du genre, raisonne ainsi :

If the immutable character of sex is contested, perhaps this construct called 'sex' is as culturally constructed as gender; indeed, perhaps it was always already gender, with the consequence that the distinction between sex and gender turns out to be no distinction at all. It would make no sense, then, to define gender as the cultural interpretation of sex, if sex itself is a gendered category. Gender ought not to be conceived merely as the cultural inscription of meaning on a pregiven sex (a juridical conception); gender must also designate the very apparatus of production whereby the sexes themselves are established. As a result, gender is not to culture as sex is to nature; gender is also the discursive/cultural means by which 'sexed nature' or a 'natural sex' is produced and established as 'prediscursive', prior to culture, a politically neutral surface *on which* culture acts ».

(Butler, 1999, pp.10-11).

Cette conceptualisation du genre se heurte, il va sans dire, à l'évidence du sens commun sur la distinction matérielle des corps. Hommes et femmes s'imposeraient au regard comme deux catégories indépendantes et naturelles.

Tout repose, en fait, *sur la façon dont on se représente la différence*. Bien plus que la simple opposition binaire entre distinction nette et dédagée d'une part et similitude totale de l'autre, un nombre infini de possibilités conceptuelles s'offre à la pensée. Ce n'est pas la rigidité d'une uniformité universelle où hommes et femmes se fondent dans l'indifférenciation anonyme qui se présente comme seule alternative à la différence ancrée et complémentaire de «l'»homme et de «la» femme.

Déjà, quelques nuances existent dans la manière dont on illustre les sexes dualistes. Dans une version absolue, on peut les voir comme uniformes de part et d'autre, le groupe des hommes et celui des femmes comprenant très peu de diversité interne. On parlera alors volontiers d'eux au singulier, «les femmes» étant suffisamment semblables les unes aux autres pour qu'elles puissent se subsumer sous un «la femme» générique⁵. Ensuite, au tronc

⁵ L'utilisation de la forme singulière, qui plus est, peut couvrir des degrés différents de similitude interne.

commun qu'on associe à chacun des sexes on pourra rajouter des fluctuations indépendantes, des hommes pouvant posséder un ensemble de traits non conventionnels définis parfois – selon les conventions populaires – comme leur «côté féminin» et les femmes, leur «côté masculin».

L'existence de ce tronc commun, cependant, n'est pas aussi évidente qu'il n'y paraît. Si elle suppose le partage universel, par les hommes et les femmes, de traits définis leur étant propres, elle ignore la diversité réelle des individus et repousse certains d'entre eux hors de l'intelligibilité sexuée et dans les zones de l'anormalité et de l'aberration. Fausto-Sterling (2000) se penche précisément sur ces espaces d'incertitude planant autour des évidences apparentes des marqueurs sexuels que sont les organes génitaux, dont les frontières sont définies par des mesures subjectives. Portant notamment son attention sur le défi que posent les personnes intersexuées⁶ aux définitions traditionnelles et dichotomiques des sexes, elle rejoint Butler lorsqu'elle remarque que la culture s'impose sur les corps :

The medical approaches to intersexual bodies provide a literal example. Bodies in the 'normal' range are culturally intelligible as males or females, but the rules for living as male or female are strict. No oversized clits or undersized penises allowed. No masculine women or effeminate men need apply. Currently, such bodies are, as Butler writes, 'unthinkable, abject, unliveable'. By their very existence they call into question our system of gender. Surgeons, psychologists, and endocrinologists, through their surgical skills, try to make good facsimiles of culturally intelligible bodies. If we choose to eliminate mixed genital births through prenatal treatments (...), we are also choosing to go with our current system of cultural intelligibility. If we choose, over a period of time, to let mixed-gender bodies and altered patterns of gender-related behavior to become visible, we will have, willy-nilly, chosen to change the rules of cultural intelligibility. »

(Fausto-Sterling, p. 75-76)

À travers son œuvre, Fausto-Sterling (1992, 1999, 2000) s'applique par ailleurs à relever l'empreinte du culturel dans le regard scientifique porté sur la sexualité humaine, comme le font d'ailleurs Bagemihl (1999) avec la sexualité animale et Lancaster (2003) avec le concept de nature.

Rejeter le réexamen de la définition des sexes que commande l'existence de cette diversité en prétextant sa nature «exceptionnelle» ou en la qualifiant encore «d'erreur de la

⁶ Terme préféré à l'hermaphrodisme.

nature» est déroger à l'esprit de rigueur qu'exige l'exercice intellectuel⁷. La prétention à une catégorie nettement distincte exigeant le partage universel de caractères donnés, il est bien impossible de conclure à l'existence de tronc communs sexuels. À l'inverse, ces espaces de fluidité que sont les personnes non-conformistes ne peuvent par leur seule existence remettre en question la reconnaissance générale de groupes sexuels. La définition la plus fidèle à la diversité du réel serait donc celle où les sexes seraient conçus comme *approximatifs*, exigeant de notre esprit de se dégager de la pensée binaire et d'accueillir la complexité.

Ceci s'applique à tous les âges de l'humain. La rapidité avec laquelle nous pouvons essentialiser l'adolescence peut nous distraire de la diversité interne existant chez les jeunes femmes et les jeunes hommes. De même, il ne faut pas perdre de vue que l'adolescence en soi est une institution culturellement circonscrite et non un phénomène universel : «Adolescence is a cultural construction presented as essential : universal and biological, which negates that it changes, if measurements of puberty are considered, depending on periods of history, of geography (both national and urban/rural) and class (based on nutrition and work) » (Wolfman, 1996, p. 102).

LA CONSTRUCTION DE L'HOMOSEXUALITÉ

La fluidité du sexe sous-tend corollairement celle de l'orientation sexuelle. L'emploi de ces catégories équivoques est pourtant incontournable puisqu'elles demeurent fortement utilisées au sein de la population que nous étudierons. Sans pouvoir circonscrire entièrement ces concepts, nous tenterons d'en connaître les nuances internes et les limites.

« Homosexualité » est un terme récent créé vers la fin du XIX^e siècle dans la foulée de la médicalisation croissante des problèmes sociaux (Foucault, 1976). Celui qui autrefois avait été un sodomite devenait un homosexuel, à la différence que sa condition était désormais une maladie, une déficience tantôt congénitale, tantôt acquise, plutôt qu'un péché ou une déviance.

⁷ Devant la présentation de contre-exemples, il serait alors possible de défendre toute théorie erronée en avançant le caractère exceptionnel de ceux-ci. En outre, rien ne justifie l'emploi du qualificatif «erreur», puisque ceci constitue un jugement qualifié.

Bien que Foucault théorise les pratiques sexuelles en édulcorant le genre, l'homosexualité, alternativement nommée « inversion », était perçue comme un trouble de l'identité sexuelle puisque chaque sexe se définit traditionnellement par sa complémentarité à l'autre. On se représente alors les lesbiennes comme des femmes au psychisme d'homme et, inversement, les homosexuels comme des hommes possédant un psychisme de femme. Toutefois, loin de résoudre cet affront à l'hégémonie hétérosexuelle, cette rationalisation produit une double homosexualité sexuelle et psychique insoluble⁸.

Foucault (1976, 1984a, 1984b) s'inscrit dans un courant de pensée constructiviste qui conteste les essentialismes dans la conceptualisation de l'homosexualité. Boswell, qui sans formellement le réclamer comme tel, présente une perspective essentialiste, est d'avis que l'homosexualité présente des traits inhérents indépendamment de la culture et de l'époque dans laquelle une personne homosexuelle évolue. Plusieurs auteurs ont bel et bien relevé différents types de pratiques homosexuelles parmi une diversité de cultures et d'époques où elles étaient par ailleurs quelquefois instituées (Herdt, 1983, 1997a, 1997b; Murray et Roscoe, 1998; Roscoe, 1997). Mais de part et d'autre, les écoles essentialiste et constructiviste en effectuent des lectures différentes. Il existe de plus au sein de chacune d'elles de subtiles divergences, dans la mesure où l'essentialisme et le constructivisme mêmes sont des courants de pensée comportant des limites et des contradictions propres (Stein, 1992).

Ces débats et ces regards complexes sur l'homosexualité ainsi que sur la grande variété des possibles érotiques et identitaires (Dorais, 1999) dépassent le milieu universitaire. Parmi la population, et particulièrement au sein de la « communauté gaie », on ne s'entend pas exactement sur la définition qu'on puisse accorder à l'homosexualité et à l'homosexuel. L'homosexualité se limite-t-elle à la pratique sexuelle et, en ce sens, peut-on qualifier d'homosexuel ou de lesbienne une personne qui ne s'identifie pas comme tel ? L'identité est-elle conditionnelle à l'état ou à l'affect ?

⁸ Comment expliquer maintenant que deux hommes, possédant chacun de surcroît un psychisme féminin, éprouvent une attraction commune l'un pour l'autre ? En outre, la construction de l'inverti coexistait avec l'idée que le couple homosexuel était, au même titre que le couple hétérosexuel, constitué d'un pôle féminin-masculin. Or, jamais l'homosexuel masculin ou la lesbienne féminine n'ont été théorisés (O'Connor, 1994).

Au sein de la communauté gaie québécoise, l'épithète « gai(e) » est souvent employée par les personnes qui assument leur propre homosexualité, tandis que celle « d'homosexuel⁹ » est parfois attribuée à celles qui ne le font pas. Pour ajouter à cette complication, plusieurs personnes entretenant des rapports sexuels et affectifs avec des personnes de même sexe sont réfractaires à utiliser une étiquette et d'autres font valoir une identité *queer*¹⁰. Le terme « homosexualité » indispose plusieurs gais et lesbiennes qui considèrent que son étymologie porte une emphase démesurée sur la sexualité, confortant le préjugé répandu à l'effet qu'ils et elles sont constamment préoccupés par le sexe et dominés par leurs pulsions. En outre, d'autres sont d'avis que la pratique sexuelle n'est pas une condition à l'identité : un adolescent qui est conscient d'éprouver des attirances affectives et sexuelles sans les avoir encore comblées peut alors se réclamer une identité gaie.

L'homosexualité adopte différents visages aux yeux des membres de la population générale. La définition qu'on se fait de l'homosexualité est souvent reliée à l'étiologie qu'on en dresse. Or, de l'erreur à la variante sexuelle minoritaire mais tout à fait acceptable et équivalente à l'hétérosexualité, il existe un amoncellement de représentations diverses.

Bien que nous ne puissions exposer de manière exhaustive les pièges sémantiques de l'homosexualité, nous avons tenté de relever très brièvement les nuances à conserver à l'esprit. La sexualité ne se vit, ni ne se conçoit de la même façon pour tous, l'homosexualité y compris. Les pratiques sexuelles ne se traduisent pas automatiquement en identité homosexuelle et inversement, l'identité homosexuelle ne se traduit pas immédiatement en pratique sexuelle.

Pour les besoins de notre recherche, nous emploierons une définition fort simple des personnes homosexuelles que nous désignerons comme étant des personnes éprouvant de l'affection et de l'attirance pour d'autres personnes du même sexe. Malgré le fait que cette définition ne soit pas nécessairement acceptée et intégrée unanimement au sein de la population adolescente, il n'en demeure pas moins qu'elle est intelligible et se présente

⁹ Bien que le terme « lesbienne » ne fasse pas l'unanimité chez les femmes homosexuelles, il ne suit pas la même opposition que celle existant entre « gai » et « homosexuel ».

¹⁰ L'identité *queer* refuse d'être saisie. Elle joue sciemment avec le fluide afin d'ébranler le dogme du binaire. Par cela, elle évolue dans une perspective d'inclusion de la diversité sexuelle. Cependant, certaines voix s'élèvent la dénonçant comme une autre forme d'imposition identitaire.

comme une altérité non-hétérosexuelle. Pareillement, qu'ils attribuent faussement une identité homosexuelle à une personne ne change rien au fait que leurs réactions seront basées sur les conceptions générales qu'ils ont des personnes homosexuelles.

1.1.4 La pertinence de l'objet d'étude

La pertinence de notre objet d'étude et de l'objectif de recherche sélectionné se donne à voir en filigrane dans la section précédente. Pour des fins de concision, cependant, nous allons dégager les éléments en faveur de l'entreprise de cette thèse.

- Tout d'abord, bien que le sujet soit en émergence, peu d'auteurs académiques se penchent spécifiquement sur le sujet des garçons adolescents et de leurs attitudes à l'égard des hommes homosexuels (ou encore des lesbiennes).
- Lorsque des auteurs repèrent ce phénomène, ce n'est pas toujours le centre premier de leurs interrogations. Ils y vont alors de quelques hypothèses qu'ils ne peuvent élaborer ni vérifier.
- Aucun chercheur n'a abordé la question en faisant se confronter la variété des hypothèses et théories existantes sur le sujet.
- Plusieurs articles savants portant sur ces attitudes relèvent des corrélations qui ne sont pas articulées entre elles.
- À l'autre extrême, les théories structurantes sur l'hétérosexisme institutionnalisé produites par différentes auteures féministes n'expliquent pas la pointe d'attitudes négatives qui se manifeste chez de nombreux garçons adolescents devant les personnes homosexuelles de même sexe.
- Hormis quelques rapports d'analyse produits par des organismes communautaires, aucune étude universitaire n'a tenté de comprendre les attitudes des jeunes garçons à l'endroit des personnes homosexuelles en sol québécois.

Fondamentalement, notre objet rejoint l'enjeu suivant : les attitudes face aux personnes homosexuelles sont au cœur des interactions entre les femmes et les hommes. Ce sont elles qui témoignent des frontières de la flexibilité des modèles de genre, c'est à dire des modalités

d'être, de paraître et de faire permis aux femmes et aux hommes. En d'autres termes, ces attitudes rendent compte des possibles se présentant aux sexes.

1.2 État de la question

Notre recherche dépend, pour naître et prendre forme, de l'éclosion préalable de sens, de concepts et de réflexions qui en permettent l'intelligibilité. Car le corps de notre pensée n'émerge pas à vide, mais se développe en complexité à partir de matériaux produits sur les questions qui nous animent, soit principalement la gamme des réflexions développées sur les particularités et les origines des attitudes à l'endroit de la diversité des orientations sexuelles.

Deux ensembles généraux sont explorés. Tout d'abord, les différentes conceptualisations et définitions opérationnelles des attitudes négatives à l'égard des personnes homosexuelles, regroupées sous les appellations d'homophobie, d'hétérosexisme et d'hétéronormativité et abordées dans les trois premières sections. Chacune d'elles localise l'origine de ces attitudes à un niveau différent, soit le psychologique, le social et le normatif. Ensuite, dans les sections quatre à sept, nous abordons en détail la variété des hypothèses et des théories concrètes développées à leur sujet, qui logent respectivement mais de façon approximative à l'enseigne d'une ou de l'autre des trois définitions opérationnelles présentées. Toutefois, elles ne les évoquent pas toujours clairement et les dépassent même parfois, donnant lieu à la création d'une catégorie additionnelle situant l'origine des attitudes dans des déterminismes évolutionnistes.

Notre état des lieux ne prétend pas être exhaustif. Il s'attache néanmoins à couvrir la richesse des types d'hypothèses et des théories formulées sur le sujet de manière à nourrir une pensée féconde et à éviter l'enserrement dans des ornières rigides. Nous en exposons ici les contours, réservant l'analyse critique au chapitre final de cette thèse.

1.2.1 L'homophobie

C'est un signe des changements profonds survenus depuis trente ans si la problématisation de l'homosexualité s'est déplacée vers celle des attitudes négatives envers

les personnes homosexuelles. Ceci se reflète par l'apparition de concepts tels que l'homophobie, permettant de nommer, d'objectifier, de scruter et de questionner ces attitudes.

Le premier auteur à avoir popularisé ce terme est Weinberg avec son ouvrage *Society and the Healthy Homosexual*, publié en 1972. Il l'a défini comme étant : « the dread of being in close quarters with homosexuals and in the case of homosexual themselves, self-loathing ». Il s'agit d'une première exploration où les affects sont mis en exergue, dépeignant une peur irrationnelle de l'homosexuel campée dans la psyché de l'individu. Au fil des ans, cette définition s'est, d'une part, étoffée de précisions et embourbée de néologismes cousins et, d'autre part, attirée une foison de critiques. Celles-ci sont dirigées contre trois facettes du concept d'homophobie, soit sa construction étymologique, son application et sa portée analytique.

Dans le premier cas, plusieurs auteurs lui ont reproché une étymologie imparfaite et ont proposé des termes alternatifs tels : homoérotophobie, homosexophobie et homosexisme. En effet, et c'est l'avis de Boswell (1992), l'homophobie pouvait être interprétée comme étant « la peur du même », puisque le préfixe *homo* n'évoque pas clairement l'homosexualité.

Ensuite, ce cadre étymologique limite la définition opérationnelle à un mécanisme phobique, tandis que les attitudes négatives dirigées vers les personnes homosexuelles et/ou l'homosexualité se présenteraient sous un éventail beaucoup plus riche et complexe. La définition apportée par Weinberg et reprise par plusieurs auteurs ne concerne que la sphère émotive, exprimée par des réactions vives ou extrêmes, alors qu'en réalité les attitudes peuvent être plus diffuses et moins viscérales, sinon même posées et rationnelles (Herek, 2000b, 2004)¹¹. En outre, la phobie qu'évoque ce concept nouveau ne correspond pas aux définitions traditionnelles attribuées à ses autres manifestations. Haaga (1991) avance cinq raisons pour appuyer ces critiques : 1) La phobie est caractérisée par la peur, alors que l'homophobie est caractérisée par la haine ; 2) Les phobies sont reconnues par leurs possesseurs comme excessives et irrationnelles, alors que l'homophobie peut-être considérée comme raisonnable et justifiée ; 3) Les phobies incitent à l'évitement, alors que

¹¹ Ceci amène Herek à proposer un concept alternatif, soit celui de préjugé sexuel (sexual prejudice), qui ne supposerait aucun a priori sur les origines, les dynamiques et les motivations sous-jacentes des attitudes négatives.

l'homophobie incite au châtement ; 4) La phobie n'a pas d'extension politique, alors que l'homophobie en présente une ; et finalement 5) Les gens qui possèdent une phobie reconnaissent qu'elle leur est une source de tort et se montrent plus motivés au changement que les personnes qui se révèlent homophobes.

Finalement, les critiques relèvent également les limites heuristiques du terme «homophobie» car il renvoie principalement à des processus psychologiques individuels, occultant la composante systémique que contiendraient ces attitudes (Herek, 1984b, 2000b, 2004; Kitzinger, 1987; Neisen, 1990). Adam (1998) déplore le fait qu'il soit si fréquemment employé, car :

It locates the problem as one of fear, attitude or prejudice, and points toward a person's mental state as the core issue. The pervasiveness of individualist, psychological explanations of social problems in liberal, democratic nations creates an environment that favours 'homophobia' as the widespread, 'common sense' explanation in Anglo-American societies. 'Homophobia' denotes an irrational fear or a set of mistaken ideas held by prejudiced individuals; its alleviation then likely comes through therapy or education. In other words, the term already endorses an analysis, and a problematic one at that.

(p. 388)

Toutefois, l'usage du terme «homophobie» n'annonce pas forcément une perspective ignorant ou rejetant d'emblée les facteurs sociaux concourant à l'existence d'attitudes négatives à l'endroit des personnes homosexuelles. Il traduit parfois une popularité qui lui a donné une vie bohème, qu'on adhère ou non au type d'analyse qui germe dans son étymologie. Il est vrai néanmoins que bon nombre de chercheurs ayant effectué des études de terrain et recueilli des données à propos de la nature des attitudes de la population face à l'homosexualité utilisent le concept d'homophobie parce qu'ils sont principalement motivés par les analyses se situant au niveau de la psychologie des individus, particulièrement si ceci correspond avec leur discipline de recherche. Nous pensons notamment à des auteurs tels Herek (1984a), Eliason (1995), Basow et Johnson (2000), Marsiglio (1993), Kurdek (1988), McHugh et Sedlacek (1997), Ficarotto (1990), Herek et Capitano (1995, 1996, 1999), Herek et Glunt (1993), Schwanberg (1993), et Simoni (1996).

La valeur de leur démarche dépend en fait de la portée du concept d'homophobie, qui ne peut en retour être déterminée qu'en identifiant les conditions premières des attitudes

négatives à l'égard des personnes homosexuelles. Dans l'absolu, il est théoriquement possible que l'homophobie – donc le niveau psychologique – joue seule sur ces attitudes, comme il est probable qu'elle exerce un rôle à degré divers ou qu'elle n'en remplisse aucun. Elle laisserait alors le champ libre à d'autres concepts explicatifs. Pour le moment, ceci n'est pas résolu puisqu'elle reçoit encore des appuis, envers et contre les nombreuses critiques qui lui sont adressées (Redman, 2000).

1.2.2 L'hétérosexisme

Dans la foulée des réserves manifestées à l'endroit du concept d'homophobie, des auteurs ont proposé un autre concept heuristique. Leur principale volonté était de se dégager des explications psychologiques situant les origines des attitudes négatives dans l'intimité des individus et de souligner leur aspect structurel, culturel et systémique, qui sous-tend l'influence de rapports de pouvoir et de domination. À la base, les préjugés contre les personnes homosexuelles émergeraient d'une infériorisation de l'homosexualité par rapport à l'hétérosexualité. Selon Sears (1997), la définition de l'hétérosexisme va comme suit:

We define heterosexism as a belief in the superiority of heterosexuals or heterosexuality evidenced in the exclusion, by omission or design, of non-heterosexual persons in policies, procedures, events, or activities. We include into our definition not only lesbians and gay men but other sexual minorities such as bisexuals and transgendered persons as well.

(p. 16)

La place accordée respectivement à l'homophobie et à l'hétérosexisme, cependant, varie. Si parfois on met l'hétérosexisme au devant de la scène, à d'autres moments on la fait cohabiter avec l'homophobie, ou encore on la considère comme la seule voie interprétative valable. Cela dépend, notamment, de selon qu'on voit l'émotivité brute de l'homophobie comme origine ou comme facette possible des attitudes.

Sans préciser la part de chacun, Borillo (2000) estime que ces deux concepts sont compatibles. Selon lui : « L'hétérosexisme est à l'homophobie ce que le sexisme est à la misogynie, s'ils ne se confondent pas, l'un ne peut toutefois pas se concevoir

indépendamment de l'autre » (p. 25). Mais il précise ensuite que les deux ne sont pas toujours conjointement présents :

(...) une forme d'homophobie est possible en dehors de l'hostilité manifeste vis-à-vis des homosexuels; autrement dit, on peut être objectivement homophobe tout en se considérant soi-même comme ami des gays et des lesbiennes : pour exister, l'hétérosexisme n'a nullement besoin de l'hostilité irrationnelle ou de la haine envers les «pédés», il lui suffit de justifier intellectuellement cette différence qui place l'homosexualité dans un rang inférieur.

(Borillo, 2000, p. 84)

L'infériorisation systémique procède subtilement. En offrant l'hétérosexualité comme point de repère exclusif et constant dans le discours, dans les lois, dans l'éducation à la sexualité, dans les échanges quotidiens, on occulte les sexualités minoritaires et les retranche dans l'irréel. Cette irréalité deviendrait ensuite le point d'appui du discours et des gestes homophobes. De façon imagée, l'hétérosexisme est en quelque sorte le silence d'où émerge la parole homophobe.

Selon Brickell (2005), il peut toutefois se présenter sous deux visages différents. L'hétérosexisme ontologique, qui construit l'homosexuel comme objet inférieur et déficient, se laisse de plus en plus recouvrir du masque de l'hétérosexisme culturel dont les discours accusent les débordements menaçants des populations homosexuelles. Miroir des nouvelles formes du racisme, l'hétérosexisme culturel est plus subtil et sophistiqué. Il s'assoit sur deux paradoxes, le premier positionnant l'hétérosexualité comme normative mais également « neutre ». Le second, qui entre ensuite en jeu, qualifie les personnes repoussées ainsi vers la marge d'opresseurs envers la norme et les individus hétérosexuels. Ignorant la véritable étendue des rapports de domination, on suppose du coup que les populations homosexuelles ont déjà atteint un idéal d'égalité et que toute revendication est une lancée dans l'excès : « In this logic, to reject an implicit subordinate status is to reject equality and to express a desire to go beyond it. 'Beyond equality' lies the search for special privilege and the oppression of conservative heterosexuals, the 'ordinary people' » (Brickell, 2005, p. 102).

Certaines analyses situent l'origine de l'hétérosexisme dans une définition restrictive et rigide des sexes, la liant intimement avec le sexisme (Lorde, 2003; Neisen, 1990; Sears, 1997). Une hégémonie hétérosexuelle reposerait, pour se justifier, sur une complémentarité

nécessaire des sexes exprimée dans un binaire hermétique. Ce à quoi les personnes homosexuelles dérogent foncièrement par leur existence même.

1.2.3 L'hétéronormativité

L'hétéronormativité vient à la suite des théorisations sur l'hétérosexisme, sans toutefois les supplanter dans la sphère académique. Émergeant des réflexions *queer* développées par Sedgwick (1990) et Butler (1999), le concept d'hétéronormativité renvoie à l'ensemble de normes établissant l'hétérosexualité comme référent absolu et supérieur. S'inspirant des théories discursives lacaniennes postulant une binarité nécessaire au langage, les théories *queer* supposent que les sentiments négatifs à l'égard des personnes homosexuelles dérivent fondamentalement de l'opposition entre les identités hétérosexuelle et homosexuelle. En se construisant en opposition à l'homosexuel, l'hétérosexuel s'avèrerait être intrinsèquement anti-homosexuel. Ce n'est qu'en déconstruisant les distinctions entre ces deux modes de sexualité que l'ouverture à la diversité sexuelle serait possible : il n'y aurait plus de minorité sexuelle, mais une myriade de pratiques diversifiées et fluides. Les actes répétés et réitérés de transgressions individuelles seraient alors considérées comme la voie royale de ce changement.

Une critique commune adressée à cette approche est l'évacuation de la structure, des rapports de pouvoir, ainsi que de l'histoire (Jackson, 2005; Kinsman, 1996), embrassant généreusement les modèles psychanalytiques de subjectivité humaine au détriment de l'histoire et de la diversité culturelle :

It tends toward the uncritical adoption of psychoanalytic models of human subjectivity to the exclusion of other theories of human action. In doing so, it relies on Freudian just-so theories which, despite the deconstructionist commitment of many of its practitioners, presents a singular, essentialist vision of human motivation that fails to recognize cross-cultural or intra-cultural variation and constructs a gendered monolith of Oedipal masculinity and familism.

(Adam, 1998, p. 395)

En situant le problème de l'hétéronormativité dans la logique de la production textuelle, il s'ensuit naturellement que les seules pratiques imaginées pour les

contrecarrer sont les discours et les performativités transgressives, toute mobilisation politique aux niveaux sociétaux, étatiques et institutionnels étant évacuée.

1.2.4 L’empreinte du naturel

Rares sont les auteurs s’inspirant d’une perspective sociobiologiste ou de psychologie évolutionniste des genres à s’être directement penchés sur les origines des attitudes à l’endroit des personnes homosexuelles¹². Les seuls que nous avons jusqu’ici identifiés sont Gallup (1995), Archer (1996) et Bradshaw (1999), les premiers s’inscrivant directement dans la lignée de la sociobiologie, tandis que le dernier est un philosophe.

Gallup (1995) avance en fait qu’en vertu des impératifs de la sélection naturelle, les parents ont intérêt à ce que leurs enfants soient hétérosexuels, permettant ainsi la perpétuation de leur patrimoine génétique. Ils les protégeraient par conséquent de toute influence homosexuelle, manifestant de sérieuses réserves devant tout lien de proximité avec des adultes gais¹³. Si, en dépit des stratégies de protection adoptées, le jeune s’avère être homosexuel, ils annuleront ou réduiront l’investissement parental, dont la rentabilité est compromise. La saillance marquée d’attitudes négatives à l’endroit des homosexuels chez les hommes dériverait quant à elle des stratégies de protection contre la perspective d’être «cocufié» (*anti-cuckoldry strategies*) et de courir le risque de devoir élever des enfants n’étant pas les siens, limitant les possibilités d’une plus grande représentation génétique parmi les générations subséquentes. Comme la paternité est plus difficile à établir que la maternité, ils auraient intérêt à montrer plus d’hostilité envers les homosexuels: « (...) since human males, but not females, have evolved under conditions where there was the ever present threat of cuckoldry (as a consequence of infidelity or rape), man may be more sensitive to the consequences of having homosexual offspring» (p. 66).

¹² Nous estimons possible que les auteurs démontrant un intérêt pour l’étude des attitudes face aux personnes homosexuelles soient motivés par l’élucidation d’un sujet qu’ils considèrent comme un problème social. Ainsi, ils ne seraient pas enclins à proposer d’explication essentialiste.

¹³ Cette proximité accroîtrait les probabilités d’abus sexuel, considéré par la population – et l’auteur – comme un mode de transmission de l’orientation homosexuelle. Par opposition, la crainte d’un abus de la part d’un adulte hétérosexuel serait moindre, toujours selon Gallup (1995), puisqu’il comporterait minimalement le potentiel de voir apparaître une progéniture.

De son côté, Archer (1996) critique Gallup pour sa prémisse attribuant l'origine de l'homosexualité à des influences extérieures. Il considère que le mécanisme de xénophobie serait plus utile pour expliquer les attitudes négatives envers les homosexuels. En effet, servant à se protéger de ce qui est identifié à tort ou à raison comme étant un danger, ce dernier intervient lorsqu'une société évalue que la présence d'un homosexuel est néfaste aux enfants – en associant notamment l'homosexualité et la pédophilie dans les représentations médiatiques et populaires –, ou au groupe de façon générale. Si on parle des défenses et des contre-mesures évolutives développées par les parents pour assurer leur descendance, elles s'exprimeront davantage par de vives réactions à l'endroit de la non-conformité de genre, indices présumés de l'orientation sexuelle future d'un individu. À la différence de Gallup, toutefois, Archer ne tentera pas d'expliquer la différence dans les attitudes des hommes et des femmes à l'endroit des homosexuels.

Dans un cas comme dans l'autre, Gallup et Archer ne distinguent pas les hommes gais et les lesbiennes, prenant ceux-ci pour des représentants génériques de l'homosexualité. Ils n'abordent pas, par ailleurs, la saillance des attitudes négatives chez les garçons adolescents. Néanmoins, leurs explications de l'homophobie parentale et masculine contribue au construit d'une homophobie essentielle et naturalisée émanant de dispositifs de survie de l'espèce, supposément communs à tout individu normalement constitué. Ce construit, qui n'est pas la seule propriété de la sociobiologie, émerge également dans les multiples discours sur la nature et le naturel, qu'on contraste parfois avec le «contre-nature» et le «contre-naturel»¹⁴. C'est d'ailleurs le cas chez Bradshaw (1999) qui allègue que l'être humain éprouve un dégoût spontané devant l'homosexualité puisqu'elle détonne avec la «complémentarité évidente» de «l'»homme et de «la» femme, de la même façon que le fait la bestialité. Les pratiques homosexuelles seraient une contrefaçon de la véritable sexualité et ne pourraient recevoir le même respect que les relations entre hommes et femmes.

Sans se pencher directement sur le sujet, d'autres auteurs s'inscrivant dans la mouvance sociobiologiste postulent des hypothèses ou des théories comportant des implications pour la compréhension des attitudes négatives des garçons adolescents envers les hommes gais. C'est le cas, notamment, lorsqu'ils affirment que l'agressivité intra-sexuelle

¹⁴ Notamment au sein de certains discours théologiques et populaires invoquant la «loi naturelle».

présente chez les garçons est l'expression du processus de sélection naturelle dont l'humain est part entière (Daly et Wilson, 1994; Kenrick et Luce, 2000; Weisfeld, 1994).

Daly et Wilson (1994) avancent que la psyché masculine a été façonnée par les pressions de la sélection naturelle, faisant en sorte qu'elle est « (...) obsessed with social comparisons, with the need for achievement, and with the desire to gain control over the reproductive capacities of women » (p.136). Kenrick et Luce (2000), quant à eux, s'engagent dans cette même voie lorsqu'ils soutiennent que « this life pattern of male violence is indicative of intrasexual competition linked to natural selection » (p.50). Daly et Wilson (1994), de même que Archer (1994a, 1994b) dans un autre écrit, maintiennent également que l'agressivité est une composante intrinsèque des hommes et qu'elle s'exprime avec le plus de vivacité chez les jeunes garçons à partir de leur puberté, s'estompant chez les hommes plus âgés :

From early in life, avoidance of femininity is an important motivation for young boys. I have argued that this stems from a recognition of the greater power of males in society. Similarly, aspiring to be «tough» is an important motivation for young boys, to be replaced by achievement in a wider sense later in life. All of these aspirations, reflecting prescriptions for behaviour, are related to male power – the first emphasizing the importance of not being feminine, and the other two the importance of competing with other men for status

(Archer, 1994a, pp. 321-322)

Ces auteurs insistent, cependant, sur la nécessité d'aborder cette perspective avec des nuances, affirmant que la biologie et le social peuvent trouver un point d'articulation plutôt que de se faire opposition. Finalement, dans un curieux effet d'écho aux théories féministes structuralistes qui dévoilent les mécanismes du pouvoir masculin, Weisfeld (1994) conclut de son approche éthologiste du comportement humain que : « No one would claim that all social behaviour reduces to dominance behaviour. But I would maintain that dominance does constitute a basic behavioural system that influences practically every social interaction. » (p. 62).

1.2.5 La fondation de l'identité masculine

Fréquemment, des analyses parallèles s'offrent à celles de l'ancrage dans une essence profonde déterminée par l'empreinte du processus de reproduction et de sélection naturelle. Elles se déploient à un autre niveau, celui de la constitution de soi ou, plus spécifiquement, de la consolidation identitaire masculine. La psychanalyse est la discipline angulaire de ces approches, appuyée par la psychologie développementale qu'elle parraine. Employées par quelques auteurs pour tenter d'expliquer les attitudes négatives des hommes et des garçons à l'endroit des hommes homosexuels, c'est davantage leur réappropriation populaire et vulgarisée qui connaît une large diffusion. Par ailleurs, dans la même mesure qu'au sein des perspectives sociobiologiques ou évolutionnistes, les théories psychanalytiques et développementales contiennent en elles-mêmes bon nombre d'implications pour la compréhension des attitudes envers les hommes gais, malgré le fait que peu d'auteurs en aient conscience et encore moins l'ambition de s'y pencher directement.

Témoins de la ténacité et de l'amplitude des perspectives négatives chez les garçons et les hommes (hétérosexuels) à l'endroit des hommes homosexuels, certains auteurs sont amenés à leur postuler une inscription intime (Moss, 2001; Reiter, 1991; Redman, 2000; Redman, Epstein, Kehily et Mac an Ghail, 2002). Selon eux, le social ne saurait insuffler l'intensité ou ne serait pas suffisant pour rendre compte de l'émotivité. À des degrés divers, on aménage ou non une relation théorique avec la socialisation, mais on donne d'abord prééminence aux mécanismes déterminants de la constitution de soi.

Chez Moss (2001), l'ascendance des impératifs développementaux est nette, échappant foncièrement aux velléités de régulation politique :

Sexuality, in turn, no matter how socially constructed, seems, at least, to be grounded in the constitutive evasion of the political. This evasion takes the form of desires that are apparently presocial, antisocial – desires grounded, it seems, in an apparent resistance, in principle, to the probes of either external interrogation or sociopolitical regulation.

(2001, p. 394)

En fait, l'homophobie constitue à ses yeux un élément actif dans la formation et le maintien de l'identité sexuelle. N'étant ni l'expression de la biologie, ni celle du social, les

structures homophobes seraient ancrées dans les profondeurs psychiques de l'individu. Elles seraient imperméables aux tentatives de manipulation s'exerçant sur la surface psychique et hors de la portée de l'expérience directe qu'offrent l'interaction et le contact avec une personne homosexuelle, à l'exception de situations particulièrement marquantes¹⁵.

La fonction psychique exacte de cette homophobie présociale, selon Moss, serait de préserver l'ordre sexuel dont dépend ultimement l'obtention d'une satisfaction et d'un plaisir sexuels. Les homosexuels, ou tout ce qui évoque l'homosexualité, seraient donc considérés dangereux et sujets à l'exclusion :

Unlike traditional sexual aims and objects, the inverted aims and objects targeted by homophobia must be excluded, rather than included, as conditions for sexual pleasure. Their exclusion, rather than inclusion, is necessary to the preservation of a sexual order sensed as crucial to sexual satisfaction, homophobia seems to function as part of a sexual frame, delimiting the safe from the dangerous and correlatively, the inside from the outside (...) the forces and fantasies of homophobia are experienced as both urgent and protective, as functioning to ward off potential disruption of the structure of this imaginary sexual order.

(Moss, 2001, p. 396)

La perturbation de cet ordre sexuel et érotique par l'incursion transgressive de l'homoérotisme – fantasmée ou concrète – serait crainte et appréhendée, suscitant une anxiété pouvant atteindre parfois le niveau de la panique (*gay panic* ou *gender panic*). La présomption de son inscription profonde chez les hommes en a d'ailleurs fait un alibi utile pour défendre ou réduire la culpabilité de ceux qui sont accusés d'actes de violence à l'endroit d'homosexuels (Janoff, 2005; Sedgwick, 1990).

Étonnamment, Moss (2001) ajoute plus loin que l'homophobie ne reposerait pas sur la sexualité en soi, mais sur l'identification sexuelle : « (...) homophobia may be grounded not in sexuality per se, but rather in sexual identification per se » (p. 397). Pourtant, le processus de désidentification ou d'exclusion des objets perçus comme menaçants, qu'il décrit plus haut, associe implicitement la sexualité à l'orientation sexuelle – elle peut de plus sous-entendre un amalgame avec l'identité sexuelle et les pratiques de genre. Par ailleurs, bien que

¹⁵ L'auteur prend appui sur l'exemple du shérif Rob DeBree, qui fut profondément troublé par le meurtre morbide de Matthew Sheppard, sur lequel il dût enquêter. Jeune garçon homosexuel, Matthew fût battu et tué par deux jeunes hommes prétextant avoir paniqué suite à des avances qu'il leur aurait faites.

Moss (2001) décrit les expressions de l'homophobie chez les hommes comme étant plus visibles, plus sévères et malignes que chez les femmes, il n'explique pas cette différence. Il verse plutôt dans une explication générique qui sous-tend un sujet masculin circulant incognito.

Le processus d'identification et de désidentification est également invoqué par d'autres auteurs, sans toutefois être articulé de la même façon. Pour Gentaz :

L'homophobie, en raison de sa fonction sociopsychique, préserve, tel un condom, les hétérosexuels de la féminité en empêchant toute forme d'intrusion masculine extérieure : c'est une douanière du genre masculin. Nous pourrions dès lors supposer que l'homophobie est constitutive de la psychogénèse de tout individu masculin.
(1994, p. 219)

L'opération de cette psychogénèse est précisée par d'autres auteurs qui affirment que, devant se constituer en se désidentifiant de leur mère ou en rompant la symbiose pré-œdipale qui les unit à elle, les garçons sont amenés – ou contraints – à constamment repousser hors d'eux toute trace de féminin à travers leur parcours ultérieur (Badinter, 1992; Moss, 2001; Reiter, 1991). À la différence des femmes qui n'auraient pas à effectuer de telle rupture puis «prouver leur féminité», l'identité masculine serait particulièrement fragile et vulnérable, devant constamment être travaillée, soignée, démontrée au monde. Alors que les préjugés à l'endroit des personnes homosexuelles seraient fondés, chez les hommes, sur la précarité de l'identité masculine, ils reposeraient, chez les femmes, sur celle de l'élection de l'objet de désir hétérosexuel : «Antihomosexual prejudice has its origins in the child's pre-oedipal relationship with a female caretaker, where gender identity formation in males and heterosexual object choice in females become early points of vulnerability» (Reiter, 1991, p. 164). Ainsi, la formation identitaire des hommes exigerait non seulement l'adoption de positions anti-féminines pouvant déboucher sur des postures machistes dans la vie adulte, mais également sur des représentations négatives des personnes homosexuelles – qu'on suppose encore une fois, par définition, des hommes, éclipsant du coup l'existence lesbienne.

Pour Redman (2000), la formation de l'identité masculine chez les hommes s'opère certes en rejetant le féminin, mais il soulève et souligne sa présence immergée, persistante et continue en eux-mêmes, héritage de l'identification pré-œdipale avec la mère. Résultat, le

rejet du féminin, opéré par l'homophobie, est constant: «Homophobia has to be understood as a defensive strategy, never fully achieved, deployed against the insistent claims of the masculine subjects' own pre-œdipal identifications». (p. 487).

Réhabilitant le concept d'homophobie en la présentant d'abord comme une manifestation d'anxiété profonde ressentie devant ce qui menace de révéler les conflits et les tensions psychiques reposant sur le lit de l'inconscience des hommes, Redman (2000) avance qu'elle aboutit non pas à une réaction phobique, mais plutôt au déploiement défensif d'une «rage narcissique». Comme les hommes gais incarneraient précisément ce que les hommes (hétérosexuels) chercheraient à occulter chez eux-mêmes, ceux-ci réagiraient parfois violemment à leur présence visible. Toutefois, conscient des critiques sociales adressées à l'hypothèse d'une homophobie motivée par le refoulement de désirs homosexuels, l'auteur en réduit la portée : seuls quelques cas pourraient directement être expliqués ainsi. Tentant d'aménager la théorie sociale avec la psychanalyse, il propose de comprendre les discours anti-homosexuels, situés au niveau culturel, comme étant l'expression mature des structures psychiques désavouant l'objet de désir homosexuel, établies et fixées dans la tendre enfance.

Bien qu'il inscrive le passage œdipal dans les déterminismes de la construction identitaire, Redman insère une dimension socio-historique dans sa compréhension de l'homophobie. La conjonction de la sexualité entre hommes gais et de la féminité contribuerait à questionner l'inévitabilité de l'identification masculine hétérosexuelle, conviction pourtant nécessaire pour l'évacuation de l'ambiguïté :

(...) the historical elision between gay men's sexuality and femininity raises the scandalous prospect of a «lacking» masculinity. As such, the «feminized» homosexual might be said to render the male identification with the phallus vulnerable: his existence questions the inevitability of this identification, threatening to expose as a sham the claim of heterosexual male phallic possession and thereby giving rise to «narcissistic rage».

(2000, pp. 492-493).

En fait, quoiqu'elle tergiverse fréquemment quant à ses propensions naturalistes et déterministes, la psychanalyse adopte parfois des formes plus malléables rendant compte du social. C'est le cas notamment avec Chodorow (1978), qui avance que la séparation abrupte de la mère et le rejet accentué du féminin, chez les garçons, est conditionnée par un contexte

social donnant prééminence aux femmes dans l'éducation des jeunes enfants. La participation accrue des pères devrait par conséquent modifier cette dynamique. Résumant l'homophobie à «The primary issue in homophobia is men not *being* men and women not being *with* men» (1998), elle ne l'établit pas comme fondamentale, mais plutôt comme contingente des conditions sociétales actuelles.

Le nœud du déterminisme, si nous observons néanmoins plusieurs de ces perspectives psychanalytiques, se concentre dans l'élan de différenciation primal menant vers la fondation de soi, vers l'individuation. Or, de l'avis de certains, celle-ci doit d'abord se concrétiser dans la distinction sexuelle qui, par l'intégration d'une dualité première et intime permettant la classification des choses entre «semblable à moi/différent de moi», est un tremplin vers la connaissance et le lien au monde : « (...) c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique [...] Il s'agit là du butoir ultime de la pensée, sur lequel est fondée une opposition conceptuelle, essentielle, celle qui oppose l'identique au différent» (Héritier, 1996, citée par de Queiroz dans le Dictionnaire de l'homophobie, 2003, p. 128). Le sens de soi reposerait nécessairement sur une prise de position par rapport à la différence sexuelle (Badinter, 1992; Redman, Epstein, Kehily et Mac an Ghaill, 2002). Pour démontrer ce point, on s'appuie généralement sur la ségrégation sexuelle exercée par les enfants, de même que sur l'usage général qu'ils font de stéréotypes de genre pour des raisons, ajoute-t-on, d'aisance cognitive :

Gender stereotyping is a predominantly automatic response acquired from children's propensity to chunk information by gender. Gender stereotypes attract children because stereotypes are useful, and because stereotypes make information fit their predictions. So children use stereotypes a lot. Repeated use causes the application of gender stereotypes to become automatic, so that, as adults, we stereotype men, and especially women, within seconds, without meaning to, and without even realizing what we are doing.

(Zemore, Fiske et Kim, 2000, p.233).

Les auteurs laissent donc entendre que ce processus de catégorisation, qui est perpétuellement réitéré, est si profondément ancré qu'il suit l'individu jusqu'à sa vie adulte.

Implicitement, lorsque les enfants sont confrontés à des comportements genrés atypiques chez des pairs, ils réagissent négativement, préférant nettement établir des liens avec ceux qui respectent les canons de genre dominants, préférablement des membres du

même sexe (Martin, 2000; Stoddart et Turiel, 1985; Fagot, Rodgers et Leinbach, 2000). Fait intéressant à noter, les garçons au comportement atypique éveilleraient davantage d'animosité que les filles, et ce, particulièrement auprès des garçons au comportement stéréotypé (Fagot, Rodgers et Leinbach, 2000). Bien que ces derniers auteurs soulignent que les activités ludiques stéréotypées de chaque sexe ne sont pas aussi fréquentes que nous serions portés à le croire – les jeux neutres occupant une bonne part des activités ludiques –, ils relèvent une forte résistance de la part des enfants aux initiatives de déségrégation des activités, laissant sous-entendre que des facteurs physiologiques fondamentaux seraient en cause :

If gender segregation were strictly a matter of behavioural compatibilities or learned avoidances, then we should be able to reshape children's behaviour within groups in such a way that there would be more similarity in play styles and play with the other sex at more equal rates.

(2000, p.85)

Toutefois, le constat d'échec qu'ils portent sur les différentes initiatives de déségrégation des activités ludiques et des sexes à l'enfance est possiblement hâtif, car celles-ci étaient réservées à un milieu restreint dont la portée au sein des réseaux déployant la socialisation sexuée est limitée. Les professeurs encourageant la mixité ne sont souvent que quelques individus partageant leur influence avec les parents, la famille élargie, les amis des parents, les adultes du voisinage, les autres professeurs de l'établissement scolaire, les différentes figures d'autorité, les groupes de pairs, les représentations publicitaires¹⁶, les images télévisuelles, etc. En réalité, non seulement les pratiques stéréotypées inconscientes et, inversement, les initiatives d'inclusion délibérées des professeurs ont-elles respectivement un impact négatif et positif sur la mixité sexuelle, mais les pratiques ségrégationnistes sont également variées d'un milieu à l'autre. Ainsi sont-elles plus élevées à l'école que dans le voisinage immédiat des enfants, où les sexes se mélangent davantage (Thorne, 1993). De l'avis de cette auteure, il importe d'abord de considérer les enfants comme des êtres déjà sociaux et culturels, et non comme des êtres en voie de développement. Les cercles de pairs seraient des sous-cultures propres exerçant leur propre socialisation.

¹⁶ Systématiquement, les images employées pour accompagner les jeux d'enfants sont sexuellement stéréotypées.

Si nous nous transportons vers le monde adolescent, l'injonction au comportement genré stéréotypé semble tout aussi présente (Holland, Ramazanoglu, Sharpe et Thomson, 1998; Mac an Ghaill, 1994; Plummer, 1999). Analysant les négociations de pratiques sexuelles sécuritaires et les dynamiques de couple entre les garçons et les filles, Holland, Ramazanoglu, Sharpe et Thomson (1998) remarquent qu'il y a persistance des stéréotypes et des relations de pouvoir traditionnels malgré les changements sociaux qui ont affecté nos sociétés au cours des dernières décennies et malgré la volonté chez certaines filles de s'affranchir d'une féminité conventionnelle :

When we looked more closely at the ways women and men managed the differences in their sexual reputations the image of two worlds in collusion shifted to one in which women colluded with their sexual partners in the reproduction of male power. Young women could be seen as playing an active role in constituting and reproducing male dominance.

(1988, p. 11)

Comme nous l'avons mentionné plus haut, quelques auteurs rattachent les attitudes négatives présentes chez les garçons à une insécurité identitaire qui découle d'une tension constante entre les idéaux masculins et l'impression de ne pas pouvoir les atteindre. Certains en attribueront la paternité au processus de désidentification de la mère, alors que d'autres y verront l'intériorisation chez les hommes d'attentes normatives sociales concernant le genre. Dans la poursuite constante d'une masculinité évasive, les garçons adolescents seraient aux prises avec eux-mêmes (Herek, 1986a; Theodore et Basow, 2000).

Selon Theodore et Basow (2000), c'est la conjugaison de l'intériorisation des stéréotypes masculins avec le sentiment de ne pas y correspondre qui est particulièrement déterminante dans la possession d'attitudes et de croyances négatives à l'endroit des homosexuels. Ainsi, les hommes qui considèrent la possession d'attributs masculins comme importante dans la définition de leur identité ne seraient significativement homophobes que s'ils avaient également l'impression de ne pas être à la hauteur de ce modèle. Whitley (2001), de son côté, est en désaccord avec cette conclusion, puisque ses propres données statistiques écartent l'influence d'un sentiment d'inadéquation avec l'idéal, relevant plutôt un lien solide avec l'adhésion des sujets à des modèles traditionnels et sexistes des genres.

L'ensemble des idées exposées ci-haut, bien qu'elles ne possèdent pas toutes le même degré de raffinement, connaissent leurs versions vulgarisées qui se fondent parfois les unes dans les autres. Comme elles sont répandues au sein de la population, y compris des différents intervenants, décideurs et acteurs du milieu scolaire, il vaut la peine de s'y attarder brièvement.

Partageant une vague parenté avec les postulats de désidentification de la mère résultant en une tension identitaire accentuée, la première hypothèse populaire est celle de «l'inconfort dans sa masculinité» : en d'autres termes, les hommes homophobes ne seraient pas à l'aise avec celle-ci. Implicitement, cette hypothèse suppose que ceux qui sont confortables avec leur masculinité le seront également avec les hommes gais. Cependant, la définition exacte de cette masculinité idéale avec laquelle un homme saurait être confortable tout en le demeurant avec l'homosexualité est laissée en plan. On ne développe point là-dessus. En fait, nous soupçonnons que cette hypothèse soit souvent employée de façon stratégique, ménageant à la fois les repères conventionnels de la masculinité et les impératifs d'ouverture à l'homosexualité. Comme beaucoup d'hommes souhaitent présenter une image convenable de la masculinité, laisser entendre qu'ils ne seraient pas confortables avec celle-ci suppose qu'ils n'y correspondraient pas. Or, c'est précisément l'impression qu'ils ne voudraient pas donner d'eux-mêmes. En alignant l'ouverture à l'homosexualité avec les repères conventionnels de genre, les personnes appuyant l'inclusion et l'acceptation des homosexuels maximisent, du moins en apparence, les chances de voir les hommes homophobes accepter de modifier – ou plutôt de tempérer – leur attitudes négatives.

Dans cette lignée du malaise intérieur, et reprenant certaines perspectives psychanalytiques, se trouve l'hypothèse de «l'inconfort avec son homosexualité». Évoquant parfois vaguement quelques recherches à cet effet, les tenants de cette hypothèse affirment que les sentiments homophobes d'un homme trahiraient la non-acceptation d'affects et de désirs homosexuels profonds présents chez lui. Les hommes homophobes tenteraient donc, par le biais de leur agressivité et leur négativité anti-homosexuelle, de refouler et nier ce qu'ils possèdent en eux.

Il y a certes minimalement une étude qui s'est penchée sur le sujet, mesurant l'afflux sanguin dans les parties génitales de sujets auxquels étaient présentées différentes images hétéro- et homoérotiques (Adams, Wright et Lohr, 1996). Toutefois, les réserves et les nuances manifestées par les auteurs se sont effilochées à travers les filtres simplificateurs de la vulgarisation, pour donner à la connaissance populaire la confirmation d'un lien direct entre l'homophobie et le refoulement de sentiments hétérosexuels. En réalité, bien qu'un tel lien existe parfois, il ne peut être généralisé à l'ensemble des hommes éprouvant des sentiments négatifs à l'endroit des homosexuels. Les auteurs soulignent prudemment le fait que leurs résultats pourraient avoir été influencés par l'anxiété des sujets, celle-ci étant par ailleurs reconnue comme étant susceptible de provoquer l'érection.

De la même manière qu'avec l'hypothèse exposée plus haut, il est fort probable que la forte adhésion que remporte le postulat d'une homosexualité refoulée soit redevable à ses utilités stratégiques. Tout d'abord, formulée devant un homme homophobe, elle peut s'avérer particulièrement persuasive pour l'inciter à restreindre ses attitudes négatives. Étant donné qu'il ne désire surtout pas être identifié comme homosexuel, il risque sensiblement de modérer ses ardeurs. Ensuite, cette hypothèse peut être séduisante pour certains homosexuels et tenants des perspectives *queer*, auxquels l'idée de sentiments homoérotiques largement étendus plaît particulièrement.

Finalement, la dernière hypothèse vulgarisée est celle de «l'incertitude devant son orientation sexuelle». Les adolescents, dit-on, sont largement incertains de leur orientation sexuelle et leurs questionnements seraient une source d'anxiété menant à des sentiments négatifs à l'endroit des hommes gais. Dissimulée derrière cette affirmation se trouve non seulement la prémisse selon laquelle l'incertitude suscite la dévalorisation, mais également le postulat que seule l'homosexualité doit en être affectée. Invisible, l'hétérosexualité demeure indemne, à l'abri de toute infériorisation que devrait nécessairement causer le fait de ne pas être certain de son orientation sexuelle. Les marques du social, en somme, sont évacuées pour ne se concentrer que sur les déterminismes de l'intériorité.

1.2.6 Les modèles normatifs et le lien à l'autre

Toujours en prenant l'individu comme sujet central d'étude, plusieurs chercheurs explorent cette fois-ci son lien avec un ensemble de référents normatifs puis de variables sociales. Ils appartiennent souvent à la discipline de la psychologie – mais ne s'y limitent pas – et affectionnent les approches visant à saisir un portrait précis de l'étendue des attitudes envers l'homosexualité ou la diversité sexuelle. Principalement quantitatives, les techniques de collecte de matériaux qu'ils utilisent ne permettent toutefois pas de comprendre les liens des différentes variables sous étude, ni de s'assurer de la pertinence de leur sélection et de leur découpage ou encore de confirmer leur exhaustivité. En bref, plusieurs de ces études s'appliquent davantage à dresser une cartographie des attitudes, quoiqu'elles jettent tout de même quelques éclairages intéressants sur les objets qu'elles scrutent.

Bien qu'apparemment distincts, les deux angles nommés ci-haut s'interpénètrent, le profil social (éducation, appartenance culturelle, pratique religieuse, groupe d'âge, etc.) guidant souvent les modèles normatifs épousés et intériorisés. Les auteurs ne soulignent certes pas toujours l'existence de liens entre les deux ou, sans les ignorer, ne les élaborent pas davantage. Mais comme nous nous concentrons d'abord sur les bases conceptuelles sur lesquelles se construisent les approches théoriques, nous embrasserons ces deux angles du regard.

Le champ d'étude des modèles normatifs est vaste et éclectique. S'y retrouvent, dans leur définition élargie, les variables de l'appartenance culturelle, de l'affiliation et la pratique religieuse, du conservatisme et de la personnalité autoritaire, des valeurs intégrées, des préjugés généralisés, des acquis cognitifs reçus par l'éducation, de l'estime de soi, des connaissances et des contacts avec la réalité gaie, des conceptualisations des identités et des rapports de genre. Chacun à leur façon, des auteurs porteront toute leur attention sur une seule de ces variables alors que d'autres mettront côte à côte quelques-unes d'entre elles pour soupeser leurs dépendances.

L'intégration de modèles normatifs n'évacue pas les questions identitaires, loin s'en faut. À la différence des approches examinées dans la section précédente, cependant, elles ne

leur supposent pas une détermination psychique programmée. Elles percent une brèche pour le social ou le laissent filtrer, l'individu en devenant la vitrine ou l'interprète.

LES VARIABLES SOCIALES

Conjointement à l'âge et au sexe, les variables du niveau d'éducation, du statut socio-économique, de l'appartenance culturelle, de la pratique religieuse, de l'allégeance politique – pour ne nommer qu'elles – se retrouvent régulièrement dans les sondages et les enquêtes de chercheurs appartenant à la discipline de la psychologie. Ils relèvent un taux significatif de corrélation entre ces dernières ainsi que les attitudes qu'ont les répondants à l'endroit de l'homosexualité et des personnes homosexuelles.

L'appartenance culturelle est la source première nourrissant, irriguant, et véhiculant un ensemble de normes sociales et de repères conceptuels. Elle colore fortement l'affiliation et la pratique religieuse, l'appréhension du monde ainsi que les relations à l'autre. Quelques études isolent l'appartenance culturelle du répondant. Parmi elles, celles de Herek et Capitanio (1995, 1999), qui ont consacré deux articles aux attitudes de la minorité afro-américaine et n'ont constaté aucune différence majeure au niveau du degré d'attitudes négatives professées par les hommes Noirs. La population afro-américaine se distinguerait davantage dans le fait qu'il n'existe pas énormément de différences entre les attitudes des hommes et des femmes. Si un autre auteur relève plus d'attitudes négatives chez les Noirs, il note cependant qu'ils sont généralement plus enclins à appuyer l'adoption de mesures visant à protéger les gais et les lesbiennes contre la discrimination (Lewis, 2003). Simoni (1996), quant à lui, affirme que les minorités présentent une plus grande négativité, mais il ne précise pas s'il existe des distinctions entre les Afro-américains, les Asiatiques et les Latinos de son échantillon.

Nous avons rencontré un auteur qui a relevé une corrélation avec l'appartenance géographique de ses répondants américains (Seltzer, 1992). Ceux qui proviennent du Midwest rural et du sud des États-Unis – occasionnellement baptisés « ceinture biblique » – se distingueraient de leurs compatriotes dans le degré d'attitudes négatives qu'ils possèdent face à l'homosexualité. Les États-Unis présentant une certaine diversité interne, cette

appartenance géographique est davantage culturelle. Il est probable, par ailleurs, qu'on retrouve également une variabilité semblable au sein du territoire québécois.

S'arrêter à l'appartenance culturelle pour comprendre les attitudes des garçons adolescents envers les hommes gais, néanmoins, est une démarche de connaissance superficielle. Encore faut-il isoler ce qui oriente les conceptions et les pratiques culturelles. Sinon, ceci revient à confondre la description et l'explication : «les Asiatiques, les Latinos, les Noirs, etc. sont homophobes puisque c'est ainsi dans leurs cultures». En outre, la variable culturelle n'est pas la première clé ouvrant la compréhension des attitudes négatives ou positives envers l'homosexualité. Ce n'est pas la surface, mais bien ce qui opère à l'intérieur qu'il convient de scruter. Et pour ce faire il faut entamer l'examen à partir de l'objet immédiat, c'est à dire les attitudes envers les hommes gais, creusant ensuite dans leurs soubassements pour dégager ce qui les supporte.

L'affiliation religieuse (fondamentaliste) et le degré de pratique religieuse sont régulièrement soulevés comme liens de corrélation avec des attitudes négatives (Herek, 1984a, 1987b; Seltzer, 1992). Tout de même, Altemeyer (2001) a identifié un déplacement diachronique positif des attitudes de conservateurs religieux entre 1984 et 1998. Au niveau des jeunes, Marsiglio (1993) a remarqué que les garçons ne possédant pas d'affiliation religieuse sont plus nombreux à présenter des attitudes positives face aux hommes gais.

Différentes avenues analytiques pourraient être empruntées pour réfléchir sur les attitudes envers les hommes gais à partir de l'affiliation et de la pratique religieuses¹⁷. Néanmoins, la plupart des approches présentées glissent sur la surface, dessinant quelques arabesques autour des modes d'engagement religieux. Elles ne peuvent esquisser de réponses quant aux questionnements sur l'arrimage entre l'affiliation et les attitudes, tout particulièrement en considérant le fait que «la» religion n'est pas singulière et qu'elle compte en son sein des dénominations totalement inclusives de la diversité des orientations sexuelles. De la même façon qu'avec l'appartenance culturelle, penser résoudre le lien entre la religion et les attitudes en se contentant d'une affirmation descriptive : «Untel est homophobe parce

¹⁷ Notamment celle d'orientation religieuse intrinsèque et extrinsèque, conçue par Allport (1954) et revue par Herek (1987). D'autres pourront encore examiner les interactions entre la pratique religieuse et les construits identitaires (Fulton, 1997).

qu'il est religieux, parce que sa religion est homophobe, et parce qu'il la pratique fidèlement.» nous laisse dans le brouillard quant aux raisons précises pour lesquelles «ces» religions – et non «la» religion – véhiculent des représentations négatives de l'homosexualité. En bref, une fois de plus, l'affiliation et la pratique religieuses ne peuvent être le point de départ de la compréhension des attitudes des garçons à l'endroit des hommes homosexuels.

De telles réflexions valent également en ce qui concerne le niveau d'éducation, le statut socio-économique et l'allégeance politique. Sans lui attribuer d'importance prépondérante, quelques auteurs relèvent que moins une personne est scolarisée, plus elle est susceptible de posséder des attitudes négatives face à l'homosexualité (Marsiglio, 1993; Seltzer, 1992; Simoni, 1996; Herek et Capitanio, 1996). De son côté, Kurdek (1988) aurait découvert que les étudiants collégiaux dont la performance académique est pauvre sont plus nombreux à avoir des attitudes négatives que ceux qui réussissent bien. Seulement, tous ces auteurs n'exploreront pas subséquemment l'articulation des liens entre l'éducation et les attitudes. Serait-ce que les gens plus éduqués auraient développé de meilleures capacités de jugement et d'analyse? Serait-ce, lorsqu'il s'agit des garçons connaissant une bonne réussite scolaire, le reflet de la non-adhésion à des modèles restrictifs du masculin décourageant l'effort intellectuel? Serait-ce que, par simple effet de probabilité, ils seraient plus susceptibles d'être exposés à des informations positives sur l'homosexualité? Serait-ce que la concentration importante de personnes dans les collèges et les universités accroîtrait les chances d'être en contact avec des gais et des lesbiennes? Serait-ce le reflet de la visibilité accrue de l'homosexualité avec les sorties du placard qui se confirment particulièrement au niveau du collège et de l'université? Serait-ce qu'ils proviennent de classes sociales où il est généralement plus aisé de faire part de son homosexualité – contrairement, par exemple, au milieu ouvrier où dominerait une masculinité protestataire, valorisant la force physique et dénigrant la faiblesse? Ou serait-ce encore un habile mélange de chacune – ou de quelques-unes – de ces hypothèses énumérées plus haut – si ce n'est d'autres qui n'auraient pas été listées?

LA NÉBULEUSE DU CONSERVATISME

Nous le voyons, des variables générales peuvent laisser énormément de place à l'interprétation, ne faisant que suggérer vaguement l'encadrement normatif qu'elles exercent

sans expliciter la façon dont elles opèrent concrètement. Souhaitant faire preuve de davantage de précision, une série d'auteurs s'approchent du sujet pour saisir ce qui selon eux alimente en bonne partie ou en totalité les attitudes négatives, soit le conservatisme.

Ce conservatisme, néanmoins, se comprend et s'expose de diverses façons. Il y a certes le volet politique qui dénote l'allégeance de parti¹⁸, mais, au-delà, se déploie tout un système de pensée qui oriente les positions sur différents enjeux sociaux, et qu'il est possible de saisir sous de multiples perspectives. Quelques auteurs s'affaireront d'abord à étudier les valeurs sur lesquelles reposent les attitudes, constatant ensuite qu'elles prennent elles-mêmes racine dans une disposition générale conservatrice sous-jacente. D'autres examineront les représentations sexuelles entretenues par l'éthos conservateur. Certains porteront l'analyse un peu plus loin, liant le conservatisme avec la posture autoritariste présentée par Adorno. Ils seront quelques-uns, finalement, à allier cette disposition avec la possession de préjugés généralisés.

Les valeurs, selon Vicario, Liddle et Luzzo (2005), sont des croyances possédant une certaine qualité transcendante, guidant les actions, les attitudes, les jugements et les comparaisons entre objets spécifiques. Au lieu d'identifier des catégories religieuses larges telles que le fondamentalisme, le dogmatisme, l'orientation extrinsèque et intrinsèque¹⁹, ces auteurs préfèrent se rabattre sur les valeurs qui, à leurs yeux, ont de meilleures capacités heuristiques. Ainsi, en ce qui concerne les jeunes étudiants auprès desquels ils ont effectué leur recherche, ceux qui ont des dispositions négatives sont animés des valeurs du salut²⁰, de l'obéissance et de la sécurité nationale. De leur côté, ceux qui voient l'homosexualité de façon plus positive possèdent les valeurs d'ouverture d'esprit, d'imagination et d'un monde

¹⁸ Quelques auteurs affirment que le conservatisme politique est généralement rattaché à des attitudes négatives (Seltzer, 1992; Eliason, 1995). Ce concept renvoie au découpage du monde politique entre libéraux et conservateurs qui, faut-il le rappeler, est particulièrement marqué aux États-Unis d'où émanent la majorité des recherches que nous citons. En fait, Eliason (1995) va jusqu'à dire que l'affiliation politique est le plus important corrélat relié aux attitudes négatives. Bien que Herek et Capitanio (1996) ne portent pas d'emphasis sur le sujet dans la section *discussion* de leur étude, il existe effectivement un lien net entre la position politique (libérale versus conservatrice) d'une part, l'affiliation politique d'autre part (démocrate versus républicaine), et les attitudes professées à l'endroit de l'homosexualité.

¹⁹ Définies par Allport (1954), les orientations religieuses extrinsèques et intrinsèques désignent respectivement une adhésion apparente puis une pratique intime, convaincue.

²⁰ Dans son acception religieuse.

de beauté²¹. Ils rejoignent quelque peu en cela Heaven et Oxman (1999) qui isolent deux valeurs humaines fondamentales, l'harmonie et la sécurité d'où émergent un ensemble de valeurs dérivées et à partir desquelles se construisent des orientations idéologiques opposées :

The harmony values seek to improve the well being and welfare of others and are cognisant of other's freedom. These values also deal with personal integrity. The security values, on the other hand, are more concerned with order, discipline and the striving to be successful and powerful, are also concerned with the outcomes of behaviour and suggest that societal norms should be obeyed.

(1999, p. 110)

Les valeurs d'harmonie, conséquemment, correspondraient significativement avec des perspectives positives de l'homosexualité, tandis que celles de sécurité, à l'inverse, seraient associées à des visions négatives. Heaven et Oxman (1999) voient dans ces dernières les habits du conservatisme, qui dirigerait une posture idéologique entretenant les impressions négatives de groupes minoritaires et légitimant les relations de pouvoir au sein d'une société. À leur tour, Vicario, Liddle et Luzzo (2005) reconnaissent dans les valeurs qu'ils prospectent l'éclat de l'autoritarisme, dont le matériau n'est pas étranger à celui qu'on attribue au conservatisme.

Altemeyer (1988, 2001) ainsi que Basow et Johnson (2000) ont jugé pertinent d'évaluer le degré d'autoritarisme de leurs répondants. S'inspirant de Adorno, Altemeyer définit les personnes «autoritaristes»²² comme témoignant un degré élevé de déférence envers l'autorité établie, éprouvant de l'agressivité à l'endroit des groupes externes quand cette même autorité le permet et soutenant les valeurs traditionnelles lorsqu'elles sont endossées par celle-ci. Elles présentent également une tendance à ressentir de l'hostilité envers ceux qui ne se conforment pas à ces normes, avalisant les rapports de pouvoir et de domination qui les dictent. Elles organisent : « (...) their social world into power hierarchies and hegemonies, in which the dominant social groups maintain their superior status over the other groups by

²¹ Bien qu'éprouvant quelque difficulté à cerner les valeurs d'imagination et d'un monde de beauté, les auteurs supputent que ceux qui les possèdent sont plus enclins à accorder de l'importance à l'esthétique et la créativité, et conjointement à remettre l'autorité en question.

²² Nous employons ce terme sciemment afin de le distinguer du mot «autoritaire», qui suppose l'adoption d'une position de dominant. Dans ce cas-ci, il est davantage question de personnes accordant une grande importance à la hiérarchisation de la société, même s'ils n'en occupent pas de haut paliers.

exercising the power to define the requirement of belonging, often through defining social norms» (Altemeyer, 1988). Qui plus est, les personnes autoritaristes percevraient le monde comme peuplé de groupes inférieurs immoraux et dangereux mettant constamment en péril la supériorité et la pureté du groupe dominant.

De l'avis de plusieurs auteurs, l'ancrage normatif autoritariste serait un indicateur significatif (Altemeyer, 1988, 2001; Whitley, 1999; Whitley et Ægisdóttir, 2000) – sinon le plus important (Basow et Johnson, 2000; Kite et Whitley, 1996, 1998; Wilkinson, 2004) – d'attitudes négatives à l'endroit des personnes homosexuelles. Sa force d'inertie serait la résistance au changement, tout particulièrement lorsque celui-ci ferait mine de saper le pouvoir normatif de la position dominante. Si l'hétérosexualité est considérée comme la seule voie légitime par les autorités (politiques ou religieuses) au pouvoir, qui du même souffle affublent l'homosexualité d'une aura menaçante et la condamnent par mesure de protection, ainsi en sera-t-il pour les personnes autoritaristes. Celles-ci, toutefois, ne sont pas simplement crédules devant les figures autoritaires, elles sont engoncées dans les mythes légitimant les positions adoptées par celles-là.

Les tenants de l'explication autoritariste sont conscients de l'ascendance qui est parfois attribuée aux représentations de genre dans la compréhension des attitudes envers les personnes homosexuelles. Aussi en tiennent-ils compte dans leur analyse, développant chacun des postures différentes quant à leur rôle exact. Dans certains cas (Basow et Johnson, 2000; Kite et Whitley, 1996, 1998; Wilkinson, 2004), ils consignent aux représentations de genre un rôle secondaire, considérant qu'elles sont le reflet et non la source des dispositions de base autoritariste – et conservatrice. Consacrant une attention particulière aux hommes, Wilkinson (2004), affirme qu'ils présentent des attitudes négatives envers les hommes gais en vertu du statut inférieur que leur accorde l'autoritarisme conservateur, et non en raison des croyances traditionnelles concernant les rôles masculins. S'ils craignent le féminin chez les autres hommes et en eux-mêmes, c'est uniquement parce qu'il est généralement associé avec le groupe dévalorisé des hommes homosexuels. Le statut masculin correspondant au degré d'adhésion aux rôles qui leur sont assignés en tant qu'hommes ne serait pas ici le pôle de leur préoccupation :

The hegemonic thinking associated with RWA [Right Wing Authoritarianism] (...) is related to attitudes toward gay men in a manner that is relatively independent of masculine gender role beliefs. One possibility is that hegemonic categorization of sexual orientation occurs at a level that is unconcerned with gender roles. In other words, being gay could simply represent a social category or hegemonic hierarchy («them not us») that exists without any need for any additional information regarding gender roles or typicality.

(Wilkinson, 2004, p. 129)

Il s'oppose en cela à Whitley et Ægisdóttir (2000), Connell (1995), Kite et Deaux (1987) ainsi qu'à tous les autres auteurs imputant une influence importante aux modèles de genres dans la construction des attitudes envers les homosexuels en général et les hommes gais en particulier. Whitley et Ægisdóttir (2000), de leur côté, présentent une relation synergique entre l'autoritarisme et les attitudes envers l'homosexualité, considérant que les convictions au sujet du genre les soutiennent :

(...) people high in authoritarianism condemn homosexuality not only because they are modeling the condemnatory attitudes of authority figures they revere (...) but also because their authoritarianism helps to shape their gender-role beliefs, which then also support their attitudes towards homosexuality. Perhaps people high in authoritarianism (...) require legitimizing myths to justify their prejudiced attitudes.

(Whitley et Ægisdóttir, 2000, p. 963)

Souvent, les positions normatives conservatrices et autoritaristes sont associées avec une prédisposition à la possession de préjugés généralisés. Nous avons vu plus haut que ces normes émanent de systèmes de pensée cherchant à préserver le statu quo dans l'ensemble des rapports de domination, ou du moins les avalisant (Heaven et Oxman, 1999). Henley et Pincus (1978) ainsi que Ficarotto (1990) suggèrent en fait que les attitudes négatives face aux personnes homosexuelles évoluent généralement en terrain commun avec le racisme. Ce lien traduirait le sentiment de menace qu'éprouveraient des répondants devant des groupes sociaux qui leur sont différents. Toutefois, cette prédisposition à l'égard de groupes externes ne serait pas la seule à jeter son ombre sur les perspectives à l'endroit des homosexuels. Ficarotto (1990) suppose un jeu d'influences combinant ou alternant cette prédisposition («intergroup and social prejudice») avec celle du conservatisme sexuel, pour lequel l'énergie

sexuelle humaine met en danger l'organisation sociale²³. Les deux seraient des variables indépendantes, suggérant par conséquent l'existence de causes diverses à l'homophobie.

L'IGNORANCE ET LES FONCTIONS DES PRÉJUGÉS

Constatant l'existence colorée et riche de préjugés ainsi que de stéréotypes négatifs à l'égard de groupes divers, la culture populaire cherche – lorsque la désapprobation des perspectives qui les supportent les fait émerger à la conscience puis les rend visibles – à leur trouver un sens et une origine, à comprendre leur présence au sein des interactions humaines. Souvent, on avancera une explication fort simple et accessible : l'ignorance. Ce serait donc simplement l'absence ou une carence d'informations au sujet du groupe visé qui motiveraient les préjugés. Par conséquent, une meilleure connaissance des réalités du groupe devrait faire s'estomper puis annuler les stéréotypes et les jugements négatifs qui lui sont adressés.

À témoin on prendra les exemples de personnes connaissant des membres d'un groupe discriminé, ici des gais ou des lesbiennes, et ayant révisé leurs propres présupposés. Certes, et ce de façon consistante, les chercheurs établissent une corrélation positive entre la connaissance de personnes homosexuelles et les attitudes non-négatives professées à l'endroit de la population gaie et lesbienne générale (Eliason, 1995; Herek, 1988; Herek et Capitano, 1996; Schwanberg, 1993). Herek et Glunt (1993) affirment même que la connaissance d'une ou de plusieurs personnes homosexuelles, particulièrement lorsqu'il y a partage d'un lien de proximité, est la corrélation se démarquant le plus dans la détermination du degré des attitudes, au-delà même de la pratique religieuse. Au Québec, les rares études quantitatives à avoir été réalisées sur les attitudes des adolescents face aux personnes homosexuelles révèlent un lien très net entre la connaissance d'une personne homosexuelle et une attitude affective non-négative. À la question « *Apprendre par mon meilleur ami (homme), qu'il est gai (homosexuel), je serais : »*, un total de 19% des répondants garçons ne connaissant pas de personnes homosexuelles s'est dit *à l'aise* ou *très à l'aise*, contre un total 39,8% de

²³ Une autre variante du conservatisme sexuel serait « l'érotophobie » (*erotophobia*), soit la crainte de la sexualité. Agüero, Bloch et Byrne (1984) sont parmi les auteurs qui estiment que les attitudes envers les gais et les lesbiennes sont en partie déterminées par le confort éprouvé devant la sexualité en général.

répondants garçons connaissant déjà une telle personne (GRIS-Montréal, 2000). Cependant, certaines personnes ayant des proches homosexuels conservent des attitudes négatives²⁴.

Herek et Glunt (1993) se montrent prudents, toutefois, en n'établissant pas de lien de causalité entre cette corrélation et les attitudes des répondants. Ils soulignent que les personnes homosexuelles sont plus susceptibles de révéler leur orientation sexuelle à des femmes ou à des personnes qui se montrent déjà ouvertes et libérales. Conséquemment, les hommes et certaines catégories de personnes traditionnellement conservatrices rencontrent moins de probabilité de connaître un gai ou une lesbienne. Par extension, nous pourrions dire que certains milieux sociaux sont plus propices à voir évoluer des personnes ouvertement gaies ou lesbiennes.

Par ailleurs, les personnes apprenant l'homosexualité d'un proche, d'un voisin ou d'un collègue de travail ne réagissent pas toujours de la même façon ni ne reconsidèrent nécessairement leurs positions à l'endroit des gais et des lesbiennes. Elles peuvent manifester une vive résistance à l'homosexualité de la personne lesbienne ou gaie se traduisant, dans ses formes extrêmes, par le rejet de cette dernière et ce, même s'il s'agit de leur propre enfant. Dans sa version adoucie et plus commune, la résistance se manifestera par un silence endiguant toute démarche informative²⁵.

Néanmoins, la mesure des impacts des rencontres qu'effectue le GRIS en classe démontre bel et bien que la prise de contact avec des lesbiennes et des gais influe positivement sur la perception qu'ont les jeunes de l'homosexualité. Seulement, elle rapporte également le fait que ces rencontres ne suffisent généralement pas à elles seules pour modifier radicalement les positions des jeunes et n'écarte pas non plus la possibilité que le mode d'interaction employé (priviliégiant les liens d'empathie au lieu de la prestation magistrale d'informations) y soit pour quelque chose.

²⁴ Nous étions responsable de la recherche pour le GRIS-Montréal et nous avons accès à l'ensemble des questionnaires complétés. Nous avons pu remarquer à quelques reprises des cas minoritaires où des personnes connaissant des personnes homosexuelles – même lorsqu'il s'agit de proches – maintenaient des attitudes négatives à l'endroit des homosexuels ou de l'homosexualité en général.

²⁵ Ce silence est employé de multiples façons dans le but d'éviter que les sujets de conversation ne mènent vers la vie amoureuse «privée» de la personne homosexuelle de même que vers les expériences particulières qu'elle traverse.

Bref, l'hypothèse de l'ignorance ne suffit pas pour expliquer ces nuances, de même que les résistances qui s'élèvent devant la révélation de l'homosexualité d'un proche. D'autres facteurs seraient en jeu ou, sinon, une compréhension plus fine de l'existence de ces préjugés devrait être développée.

Proposant le concept d'hétérosexisme psychologique, Herek (1993) donne plus de précision à l'idée d'ignorance et avance quelques explications pour rendre compte des résistances. Selon l'auteur, les fondations des préjugés contre les homosexuels sont coulées bien avant que l'enfant soit informé de l'existence des orientations homosexuelle et hétérosexuelle – sans nommer encore la bisexuelle. Dès son plus jeune âge, il apprend à valoriser les jugements de ses parents et de ses pairs dans l'établissement du «bon» et du «normal». Il intègre des valeurs et des attitudes concernant le corps et la sexualité, puis la distinction entre le public et le privé. Également, il se met rapidement à apprécier l'appui et la validation des adultes et des pairs, développant subséquemment des stratégies pour l'obtenir.

Comme peu d'enfants possèdent des contacts personnels avec des personnes ouvertement gaies, l'homosexualité demeure généralement invisible à leurs yeux. Conséquemment, plutôt que de l'associer avec des personnes tangibles en tant que trait ou attribut, ils se la représentent comme un symbole incarnant des concepts tels que «péché», «maladie», «prédateur», «étranger». Alors que les attitudes envers des personnes que l'on connaît directement servent principalement à donner un sens à cette interaction, les attitudes envers les symboles répondent à divers besoins expressifs. Herek (1986b, 1986c, 1987b, 1993) identifie trois fonctions principales à l'hétérosexisme psychologique : l'expression de valeurs, l'expression sociale et la défense de soi. L'expression des valeurs servirait à affirmer l'identité de la personne. C'est le cas, notamment, avec certains chrétiens pour qui la réprobation de l'homosexualité confirme qui ils sont. Ensuite, l'expression sociale est une façon d'obtenir l'approbation des pairs en se conformant à leurs attentes normatives. Ainsi, tenir des propos contre les gais – qui représentent de parfaits étrangers – ou les attaquer physiquement serait désiré et encouragé par les pairs, l'obtempération solidifiant non seulement le statut à l'intérieur du groupe, mais accroissant de plus l'estime de soi. Finalement, la dernière fonction serait défensive, servant à réduire l'anxiété résultant de conflits psychologiques inconscients associés avec la sexualité et le genre de l'individu.

L'hétérosexisme psychologique, toutefois, ne peut remplir ces fonctions que lorsque l'univers social lui en fournit la possibilité. Les préjugés contre les gais ne peuvent servir de valeur expressive que dans la mesure où le concept de soi est lié à des valeurs étant socialement définies comme antiaïes. Ils ne peuvent contribuer à l'expression sociale que dans la mesure où le groupe d'appartenance rejette les gais et qu'un membre ressent fortement le besoin d'être accepté par ses pairs. Ainsi en va-t-il de la fonction défensive.

Selon Herek (1993), les personnes homosexuelles remplissent ces fonctions symboliques tant qu'elles demeurent des concepts abstraits plutôt que des personnes humaines de chair et de sang. C'est là qu'il rejoint la notion de sens commun sur l'ignorance.

When heterosexuals learn that someone about whom they care is gay, formerly functional prejudice can quickly become dysfunctional; the untruth in stereotypes becomes obvious, social norms are perceived to have changed, and the traditional moral values concerning sexuality are challenged by their juxtaposition against the person's past experience with, knowledge about, and feelings of love for the specific gay man or lesbian.

(1993, p. 98)

Rejoignant Allport (1954), il ajoute, cependant, qu'une telle ouverture est plus probable lorsqu'elle se déroule sous des conditions favorables, de la même façon qu'avec les autres formes de préjugés. Mais surtout, ce qu'il affirme de façon sous-jacente c'est le jeu des ondulations culturelles et des vagues de l'histoire. Les normes ne seraient pas la partie visible d'une intériorité profonde et massive, mais bien la concrétisation du social.

LES REPRÉSENTATIONS COGNITIVES

Ces normes, de leur côté, véhiculent un ensemble de représentations des réalités qu'elles abordent et proposent, chacune avec leur connotation propre. Les valeurs et les modes de comportements suggérés au sujet de l'homosexualité et des personnes homosexuelles font appel à une série d'images, de référents et de savoirs. Ces derniers peuvent être profondément inscrits en soi, au point d'en ignorer les soubassements : «Si, en chacun de nous, il y a un homophobe qui s'ignore, c'est parce que l'homophobie semble nécessaire à la constitution de l'identité de chaque individu. Elle est tellement enracinée dans l'éducation que pour s'en défaire, un véritable exercice de déconstruction de nos catégories

cognitives s'impose». (Borillo, 2000, p. 83). Sans affirmer que les attitudes contre les personnes homosexuelles soient dans l'absolu inévitablement liées à la construction identitaire, Borillo affirme qu'elles sont fortement ancrées dans les configurations cognitives et identitaires contemporaines.

Sondant superficiellement le sujet, certains auteurs lient par exemple les attitudes envers les gais et lesbiennes à l'étiologie présumée de l'homosexualité (Aguero, Bloch et Byrne, 1984; Altemeyer, 2001; Schwanberg, 1993; Whitley, 1990). Les personnes étant d'avis que l'homosexualité est un trait inné sont plus susceptibles de présenter des attitudes non-négatives que celles qui sont persuadées que c'est un trait acquis. Cependant, il est difficile de déterminer si ces positions cognitives découlent ou sont à l'origine d'attitudes particulières face à l'homosexualité. Si elles en découlent, elles deviennent moins pertinentes à l'étude puisque ce ne sont plus elles qui déterminent les attitudes. Par exemple, les groupes de pression conservateurs ainsi que les groupes de pression gais américains essaient de faire valoir, dans le premier cas, que l'homosexualité est acquise, et dans le second, qu'elle est innée. Leur position est, dès le départ, campée et l'étiologie ne sert qu'à l'appuyer. Par contre, on peut supposer qu'ils tentent de rejoindre et de gagner l'appui d'acteurs extérieurs à leur groupe respectif.

Tout ceci émane de l'idée socialement partagée selon laquelle la discrimination envers des personnes n'étant pas responsables de leur condition serait injuste. De plus, la personne se soumettant aux dictats d'une «nature» incontrôlable ne serait pas perçue comme étant volontairement traître au groupe dominant, quittant et reniant sa valeur fondamentale. Ceci, apparemment, pointe dans la direction des perceptions sous-jacentes rattachées à l'hétérosexualité, qu'aucun chercheur ne semble avoir examinées.

1.2.7 L'appartenance au groupe des hommes et les rapports de domination

L'entrée dans la norme annonce un voisinage avec le social. On sait sa présence, on le croise furtivement, mais on demeure dans l'intériorité de l'individu dont on décrit les espaces et les aménagements. On s'intéressera certes aux lieux communs, aux modes et aux tendances, mais moins à la fabrication et à la distribution des normes qui meubleront cet

individu. La description de l'aménagement autoritariste le fait bien dans une mesure limitée, introduisant les rapports de pouvoir et les dynamiques sociales impliquant groupes dominants et groupes dominés. Seulement, les auteurs ne s'y attardent pas et leurs postulats n'émanent pas d'une étude compréhensive des attitudes envers l'homosexualité en général ou les hommes gais en particulier.

Parallèlement, ciblant ou démarrant spécifiquement leur analyse à partir des hommes et parfois des garçons adolescents, certains auteurs dévoilent progressivement les rouages et les enchaînements des attitudes hétérosexistes. Ils seront un certain nombre à voir en l'identité masculine le point d'ancrage de ces attitudes, puis à accueillir le dynamisme des relations de pouvoir et de domination au sein desquelles elle se constitue.

Ceci ne signifie pas, néanmoins, qu'ils possèdent le même niveau d'analyse ou tirent des conclusions semblables. Certains, s'inscrivant dans la lignée des études psychologiques dressant des profils précis, effleurent l'articulation entre les deux, tandis que d'autres, empruntant la voie des recherches qualitatives, identifient les conditions premières de l'existence d'attitudes négatives chez les garçons adolescents. Ainsi passera-t-on des analyses identifiant les représentations de genre populaires comme étant les principales responsables des attitudes négatives – ou positives – envers les personnes homosexuelles, à celles qui examinent les dynamiques propres aux groupes de pairs des garçons adolescents, soit l'utilisation de l'insulte et de la violence, puis à celles qui situent les pratiques homophobes au sein de la structure sociale.

En principe, deux approches majeures se côtoieraient ici. Une appartiendrait à la mouvance *queer*, qui se centre sur le discours et produit le concept d'hétéronormativité, l'autre relèverait d'un certain féminisme structuraliste et proposerait celui d'hétérosexisme. Cependant, tandis qu'on reproche généralement à la théorie *queer* de négliger les structures et les institutions pour gonfler le normatif et relativiser le pouvoir (Adam, 1998; Jackson, 2005), de nombreux auteurs possèdent une approche hybride où ils insèrent le discours dans l'histoire, reconnaissant ses remous et ses empreintes. De l'autre côté, peu de tenants de l'hétérosexisme exposeront en détail les mécanismes structurels qu'ils supposent derrière les sentiments négatifs à l'endroit des lesbiennes et des gais, insistant surtout sur le fait qu'il

n'émane pas d'une occasionnelle irrationalité ou pathologie individuelle. Au-delà de la fluidité respective des contours théoriques de l'hétéronormativité et de l'hétérosexisme, leur reconnaissance minimale des rapports de pouvoir et leur proximité avec les sujets nous incitent malgré tout à inclure ces deux mouvances dans cette même section.

LES HOMMES GAIS ET LES RAPPORTS DE POUVOIR SEXUÉS

La plupart des réflexions sur l'hétérosexisme et l'hétéronormativité engagent autant les femmes que les hommes homosexuels. Bien qu'on puisse s'attendre à ce que la combinaison des deux entraîne une dilution des nuances, nous ne pouvons exclure d'office la pertinence de celles-ci et n'embrasser que les études qui font des garçons adolescents leurs seuls sujets. C'est à la lueur de l'analyse des données empiriques que nous avons amassées qu'il sera véritablement possible d'en sous-peser la valeur.

L'hétérosexisme, comme nous l'avons vu brièvement plus haut, met en exergue les rapports de pouvoir entre hommes et femmes, tandis que l'hétéronormativité porte une attention particulière à la gestion des identités genrées. Mais tous deux considèrent les représentations complémentaristes attribuant aux hommes et aux femmes des traits propres et distincts comme étant au cœur des jugements «homophobes» envers les personnes homosexuelles.

Quelques auteurs défendent en effet l'hypothèse selon laquelle les attitudes négatives envers les gais et les lesbiennes seraient essentiellement une extension du sexisme qui se manifesterait par l'imposition de modèles sexués rigides (Pharr, 1997; Welzer-Lang, 1994; Sears, 1997).

Or l'homophobie est fortement liée au sexisme. L'homophobie est en effet l'intériorisation du sexisme dans ses rapports aux autres. L'homophobie est la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribués à l'autre genre. Sexisme et homophobie érigent des frontières distinctes et étanches entre les genres. Sexisme et homophobie organisent la discrimination envers les personnes, hommes ou femmes, qui ne se conforment pas aux images stéréotypées des genres. Sexisme et homophobie sont les produits d'une pensée essentialiste, pour laquelle les rapports entre les sexes sont immuables.

(Welzer-Lang, 1994, p. 17)

Le maintien de l'ordre genré, qui passe par sa naturalisation et son essentialisation, supposerait qu'il n'y ait qu'homme et femme, que chacun se démarquerait par des traits, affinités et compétences distincts, et que tous deux ne pourraient trouver leur intégrité que dans la réunion – sexuelle et/ou domestique – de leur complémentarité. En légitimant la répartition de rôles donnés et en fixant certains modes d'interaction, cette opération a l'heur d'assurer la survie des rapports de pouvoir existants. À titre d'exemple, la naturalisation de l'agressivité et de l'impulsivité chez les hommes a souvent servi à justifier les actes de violence conjugale, la «perte de contrôle» devenant un motif légitime aux yeux d'un ensemble de personnes, la conjointe violentée en étant la première (Welzer-Lang, 2004, 2005). Cette impulsivité «fondamentale» carburant supposément à l'hormone est également invoquée dans des cas de harcèlement sexuel et de viol, la responsabilité d'éviter ces occurrences échoyant strictement aux femmes, dont la douceur toute «naturelle» les prédisposerait davantage au compromis et à l'adoption de stratégies d'apaisement (Brownmiller, 1975; McKellar, 1978)²⁶. Dans une autre lignée, le mythe de l'instinct maternel assigne aux femmes une plus grande part de responsabilité dans l'éducation des enfants, les culpabilisant davantage que les hommes lorsqu'elles s'investissent sérieusement dans une carrière (Faludi, 1993).

Or, la division des sexes n'étant pas aussi claire et les individus présentant beaucoup plus de variété et de non-conformité que ces représentations dualistes le laissent entendre (Fausto-Sterling, 2000), les modèles de naturalisation doivent lutter contre leur précarisation ou – plus fondamentalement – contre ce qui fragilise le statu quo dans les rapports actuels de domination. D'où la nécessité de surveiller les frontières du genre, du masculin et du féminin, et de s'opposer à tout ce qui perturbe cette construction du réel : hommes efféminés, femmes masculines, mais surtout les personnes homosexuelles qu'on associe spontanément à l'inversion sexuelle – les hommes gais davantage que les femmes lesbiennes – (Kite et

²⁶ Il s'ensuit qu'un homme violent ou qu'un abuseur pourra se défendre en affirmant que la victime l'a poussé à bout ou l'a aguiché, masquant du coup le fait qu'il exerçait en réalité une volonté de contrôle. De la même façon, de nombreuses femmes considéreront les risques qu'elles courent en se déplaçant seules la nuit, ainsi que les limites que ceci impose sur leur mobilité, comme étant un état de fait auquel elles doivent se résigner plutôt que l'expression de rapports de domination entre hommes et femmes. Les origines de l'agressivité de l'agresseur potentiel seront invisibilisées par les représentations du naturel.

Deaux, 1987), leur existence même menaçant le principe d'une nécessaire complémentarité homme-femme.

Dans leurs recherches quantitatives, une série d'auteurs confortent ces réflexions, relevant des corrélations entre les attitudes négatives envers les personnes homosexuelles et l'attachement à la conformité aux modèles sexués, au principe de complémentarité puis à la primauté de l'hétérosexualité, dont celle-ci découle (Kite et Deaux, 1987; Kite et Whitley, 1998; Whitley, 2001) :

Homosexuality could be seen as a threat to the world views of people who place extremely high values on heterosexuality and gender differentiation: homosexuality challenges the primacy of heterosexuality as a mode of sexual expression and stereotypes of lesbians and gay men emphasize cross-gender traits and behaviors (...) challenging the importance of psychological and behavioral gender differentiation.
(Whitley, 2001, p. 712)

Selon Whitley (2001), bien plus que de reposer sur une hostilité manifeste envers les femmes, ces attitudes négatives se nourrissent davantage d'une forme «bienveillante» de sexisme (*benevolent sexism*), que Glick et Fiske (1996, 1997) ainsi que Glick et al. (2000) résument sous les trois aspects suivants :

- Le paternalisme protecteur : «les femmes devraient être chéries et protégées par les hommes»
- L'importance de l'intimité hétérosexuelle : «Malgré tous leurs accomplissements, les hommes demeurent incomplets sans les femmes»
- La différenciation de genre positive : «les femmes ont une sensibilité morale supérieure».

Plutôt que de témoigner d'un respect pour les femmes, cette perspective complémentariste consacrerait leur infériorisation et leur dépendance aux hommes, de même que les limites à leur autonomie²⁷. Le sexisme bienveillant partagerait un fond commun avec le sexisme hostile traditionnel dont il ne se distinguerait que sur la forme :

²⁷ Par exemple, le paternalisme protecteur suppose que les femmes sont fondamentalement vulnérables et nécessitent la protection des hommes. En sourdine peut-on comprendre qu'il s'agit d'offrir une protection contre... d'autres hommes. Comme les tenants de cette position ne questionnent pas la naturalisation de l'agressivité masculine ainsi que le statu quo des relations hommes-femmes, ils seront

(...) even though benevolent sexism suggests a subjectively positive view of women, it shares common assumptions with hostile beliefs: that women inhabit restricted domestic roles and are the “weaker sex”. Indeed, both hostile and benevolent sexism serve to justify men’s structural power. Hostile sexist beliefs in women’s incompetence at agentic tasks characterize women as unfit to wield power over economic, legal, and political institutions, whereas benevolent sexism provides a comfortable rationalization for confining women to domestic roles.

(Glick et Fiske, 1996, p. 492)

Exploré jusqu’ici dans sa dimension personnelle et interactive, ce schéma de la complémentarité incontournable est également analysé à un niveau structurel où les systèmes de parenté et les conditions matérielles sont relevés. Revisitant Lévi-Strauss, Rubin (1975), comme nous l’avons vu plus haut, dépasse l’explication fonctionnaliste du système d’échange des femmes et voit dans l’impératif à la complémentarité un processus dynamique imbu de relations de pouvoir. Les hommes comme les femmes doivent se conformer aux stéréotypes de genre et s’unir dans le cadre d’un couple hétérosexuel, assurant le maintien de la division sexuelle du travail, et par là des privilèges dévolus aux hommes. Elle rejette l’analyse marxiste de l’oppression des femmes – qui par implication englobe celle des personnes homosexuelles – puisque le patriarcat se ferait sentir dans des sociétés aux formes organisationnelles diverses et très éloignées du système capitaliste.

Kinsman (1996), quant à lui, affirme l’utilité d’une analyse matérialiste historique d’inspiration marxiste, ajoutant que cette pensée est généralement mal interprétée par les chercheurs postmodernes ainsi que les tenants de l’approche *queer*. L’analyse marxiste ne serait pas strictement économique et recèlerait des outils heuristiques précieux pour le dévoilement et la critique des idéologies hégémoniques modelant les formes de sexualité et les situant au sein de hiérarchies de domination. Cependant, il maintient une association entre le capitalisme et le régime sexuel actuel sans la décrire et l’expliciter : «heterosexual hegemony and oppressive sexual regulation generally, are an integral aspect of the organization of class, state, gender, and race relations» (p. 40).

enclins à estimer que les femmes qui «refusent leur protection» ou qui s’aventurent hors des sphères protégées sont responsables de leur malheur.

Aux côtés de ces approches généralistes embrassant les hommes comme les femmes homosexuel(le)s, quelques auteurs se consacrent spécifiquement à l'étude des attitudes des hommes et des garçons adolescents envers les hommes gais et/ou efféminés. De la même façon qu'avec les études globales, plusieurs décèlent un lien entre les jugements négatifs envers ces derniers et la possession de perspectives sexistes où la conformité aux référents sexuels homme-femme/masculin-féminin revêt une importance marquée (Kimmel, 1994; Parrott, Adams et Zeichner, 2002; Welzer-Lang, 1994).

Mais tandis que Whitley (2001) voit dans l'homophobie générale une manifestation d'un sexisme bienveillant, Parrott, Adams et Zeichner (2002) y associent la profession d'attitudes antagonistes envers les femmes, perçues comme manipulatrices et exploitant les hommes. Ces derniers ajoutent par ailleurs que les hommes qui montrent des attitudes homophobes sont plus prompts à considérer la violence interpersonnelle comme légitime et à valoriser des référents hypermasculins et misogynes.

Dans certains cas, on estime en fait que l'attachement envers les standards masculins jouerait davantage que celui envers les conventions du féminin (Kite et Whitley, 1998), ou encore, que les rapports de domination entre les hommes seraient un important moteur des attitudes négatives envers les hommes gais (Connell, 1987, 1995; Kimmel, 1994, Segal, 1990). L'efféminement y serait vu comme une menace et les hommes gais, comme des traîtres au groupe des hommes (Gentaz, 1994; Segal, 1990). Abandonnant l'homogénéité du groupe des hommes, ils en fragilisent la frontière, pourtant nécessaire à la consolidation des rapports de pouvoir avec les femmes.

Une exception persiste, toutefois. Selon Herman (1997) et Stein (2005), ce sont les hommes gais non-efféminés qui ébranleraient les hommes hétérosexuels conservateurs plus que les efféminés. Alors que les derniers peuvent être facilement marginalisés et balayés du revers de la main, les premiers incarneraient une hypermasculinité indomptée, débridée, insoumise et hédoniste qui serait un affront aux valeurs de retenue et de responsabilité que requiert l'investissement dans la vie familiale. D'une certaine façon, «Male homosexuality is threatening because it represents a model of masculinity that heterosexual men have been forced by feminists and by economic shifts to abandon» (Stein, 2005, p. 610).

L'EFFÉMINEMENT ET LA CULTURE DES GROUPES DE PAIRS

Les allusions à l'attachement envers les conventions masculines, ainsi qu'aux rapports de pouvoir entre hommes, ouvrent un univers élargi dépassant les seuls hommes homosexuels pour englober l'ensemble des hommes comme sujets. Les actes et les attitudes négatives envers l'homosexualité «masculine» ne sont pas uniquement dirigés vers les hommes gais, ils le sont également à l'égard des hétérosexuels. Les membres de groupes de pairs sont directement impliqués dans ces mises en pratique, soit comme cibles ou comme témoins.

L'incarnation la plus usitée des actes homo-négatifs, l'insulte, se déploie dans tous les espaces de socialisation et en sature même quelques-uns, tout particulièrement ceux occupés par les garçons adolescents. Les «fif», «tapette», «moumoune», «gai» papillonnent dans les discours, butinent d'un garçon à l'autre, et jamais ne s'épuisent. L'emploi de l'insulte participerait d'une performativité de soi, d'une volonté de paraître homme et non «femmelette» aux yeux de ses pairs afin de s'assurer une position de pouvoir, d'une part, et d'éviter la réprobation, de l'autre. S'inspirant respectivement de Butler et de Foucault, Nayak et Kehily (1996) puis Martino (1999, 2000) voient l'insulte homophobe comme une performativité de genre et un régime de pratiques situationnelles où la masculinité serait tantôt appuyée, tantôt non-appuyée, en fonction des besoins stratégiques du moment. Ainsi une hiérarchie intra-masculine s'établirait sans toutefois se fixer, les garçons les plus sportifs, les plus virils, les plus compétitifs (agressifs) et les plus homophobes occupant le haut de l'échelle, tandis que les gais et les efféminés se retrouveraient au bas.

A particular form of masculinity [has] a role in structuring the way that boys have learned to relate to one another. Such ways of relating are based on a system of verbal abuse and put downs in which a hierarchy of masculinities is established. (...) the peer group dynamic revolves around being able «to get a laugh» at the expense of those boys who are designated as the «other» and who are clearly unable or who refuse to engage in such practices.

(Martino, 1999, p. 246)

Insulter l'autre en fonction de traits présumés féminins ou non-masculins serait une façon de se proclamer soi-même non-gai et non-efféminé, confortant ou élevant ainsi son propre statut (Martino, 1999, 2000; Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003; Pascoe, 2005). Le jeu des positions, néanmoins, ne serait jamais totalement assuré. Circulant telle une patate

chaude, les «fif», «tapette», «moumoune» et «gai» rappellent qu'il s'agit d'une identité répudiée, et qu'un garçon peut le devenir à tout instant (Pascoe, 2005).

L'homosexualité et l'efféminement sont à la fois décriés et exploités, leur existence servant de rampe d'accès au pouvoir et à la domination entre hommes. Les actes répétés de répudiation de l'efféminement – justifiés d'ailleurs par l'impression que ce dernier est une performativité – appuient alors l'illusion d'une masculinité «naturelle», cohérente et hétérosexuelle, invisibilisant le constant travail de soi que la volonté de paraître massif et puissant (*looking big*) requiert : « the concept of 'looking big' has a physical quality to it, acting as a symbolic form of body-building 'pumping up' male reputations (...) heterosexual masculinities must be worked out at and struggled over, though they are continually displayed as natural». (Nayak et Kehily, 1996)²⁸. Ces performativités homophobes contribuent à la construction et au maintien de versions dominantes de la masculinité, à l'atteinte d'un statut populaire (*cool*), marqué notamment par un refus et une contestation de l'autorité adulte et scolaire (Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003, 2005; Plummer, 1999, 2000; Thurlow, 2001) :

(...) a particular cool masculinity involves rejecting school work and high achievement. In this cultural context, the practice of fashioning masculinity as a form of protest against the values and priorities of the educational system is apparently not confined to a particular working-class dynamics. (...) It emerges here within the contours of a much broader phenomenon of enacting a particular form of hegemonic masculinity, which is defined in terms of rejecting the demeanour of the hard-working, high-achieving and compliant student (...) studying [is seen] as a passive practice and hence a devalued, and by implication, feminised activity.

(Martino, 1999, p. 250)

Le rejet de l'efféminement et la recherche du statut *cool* servirait donc également un autre but, soit celui d'affermir les liens avec le groupe de pairs (Burn, 2000; Pascoe, 2005). Plummer (1999, 2000) y voit l'opération d'un rite de passage de l'enfance à l'âge adulte, puisque l'homophobie tend à s'estomper une fois l'âge adulte atteint. En effet, s'il eut été strictement question d'une crainte viscérale de l'homosexualité, celle-ci aurait crû lors de l'entrée dans l'âge adulte alors que les sorties du placard se font plus nombreuses. Or, la profession d'insultes homophobes atteint des sommets lorsque la contestation de l'autorité

²⁸ Nous tentons ici de traduire approximativement l'expression anglaise «looking big» afin de la rendre compréhensible pour le contexte québécois.

scolaire par les groupes de pairs se fait la plus forte. L'homophobie s'inscrirait donc dans l'histoire développementale des garçons, étant plus qu'un «simple» préjugé envers les gais. En outre, elle ne se résumerait pas à une manifestation de la misogynie, la constitution de l'appartenance au groupe des hommes se réalisant par le rejet de traits non-masculins plutôt que non-féminins. En d'autres termes, certains traits réprouvés n'appartiendraient pas à la sphère féminine, mais à une sphère neutre non-homme. Selon lui, la gamme des sens rattachés aux insultes gaies serait en réalité la suivante, démontrant que c'est d'abord l'altérité masculine (*boy otherness*) qui est à la racine de l'homophobie : « (...) homophobia has its early roots in boyhood otherness – specifically in being different from the collectively authorized expectations of male peers, in lacking stereotypically masculinity and/or in betraying peer group solidarity» (Plummer, 2001, p. 7) [traduction libre]:

- Agir comme un bébé
- Être doux, faible et timide
- Connaître une maturation lente
- Agir comme une fille
- Être studieux et intellectuel
- Être spécial
- Être artistique
- Avoir une apparence différente
- Ne pas être intégré dans la culture des pairs, être exclu ou solitaire.
- Ne pas se conformer aux attentes des pairs
- Ne pas faire partie d'équipes sportives prestigieuses
- Trop se conformer aux attentes des adultes aux dépens de la loyauté envers le groupe de pairs
- L'orientation sexuelle ?

Martino (1999), cependant, n'appuie pas cette position, considérant que ces insultes plongent leurs racines dans la dévalorisation de ce qui est associé aux femmes ainsi qu'au féminin. De son côté, Pascoe (2005) estime que les insultes négatives à l'endroit des hommes gais ne sont pas une manifestation d'homophobie, puisque les femmes lesbiennes ne sont pas la cible de tels jugements.

Les relations de domination invoquées par chacune de ces théories ne sont par conséquent pas les mêmes. Parfois elles incluent uniquement ou surtout les hommes ou sinon elles s'étendent aux femmes. En outre, elles peuvent être provoquées alternativement par la crainte de l'abdication du pouvoir que signerait une masculinité «pénétrée» ou investie de vulnérabilité et de faiblesse (Pascoe, 2005) comme par la volonté de le consolider. Selon

Martino (1999), il ne faudrait pas envisager ce mécanisme de domination intra-masculine comme étant strictement répressif puisqu'il offre un minimum de bénéfices à la plupart des hommes : ceux qui se trouvent en position intermédiaire demeurent avantagés par rapport aux hommes exclus et par rapport aux femmes.

En ce qui a trait aux débordements homophobes exprimés par la violence à l'endroit des hommes gais, des parallèles avec les rôles que tiennent les insultes sont tirés. Encore une fois, les auteurs d'actes violents posséderaient des perspectives masculinistes et sexistes désapprouvant la non-conformité de genre, de la même manière qu'ils considéreraient la violence comme spécifiquement masculine (Franklin, 2000). De même détesteraient-ils les hommes gais pour leur faiblesse, leur couardise et leur déshonneur, ne se défendant pas ni ne défendant leurs amis (Van der Meer, 2003).

Même si leurs gestes peuvent être viscéraux, ils ne les commettraient pas sous l'impulsion débridée d'élans psychiques fondamentaux – mieux connus sous la rubrique de «*gender panic*» –, mais sous l'impression que la société et leurs pairs les approuvent et leur accordent leur bénédiction puisqu'ils agiraient en tant qu'instruments de renforcement des normes sociales. Plusieurs se montrent par ailleurs surpris lorsqu'ils sont arrêtés et éprouvent du ressentiment par rapport à ce qu'ils perçoivent comme un manque de reconnaissance à l'égard de la pertinence de leur action (Van der Meer, 2003).

De façon contradictoire, ils sont à la fois convaincus de la faiblesse et de la puissance des hommes gais, dont l'aura prédatrice laisse pressentir la menace de viol (Van der Meer, 2003; Franklin, 2000). Ainsi laissent-ils parfois entendre que leur geste en est un d'autodéfense (Franklin, 2000). En fait, le toucher ou l'allusion réelle ou présumée à un quelconque intérêt de la part d'un homme gai souillerait et émasculerait le statut et l'intégrité masculine, la seule réparation pouvant être obtenue par la violence exagérée (Tomsen et Mason, 2001).

En écho à l'aspect paradoxal de l'opération de la hiérarchie masculine, les auteurs sont en désaccord au sujet du rôle de cette violence homophobe. Selon Van der Meer (2003), elle ne servirait pas à contrôler l'expression de genre, car elle serait utile à l'acquisition d'un statut masculin dominant (macho). Elle s'inscrirait dans un rite de passage délimité se

résumant à l'attaque perpétrée contre les gais, contrairement à Plummer (1999, 2000) pour lequel ce «rite» s'échelonne sur plusieurs années. Elle puiserait ses origines dans une antériorité ancienne : «(...) this macho maleness gives rise to a culture of violence that seems based in very old, perhaps premodern worries about virility, the integrity of the body and the need to dramatically show to one's peers toughness» (Herdt et Van der Meer, 2003, p. 100). Cette violence serait pratiquée en groupe de pairs, s'assurant à la fois des témoins et des juges de sa propre performance, puis confortant le sentiment d'appartenance. À l'inverse, Tomsen et Mason (2001) estiment que le principal objectif de la violence antigay est de surveiller et policer l'expression identitaire de genre des autres hommes.

Considérant que plusieurs jeunes garçons craignent de ne pas se rallier au groupe dans ses manifestations de violences antigay verbales et physiques, Kimmel (1994) voit un autre facteur dans l'équation homophobe, la peur des hommes – plus encore que celle des femmes :

This, then, is the great secret of American Manhood: *We are afraid of other men*. Homophobia is a central organizing principle of our cultural definition of manhood. Homophobia is more than the irrational fear of gay men, more than the fear that we might be perceived as gay. (...) homophobia is the fear that other men will unmask us, emasculate us, reveal to us and the world that we do not measure up, that we are not real men. We are afraid to let other men see that fear. Fear makes us ashamed, because the recognition of fear in ourselves is proof to ourselves that we are not as manly as we pretend (...) Our fear is the fear of humiliation. We are ashamed to be afraid. Shame leads to silence – the silences that keep other people believing that we actually approve of the things that are done to women, to minorities, to gays and lesbians in our culture. The frightened silence as we scurry past a woman being hassled by men on the street. That furtive silence when men make sexist or racist jokes in a bar. That clammy-handed silence when guys in the office make gay-bashing jokes. Our fears are the sources of our silences, and men's silences is what keeps the system running.

(1994, p. 131)

Cette peur paralyserait ou amputerait l'action solidaire, sans toutefois la rendre improbable. Mais elle ne serait pas seule à motiver l'inaction, puisque bien malgré elle, l'occupation d'une position d'homme concède un ensemble d'avantages. Selon Baker et Fishbein (1998), les hommes auraient plus d'attitudes négatives envers les personnes homosexuelles car ils ont plus à perdre des remises en question des rôles traditionnels. En fait, ce serait la définition même de la masculinité qui serait la source de l'homophobie, et par là des relations de domination entre hommes, puis des hommes sur les femmes : «The hegemonic definition of manhood is a man in power, a man with power, and a man of power.

We equate manhood with being strong, successful, capable, reliable, in control. The very definitions of manhood we have developed in our culture maintain the power that some men have over other men and that men have over women. » (Kimmel, 1994, p. 125)

Au niveau structurel, on reconnaîtrait, mais sans l'expliquer, un lien entre l'homophobie prononcée et la classe sociale ouvrière (Duret, 1999; Mac an Ghaill, 1994), creuset de la masculinité protestataire. Le milieu scolaire ne serait pas en reste, le silence concernant l'homosexualité appuyant les attitudes négatives à son endroit (Wolfman, 1996). Celui-ci refléterait la position symbolique socialement accordée à la diversité non-hétérosexuelle.

Voilà, pour clore, l'ensemble général des hypothèses et des théories produites sur les attitudes des hommes – et quelquefois des garçons adolescents – (hétérosexuels) à l'endroit des hommes gais. Le territoire est vaste et diversifié, mais nous entendons le couvrir dans ses grandes lignes dans l'optique de mettre à l'épreuve les résultats de notre propre enquête de terrain. Dans le chapitre final, nous reviendrons donc à tour de rôle sur les hypothèses de l'ancrage naturel évolutionniste, celles du fondement de l'identité masculine, celles des modèles normatifs et le lien à l'autre, ainsi que celles du jeu entre l'appartenance au groupe des hommes et les rapports de domination. Nous les examinerons à la lueur de notre matériau, en dynamisant les quelques perspectives théoriques féministes que nous avons introduites plus haut.

CHAPITRE II

METHODOLOGIE

Le « réel » offre des matériaux en abondance pour l'appréhension et l'analyse. Sous un regard scrutateur, les données foisonnent, se pressent et se bousculent sans se laisser saisir complètement. Les ressources et les limites nébuleuses de l'intellect humain seront sans doute en cause, tout comme les filtres interprétatifs et les contraintes qu'exerce le temps sur la communication. Bien que l'intelligibilité intégrale échappe à l'être humain, la cohérence demeure possible. Pour le chercheur, cela implique de faire le deuil d'une exactitude absolue, sans toutefois céder au défaitisme du relativisme tous azimuts²⁹.

À notre avis, les deux plus grands obstacles auxquels le chercheur fait face lorsqu'il tente d'appréhender et d'analyser les matériaux du réel sont le flou et la profusion. Tout en reconnaissant les limites de sa démarche, il peut tout de même tendre vers la précision et la concision. Ceci nécessite non seulement de poser une problématique serrée et claire permettant de circonscrire la sélection des matériaux et d'en faciliter l'analyse, mais également d'établir les modes de saisie et de traitement des données qui émergeront de ceux-ci. Alors que le chapitre précédent annonçait notre problématique de recherche, celui-ci présentera la méthodologie que nous emploierons, tout en exposant son mode d'utilisation, ses particularités ainsi que sa pertinence.

²⁹ Devant l'impossibilité de cerner l'exact, il est facile, si on se laisse porter par la pensée binaire qui définit le réel par oppositions tranchées, de conclure à l'extrême à une approximation chaotique refusant toute intelligibilité. Paradoxalement, ceci saborderait l'entreprise du savoir, alors que la pensée complexe permettrait des avenues alternatives intermédiaires où le chercheur s'approcherait le plus possible de la précision en acceptant une part d'approximation.

Cependant, avant d'entrer de plain pied dans l'exposition de notre approche méthodologique, nous allons brièvement présenter notre positionnement dans l'axe qualitatif – quantitatif, de même que le niveau d'analyse de notre objet, puis les cadres théoriques inspirant la sélection de notre méthodologie.

2.1 Qualitatif et quantitatif

Beaucoup d'encre a coulé au sujet de la valeur respective des approches qualitatives et quantitatives. Les méthodes quantitatives ont longtemps été considérées comme plus exactes, rigoureuses et objectives, offrant de meilleurs outils de mesure que les méthodes qualitatives qui pèchent par leur flou interprétatif et leur subjectivité. Éventuellement, la formulation de critiques à l'endroit du positivisme sous-jacent aux éloges du quantitatif aura permis de crever l'illusion de l'exactitude et de souligner l'emprise de l'interprétation jusque dans cette approche :

Ultimately all methods of data collection are analyzed “qualitatively”, insofar as the act of analysis is an interpretation, and therefore of necessity a selective rendering. Whether the data collected are quantifiable or qualitative, the issue of the warrant for their influences must be confronted.

(Fielding et Fielding, 1986, p.12)

Une fois l'ubiquité de l'interprétation reconnue, tant au sein de l'approche quantitative que qualitative, la réflexion s'est graduellement déplacée à un autre niveau, où l'on cherche davantage à établir la pertinence d'une méthodologie ou d'une autre selon les objectifs de recherche et la problématique posée.

Par conséquent, nous estimons qu'il n'est plus nécessaire de se porter à la défense du qualitatif dès qu'il est question d'en faire usage dans une démarche de recherche. Cependant, il demeure important de préciser les motifs sur lesquels s'appuie le chercheur lorsqu'il sélectionne une approche ou une autre. Dans la présente thèse, il sera principalement fait emploi de méthodologies qualitatives car elles permettent un examen plus exhaustif de l'objet d'étude et plus réceptif aux catégories émergentes – du moins lorsqu'elles sont bien menées (Silverman, 2000, Glaser et Strauss, 1967). À la base, notre objectif n'est pas d'établir des mesures et des fréquences, donc de quantifier, mais bien **d'explorer la diversité des**

attitudes à l'égard des hommes homosexuels et de l'homosexualité, pour ensuite la soumettre à l'analyse. Pour ce faire, il convient d'accorder une plus grande liberté de réponse aux sujets étudiés, plutôt que de présumer des éléments qui leur sont pertinents, ce qu'aurait fait une analyse quantitative effectuée sans assises qualitatives préalables. Certes, l'approche quantitative n'est pas qu'un exercice de mesure et permet également de juger de la validité de liens de corrélation, mais seulement de façon sommaire et sans permettre une compréhension de fond.

Jusqu'à présent, la plupart des recherches effectuées au sujet des perceptions de la population face à l'homosexualité sont d'ordre quantitatif. C'est en commentant les résultats que les auteurs relèvent des différences globales d'attitudes entre les hommes et les femmes. En fait, peu de recherches ont examiné en profondeur les perspectives des hommes par rapport à l'homosexualité, sinon celle de Plummer (1999) qui, incidemment, est qualitative. Et dans le dernier cas, nous ne partageons pas toutes les conclusions auxquelles l'auteur arrive.

La sélection des variables soumises à l'étude dans les recherches quantitatives, soit l'âge, le sexe, la pratique religieuse, l'affiliation politique, le niveau de scolarité, etc. suit certaines intuitions générales plutôt que les résultats d'analyse d'entrevues qualitatives préliminaires. Par conséquent, il est difficile d'affirmer avec confiance que les corrélations relevées sont complètes et encore moins de prendre connaissance de la véritable teneur des perspectives des garçons adolescents sur l'homosexualité.

Sur un plan plus immédiat, ce qui nous incite à privilégier la voie qualitative est l'expérience terrain préalable que nous avons accumulée dans le cadre des activités du GRIS-Montréal où nous avons été exposée de près aux questionnements de jeunes sur l'homosexualité. À ce contact direct s'ajoutent la contemplation et l'analyse des données recueillies par le biais du questionnaire distribué lors de ces rencontres, et auquel nous avons accès en raison de la fonction de responsable de recherche que nous occupons alors. Bien que les informations retenues de part et d'autre étaient suffisamment riches pour éveiller notre intérêt et amorcer notre réflexion, elles demeuraient malgré tout insuffisantes pour l'atteinte d'une compréhension approfondie des perspectives qu'entretiennent les jeunes –

notamment les garçons – sur les gais et les lesbiennes. Tout au plus pouvions-nous faire quelques projections ou caresser certaines hypothèses.

En effet, si les rencontres que nous avons effectuées en classe nous ont donné un aperçu de la diversité des perspectives qu’entretiennent les jeunes à l’égard de l’homosexualité à travers les prémisses que nous pouvions deviner derrière la façon dont ils formulaient leurs questions (vocabulaire, ton, concepts évoqués, éléments présumés, commentaires d’introduction, langage non-verbal, etc.), rien ne nous permettait d’en vérifier l’exactitude ou d’en dresser les ramifications. En raison des règles d’éthique qui encadrent l’animation des rencontres en classe, il nous était impossible d’engager les jeunes dans une dynamique de relance et de discussion s’approchant d’une entrevue.

Quant au questionnaire, il est largement destiné à l’étude quantitative à l’exception des quelques questions à développement qu’il contient. Les données sont pertinentes en soi puisqu’elles dressent un portrait du niveau de confort des jeunes devant un ensemble de situations impliquant des interactions avec une lesbienne ou un gai, mais ne permettent pas d’explorer les sens et les qualificatifs que les répondants attachent à l’homosexualité³⁰.

Cette thèse, qui s’inscrit dans le prolongement de ces explorations préliminaires, se donne cette fois-ci les outils appropriés pour la poursuite approfondie de la compréhension des attitudes des garçons à l’endroit des hommes gais. Ancrée dans une démarche accordant une place d’honneur à l’approche qualitative, elle profitera des amorces initiales et des brefs aperçus de l’existence d’une diversité des perspectives des garçons adolescents que nous ont offerts les données recueillies par le questionnaire ainsi que l’expérience terrain auprès de ceux-ci. Il reste à savoir, évidemment, si une variété des niveaux de confort correspond également à une variété des attitudes.

2.2 Théorie ancrée

Les modes d’investigation qualitative et quantitative sont des horizons de recherche sur lesquels se couchent une multitude de cadres méthodologiques. Un souci de rigueur, de

³⁰ Lorsqu’un répondant, par exemple, inscrit qu’il serait mal à l’aise à l’idée que son meilleur ami soit gai, rien ne nous aide à en comprendre les motivations.

concision et d'intelligibilité exige qu'un cadre donné soit sélectionné, à défaut de quoi le chercheur sera ébloui par une profusion d'éclairages jetant leurs feux en tous sens. C'est que chaque approche méthodologique ou tradition de recherche offre un angle d'appréhension différent, et qu'il convient de trouver celui qui sied à nos objectifs de recherche. Dans notre cas, plus que la phénoménologique et l'ethnographie, nous considérons que la théorie ancrée sied à notre orientation ainsi qu'à nos objectifs de recherche

Produite par Glaser et Strauss (1967), puis développée subséquemment à travers les années (Glaser, 1987; Strauss, 1987; Strauss et Corbin, 1990), la théorie ancrée (*grounded theory*) a vu le jour vers la fin des années soixante. Elle se voulait une réponse à l'emprise du quantitatif et, surtout, à cette réserve face à la genèse de théories, que les deux auteurs estimaient alors endémique dans le domaine des sciences sociales. Aujourd'hui, la théorie ancrée s'est taillée une place de choix en sociologie et profite de la mise en valeur du qualitatif, à laquelle elle a elle-même contribué.

En fait, cette réserve était, selon Glaser et Strauss (1967), principalement due au fait que les chercheurs en sciences sociales étaient préoccupés par la légitimité scientifique de leur discipline respective et s'investissaient davantage dans le processus de vérification des théories, ce qu'ils tentaient d'accomplir à grands renforts d'outils de mesure quantitatifs. Ainsi, toujours selon les auteurs, les théories classiques étaient tout au plus revisitées comme d'augustes monuments qu'on restaure. Or, entre ces grandes théories et le monde empirique se dressait un large fossé au-dessus duquel les chercheurs peinaient à dresser des ponts. En effet, quel type de donnée empirique pouvait établir la validité d'une abstraction conceptuelle? Tout au plus était-il possible d'apprécier la cohérence interne de ces théories.

D'après ces deux auteurs, la genèse et la vérification d'une théorie peuvent se conjuguer, pourvu seulement que cette dernière soit ancrée (*grounded*) dans son objet d'étude. En fait, ils estiment qu'une théorie: « ... must fit the situation being researched, and work when put to use. By "fit" we mean that the categories must be readily (not forcibly) applicable to and indicated by the data under study; by "work", we mean that they must be meaningfully relevant to and be able to explain the behavior under study » (Glaser et Strauss, 1967, p. 3). Cette proximité entre les données et la théorie présente un bon potentiel de rigueur et de limpidité au moment du processus de genèse ainsi qu'à celui de vérification.

Pour ne pas troubler ce lien de proximité, le chercheur devra également effectuer un certain dépouillement des grilles d'analyses et des théories générales qu'il aura intégrées. Il ne pourra s'y référer qu'au moment où il aura complété sa théorie, afin de voir si elle trouve un écho dans la littérature. De cette façon, les catégories ou les concepts sous étude émergeront directement de l'empirie :

Although categories can be borrowed from existing theory, provided that the data are continually studied to make certain that the categories fit, generating theory does put a premium on emergent conceptualizations. (...) Merely selecting data for a category that has been established by another theory tends to hinder the generation of new categories, because the major effort is not generation, but data selection. Also, emergent categories usually prove to be the most relevant and the best fitted to the data. As they are emerging, their fullest possible generality and meaning are continually being developed and checked for relevance. (...)

By contrast, when we try to fit a category from another theory to the situation under study, we can have much trouble in finding indicators and in getting agreement among colleagues on them. The result is that our forcing of "round data" into "square categories" is buttressed by a long justificatory explanation for the tentative relationship between the two.

(Glaser et Strauss, 1967, pp. 36-37)

Les unités sur lesquelles sont construites les théories ancrées sont les catégories conceptuelles plus que les « faits » : «... even if some of our evidence is not entirely accurate this will not be troublesome; for in generating theory it is not the fact upon which we stand, but the *conceptual category* (or a *conceptual property* of the category) that was generated from it » (1967, p.23). En termes concrets, ce n'est pas tant l'exactitude des propos rapportés par un informant qui compte, mais plutôt ce qu'il estime pertinent de rapporter, comment il le définit ou le conçoit, puis comment il s'y rapporte lui-même.

La méthode principale de cueillette et de traitement des données dans l'approche de la théorie ancrée est la comparaison. Glaser et Strauss lui attribuent plusieurs utilités, soit entre autres celle de spécifier et délimiter une catégorie ou un concept, puis de vérifier des hypothèses internes pour finalement générer une théorie. En donnant libre cours à l'émergence de catégories, le chercheur accueille la diversité des données, ce qui offre une plus grande possibilité d'établir des catégories valides. Et dès que le processus de cueillette est entamé, le chercheur analyse les données, canalisant et articulant les intuitions qui surgissent en lui en hypothèses qu'il vérifie immédiatement par la comparaison avec de

nouvelles données ou avec des cas déviants³¹ (*deviant cases*). Ceci suppose une flexibilité dans l'échantillonnage³² qui se développe et se redéfinit jusqu'au point de saturation des données, plutôt que d'être définitivement fixé dans les premières étapes de la recherche³³.

Beyond the decisions concerning initial collection of data, further collection cannot be planned in advance of the emerging theory (as is done so carefully in research designed for verification and description). The emerging theory points to the next steps – the sociologist does not know them until he is guided by emerging gaps in his theory and by research questions suggested by previous answers.

(Glaser et Strauss, 1967, p.47)

En principe, ce processus se poursuit jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de «trous émergents» (*emerging gaps*) majeurs, ce qui survient généralement lorsque les données recueillies deviennent répétitives et sans nouveauté, ce à quoi nous faisons allusion plus haut avec l'effet de « saturation ».

La méthode et la perspective offertes par la théorie ancrée se prête bien à l'entrevue, pourvu que celle-ci soit non-directive ou semi-directive. Elle est généralement moins utilisée pour l'analyse de textes ou de documents. Sur le terrain, l'effet de saturation est souvent atteint suite à une vingtaine ou une trentaine d'entrevues en profondeur.

La critique principale que nous pourrions adresser à la théorie ancrée est son appréhension quelque peu naïve de l'émergence (Silverman, 2000) qui, si l'on se fie au silence des auteurs, semblerait vierge de présupposés théoriques dès que le chercheur exercerait la volonté de s'en dépouiller. Cependant, en conclure que le processus est inutile serait se laisser berner par une pensée binaire qui oppose une objectivité immaculée – mais illusoire – à une subjectivité embourbante d'où serait exclue toute possibilité de réduction des présupposés. À notre avis, l'exercice de dépouillement doit être pratiqué non seulement lorsqu'il y a intention de générer une théorie, mais également lorsqu'on entreprend une étude

³¹ Le « cas déviant » est un ensemble de données ou un cas semblant infirmer les hypothèses ou les conclusions préliminaires auxquelles parvenait le chercheur. En le prenant en considération, le chercheur peut vérifier la validité de sa théorie et la revoir au besoin. Ceci nécessite évidemment une véritable volonté de rigueur.

³² Ce mode d'échantillonnage est appelé *theoretical sampling*, puisqu'il vise d'abord à soutenir la genèse d'une théorie.

³³ Ceci conviendrait davantage à une recherche quantitative désirant établir des mesures ou des corrélations.

exploratoire d'un objet donné. Et bien qu'il ne puisse être exempt de présupposés ou de grilles d'analyses intériorisées, nous l'estimons riche de potentiel.

Certes, cette perspective de la théorie ancrée n'est pas si originale. Nous savons que la phénoménologie pose également cet exercice comme conditionnel à l'entreprise de cueillette de données, ne serait-ce que pour des raisons quelque peu différentes. Cependant, l'ouverture aux catégories émergentes de la théorie ancrée est, de notre avis, plus féconde que le dépouillement exigé de la phénoménologie. En fait, elle serait également plus entière puisqu'elle respecte la diversité des concepts qu'elle relève, préférant les analyser entre eux que les fondre ensemble pour en extraire une certaine essence fondamentale sous-jacente. En outre, la théorie ancrée se distingue par sa flexibilité dans le processus d'échantillonnage et demeure ouverte à la génération de théories.

De façon plus absolue, cette théorie propose une approche méthodologique qui sied bien à nos objectifs de recherche. En valorisant la proximité avec l'objet étudié, elle permet une enquête de fond où les données recueillies seront riches et détaillées. Qui plus est, elle propose une méthode systématique et rigoureuse de codage, d'analyse des données et de vérification interne.

Sa méthode d'enquête de prédilection étant l'entrevue non-directive ou semi-directive, elle nous est plus accessible et applicable que l'ethnographie, centrée comme nous l'avons vu sur l'observation. Ceci est vrai également de la diversité d'objets d'étude qu'elle peut embrasser (phénomène, concept, représentation), qui est plus large que celui offert par l'ethnographie, qui consiste principalement en une description et une analyse des agirs d'un groupe.

Ainsi, nous sélectionnons la théorie ancrée comme approche méthodologique globale. Si nous en transgressons quelque peu les contours, c'est uniquement en reconnaissant les teintes théoriques préalables qui colorent notre grille de lecture.

2.3 Matériaux

Comme les données « foisonnent, se pressent et se bousculent autour du chercheur », elles peuvent être cueillies d'une multitude de façons. Seulement, les techniques ne se valent

pas toutes ou, encore, elles se prêtent davantage à certains objectifs de recherche. Dans notre cas, nous avons l'intention de puiser principalement nos données à partir d'entrevues semi-directives effectuées dans le cadre de notre terrain de recherche. Elles seront ensuite analysées à la lueur de nos expériences passées en classe, et en tant que responsable de la recherche au sein de l'organisme communautaire qui supervisait ces rencontres. Finalement, nous comparerons nos résultats avec certaines conclusions ou théories présentes dans la littérature sur le genre, la jeunesse et la masculinité.

2.3.1 L'entrevue

L'entrevue est une méthode qui se prête à différentes orientations méthodologiques. Cependant, certains types d'entrevue répondent mieux aux exigences précises de méthodologies particulières. Ainsi, l'entrevue directive – souvent indifférenciée du sondage – est compatible avec certaines approches quantitatives, mais ne peut être employée dans le cadre d'une recherche guidée par la théorie ancrée. Tandis que les recherches biographiques, les études de cas, les études phénoménologiques et ethnographiques – pour ne nommer que celles-ci – peuvent faire emploi d'entrevues non-directives ou semi-directives.

Rubin et Rubin (1995) distinguent, dans leurs grandes lignes, les entrevues qualitatives et quantitatives selon le degré de complexité des données recueillies :

One of the key differences between qualitative interviewing and survey interviewing is that the surveyors are trying to generalize relatively simple information, such as who you are going to vote for, whereas the qualitative interviews are trying to learn about complex phenomena. Qualitative interviewers don't try to simplify, but instead try to capture some of the richness and complexity of their subject matter and explain it in a comprehensible way. But the richness from qualitative interviewing doesn't happen by itself; it needs to be designed into the pattern of questioning. One of the goals of interview design is to ensure that the results are deep, detailed, vivid, and nuanced.

(1995, p. 76)

Bien qu'elles se déploient sous une myriade de formes, les entrevues qualitatives sont regroupées sous deux classes principales, soit la non-directivité et la semi-directivité³⁴ – ou, selon les termes de Daunais, la non-directivité mitigée :

(...) la non-directivité réside dans le fait de permettre à un individu la libre expression de sa communication dans l'entretien, sans l'influencer par des interrogations, sans privilégier soi-même un mode d'approche particulier et sans en accentuer les contenus à l'aide de critères extérieurs. Dans l'entretien non-directif, l'intervieweur s'applique uniquement à écouter son interlocuteur le mieux possible, à le motiver pour qu'il s'exprime et il veille à accorder aux éléments du discours la même importance que le sujet lui-même leur accorde. Aussi, une attention particulière est-elle portée aux perceptions et aux états affectifs de la personne interviewée.

La non-directivité est souvent mitigée et s'applique à la présentation de chacun des sous-thèmes que le chercheur propose successivement au sujet et qui servent à expliciter le thème central. Dans ce cas, il se laisse d'abord diriger par la spontanéité de son interlocuteur sur chaque sous-thème à la suite d'une question ouverte; mais le chercheur sert de guide également pour s'assurer que toutes les composantes importantes du thème soient abordées durant l'entretien.

(Daunais, 1992, p. 276)

En conformité avec notre souhait d'effectuer une recherche exploratoire faisant largement usage de la théorie ancrée, nous nous sommes servie d'entrevues semi-directives menées individuellement auprès d'une vingtaine de garçons adolescents. Nous aurions pu être tentée par une entrevue de groupe (*focus group*), mais deux motifs nous en ont dissuadée. Tout d'abord, nous sommes d'avis que les réponses obtenues auraient été superficielles, ce qui ne convient pas à nos objectifs de recherche. Certes, l'entrevue de groupe comporte l'avantage de dynamiser les réflexions qu'ont les participants lorsqu'ils entendent celles des autres. Néanmoins, leurs réponses demeurent brèves et peuvent difficilement être explicitées. Qui plus est, nous ne centrons pas notre recherche sur les idées les plus communes, soit celles qui sont appuyées par assentiment populaire, mais bien sur celles que possèdent les jeunes dans leur intimité. Or, les informations que nous avons recueillies dans les questionnaires distribués en classe par le GRIS semblent nous indiquer qu'il existe une plus grande diversité d'opinion que celles qui font généralement surface lors des rencontres. C'est d'abord cette diversité sous-jacente que nous souhaitons saisir.

³⁴ L'auteur préfère parler d'entrevue « non-directive » plutôt que d'entrevue non-dirigée, car cette dernière appellation laisse entendre qu'il n'y a aucune direction dans l'entrevue (Daunais, 1992, pp. 275-276).

Ensuite, nous nous opposons à l'entrevue de groupe pour des raisons éthiques. Nous savons que la formule débat est très prisée chez les professeurs, notamment lorsqu'il est question de discuter d'homosexualité. Toutefois, nos expériences d'entrevue auprès de plusieurs jeunes gais, lesbiennes et bisexuels³⁵ relèvent le malaise aigu qu'ils ressentent face à cette formule qui donne libre cours à l'expression de jugements et d'opinions négatives à l'endroit de ce qu'ils sont. Or, il faut le rappeler, ces jeunes ne sont pas tous ouvertement gais, bisexuel(le)s ou lesbiennes, n'évoluent pas, pour la plupart, dans un environnement scolaire dépourvu de comportements et d'attitudes dites homophobes, puis ne comptent pas forcément sur le soutien de leurs parents, de leurs pairs, ou de professionnels ayant reçu une formation adaptée à leurs besoins. Si, dans le cadre de nos entrevues, nous voulons donner libre cours à toute réflexion sur les personnes homosexuelles, nous ne pouvons le faire qu'en individuel³⁶.

Évidemment, favoriser la libre expression des personnes interviewées nécessite plus qu'une velléité d'ouverture de la part du chercheur. Selon Daunais :

Le choix de l'entretien non directif sous-tend le projet d'une relation visant à faire jouer un rôle particulièrement actif à l'interviewé(e) reconnu(e) capable de s'exprimer valablement sur le thème proposé. (...) Bien plus, le chercheur juge le sujet plus en mesure que toute autre personne de mettre au jour les données importantes requises : les faits, les idées, les opinions, les états affectifs, etc. En un sens, il partage sa tâche d'investigation avec l'interviewé(e) et il lui en confie une large partie. Lui-même, il se donne un rôle de déclencheur des communications, de facilitateur et de soutien de l'expression, grâce au maintien d'un niveau élevé de motivation chez le sujet. On voit déjà que l'efficacité de l'entretien non-directif repose autant, sinon davantage, sur les qualités humaines et relationnelles que sur la compétence scientifique de l'intervieweur.

(1992, pp. 276-277)

Par le passé, nous avons mené quelques entrevues de groupe et effectué des rencontres en classe dans le cadre des activités de recherche ainsi que dans celui des activités régulières

³⁵ Ces entrevues ont été réalisées dans le cadre d'un projet de recherche qui visait à produire un guide pédagogique destiné aux enseignants puis servant à leur offrir des outils pour aborder la thématique de l'homosexualité en classe. - Demczuk, Irène, (2003) *Démystifier l'homosexualité, ça commence à l'école*. Montréal, Gris-Montréal, 120p.

³⁶ Nous sommes consciente du fait que les considérations éthiques ne s'arrêtent pas là et qu'elles doivent sous-tendre l'ensemble du projet. Cependant, comme elles ne sont pas toutes déterminantes dans la sélection de la méthode d'enquête, nous en traiterons plus en détail dans une section subséquente.

du GRIS-Montréal. Si les unes nous ont appris à relancer les interviewés pour obtenir certains éclaircissements ou exploiter des filons insoupçonnés, les autres nous ont permis de communiquer un certain confort aux interlocuteurs, souvent craintifs de poser des questions qui paraîtraient déplacées ou impolies. Nous estimons que ces expériences ont contribué à l'aisance que nous avons acquise dans nos relations avec les personnes interviewées.

Par ailleurs, nous nous sommes inspirée largement des approches et des techniques exposées par Rubin et Rubin dans l'ouvrage « *Qualitative Interviewing : The Art of Hearing Data* » (1995). Ils y présentent non seulement différents concepts propres aux entrevues qualitatives, mais proposent également un ensemble de techniques facilitant la tenue d'une entrevue, qu'il s'agisse de la façon d'initier les premiers contacts avec les participants ou des méthodes pouvant être utilisées pour relancer l'interviewé sur des questions d'éclaircissement.

Cet ensemble de méthodes et de précautions a facilité l'établissement de contacts fertiles qui sont une source d'informations riches, complexes et stimulantes. Nous savons que les couches interprétatives opacifient la communication, mais en laissant plus de place au développement et à l'éclaircissement, nous avons pu réduire la portée de leur emprise. Qui plus est, la formulation ponctuelle de résumés de la pensée de l'interviewé par l'interviewer a pu réduire certains quiproquos ou quelques interprétations erronées³⁷.

Cette mesure, nous le reconnaissons, ne suffit pas en soi à garantir « l'authenticité » d'une affirmation, qui pourrait être voilée par le souci, chez l'interviewé, de conformer ses réponses aux attentes sociales. Néanmoins, nous estimons non seulement pouvoir identifier le biais de désirabilité sociale lorsqu'il se manifeste, mais être généralement en mesure de reconnaître les véritables perspectives qu'entretiennent les personnes rencontrées sur l'homosexualité. En effet, notre expérience en classe nous a permis de relever les dissonances entre le souci de paraître ouvert face à l'homosexualité et les positions réelles que possèdent les personnes rencontrées. Ces dissonances sont principalement apparentes dans le vocabulaire et dans les concepts sous-jacents utilisés, qui ne concordent pas toujours avec le ton ou les acclamations d'ouverture qui sont généralement employés. Comme ces personnes

³⁷ Par cette technique, l'intervieweur résume les dernières affirmations de l'interviewé et lui demande si le tout est exact. L'interviewé peut alors confirmer ou apporter les corrections et les nuances nécessaires.

sont aveugles des présupposés qui s'imposent à elles comme des vérités intrinsèques, elles expriment souvent honnêtement les concepts qu'elles ont intériorisés³⁸. Qui plus est, il est difficile de masquer ou de contrefaire ses véritables émotions et opinions dans le cadre d'un entretien où les participants sont invités à développer longuement sur leurs idées.

Afin de conserver le plus fidèlement possible le contenu des entrevues, nous avons, avec la permission de chaque répondant, enregistré la rencontre sur magnétophone. Nous les avons ensuite transcrites en essayant de rendre les silences et les expressions émotives majeures rattachées à certaines affirmations. Nous avons préféré ne pas faire usage de la caméra vidéo, parce que nous estimons d'une part qu'elle aurait indisposé davantage les participants et que, d'autre part, l'abondance des matériaux recueillis aurait trop complexifié l'analyse.

2.3.2 L'expérience terrain

Bien que les matériaux utilisés pour notre recherche proviennent principalement des entrevues que nous avons menées auprès de jeunes garçons adolescents, nous nous sommes également appuyée sur l'expérience que nous avons précédemment accumulée sur le terrain dans le cadre des rencontres organisées par le GRIS³⁹. Nous avons déjà fait allusion à cette expérience, mais nous allons ici en préciser davantage la nature.

Depuis 1998, nous avons effectué plus de 160 rencontres en classe afin de répondre aux questions des jeunes concernant l'homosexualité. Nous avons visité des groupes de tous les niveaux du secondaire (I à V), en plus du cégep et de l'université⁴⁰. Nous avons également été invitée dans des maisons de jeunes et dans des classes de francisation. Les écoles, les

³⁸ Par exemple, une personne peut affirmer que l'homosexualité est « correcte », mais poursuivre en se demandant ce qui cause l'homosexualité, sous-tendant qu'elle s'inscrit en dehors du paradigme du « naturel » au sein duquel l'hétérosexualité est le référent central. Il est dans ce cas très peu probable que cette même personne décrive spontanément l'homosexualité comme étant « naturelle ».

³⁹ Le GRIS-Montréal (Groupe de recherche et d'intervention gaies et lesbiennes de Montréal) est un organisme communautaire existant officiellement depuis 1994. Sa mission est de démystifier l'homosexualité en milieu scolaire. Il est possible d'obtenir plus d'informations en consultant le site internet : www.gris.ca

⁴⁰ Dans les cégeps, nous avons principalement rencontré des étudiants dans des classes de psychologie de la sexualité, tandis que dans les universités, nous avons souvent visité des étudiants en médecine. À quelques reprises, ces derniers se sont déplacés pour venir à notre rencontre.

cégeps et les universités visités sont situés dans la grande région de Montréal, soit principalement l'Île de Montréal, Laval et Longueuil. Certaines rencontres se sont aussi déroulées dans des endroits moins urbanisés ou sinon ruraux, soit Joliette, Lachenaie, Saint-Jean-sur-Richelieu, Lac Mégantic et Warwick.

Les profils des jeunes rencontrés sont très diversifiés. Les âges s'échelonnent principalement de 12 ans à 23 ans, avec quelques personnes plus âgées dans les classes universitaires. Garçons et filles sont rencontrés dans des proportions semblables au secondaire, mais dès le cégep, les filles deviennent plus nombreuses⁴¹. Une école réservée uniquement aux filles a été visitée, mais dans l'ensemble, les autres établissements étaient mixtes.

Comme le GRIS est invité à la fois dans des écoles privées et publiques, ou situées dans des quartiers aisés comme dans des quartiers défavorisés, le profil socioéconomique des jeunes est varié. Nous avons aussi des jeunes résidant dans des milieux urbains, ruraux ou périphériques. Ce à quoi s'ajoute finalement la diversité culturelle et religieuse, plus présente dans certaines écoles de l'Île de Montréal que dans les banlieues où les classes rencontrées sont davantage homogènes.

Les classes elles-mêmes présentent différents profils. Certaines sont constituées de personnes aux prises avec des difficultés scolaires ou encore des troubles de comportement, alors que d'autres sont composées d'élèves « en douance » ou de clientèles spécialisées comme des personnes sourdes. Souvent, le GRIS est invité dans le cadre du cours de formation personnelle et sociale, de morale ou de religion.

Bien que dans la plupart des cas les classes soient rencontrées individuellement – ce qui suppose des groupes de 20 à 30 élèves –, il arrive qu'elles soient jumelées et que la séance ait lieu dans l'amphithéâtre où se regroupent jusqu'à 150 personnes. À l'inverse, quelques rencontres, notamment dans les cégeps, ont été effectuées avec aussi peu que trois ou quatre personnes⁴².

⁴¹ Ceci est accentué par le fait que les filles suivent le cours de psychologie de la sexualité en plus grand nombre que les garçons.

⁴² Ces rencontres, effectuées sur l'heure du dîner, étaient de surcroît facultatives. Ceci modifiait grandement la dynamique de la séance qui, normalement, est intégrée au programme scolaire.

Dans la presque totalité des cas, les rencontres obéissaient à une formule précise, acquise lors des séances de formation conçues par le GRIS-Montréal. Tout d'abord, les classes sont visitées par deux personnes, un homme gai et une femme lesbienne, afin d'offrir aux élèves rencontrés deux facettes différentes des réalités homosexuelles. Ceci signifie que nous avons rarement été seule en classe⁴³. Ensuite, et surtout, ces rencontres ne comportent pas de contenu didactique formel et imposé. Elles se moulent aux besoins des jeunes, exprimés par l'ensemble des questions qu'*ils et elles* posent, et ont pour objectif de susciter des échanges dynamiques, positifs et intéressants. Si plusieurs d'entre eux connaissent des personnes homosexuelles, peu se sentent suffisamment à l'aise pour leur adresser les questions qui les préoccupent.

Ceci nécessite l'acquisition de techniques favorisant la création d'un certain lien de confiance avec les jeunes de la classe, ainsi que le maintien d'une atmosphère conviviale. Pour ce faire, il doit être clairement spécifié aux jeunes qu'ils ne seront pas jugés pour la pertinence de leur question ou pour les préjugés sous-jacents qu'elle pourrait véhiculer⁴⁴. De même, les personnes ressource doivent éviter tout dérapage vers le débat et la confrontation, et ce malgré les quelques occasions qui se présentent. En effet, certaines questions formulées par les élèves témoignent de leurs frustrations ou de leur désapprobation à l'égard de différentes formes de visibilité homosexuelle, et bien que ces positions puissent heurter, les personnes ressource doivent conserver leur calme et demeurer ouvertes dans la poursuite de l'échange.

En regard de l'expérience que nous avons accumulée dans de tels contextes, nous avons suffisamment d'emprise sur nous-même pour entendre des affirmations qui seraient normalement blessantes sans en paraître troublée ou offusquée. Qui plus est, nous considérons important que la personne interviewée puisse exposer librement et minutieusement sa pensée afin de mieux comprendre sa perspective. À plusieurs reprises dans le passé, certaines affirmations de jeunes ont piqué notre curiosité et nous avons caressé la possibilité de nous entretenir en privé avec ces derniers ou de leur offrir plus d'espace de parole, mais ceci était impraticable pour des motifs éthiques et procéduraux évidents.

⁴³ Il s'agit de situations imprévues, mais non problématiques.

⁴⁴ Certes, les élèves sont également préoccupés par les réactions de leurs pairs, mais pas de façon exclusive.

Au-delà de l'aisance gagnée avec les années, nous avons acquis une bonne connaissance du langage verbal et non-verbal des jeunes rencontrés, des présupposés qui les habitent, des référents qu'ils emploient et des réactions qu'ils sont susceptibles d'avoir suite à une affirmation ou à une autre. Par le fait même, nous avons appris à nous exprimer clairement et à réduire les ambiguïtés ou les malentendus dans l'expression de nos réponses ainsi que des concepts reliés à l'homosexualité.

2.3.3 Le questionnaire du GRIS-Montréal

À ces acquis sur le terrain s'ajoutent les connaissances que nous ont apportées les activités reliées à notre poste de responsable de la recherche de l'organisme. Bien qu'il s'agisse d'abord d'une fonction occupée de façon bénévole au conseil d'administration, elle fut assez enrichissante. Elle nous a amenée à gérer la compilation et l'analyse des questionnaires distribués en classe lors de chaque rencontre. Ces questionnaires, qui se veulent brefs afin de ne pas nuire à la rencontre, permettent de recueillir un ensemble de données. Ils mesurent principalement le degré de confort face à différentes situations hypothétiques impliquant une personne gaie ou lesbienne. Également, ils sondent les répondants sur ce qu'ils pensent de l'homosexualité dans une brève question ouverte offerte en introduction. Une copie de ce questionnaire est offerte en annexe pour consultation

À quelques moments à travers cette thèse, nous nous référons aux données offertes par les questionnaires afin d'alimenter notre réflexion. Mais si ceux-ci ne sont pas la source première des matériaux, c'est parce que nous avons voulu éviter la surabondance des éléments devant être soumis à l'analyse. Ils soutiennent plutôt, grâce aux résultats sommaires obtenus à la suite de leur compilation, la possibilité tangible de relever une diversité des attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais et de l'homosexualité.

2.3.4 La littérature

Comme toute recherche académique ne peut s'opérer en vase clos, la troisième source de matériaux dans laquelle nous puisons est la littérature. Nous nous rapportons

principalement aux théories s'inscrivant dans les études des genres et de la masculinité, puis aux écrits consacrés aux attitudes de la population à l'endroit des personnes homosexuelles. Malgré le fait que peu d'études se penchent directement sur les perspectives des garçons adolescents, celles qui se sont développées autour des autres groupes d'âge servent à alimenter notre réflexion. En outre, nous incluons la gamme des hypothèses et des théories émises au sujet des attitudes des jeunes hommes et ce, indépendamment de leur niveau d'analyse. Nous voulons de cette façon soumettre l'analyse de notre matériau à une grande diversité de critiques potentielles, que chacune d'elles contiendrait.

2.4 Échantillonnage

Faire le pont entre l'empirie et la théorie, ou le «réel» et sa compréhension, exige l'atteinte d'un fin équilibre entre la profusion et la suffisance des éléments à cueillir puis à analyser. Comme l'affirme Becker (2002), le chercheur aimerait *tout* avoir « (...) parce que *tout* s'intégrera à la définition et que *tout* pourrait être érigé en objet d'études sérieuses. » (p. 129). Toutefois, même si les ressources humaines et matérielles nous permettaient de tout embrasser, la surabondance des données paralyserait notre entreprise cognitive. Ceci signifie que la compréhension sabote toujours le «réel» tel qu'il se donne et qu'elle est d'office limitée. Devant cette conclusion, il serait aisé d'être gagné par la paralysie de l'impuissance et d'abandonner toute démarche de connaissance.

Malgré tout, toute une mouvance de chercheurs s'est attachée à établir des balises méthodologiques ménageant capacité cognitive et validité de la compréhension du réel. L'échantillonnage en est une composante maîtresse. Seulement, les règles qui la guident varient en fonction des objectifs de la recherche. En somme, s'il s'agit d'établir les proportions exactes de variables données au sein d'une population, un échantillon large sera nécessaire. Une approche quantitative conviendra alors davantage à l'analyse, qui ne peut s'embourber dans la profondeur du sens. Pour notre étude, cependant, nous n'avons besoin que d'un échantillon restreint puisque nous cherchons précisément à comprendre le sens et l'organisation des liens reliant les éléments entre eux. Exprimé autrement, «ce ne sont pas les

proportions qui nous intéressent, mais la manière dont les parties d'un tout complexe peuvent en révéler le plan d'ensemble» (Becker, 2002, p. 123).

2.4.1 Les établissements scolaires

Afin d'accéder à une diversité optimale de répondants, nous avons emprunté la voie des établissements scolaires. Nous avons également envisagé de nous adresser à des maisons de jeunes et des organismes communautaires jeunesse gais, mais nous fûmes limitée en temps ainsi qu'en ressources. Par ailleurs, nous avons atteint le niveau de saturation requis.

Le milieu scolaire est un univers riche et complexe. La composition de la clientèle d'un établissement peut varier sensiblement d'un quartier à l'autre. Dans notre échantillonnage, nous nous sommes efforcée de recueillir la plus grande diversité possible tout en optimisant les probabilités d'une réponse positive à notre demande de recherche. Pour ce faire, nous avons d'abord consulté le GRIS-Montréal afin de savoir quelles étaient les écoles montréalaises qui avaient fait appel à leurs services⁴⁵. Les coordonnateurs du GRIS nous ont également confié quels étaient les enseignants avec lesquels ils avaient les liens les plus étroits, car ils seraient plus susceptibles de manifester de l'enthousiasme pour la recherche que nous menons. Seule une quatrième école a été rejointe par le biais d'un contact personnel.

Notre démarche, cependant, fut parfois empreinte de naïveté puisque nous n'étions pas totalement familière avec le monde scolaire et ses subtilités politiques et administratives⁴⁶. Par exemple, il était déjà tard lorsque nous avons appris que c'est le secteur de la recherche du centre administratif de la Commission scolaire de Montréal (CSDM) qui doit d'abord recevoir les projets de recherche puis donner l'aval préalable, les établissements étant ensuite libres de refuser ou d'accepter les propositions. Apparemment, plusieurs écoles n'étaient elles-mêmes pas au courant de cette procédure puisqu'elles avaient déjà donné leur consentement par le biais de processus décisionnels différant de l'une à l'autre.

⁴⁵ Elles s'élevaient au nombre de quatorze pour l'année scolaire 2003-2004.

⁴⁶ Notre mère et notre beau-père ayant été enseignants au primaire et au secondaire, nous avons une certaine connaissance de base du milieu s'ajoutant aux expériences du GRIS.

Heureusement, nous avons été aiguillée et appuyée par certaines personnes attentionnées et compréhensives qui nous ont permis de rectifier le tir.

De plus, malgré les liens préalables que le GRIS-Montréal possédait avec quelques écoles, la prise de contact s'est avérée plus ardue que prévue. Bien que certains enseignants fassent appel à leurs services, ceci ne signifie pas que l'établissement dont ils font partie soit totalement confortable avec l'idée d'accueillir des activités ou des projets reliés à l'homosexualité. Le sujet demeure très délicat et on craint toujours une réaction négative des parents. Qui plus est, le milieu scolaire se trouve souvent sous la loupe des médias et demeure vulnérable aux critiques sévères qu'il reçoit régulièrement. Parallèlement, les écoles sont généralement très sollicitées pour accueillir des activités et des projets de recherche de toutes sortes dont l'examen exige déjà une dépense de temps et de ressources, sans compter leur application ou leur supervision éventuelle au sein d'un cursus très chargé. Il est difficile, par conséquent, de savoir si les refus ou les « omissions » de retours d'appels sont dus aux craintes mentionnées plus haut, à une faible sensibilité aux impacts de « l'homophobie » chez les jeunes, à une surcharge des responsabilités et des tâches de travail qui ne permettrait pas l'introduction d'un projet additionnel ou à un subtil mélange de ces éléments.

Afin de montrer patte blanche aux établissements que nous approchions, nous avons pris soin de recevoir l'approbation de notre formulaire d'éthique auprès de personnes ressource de notre département. Nous avons alors soumis aux personnes contact de chaque école des documents présentant la recherche, de même que la lettre de consentement à faire signer par les parents⁴⁷. Aucune modification majeure n'a dû être effectuée, le tout satisfaisant les besoins d'information des écoles ayant acquiescé à la demande de recherche. Et lorsque nous avons appris qu'il était nécessaire d'obtenir une permission du service de la recherche du centre administratif de la CSDM, nous nous sommes empressée de nous adresser également à eux. Fort heureusement, ils nous ont donné leur aval même si les délais étaient déjà dépassés.

En tout, deux écoles de la Commission scolaire de Montréal ont accueilli notre projet de recherche, de même qu'une école privée de l'Île de Montréal et une école publique située sur la Rive-Sud. Les trois éléments principaux sur lesquels cette sélection pouvait jouer

⁴⁷ La lettre est disponible en annexe pour consultation.

étaient le niveau socio-économique, la composition ethnoculturelle ainsi que la composante religieuse. Nous présentons les caractéristiques de chaque établissement dans le tableau ci-dessous :

Tableau 2.1 : profil des établissements scolaires

Établissement	Localisation	Système	Provenance des élèves	Niveau socio-économique	Composition ethnoculturelle
A	Montréal	Public	Montréal	moyen, pauvre	diversifiée
B	Montréal	Public	Montréal	Pauvre	diversifiée
C	Montréal	Privé	Montréal, Rive-Nord (banlieue)	moyen, aisé	diversifiée
D	Rive-Sud	Public	Rive-Sud (banlieue)	Moyen, aisé	québécoise de souche

Comme les établissements ne compilent pas eux-mêmes toutes ces données concernant leur clientèle, il est difficile d'aller au-delà des estimations que nous pouvons émettre à partir des recensements effectués dans les quartiers dont les jeunes proviennent. En somme, les deux écoles de la CSDM rassemblaient des jeunes provenant de milieux économiques pauvres à moyens, tandis que l'école privée et l'établissement de la Rive-Sud étaient composés de jeunes généralement issus des classes moyenne et aisée résidant en banlieue. À l'exception de l'établissement de la Rive-Sud, principalement fréquenté par des jeunes caucasiens québécois, les autres écoles rassemblaient une bonne diversité culturelle, sans toutefois éclipser la présence d'une population dite «de souche». Pour ce qui est de la composante religieuse, elle suit approximativement la composition ethnique. La pratique est plus marquée chez les néo-québécois ou les minorités culturelles des établissements A, B et C, qui adhèrent au catholicisme ou au protestantisme. La population musulmane et bouddhiste, quant à elle, était minime.

À notre avis, cette sélection initiale nous a permis un contact diversifié, quoique les répondants n'aient pas toujours reflété la composition de leur école respective. Par exemple, nous n'avons pas rencontré de jeune provenant de communautés culturelles dans l'établissement A, tandis que nous avons eu un répondant d'origine cambodgienne dans l'établissement D. Mais en somme, la composition ethnique, religieuse et socio-économique de notre échantillon a pu atteindre les objectifs escomptés.

2.4.2 La sélection des répondants

Tel que statué dans le chapitre précédent, nos sujets d'étude sont les garçons adolescents. Ce sont leurs perspectives et leurs attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles qui nous intéressent, et nous estimons que c'est directement auprès d'eux que nous pouvons obtenir les informations les plus riches.

Il est vrai cependant que la catégorie « adolescent » est difficile à cerner. Si, généralement, nous regroupons les personnes ayant entre treize et dix-huit ans sous cette catégorie, il n'existe pas d'âge charnière universel ni de rite de passage pour identifier clairement le moment à partir duquel une personne entre dans la période d'adolescence ou en sort. Néanmoins, ce n'est pas tant l'authenticité d'une catégorie qui nous importe, mais bien le fait qu'on attribue aux garçons identifiés comme adolescents des traits et des comportements quasi universels découlant directement de l'appropriation nouvelle d'une identité masculine, parmi lesquels le sens commun populaire inclut les manifestations d'homophobie.

Dans le but de réduire les incertitudes au sujet du statut d'adolescent, nous avons sélectionné des garçons âgés d'environ quinze ans et seize ans, soit principalement des jeunes fréquentant les troisième et quatrième niveaux du secondaire. Cependant, nous n'avons effectué aucune autre restriction puisque nous souhaitons rejoindre des jeunes d'horizons socio-économiques, culturels et religieux différents.

Il est probable, néanmoins, que l'échantillon ait été biaisé. Tout d'abord, nous soupçonnons que les jeunes étant les plus réfractaires à l'homosexualité aient préféré s'abstenir de participer. Bien que nous ayons souligné aux recrues potentielles l'importance que nous accordions à l'expression libre de leurs opinions, certains pourraient avoir conservé leurs réserves en sachant que les recherches et enquêtes actuelles tendent généralement à présenter l'homosexualité sous un éclairage positif. Participer à la recherche contribuerait alors d'une manière ou d'une autre à renforcer cet éclairage, ce qu'ils ne souhaiteraient pas étant donné que cela signifierait qu'ils subiraient à moyen ou long terme davantage de pression au changement. Également, peut-être craignaient-ils de se sentir scrutés et de devoir

se justifier pour les opinions qu'ils professeraient, ou encore d'avoir à examiner de près un sujet qui les indispose fortement.

Ensuite, les parents possédant une vision négative de l'homosexualité ont possiblement exercé un frein à la participation de leur enfant à ce qui serait perçu comme une menace potentielle aux valeurs qu'ils leur ont transmises et auxquelles ils sont particulièrement attachés. Évidemment, ce filtre parental est une condition avec laquelle nous devons invariablement composer en tant que chercheure lorsque nous désirons rencontrer des personnes mineures.

Finalement, nous ne pouvions avoir le plein contrôle sur les démarches de publicité auprès des jeunes puisque chaque établissement scolaire préférait procéder à sa façon. Comme le milieu scolaire est déjà très sollicité par des demandes de recherche en tout genre, il est compréhensible que nous respections le cadre que les établissements nous offraient. Qui plus est, certains professeurs ont pris l'initiative d'annoncer le projet à leurs étudiants avant que nous discussions des modalités, présumant sans doute en toute bonne foi que nous nous attendions à ce qu'ils entreprennent eux-mêmes les démarches. Ceci signifie que nous n'avons pas eu de contrôle complet sur la façon dont la recherche a été présentée aux élèves. Nous savons notamment qu'une enseignante en a parlé comme d'une étude sur l'homophobie, ce qui la caractérise comme porteuse d'une perspective favorable envers l'homosexualité, problématisant du coup toute attitude de rejet.

Malgré tout, nous estimons que ces obstacles à l'échantillonnage diversifié n'ont pas pleinement œuvré. Quelques-uns de nos répondants possèdent des perspectives très négatives sur les hommes gais, certaines s'appuyant sur des croyances religieuses ancrées. Selon les dires d'un professeur, les parents d'un élève d'appartenance religieuse conservatrice auraient considéré l'entrevue comme une opportunité pour l'enfant de partager ses opinions sur l'homosexualité. Peut-être sentent-ils qu'il ne jouit pas de cette liberté dans l'établissement scolaire qu'il fréquente. De même, cela veut dire que les garanties de libre expression annoncées sur le formulaire de consentement semblaient suffisamment crédibles aux yeux de certains parents conservateurs.

Dans le cas de l'établissement où le projet a été présenté comme une étude sur l'homophobie, il est difficile d'en sonder les impacts. L'enseignante aurait également

approché elle-même certains élèves reconnus pour leur loquacité, indépendamment de leurs positions sur le sujet. En principe, ceci peut se révéler particulièrement intéressant pour une entrevue puisque les élèves auront tendance à donner des descriptions riches et à développer spontanément leurs idées. Ce fut le cas pour trois des quatre répondants appartenant à cet établissement scolaire, qui par ailleurs n'affichaient pas de réserves à partager certaines perspectives négatives sur l'homosexualité⁴⁸. Le quatrième, quant à lui, s'est montré moins coopératif et enthousiaste, mais nous ne pouvons en connaître les raisons exactes.

En somme, nous présumons que l'échantillon dont nous disposons n'est pas parfaitement représentatif, mais pas au point de compromettre la diversité que nous souhaitons retrouver. Notre but n'étant pas de quantifier la prévalence des différentes perspectives mais d'en analyser la variété interne, nous pouvons nous rassurer sur la qualité de l'échantillon obtenu.

2.5 Déroulement des entrevues

La conduite d'entrevues qualitatives exige une flexibilité et une adaptabilité constantes. Nous devons tantôt ajuster notre approche auprès du répondant, tantôt la grille d'entretien dont nous nous servons dans l'entrevue. Nous pouvons apporter délibérément quelques modifications aux interactions, mais certaines se font sans même que nous en prenions conscience. Les ajustements à la grille d'entretien, quant à eux, peuvent plus facilement être relevés et organisés.

2.5.1 La construction du lien avec le répondant

Tel que mentionné plus haut, nous envisagions avec une certaine assurance la perspective d'effectuer des entrevues avec de jeunes adolescents. Nous avons nous-mêmes, à travers les années, côtoyé davantage de garçons que de filles, dont l'âge, parfois, était légèrement inférieur au nôtre. Par ailleurs, l'expérience du GRIS nous a exposée à plusieurs reprises aux jugements homophobes de certains garçons sans que nous en soyons indisposée.

⁴⁸ Ceci peut être dû, tel que mentionné plus haut, au fait que certaines personnes ne sont pas conscientes de la valeur négative de certains de leurs jugements.

Néanmoins, nous avons dû naviguer à travers les entrevues en tenant compte d'une multitude de balises interactionnelles qui faisaient la différence entre une bonne prise et des filets vides, un travail exigeant qui nécessite d'être alerte, attentive, empathique et vive d'esprit.

Dès le tout premier contact avec le répondant, nous avons engagé quelques manoeuvres visant à faciliter l'échange tout au cours de l'entrevue. Nous souhaitons d'abord le mettre à l'aise en dégageant nous-mêmes une certaine confiance et un soupçon de détachement qui signifiaient d'une part que nous demeurerions confortable peu importe ce qui serait exprimé au cours de la rencontre et d'autre part que nous n'allions pas le scruter dans ses coutures les plus intimes. Également, nous voulions lui faire sentir que nous étions sincèrement intéressée par ce qu'il allait nous partager et que sa collaboration était très appréciée en prenant garde toutefois de ne pas verser dans l'effusion.

Lors de l'introduction à l'entrevue, nous devions faire attention à ne pas paraître trop formelle sans compromettre les usages professionnels. Nous nous sommes effectivement aperçue qu'une présentation appuyée de la nature de la recherche et des règles d'éthique qui seraient appliquées pouvait accroître la distance d'avec le répondant, car ceci semblait laisser entendre que nous nous le représentions comme un être quelque peu vulnérable qu'il fallait traiter avec soin. Également, nous contribuions ce faisant à marquer le fossé générationnel et autoritaire entre l'universitaire et le jeune adolescent fréquentant l'école secondaire. En modifiant légèrement le ton et l'emphase, nous pouvions davantage faire valoir les règles d'éthique comme une mesure de respect allant de soi et nous arrivions à présenter brièvement le projet dans une forme accessible et non intimidante.

Modifier le degré de formalité devait invariablement reposer sur un ajustement du niveau langagier. Utiliser un vocabulaire universitaire aurait non seulement conforté l'écart d'autorité, mais il aurait également égaré le répondant dans des concepts qui ne lui sont pas forcément familiers et encore moins propres. Même un niveau plus standardisé aurait pu nuire à l'échange, car les adolescents ne le maîtrisent pas tous encore et parce qu'il renforce également – quoique à un moindre degré – la relation d'autorité. Le langage adolescent n'est pas toujours concis, mais nous nous devons de cueillir les propos des répondants dans les mots qui leur appartiennent et qui seront davantage porteurs d'authenticité. Ajuster le niveau stylistique n'a certes pas aboli l'écart entre la chercheuse et le répondant, mais il aura tout de

même contribué à le réduire à un degré minimum, favorisant ainsi une plus grande familiarité avec ce dernier.

Naturellement, cet ajustement s'est tout particulièrement reflété dans la formulation des questions, en ayant parfois recours à des particules phatiques⁴⁹ marquant une certaine hésitation ou approximation langagière (ex : «genre», «t'sais», «comme»). Ce faisant, nous évitions d'intimider le répondant en annonçant une aisance plus marquée que lui devant les sujets discutés et nous lui laissions davantage de temps pour réfléchir à sa réponse. Ceci, évidemment, en évitant de paraître insécure, ce qui aurait également inhibé ses réponses.

Nous prenions également un soin particulier à ce que le jeune ne se sente pas «coincé» par la formulation des questions que nous lui adressions. Tout d'abord parce que nous désirions laisser autant de place que possible à l'émergence de ses propres liens conceptuels ainsi qu'à l'expression libre de ses propres idées, puis ensuite parce nous ne voulions pas le forcer à se compromettre ou se retrouver dans une position inconfortable. Le répondant peut présumer que nous adoptons une position positive à l'endroit de l'homosexualité et craindre d'être jugé pour ses affirmations. Une position claire et précise de sa part l'exposerait alors davantage à des demandes d'explication ou de justification. En énumérant quelques réponses théoriques contraires puis en ouvrant sur d'autres alternatives, nous lui offrions la possibilité de répondre de façon quelque peu évasive, évitant ainsi de le voir adopter un repli défensif à travers la rencontre.

Évidemment, nous cherchions tout de même à obtenir des réponses riches et détaillées, mais le faisons en obtenant la confiance du répondant et en l'invitant à développer davantage certaines de ses affirmations. Nous reprenions alors une de ses phrases clé en la laissant traîner, communiquant ainsi notre désir d'en savoir plus sans imposer de direction normative. Somme toute, nous croyons être parvenue à mettre le répondant suffisamment à l'aise pour qu'il puisse formuler des critiques ouvertes contre l'homosexualité ou certaines manifestations de la communauté gaie.

⁴⁹ Ces particules sont utilisées strictement pour établir la communication, elles ne visent pas à apporter de l'information.

À travers l'ensemble des interactions, nous sentions l'importance d'ajuster le degré d'investissement émotif en fonction de celui qu'offrait chaque répondant, contribuant ainsi à ce qu'il puisse se sentir en contrôle, selon les règles de l'attitude « *cool* ». Une émotivité trop appuyée aurait pu les faire décrocher alors qu'une insensibilité trop marquée aurait pu accroître l'écart.

Plusieurs auteurs s'interrogent sur les impacts possibles des distances sociales existant entre certains chercheurs et répondants, notamment lorsqu'il s'agit de genre, de classe, de rapports racialisés ou de culture. Rubin et Rubin (1995) estiment qu'ils sont généralement peu gênants:

In practice, bridging these gaps is often less difficult than anticipated, and there are advantages to sharing the life and experiences of someone with a background quite different from your own. In fact, interviewing people similar to yourself can pose difficulties, because the interviewees assume that you know what they know. They may not explain taken-for-granted meanings in the way they would to an outsider. »
(p. 111)

Dans notre cas, ce qui relève d'une culture jugée « masculine » pouvait effectivement nous être explicité davantage. Cependant, comme il n'y a pas de distance culturelle absolue entre les femmes et les hommes, plusieurs concepts employés par les répondants relevaient du sens commun propre à la culture québécoise que nous partageons ensemble.

Il est possible cependant que les répondants que nous avons rencontrés aient ajusté leurs réponses en fonction du fait que nous soyons une femme. Comme un plus grand nombre de femmes se montrent réceptives à l'homosexualité, ils pourraient supposer que nous réagirions négativement à l'expression de jugements et de commentaires ouvertement homophobes ou sexistes. Cependant, nous avons recueilli bon nombre d'affirmations contenant des perspectives négatives à l'endroit de l'homosexualité, nous permettant ainsi de croire que nous n'avons pas limité outre mesure leur niveau de confort.

En fait, cette préoccupation à l'égard du biais signale souvent une posture théorique selon laquelle l'authenticité ou la vérité ne réside qu'au sein d'interactions entre individus ayant une même appartenance. Ainsi, une entrevue effectuée avec un chercheur masculin n'aurait pas causé ses propres biais puisque les hommes, partageant la même essence, n'auraient rien à se cacher les uns aux autres. Il est probable que des individus se confient

davantage à des personnes répondant à un profil spécifique, mais l'appartenance ne peut le garantir. Avec les thématiques abordées dans notre étude, des répondants auraient également pu être soucieux de l'image qu'ils auraient projetée auprès d'un chercheur masculin.

Dans l'ensemble, nous avons établi des liens positifs avec les répondants de notre étude. La plupart des jeunes rencontrés ont participé sans réserve à l'exception de l'un d'entre eux qui s'est montré plutôt en retrait et non-coopératif. Nous percevions chez lui une volonté de contrarier le chercheur en offrant des réponses très sommaires⁵⁰. Il est malheureusement difficile d'en déterminer les causes, puisque le jeune homme ne s'est pas exprimé là-dessus lorsque nous lui en avons donné la possibilité en milieu et en fin d'entrevue. Néanmoins, le contenu de cette rencontre demeure utile à l'analyse et peut en soi nous livrer des informations pertinentes.

2.5.2 L'évolution de la grille d'entrevue

Bien que nous ayons élaboré une grille d'entrevue avant d'entamer les premières rencontres avec les répondants, nous étions consciente qu'il serait nécessaire d'y apporter quelques modifications en cours de route. À moins de pressentir adroitement l'ensemble des préférences ainsi que des orientations discursives des répondants – ce qui nous permet de nous questionner sur la pertinence même de la démarche alors entreprise –, une grille rigide ne peut que retenir des fragments limités du «tout complexe» que nous essayons de saisir. Elle imposerait le réel conçu du chercheur sur l'empirie qu'il cherche à lire puis à comprendre, interrogeant du coup la sincérité de sa démarche de connaissance.

Comme la compréhension exige un dépassement des cadres de référence habituels ainsi qu'une attention aigüe portée sur l'émergence, la flexibilité devient un attribut indispensable à la démarche qualitative. Cette flexibilité s'applique notamment à la conception des outils de recherche ou ce que Rubin et Rubin (1995) nomment le *flexible design*, dont l'impact sur la recherche est significatif : « The ease of redesign encourages you to truly hear the meaning of what the interviewees say without discarding pieces that don't fit

⁵⁰ Il répondait souvent qu'il n'avait pas d'opinion à des questions données ou encore qu'il ne se souvenait plus de situations que tous les autres répondants pouvaient aisément se remémorer.

your initial conception of the research problem » (p. 45). Certes, il sera impossible pour le chercheur de se départir totalement des ancrages culturels profonds sur lesquels repose sa grille de lecture, mais cette discipline contribuera à limiter l'influence de ses attaches théoriques.

Dans le but de laisser le plus de place possible à l'émergence, nous souhaitons à l'origine ne soumettre qu'une seule question générale, allant approximativement comme suit :

« 1. Peux-tu me dire, de façon générale, ce que tu penses des personnes homosexuelles ? »

En principe, elle aurait permis au répondant de développer librement sa réponse dans les directions qui lui conviennent. Nous nous serions alors limitée à quelques relances sur les affirmations nécessitant quelques précisions. Cette approche non-directive s'inspire d'ailleurs du *verbal grand tour* que propose Spradley (1979), qui offre la possibilité de se familiariser avec le quotidien et l'univers du répondant.

Dans le cas qui nous concerne, cependant, nous soupçonnions qu'il ne serait pas suffisant de s'appuyer sur une seule question principale puisque l'homosexualité est une thématique qui suscite un certain inconfort chez de nombreux jeunes hommes et qui est généralement peu présente dans leur vie de tous les jours – du moins directement. Des questions subséquentes auraient agi comme tremplins additionnels pour l'expression de perspectives propres aux répondants. En demandant comment ils avaient discuté d'homosexualité avec autrui, nous ne propositions toujours pas de sujets potentiels à développer, mais désirions plutôt faciliter l'évocation de thématiques diverses à partir desquelles ils auraient pu ensuite développer leur pensée⁵¹.

Nous pensions initialement qu'il fut possible que la plupart des jeunes offrent d'eux-mêmes une bonne diversité de manifestations ou enjeux propres à la communauté gaie sur lesquels ils avaient des opinions ou des perspectives particulières à partager. Nous souhaitons le moins possible fausser l'orientation de l'entrevue en imposant des thématiques

⁵¹ Il est plus aisé de s'engager dans l'intime suite à une transition progressive à partir du niveau descriptif que d'y pénétrer directement.

secondaires dès le départ⁵². Plusieurs d'entre elles auraient par ailleurs également paru abruptes si elles eussent été proposées comme entrée en matière dans l'entrevue.

En bref, nous désirions savoir sous quel angle ils abordaient la question des hommes homosexuels dans leurs échanges avec autrui pour éventuellement nous centrer sur leurs propres perspectives. Nous aurions pu parallèlement déterminer si le contenu des discussions aurait différé selon le lien qui unissait le répondant à son interlocuteur (père, mère, ami, connaissance gaie, etc.). Finalement, certaines de ces questions complémentaires cherchaient à cerner l'évolution ou la malléabilité de leurs perspectives à travers le temps et les interactions.

Après avoir fait l'essai de cette première grille d'entrevue au cours des quatre premières entrevues, nous avons pu identifier les principales limites qu'elle comportait, de même que certains éléments sur lesquels nous pouvions développer davantage.

Tout d'abord, l'entrée en matière que présente la question susmentionnée était effectivement trop directe. Bien que nous eussions voulu éviter l'imposition de thématiques précises en introduction, nous ne pouvions y sacrifier l'aisance des répondants⁵³. Ces derniers étaient visiblement pris de court par cette question et ne savaient trop comment y répondre, sinon en offrant les affirmations d'usage. Certes, nous nous attendions à ce qu'ils le fassent, mais nous pensions qu'il eut été tout de même aisé de les approfondir grâce aux relances. Seulement, nous n'avions pas du tout prévu le fait que les jeunes ne se souviennent pas ou que très peu du contenu des discussions avec autrui au sujet de l'homosexualité. Il s'agit d'une thématique qui est peu abordée et qui, lorsqu'elle l'est, n'est généralement que très peu développée – ce qui pourrait contribuer au fait que la plupart n'ont qu'à peine réfléchi sur le sujet. Et finalement, nous sentions que le contact avec ces quatre répondants n'était généralement pas suffisamment personnalisé, puis que le sujet leur demeurait trop

⁵² En demandant, par exemple «Quelle est, selon toi, la cause de l'homosexualité?», nous nous engageons d'emblée sur le sujet de l'étiologie de l'homosexualité alors que cette thématique pourrait ne pas être prioritaire dans l'esprit du répondant. Également, en offrant un ton plus théorique à la discussion, le répondant pourrait évacuer de lui-même ce qui l'interpelle à un niveau interactionnel.

⁵³ Les tout premiers instants de l'entrevue donnent le ton sur le reste. Il est donc impératif que le contact soit positif et agréable dès le départ.

«extérieur». Malgré l'aisance que nous souhaitons leur communiquer lors de l'introduction à l'entrevue, un certain fossé demeurait.

Par conséquent, nous avons cherché à renforcer la personnalisation du lien ainsi que le confort du répondant. Nous avons estimé avec justesse que les jeunes rencontrés participeraient davantage à l'entrevue si nous démontrions un sincère intérêt envers leur personne, ce que nous pouvions accomplir en leur demandant d'office quel métier ils aimeraient réaliser et quels principaux loisirs les occupent. Nous les laissions alors développer quelque peu, leur demandant ici et là quelques précisions sur leurs centres d'intérêt.

Loin de compromettre les quelques précieuses minutes de l'entrevue, ces deux premières questions permettaient non seulement d'enrichir le profil du répondant⁵⁴, mais elles nourrissaient également leur motivation à participer et à partager les perspectives qui les interpellent plus personnellement. Qui plus est, elles le mettaient à l'aise en entamant la rencontre en douceur.

La transition vers le sujet principal de l'entrevue demeurait tout de même délicate. Nous ne pouvions nous engager sur une thématique qui serait étrangère aux questions d'introduction et nous devions à la fois réduire au minimum la directivité de la question qui aborderait l'homosexualité pour la première fois. En demandant d'abord si le répondant s'est déjà fait taquiner ou ridiculiser de façon générale pour une activité qu'il aime accomplir, puis ensuite sur la base de termes évoquant généralement l'homosexualité («fif», «tapette», «moumoune», etc.), nous effectuions une transition cohérente et peu directive.

Certes, il fallait faire attention de ne pas laisser entendre que le répondant puisse être un souffre douleur et que les «insultes» utilisées à son endroit soient nécessairement graves, sinon le ton émotif aurait été trop appuyé – particulièrement pour une entrée en matière – et le jeune aurait pu décrocher⁵⁵. Cependant, le passage était maintenant facile vers la sémantique usuelle des insultes d'usage et leur inscription dans les interactions qui lient les

⁵⁴ Nous pouvons notamment recenser la présence d'intérêts typiques ou atypiques selon les règles du genre et de la masculinité.

⁵⁵ Aucun jeune que nous avons rencontré ne voulait se présenter en position de faiblesse ou de vulnérabilité, ne serait-ce que pour un bref instant.

répondants à leur entourage. En abordant «t'es fif», nous découvrons sa pratique discursive et ses sens, puis progressivement «l'être fif» de l'efféminé ou de l'homme homosexuel.

Nous craignons toutefois que cette voie ne développe chez le répondant une certaine empathie plus marquée à l'endroit des personnes homosexuelles qui reçoivent de telles insultes et qu'ils soient par conséquent réfractaires à exprimer leurs propres préjugés⁵⁶. Néanmoins, l'effort que la majorité des jeunes hommes rencontrés déployait pour réduire la gravité de ces termes témoignait du fait qu'ils n'en semblaient pas véritablement limités.

Une fois les répondants lancés sur le sujet, nous cherchions à nourrir l'expression de leurs idées par l'utilisation de divers outils. Sentant la nécessité d'offrir des référents concrets à partir desquels ils pourraient élaborer quelque peu, nous avons rassemblé quelques images photo que nous leur soumettions en fonction de l'orientation de l'entretien⁵⁷. Certaines de ces images ont d'ailleurs été utilisées de façon quasi-systématique afin d'observer les variations entre les réponses des jeunes hommes que nous avons rencontrés. Comme elles n'impliquent pas personnellement les répondants, il peut leur être plus facile de partager ce qu'elles évoquent pour eux.

Ensuite, nous faisons appel à quelques mises en situation particulières afin d'explorer les façons dont les répondants envisagent la sociabilité avec un Autrui homosexuel, la «menace à leur masculinité», ainsi que la remise en question de ce qui serait un outil régulateur du genre⁵⁸. Il eut été possible qu'ils n'aient pas pensé à aborder directement ces thématiques et nous estimons qu'elles s'avèrent malgré tout pertinentes pour notre analyse – d'où le caractère *semi-directif* de l'entretien.

⁵⁶ Si un répondant laisse entendre qu'il n'est pas agréable de recevoir des insultes homophobes, il ne voudra sans doute pas paraître injuste en émettant des jugements sévères à l'endroit des hommes homosexuels.

⁵⁷ Si, par exemple, ils semblent éprouver quelques difficultés en tentant de définir le concept de «fif», nous leur présentons quelques images en leur demandant si les personnages qui s'y trouvent pourraient avoir des traits ou des attributs «fifs» ou non.

⁵⁸ Respectivement :

- Si ton meilleur ami te disait qu'il est gai, comment tu prendrais ça?
- Si un gars de ton âge te disait qu'il te trouve cute, comment tu prendrais ça?
- Si on interdisait d'utiliser les insultes «fif», «tapette» ou «moumoune», comment réagirais-tu?

Finalement, nous proposons quelques sujets à portée médiatique concernant l'inscription de la communauté gaie dans l'ensemble social, les plus populaires étant le défilé gai, le mariage entre personnes de même sexe, l'homoparentalité, le village gai et les Outgames. Bien qu'ils ne soient pas tous systématiquement abordés au sein de chaque entrevue, la majorité de ces sujets furent explorés et plusieurs furent spontanément proposés par les répondants eux-mêmes. Leurs réponses nous ont permis de relever non seulement leurs repères normatifs du vivre ensemble, mais également la valeur relative qu'ils accordent aux différents modèles de sexualité, ainsi que l'estimation qu'ils font des relations de pouvoir entre les groupes qui les représentent au sein de la Cité.

À travers l'entrevue, nous comptons évidemment déterminer si chaque jeune homme rencontré connaissait dans son entourage une ou plusieurs personnes homosexuelles, ainsi que le type et la nature des liens qui les unissaient à ces personnes. Souvent, les répondants évoquaient eux-mêmes le sujet, pour lequel ils offraient généralement des affirmations riches.

Les outils et les pistes énumérés plus haut n'étaient pas nécessairement utilisés dans une même séquence rigide. Nous nous adaptions aux discours des répondants et tentions de conserver une cohérence entre les différentes thématiques abordées. Nous n'avons pas pu donner d'espace maximal à l'émergence, mais l'avons fait dans les limites que nous imposaient les pratiques discursives des jeunes hommes que nous avons rencontrés.

Grâce à ces outils, la conduite des entrevues fut finalement plus aisée. Néanmoins, quelques obstacles se dressaient toujours devant nous. Tout d'abord, il arrivait quelquefois encore que les répondants offrent des réponses brèves, ce qui laissait peu de temps à l'élaboration d'une question suivante qui fut à la fois cohérente, pertinente, non intrusive⁵⁹ et non directive. Ensuite, lorsque des réponses faisaient appel au sens commun, il fallait être très habile pour inciter les répondants à les creuser davantage sans leur faire sentir qu'ils devaient se justifier. À leurs yeux nous partageons tous deux les mêmes référents culturels, de sorte que les questionner peut être déstabilisant.

Finalement, nous constatons qu'il demeure toujours quelques zones inconnues qui auraient mérité un peu de prospection. Mais le temps limitait la possibilité d'explorer toutes

⁵⁹ Il est parfois difficile de relancer un répondant sans paraître insistant.

les thématiques qui semblaient pertinentes et qui auraient également interpellé les répondants. À tout le moins, nous avons laissé aux jeunes hommes rencontrés la possibilité de s'exprimer sur des sujets que nous aurions pu négliger mais qu'ils auraient aimé aborder. Très peu s'en sont prévalu. Peut-être cela indique-t-il que la grille d'entrevue semblait complète à leurs yeux.

2.5.3 La clôture des entrevues

Selon les règles de l'art de la théorie ancrée, la collecte de données doit se faire jusqu'à l'atteinte d'un point de saturation : «The criterion for judging when to stop sampling the different groups pertinent to a category is the category's *theoretical saturation*. Saturation means that no additional data are being found whereby the sociologist can develop properties of the category» (Glaser et Strauss, 1967, p. 61).

Vers la fin de notre terrain, nous ne relevions effectivement plus d'éléments distinctifs ou inusités. Les vingt et une entrevues, durant environ une heure chacune, avaient permis la collecte d'informations riches et diverses offrant beaucoup de matériaux pour l'analyse. Cependant, il est difficile d'estimer les résultats qu'aurait donné une enquête auprès de jeunes hommes sélectionnés sur la base de l'amitié qui les lie avec un autre jeune homme gai⁶⁰. Une enquête ultérieure pourrait compléter l'analyse que nous avons effectuée à partir des matériaux que nous avons recueillis.

2.6 Transcription

Nous avons tenté, en consignait par écrit les échanges s'étant déroulés dans le cadre des entrevues, de leur demeurer le plus fidèle possible afin de réduire au minimum les sauts interprétatifs de l'analyse que nous allions poursuivre. Les silences, les répétitions, les hésitations, les lapsus, de même que les expressions propres des répondants ont donc été, dans un premier temps, rendus avec soin.

⁶⁰ En nous adressant, notamment, à des organismes jeunesse pour gais, lesbiennes et bisexuels.

Cependant, la transcription fidèle de discours oraux – et particulièrement de parlars québécois adolescents – aboutit à des textes s'écartant sensiblement des standards habituels de l'écrit au point d'en compliquer la compréhension. Si notre expérience et notre mémoire des entrevues, avec leurs tons, leurs gestuelles et leurs dynamiques particulières, facilitaient l'accès à ces textes, il n'en est pas de même pour des personnes extérieures ne disposant d'aucun contexte tangible de lecture.

C'est pourquoi, dans un second temps, nous avons clarifié les passages utilisés en citation. Les répétitions ont été coupées, les amorces de mots ou les phrases avortées ne révélant pas de lapsus significatif ont été retranchées et certaines marques phatiques telles que «t'sais», «genre» et «comme» ont été retirées afin de rendre la lecture plus fluide.

Évidemment, toute une richesse discursive s'est perdue dans le processus de transcription. Les tons et les emphases ne pouvaient être tous adéquatement conservés. Les gestuelles exécutées lors de l'entretien ne pouvaient être toutes consignées. Si nous en avions eu la possibilité et l'aurions fait, la profusion des signes ainsi recueillis aurait noyé l'analyse.

Nous avons veillé, suite au processus de transcription, à protéger l'anonymat des jeunes hommes qui ont participé à la recherche. Pour ce faire, nous avons remplacé leur nom par d'autres, puis nous avons évité de donner des détails qui pourraient révéler leur identité.

2.7 Analyse des données

Conduire une analyse peut se faire à partir de différents véhicules, ou outils, qu'on maniera selon une technique particulière sur des voies données. Inscrite dans une approche qualitative, la théorie ancrée possède des codes particuliers influant sur l'ensemble de cette conduite.

Tout d'abord, cette théorie requiert une analyse constante des données au fur et à mesure que progresse le chercheur à travers sa démarche de recherche. Dès les premières entrevues, les informations recueillies sont comparées, étudiées et classifiées de façon à questionner les présupposés initiaux, puis à éclairer les pistes nouvelles pouvant être

explorées. Ceci annonce une fluidité et une malléabilité des catégories, qui doivent être constamment révisées en fonction des données nouvelles qui sont colligées.

Manier et codifier le grand nombre de données qui s'offrent à la contemplation au fil des pérégrinations que commande une méthode qualitative peut toutefois être une tâche de grande ampleur. Pour faciliter le processus, nous avons fait appel au logiciel d'analyse qualitative NVIVO 2.0. Nous pouvions ainsi redéfinir plus aisément les catégories, de même que développer des articulations croisées entre elles. Le codage, de cette façon, pouvait respecter la richesse des sens possibles.

Si l'utilisation d'un logiciel d'analyse suscite encore quelques réserves parmi la communauté de chercheurs abonnés à l'approche qualitative, il faut rappeler que la création de catégories appartient toujours à la personne qui mène la recherche. C'est elle, ultimement, qui fait le travail d'interprétation (Silverman, 2000).

La création, la recreation et la redéfinition de catégories, cependant, exigent de manœuvrer délicatement entre le respect des significations qu'accordent les répondants aux choses, puis la volonté de les résumer et de les regrouper par l'abstraction, qui se trouve fréquemment empreinte de la grille d'analyse intériorisée que possède le chercheur. Afin d'éviter les écueils possibles, nous nous sommes efforcée de démarrer l'analyse à partir des catégories d'introduction, celles qui livrent les sens premiers qu'attachent les répondants aux hommes gais⁶¹. Une fois les bases relevées, nous en avons creusé chacune des ramifications, demeurant attentive aux catégories émergentes.

Notre guide de conduite, il faut le rappeler, n'est toutefois pas de tenter d'extirper des dénominateurs communs et universels, mais bien de *relever l'étendue ou la variation des possibles que contient chaque catégorie*. Sans prétendre à l'exhaustivité des positions rapportées, nous nous attachons à présenter l'ampleur des contrastes. Ensuite, si nous portons une attention particulière aux attitudes négatives à l'endroit des hommes gais, nous prenons soin de les situer au sein de l'ensemble des perspectives. Un souci de rigueur et d'exactitude

⁶¹ Il ne s'agit pas de relever, chronologiquement, ce que les répondants ont dit des hommes gais aux premiers instants de l'entrevue, mais bien de saisir les moments où ils résument leur position. De cette manière, nous évitons d'être limitée par la retenue que peuvent exprimer certains répondants au début de la rencontre.

ne permet pas de qualifier une tendance prononcée comme étant universelle ou de confondre «homophobie» répandue et «homophobie» ubiquitaire chez les garçons adolescents⁶². Bien que nous ne puissions attacher des proportions exactes à chacune des variations identifiées, il n'en demeure pas moins que l'existence d'un seul cas suffit à témoigner d'un possible et à déboulonner l'universalité prétendue d'un phénomène ou d'une règle⁶³. Ceci suppose que nous nous appuyions sur une posture épistémologique récusant le paralogisme populaire suivant lequel «l'exception confirme la règle»⁶⁴. Une telle affirmation mine l'entreprise de connaissance scientifique en offrant systématiquement une possibilité de fuite devant la critique, puisque tout contre-exemple allant à l'encontre d'une règle énoncée est alors facilement déconsidéré.

En ce sens, nous nous alignons avec les perspectives analytiques booléennes et les approches épistémologiques de la théorie ancrée. Les auteurs s'inspirant de celle-ci insistent sur l'importance capitale de la prise en compte des cas exceptionnels (*deviant cases*) faisant démentir une théorie et exigeant qu'on la redéfinisse (Becker, 2002; Glaser et Strauss, 1967; Silverman, 2000) :

Les analystes booléens se préoccupent peu du nombre de cas présents dans les différentes cellules de leurs tableaux. Si la théorie dit que «*les jeunes Noirs doivent être des drogués*», mais que certains ne le sont pas et que certaines femmes blanches d'âge mûr le sont, peu importe combien vous avez trouvé de cas pour chaque catégorie. Un seul cas est aussi efficace qu'une centaine pour démontrer que la théorie n'a pas pris en compte certaines possibilités importantes⁶⁵

(Becker, 2002, p. 300).

Cette prudence s'étend jusqu'à notre démarche de compréhension des attitudes négatives des garçons adolescents. Consciente de l'extrême difficulté de déterminer des *causes* à tout phénomène social (Becker, 2002), nous préférons en identifier les éléments

⁶² Encore faut-il rajouter la différence de degrés, puisque les attitudes des personnes n'ont pas la même ampleur ou intensité. .

⁶³ Tout au plus pourrions-nous affirmer que ce phénomène est «total moins un». Il y aurait alors lieu de s'interroger sur les conditions d'apparition d'une telle exception.

⁶⁴ Ce paralogisme repose notamment sur l'idée selon laquelle la règle a besoin d'exceptions pour être conçue. Non seulement s'agit-il d'une tautologie, mais plusieurs règles existent sans souffrir d'exceptions.

⁶⁵ Nous avons isolé l'affirmation en l'encadrant et en la mettant en italique afin d'éviter toute confusion sur ce que la théorie affirme.

constitutifs. Pour ce faire, nous nous attachons à noter non pas les modalités d'apparition des attitudes dites homophobes, telle que l'influence de pairs ou des parents, mais plutôt ses composantes nécessaires ou ce qui la sous-tend, conceptuellement. Nous avons donc porté une attention marquée aux prémisses ou aux majeures occultées sur lesquelles s'appuient les affirmations des jeunes. Exposant la pensée de Hughes, Becker (2002) explique l'utilité de la prise en compte des syllogismes effectués par les sujets que les chercheurs rencontrent :

[Hughes] a vu que certaines remarques racistes faisaient partie d'une argumentation logique incomplète. On pose une conclusion et on l'étaye d'une affirmation factuelle qui tient lieu de mineure dans un syllogisme dont aucune autre partie n'est jamais ouvertement ni entièrement exposée. Un simple exercice de logique vous révèle alors la majeure, telle qu'elle doit nécessairement se formuler pour que la mineure implique cette conclusion. Extraire la majeure cachée est ainsi la première ficelle qu'il nous apprend.

Mais il nous en apprend davantage. Il nous conseille de nous interroger ensuite sur ce qui rendait cette argumentation si convaincante et si difficile à réfuter lorsqu'elle était formulée de façon incomplète. (...) Ce que l'on découvrira de manière systématique (...), c'est que la majeure est si profondément ancrée dans l'expérience quotidienne des gens qu'elle ne nécessite aucune démonstration ni argumentation. De sorte que la seconde partie de l'analyse est plus *sociologique* que logique : elle vise à découvrir les schémas récurrents de la vie quotidienne qui produisent ce genre de certitude de bon sens, chez des gens qui ont les mêmes problèmes, les mêmes contraintes et les mêmes opportunités caractéristiques d'une situation sociale donnée.

(Becker, 2002, p. 238)

En somme, nous avons tenté de relever les richesses insoupçonnées des propos des garçons que nous avons rencontrés et ce, dans la diversité de leurs positions. Ceci implique de faire des incursions au cœur de notions de sens commun profondément ancrées et largement partagées. Nous en avons mesuré par la suite les trouvailles à la gamme des hypothèses et théories recensées dans le chapitre premier, et sous la rigueur des perspectives analytiques et épistémologiques qui nous animent.

CHAPITRE III

PAROLES ET PERCEPTIONS DES JEUNES

Cueillir le regard des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais est une entreprise délicate mais combien enrichissante. Le bouquet d'entrevues que nous avons conduites nous a fait apprécier l'éventail des couleurs et des nuances qui les habitent, et ce avec un degré de raffinement que nous n'avions jusqu'à ce jour pas connu.

L'art de l'entrevue est, comme nous l'avons précisé plus haut, un exercice qui combine flexibilité et rigueur et qui commande une sensibilité aux subtilités ainsi qu'aux sens sous-jacents qui circulent au sein des propos comme la substantifique sève. Dans le travail d'analyse puis d'écriture qui s'ensuit, il importe alors de rendre avec vivacité le portrait de ce bouquet, bien que nous en perdions quelques tonalités dans la construction des images et des catégories.

Dans l'optique de réduire au minimum la perte de nuances qu'occasionnent la reproduction, la sommarisation et, surtout, l'interprétation du réel, nous nous sommes d'abord appliquée à saisir, dans le matériau de nos entretiens, les surfaces immédiates, en proximité avec l'homme gai en tant que figure singulière. Par la suite, nous avons laissé émerger les subtilités de l'abstraction qui sont apparues d'abord avec la collectivité que sous-tend de facto l'existence d'une identité gaie chez les hommes homosexuels, pour aborder éventuellement la représentation de l'homosexualité ainsi que des modèles de genre.

Relever les éléments de corrélation liés aux différentes représentations sociales des gais chez les garçons adolescents suppose à la fois de regarder les principales teintes

saillantes et la variation des tons. Nous concentrer uniquement sur la couleur dominante des perspectives hétérosexistes tromperait l'œil et fausserait l'analyse des processus qui en rendent possible l'expression⁶⁶. À l'inverse, isoler la variété des tons dans toute leur complexité nous isolerait de l'analyse, rendant cette dernière trop fastidieuse.

Cet équilibre, nous tentons de l'atteindre tout en composant avec les méfiances et les malaises que peut susciter le sujet chez certains garçons adolescents. Sans nuire à la dynamique même de l'entrevue, ces petits malaises peuvent obstruer l'expression de certaines perspectives qui émergent goutte à goutte à travers un ensemble de propos. Bien les rendre nécessite alors, à l'occasion, la reproduction d'échanges complets entre la chercheuse et le répondant, plutôt que l'utilisation simple et ciblée de citations réduites.

3.1 Représentations de l'homme gai

Comme nous l'avons précédemment mentionné, l'analyse des attitudes des garçons adolescents à l'endroit de l'homme homosexuel doit procéder en premier lieu – par souci d'exactitude – de cette figure même. C'est d'abord cet objet d'étude que nous nous sommes donné et par conséquent nous devons laisser venir à nous les liens qui le composent de même que les affinités principales qu'il possède. Ainsi, les ramifications qui ont émergé au fil des entrevues, telles que la collectivité, le genre et l'homosexualité abstraite, sont explorées plus loin dans ce chapitre.

Il convient aussi de rappeler que nous avons sélectionné l'homme gai pour sa tangibilité et sa concrétude, bien que nous soupçonnions d'emblée qu'il ne se suffirait pas à lui-même pour sa compréhension, prenant consistance à partir de représentations sous-jacentes de l'homosexualité et des différences sexuelles. Pour les jeunes que nous rencontrons, les discours sur l'individu n'exigeaient pas autant de détours par l'abstraction que ceux sur l'homosexualité puisqu'il est davantage présent dans l'immédiateté des interactions ou des incarnations populaires du petit écran. L'accessibilité de l'expérience

⁶⁶ Nous pourrions, par exemple, verser plus aisément dans l'explication déterministe.

facilite la description et la richesse, à l'inverse de l'abstraction que peu ont eu l'occasion d'explorer.

En outre, l'homosexualité est un sujet généralement malaisé à aborder de front. Non seulement son évocation directe incommode-t-elle certaines personnes, mais elle place également le répondant dans une position précaire. En effet, avant d'avoir eu la possibilité de mesurer avec un minimum d'assurance la réception potentielle de la chercheuse à ses positions, il aurait à s'avancer sur un sujet sur lequel il est difficile de se prononcer sans émettre de jugement, qu'il soit considéré comme positif ou négatif. Or, la plupart des garçons adolescents ont suffisamment conscience de l'existence de perspectives et d'attentes fort diverses – sinon même conflictuelles – à propos de l'homosexualité pour faire preuve de prudence et de retenue (Korobov, 2004).

Si certains jeunes répondants s'engagent dans des descriptions sommaires, toutefois, nous ne pouvons immédiatement en conclure à des occultations savamment mises en oeuvre dans le but exprès de brouiller les pistes ou de protéger ses arrières. Qu'il s'agisse d'une forme de timidité, d'une volonté de ne pas être pris en défaut ou d'une intention de contrarier la chercheuse, l'accumulation des angles descriptifs et des comptes rendus laisse de toute façon éventuellement filtrer les jugements véritables ou les convictions profondes et inconscientes de la personne. Qui au détour des termes employés, qui au détour des passages soulignés et de ce qu'ils remuent en leur sein, les perspectives sous-jacentes émergent. Il en va de même avec ce que ces jeunes garçons estiment pertinent de rapporter, comment ils le connotent et comment ils justifient leurs réactions.

Atteindre ce niveau de lecture, cependant, ne peut être réalisé avant d'avoir pénétré les premières couches de sens qui couvrent l'immédiat de la relation avec le personnage de l'homme gai. Avant toute chose, il importe de dresser la cartographie des lieux et d'en reconnaître les principaux découpages. C'est ainsi que nous entamons l'analyse de notre matériau par les perspectives globales sur les hommes gais, par les entrées en matière et les résumés qui les situent dans l'espace social. Par la suite, nous pouvons préciser ces découpages en explorant les figures importantes qui émergent, notamment l'efféminé, puis en

nous approchant du vécu des répondants par le biais des interactions qu'ils ont connues avec des hommes gais.

L'individu se liant davantage à l'expérience personnelle, nous étudions différentes situations de proximité. Il est ainsi possible de savoir comment le type de lien et ce qu'il engage nuance la perception des hommes gais. Au-delà de la relation générale, nous faisons intervenir la relation d'amitié avec un homme gai, puis une autre avec un homme gai présentant un comportement efféminé. Et finalement, achevant ce parcours de la proximité, nous proposons une mise en situation dans laquelle le répondant reçoit des compliments de la part d'un autre jeune homme. Bien qu'hypothétiques, ces propositions devraient par leur concrétude et leur charge faciliter une production discursive riche et porteuse.

3.1.1 Les perspectives générales

Les perspectives générales sont celles qui résument les positions vis-à-vis des hommes gais. Elles couvrent à la fois les dispositions globales par rapport au sujet et les justifications saillantes qui sont invoquées pour les marquer et les expliquer. Comme nous le voyons tout au long de ce chapitre, ces justifications reposent sur des prémisses prenant naissance au sein de représentations spécifiques.

Pour arriver à une compréhension de ces dernières, il faut en tout premier lieu dégager la gamme des dispositions. Bien qu'il soit impossible de situer avec précision chaque répondant sur un axe de «positivité/négativité», nous pouvons reconnaître des positions générales. Ainsi, une constance dans les perspectives positives à l'égard des hommes gais nous permet d'attribuer à un répondant une disposition générale favorable, tandis que l'inverse nous invite à le situer dans une position négative.

Une fois que les principales dispositions ont été isolées, il est possible de se pencher sur les justifications majeures qui les construisent. Nous voyons alors parmi elles quels sont les référents communs qui émergent et de quelle façon ils s'agencent entre eux. Nous n'effectuons toutefois pas, à ce stade, d'analyse approfondie, préférant cumuler les données plutôt que de verser dans l'interprétation hâtive. Les éléments recueillis dans cette section

donnent surtout une direction à la démarche de précision que nous développons au cours de ce chapitre.

L'exploration des données, quant à elle, s'effectue avec quelques variantes mineures. Dans certains cas, les perspectives générales s'annoncent d'elles-mêmes, les jeunes balisant spontanément le terrain de leurs positions, qu'ils nous partagent sans réserve. Chez d'autres, par contre, elles transparaissent discrètement à travers leurs propos, soit dans leur globalité ou émergeant de passages définis. Lorsque nécessaire, nous sélectionnons alors les extraits en fonction de leur fidélité à l'idée globale que véhicule le répondant.

Tout d'abord, en étudiant l'ensemble des textes, nous nous apercevons que la grande majorité des garçons rencontrés éprouvent un minimum de malaise ou de réserve devant les hommes gais. Ces derniers revêtent un caractère d'étrangeté dans la mesure où – à différents degrés – ils sont des figures situées à l'extérieur de la familiarité et viennent bouleverser certains repaires communs. Les dispositions, néanmoins, sont de tout ordre. Certaines sont plus saillantes que d'autres, mais une vaste gamme de possibles est présente. Nous retrouvons donc à un extrême une positivité affirmée tandis qu'à l'autre, une négativité complète. Entre les deux se tendent des dispositions mitigées de diverse nature, plus nombreuses que les deux pôles.

Bien entendu, ces pôles identifiés ne représentent pas des absolus. Nous savons que certaines dispositions peuvent s'inscrire au-delà des cadres établis par la variété interne de notre échantillon, mais elles sont moins fréquentes en nombre⁶⁷. Qui plus est, le «positif» et le «négatif» se croisent chez le répondant plus souvent qu'ils ne se détachent.

Tel que mentionné précédemment, quelques dispositions sont présentes chez des individus seuls de notre échantillon (N=1). Ceci ne réduit pas pour autant leur valeur heuristique, puisqu'elles représentent un possible concret. Comprendre les conditions qui les actualisent permet de savoir à quel point leur incidence peut varier.

⁶⁷ Notre expérience au sein du GRIS nous a mis en contact avec des jeunes souhaitant la mort des personnes homosexuelles. Cependant, ils sont peu nombreux et aucun des jeunes que nous avons rencontrés pour la présente recherche de thèse n'a exprimé une telle position.

En entamant d'abord avec l'extrême positif de l'axe des dispositions, nous retrouvons ce jeune homme qui professe une ouverture générale aux hommes gais ainsi qu'à l'homosexualité. Ainsi, à une question lui demandant s'il avait toujours des questions en tête concernant l'homosexualité suite à une rencontre avec le GRIS-Montréal, il répond :

Bin non. Pas vraiment parce que mon cousin, bin avant on était plus proche pis y'habitait proche aussi, pis là souvent on jasait. Pis t'sais, y nous expliquait, c'est sûr que j'avais pas vraiment eu de questions par rapport à ça, t'sais. Moi l'homosexualité, pff, c'est comme n'importe quoi là... peut-être le fait d'avoir un homosexuel dans ma famille, mais...t'sais, c'est comme du vent, ça passe.

(Philippe)

Les hommes gais ne se démarquent pas comme «étranges» chez ce répondant. Ils s'inscrivent dans le connu et le banal du quotidien, passant comme le vent sans se heurter aux aspérités d'un malaise. Le sens de cette banalité se précise lorsqu'on étudie l'ensemble de ses affirmations, où le contact répété avec des manifestations généralement considérées comme perturbantes de la culture gaie – ici la performance drag queen – est apprécié et dépouillé de toute marque d'inconfort. Il ne s'agit donc pas d'un détachement ou d'une indifférence dénotant une appréciation de la distance séparant l'émetteur de l'individu homosexuel⁶⁸, mais bien d'une forme d'intégration de sa réalité dans la vie de tous les jours. Or l'absence de barrière est un signe de positivité, car elle correspond à une volonté d'accueil de ce qui est considéré comme valable d'être reçu – ou exploré.

En fait, le répondant lui-même justifie sa banalisation de l'homosexualité par la présence d'un homme gai au sein de sa famille. Derrière cette explication se profile une certaine conscientisation du fait que la proximité réduit le caractère d'étrangeté et facilite les rapports. En affirmant que les attributs d'autrui sont comme n'importe quoi, on suppose que ce dernier ne s'écarte pas du monde connu et de ses règles du vivre ensemble.

La disposition positive de ce répondant se signale également par la ponctuation constante de ses propos par des appels à la compréhension des réalités homosexuelles et par la désapprobation des préjugés qu'il observe autour de lui. En parlant de sa tentative d'inviter un ami au spectacle de drag queen de son cousin, il déclare :

⁶⁸ Comme l'eut traduite une affirmation semblable à la suivante : «Moi les gais ils ne me dérangent pas, ils font ce qu'ils veulent, c'est de leurs affaires.»

(...) un moment donné y'avait des places pis y voulaient avoir plus de monde. Faique j'en ai invité un, un moment donné, pis là lui y'était vraiment là, le macho parfait là, pis y dit : «ah tu penses que je vais aller voir un show de fefi! » (Ton: 'protestation' tournée en dérision), [puis je lui réponds :] «C'est pour le fun là, y te mangeront pas! Y vont pas te toucher là, pis paf tu vas virer gai!». Mais, c'était plus genre «ok t'sais, ton cousin y'est gai...» mais oublie ça, je l'aurais jamais fait rentrer là-dedans, y'aurait jamais voulu.

(Philippe)

En fait, non seulement dénonce-t-il certains mythes reçus, mais nulle part n'exprime-t-il de récriminations à l'endroit des hommes gais. La figure de la tapette et de l'efféminé est absente de son discours et il ne cite aucun comportement comme source d'agacement. En fait, sa seule critique s'exprime lorsqu'il est sollicité au sujet de la parade gaie et il la réserve aux marques de nudité affichées par certaines personnes.

Finalement, le champ lexical qu'il emploie pour exprimer ses positions se distingue sensiblement de celui des autres répondants, dénotant, comme nous l'avons vu plus haut, une proximité avec le sujet : «c'est comme n'importe quoi là», «c'est comme du vent, ça passe», ou encore, plus loin dans le texte, «Moi sans joke, à cause de mon cousin t'sais j'ai quand même... c'est devenu banal à' fin l'homosexualité, c'est comme pareil t'sais à un lapin, tu vois un lapin passer ou deux lesbiennes ou deux gais qui s'embrassent, ça change pas rien.». Ainsi, des expressions courantes comme «y font leurs affaires», «y sont bin corrects» ou encore établissant le normal comme référent de l'hétérosexualité et du conventionnel féminin ou masculin ne font pas partie de son discours.

Ceci ne nous permet pas de conclure, évidemment, que ce répondant ne possède aucune perspective hétérosexiste. Toutefois, cet exemple illustre un possible qui se trouve au-delà des dispositions mitigées et négatives que l'on attribue généralement aux garçons adolescents. En d'autres termes, les jeunes hommes ne sont pas tous irrémédiablement «homophobes» à l'endroit des hommes gais. La question qui demeure, maintenant, est de savoir si certains le sont intrinsèquement, comme le prétend un certain discours naturaliste.

Si nous plongeons dans ces dispositions que nous qualifions de mitigées, nous remarquons aussitôt qu'elles se modulent. Bien qu'elles se reconnaissent toutes par l'absence de rejet systématique des hommes gais, elles ne présentent pas chacune le même degré

d'ouverture. Les répondants, dans leur ensemble, tentent d'éviter l'exclusion globale en affirmant des positions nuancées. Ainsi, ce ne sont pas tous les hommes gais qui sont la cible de leurs critiques, mais bien certains d'entre eux qui dépassent les bornes de ce qu'ils estiment «raisonnable».

La plupart du temps, l'annonce de nuances précède ou intervient dès la formulation des premières critiques. Dans des cas donnés, il y a même création de figures distinctives permettant de bien isoler les gais fautifs des gais acceptables. Toutefois, peu importe le degré de cristallisation de ces personnages, les critères récurrents de l'irraisonnable se résument aux trois suivants : la présence de comportements efféminés, la volonté de visibilité et les démarches de revendication. Ces justifications d'une disposition mitigée ne se présentent cependant pas toujours de façon conjointe, certains répondants ne faisant allusion qu'à un seul ou à deux d'entre eux. Qui plus est, leur articulation propre varie d'un à l'autre.

Pour comprendre la richesse des positions mitigées, observons d'abord les propos d'un répondant énumérant les trois critères :

(...) y'a des gais genre «norm-», bin qu'y'ont d'l'air «normal» comme tout le monde, comme toutes les gars, pis les gais comme moi j'appelle les gais «tapette». Genre ça, euh «fif», t'sais des gars qui vont marcher pis qu'y vont se comporter comme une fille. Eux ça m'énervé un peu plus, c'est eux que j'aime pas là, c'est eux qui essaient trop de le montrer à tout le monde, alors qu'on sait que dans société 'a vient juste de commencer... bin ça fait pas longtemps que c'est accepté les gais, bin les g-, l'homosexualité pis eux sont toujours en train d'essayer «awhon» (bruit de séduction) comme ça t'sais genre en train de se déhancher pis de faire comme les filles. Ça c'est plus énervant, t'sais tout le monde sait qu'y'a du monde qui accepte pas encore ça... faique quand c'est un peu discret pour l'instant, peut-être plus tard que ce sera plus accepté par la société. Tu feras ce que tu veux, mais maintenant y'a du monde qui le prennent encore pas pis eux sont toujours en train de vouloir plein d'affaires là, genre le mariage t'sais plein d'affaires que... T'sais ok peut-être pas maintenant mais attends après un... ok le monde veulent pas encore mais attends que la société s'adapte un peu plus pis soit plus habituée mais... C'est ça qui m'énervé les gais qui veulent trop d'affaires genre. Ça, ça m'énervé plus. Mais un gai en tant que tel ça me dérange pas. Y font ce qu'y veulent, c'est pas mes affaires.

(Liam)

Une réponse à une question sur le paraître gai glisse vers une typologie commentée, distinguant l'homme gai «normal» de la «tapette» ou – alternativement – du «fif». Liam nous offre deux personnages relativement cristallisés. Alors qu'il ne décrit que très peu le premier,

il définit davantage le second et élabore sur les raisons des sentiments qu'il manifeste à son endroit. Dans ce passage, les attributs qu'il reproche au gai «tapette» sont les trois suivants :

- 1 - « [va] se comporter comme une fille»,
- 2 - «c'est eux qui essaient trop de le montrer à tout le monde»
- 3 - «eux sont toujours en train de vouloir plein d'affaires»

Liam établit un lien nécessaire entre l'efféminement et le désir de montrer à tout le monde qu'on est homosexuel. Ainsi, le comportement féminin n'est autre qu'une volonté de se démarquer, le déploiement d'une série de gestes calculés. Il suppose à l'inverse que le gai «normal» est non-efféminé en vertu du fait qu'il n'essaie pas de se montrer, qu'il demeure «comme tous les gars» et s'abstient de faire usage des codes gestuels qui le distingueraient comme gai/efféminé. Dans l'immédiat, sa conception de la visibilité se limite au paraître, excluant le dire et l'agir affectif qu'un gai non-efféminé pourrait tout de même employer en principe en s'annonçant comme homosexuel ou en embrassant un autre homme. Ce sont donc strictement les «tapettes», tel que manifesté par le *eux*, qui «essaient trop de le montrer à tout le monde».

La démesure du gai «tapette» ne s'arrêterait toutefois pas là. Suivant le fil du *eux*, Liam leur attribue aussi la poursuite de revendications déraisonnables ou excessives, illustrée par un «toujours en train» et un «plein/trop d'affaires». Par effet miroir, cette représentation de l'homme gai «tapette» renforce l'image d'un gai «normal» vivant dans la discrétion, s'accommodant de l'état d'attente qu'exige une population éprouvant le besoin de prendre son temps avant d'accepter l'homosexualité et de s'habituer à la présence de personnes gaies et lesbiennes en son sein.

En somme, les trois critères de l'irraisonnable sont concentrés à l'intérieur du seul personnage de la «tapette», les uns découlant des autres dans une logique globale de la visibilité.

Cette création de personnages est présente chez d'autres répondants, mais elle n'est pas nécessairement aussi figée. Chez Thomas, les hommes gais «classiques» ou «normaux» font face aux «fifs», mais les particularités et les contours de ceux-ci, alternativement désignés

comme «eux-autres», demeurent flous. Dans le passage suivant, nous voyons que ces autres se qualifient davantage par leurs gestes, soit la démonstration «ridicule» ou l'efféminement :

Qu'est-ce que tu penses des personnes qui sont gaies, enfin plus spécifiquement des hommes gais?

Bin ça me dérange pas les gais là euh... mettons pas classiques là, mais t'sais comme nous-autres là. Mais si je regarde la parade gaie, je trouve ça un peu ridicule là. C'est pas parce que t'es gai que t'es obligé de te mettre tout en cuir. Moi c'est juste ça m'écoeure. Je suis sûr que la plupart des gais euh t'sais mettons norm-, pas normal là mais on s'entend là, doivent trouver ça autant... En tout cas bin, j'en connais pis eux autres y trouvent ça ridicule là. T'sais c'est un show là, c'est bin beau c'est un show mais quand même ça donne un aperçu euh, j'sais pas là assez euh... y disent qu'il faut s'ouvrir à eux-autres mais c'est pas en choquant le monde qu'on va euh. Moi ça me choque pas particulièrement je trouve ça juste bizarre là t'sais. La grosse moustache, la petite calotte de cuir...

Donc c'est surtout ceux avec la petite calotte de cuir puis la grosse moustache...

Mouais bin c'est ça là. Mais y peuvent être bin correct là. C'est juste, monte pas sur un autobus en train de danser là t'sais. Parce que dans le fond gai c'est pas ça pantoute là. Ça, c'est autant que les intéros (sic). Yen a qui aiment ça s'habiller en cuir, mais ils montent pas sur un autobus en cuir. En tout cas, j'sais pas...

Un gai normal ce serait quoi dans la vraie vie?

Bin t'sais quelqu'un comme toi pis moi là. C'est juste que... j'sais pas là moi je crie pas sur les toits non plus que je suis hétéro ou quoi que ce soit là. J'garde ça pour moi. Bin t'sais quelqu'un de normal dans le fond c'est un gai mais c'est juste pas euh... moi c'est l'habillement ou le... (Le répondant fait un geste avec ses mains, cassant ses deux poignets à la manière efféminée) [qui me dérange] t'sais.

(Je répète le signe)

Ouais. T'sais c'est pas parce que t'es gai que t'es obligé d'être comme ça ou euh quoique ce soit là. Bin t'sais quoique ya des gars hétéros qui sont efféminés aussi là, mais en tout cas, tu comprends ce que je veux dire là. C'est un peu...

(...)

J'sais pas là, tu veux t'intégrer arrête de, de te revendiquer ou je sais pas quoi là. On est pu en, t'sais maintenant on va avouer qu'à Montréal en 2005 y'a pu vraiment d'homophobie...

(Thomas)

Nous retrouvons encore chez ce répondant la désapprobation de l'efféminement puis de la volonté de rendre visible et de revendiquer. À la différence de Liam, cependant, ces traits ne sont pas immédiatement attribués à un profil unique ou étanche d'homme gai. Il y a un espace d'équivoque, de tension et d'ambiguïté au sein du type gai non-«normal» qui reconnaît, par exemple, une volonté de visibilité à des hommes non-efféminés tels que les cuirs. Qui plus est, si nous examinons l'ensemble de ses affirmations, les porteurs de revendications ne sont pas strictement associés aux efféminés, mais à un profil général d'homme gai. Les hommes gais efféminés, ici, ne possèdent pas l'exclusivité sur l'irraisonnable, bien qu'ils soient invariablement témoignages d'excès de même que les principaux récipiendaires de sa désapprobation.

Ce répondant se distingue également du premier par l'emploi de nuances additionnelles. Aimer s'habiller de cuir et se comporter de manière efféminée existe à la fois chez les hommes gais et les hétéros. Sous la forme de «les hétéros aussi... mais», ces nuances affirment la reconnaissance d'une complexité avec laquelle le répondant compose pour émettre ses jugements.

La référence à l'hétérosexualité est plus soutenue ici. À la mention de l'importance de ne pas troubler l'ordre social : «c'est pas en choquant le monde qu'on va...», un principe d'équivalence est ajouté, sur lequel on appuie une bonne part de son raisonnement. Les barèmes établis et respectés par la majorité hétérosexuelle doivent s'étendre aux homosexuels : les personnes hétérosexuelles ne montent pas sur des autobus habillés de cuir, par conséquent les homosexuels doivent s'en abstenir; elles ne crient pas sur les toits qu'elles sont hétérosexuelles et préfèrent «garder ça» pour elles, les homosexuels devraient donc faire de même. L'équivalence se présente comme une équité, présumant une similitude des contextes ainsi qu'un équilibre des pouvoirs entre la majorité hétérosexuelle et la minorité homosexuelle⁶⁹.

Le gai de type «normal» ou «classique», donc, respecte les barèmes établis. Il est acceptable puisqu'il est «comme toi pis moi» ou «comme nous-autres». Il est vrai et

⁶⁹ La visibilité, notamment, est au cœur des rapports différenciés de pouvoir. L'hétérosexualité n'a pas à être annoncée puisqu'elle occupe la place de l'Universel. S'abstenir de se nommer hétérosexuel puis s'abstenir de se nommer homosexuel n'ont pas la même incidence.

authentique là où l'efféminé est feint et artificiel, soit volontairement différent : «c'est pas parce que t'es gai que t'es obligé d'être comme ça». En rappelant à quelques reprises l'existence ou la véritable nature du gai, Thomas se positionne à la fois comme personne informée et ouverte, ce qui pourrait être le fruit de ses interactions avec quelques hommes gais pour lesquels il a travaillé. Son emploi de l'affirmation «parce que t'sais dans le fond, gai c'est pas ça pantoute là» fait effectivement écho au discours de sensibilisation de la communauté gaie. Par contre, il est possible que ces ponctuations servent à alléger les jugements qu'il formule par la suite, par crainte de paraître sévère ou étroit d'esprit.

Les jugements ou les perspectives générales sur les hommes gais ne se fixent pas uniquement sur une caractérisation intérieure, distinguant les personnes les unes des autres. La division entre gais acceptables et gai non-acceptables s'articule également sur le mode de l'individu et du groupe, comme chez ce répondant dont nous avons fait contraster les perceptions qu'il a de son cousin gai lorsqu'il est seul, puis accompagné d'autres hommes gais :

Non mais ça. Y'est pas efféminé pantoute. Euh, j'veux dire, tu le rencontres, tu vas pas savoir tout suite qu'y'est gai si on veut. Pis y'était bin correct là, oui.

(...)

Bah, c'est pas mal... Je me dis que c'est leur affaire. Mais moi je dirais, j'ai remarqué de quoi, c'est quand y sont tout seul, 'sont bin corrects, mais quand y sont une gang, y vont montrer plus «regardez-moi j'suis gai», t'sais, «respectez-moi pour ça». Pis même que ça, ça m'agace pas mal là, [c'est] pas mal sûr que... Tout seul, un gai, j'peux... Bin mon cousin je prends comme exemple encore... y'avait un party de Noël y'était venu avec deux de ses amis pis y'était pas mal euh... On le voyait là qu'y venait plus efféminé genre, y voulait montrer que y'était... C'est ça, la manière... comment je dirais, y voulait montrer qu'y'était gai pis qu'y fallait le respecter comme ça. Mais j'trouve qu'y le montre pas vraiment de la bonne façon... en tout cas...

(Alexandre)

Chez Alexandre, c'est le groupe qui, principalement mais non exclusivement, catalyse l'excès⁷⁰. Le correct et non-acceptable peuvent coexister chez une seule et même personne, l'un prenant préséance sur l'autre suivant la forme des interactions. Ainsi, un cousin pourtant

⁷⁰ Il fait spontanément intervenir la dynamique de groupe à une question l'interrogeant sur ses perceptions des hommes efféminés, soulignant ainsi l'importance qu'elle revêt à ses yeux. Toutefois, certaines de ses affirmations ultérieures indiquent qu'il peut aussi concevoir l'excès chez une seule personne.

«pas efféminé pantoute» et donc «bin correct là» deviendrait efféminé et agaçant au contact d'autres hommes gais.

En interrogeant les jeunes garçons sur leurs perceptions des hommes gais, nous voyons émerger un personnage additionnel mais incontournable qui est le collectif. À cette seconde entité correspondent des représentations propres, qui nourrissent en retour celles de l'individu homosexuel masculin. Toutefois, la collectivité gaie n'occupe pas le même espace chez chacun d'entre eux, ni ne se qualifie de la même façon. Chez Alexandre, elle est particulièrement visible et se fait attribuer des propriétés négatives.

Les excès prennent encore une fois la forme de l'efféminement, de la visibilité «regardez-moi j'suis gai» et de la revendication «respectez-moi pour ça». Et comme chez Liam, l'efféminement se présente comme une stratégie employée délibérément dans le but de se montrer gai à la face du monde et de réclamer le respect. Bien que le degré de revendication évoqué par Liam soit plus politisé, dans un cas comme dans l'autre les répondants réagissent à une demande de reconnaissance, qu'ils jugent tous deux déraisonnable.

Ne «pas savoir tout de suite» qu'un homme est gai est considéré comme positif. L'invisibilité est appréciée et porteuse d'interactions harmonieuses. En contrepartie, l'efféminement, qui pour eux serait le premier révélateur de l'identité gaie, agace profondément. Or, en attribuant principalement, sinon exclusivement, ce trait aux hommes homosexuels, une situation tendue et contradictoire se crée où le gai acceptable est «non-gai».

Plusieurs jeunes partagent cette perspective où l'efféminement, voie royale du paraître gai, indispose et déplaît. Bien qu'ils n'y adjoignent pas tous la visibilité et la revendication dans leur critique, tout critère déplaisant ou excessif est perçu comme artificiel et superflu. Cette artificialité, en principe, heurterait un certain idéal du vivre ensemble présent chez ces garçons. Il conviendrait selon eux que les hommes gais s'y accordent par respect.

À ces trois justifications les plus visibles de dispositions mitigées s'en ajoutent parfois d'autres, plus discrètes, qui ne sont offertes qu'occasionnellement. Elles n'émergent

d'ailleurs pas simultanément avec les perspectives générales, mais les suivent plutôt à la traîne. Avec le répondant suivant, par exemple, nous ne sommes témoin de l'apparition de critiques qu'une fois que nous lui demandons ce qui, d'après lui, motive certaines personnes à ne pas aimer les hommes homosexuels. Il joint alors sa voix à celles des autres, telles qu'il les imagine et les rapporte. À la première question, pourtant, rien de tel ne se dégage encore :

Bin oui, mais ça me dérange pas trop parce qu'y'a du monde gai autour de moi. Mon oncle y'est gai. Ça me dérange pas, y'est tout le temps là, y'a son chum pis...

(...)

Y'a du monde qui sont contre ça là parce que, comme moi là, t'sais moi j'ai pas beaucoup euh... j'perçois mal les relations sexuelles entre euh... hommes... Y'a du monde que ça doit totalement dégoûter pis qui doivent en être contre totalement là.

(...)

Un gars pis un gars ça marche pas.... Question de principe.

Pis le principe ce serait?

Ce serait homme-femme, pis femme-homme.

(Étienne)

Sa première réponse le présente comme une personne relativement confortable devant les hommes gais, bien que l'utilisation d'un «*dérange pas trop*» laisse entrevoir quelques zones d'ombre. Tout comme Philippe, qui se distingue par sa disposition positive, il justifie sa position par la présence de personnes homosexuelles dans son entourage.

Sans compromettre un certain degré de confort, ses déclarations ultérieures précisent les tons feutrés de la première. En réalité, non seulement perçoit-il mal les relations sexuelles entre hommes parce qu'elles le dégoûtent⁷¹, mais également parce qu'elles «ne marcheraient pas». Par contre, ces justifications ne sont que très peu explicitées. Il centre d'une part le dégoût sur la relation anale, son évocation suffisant apparemment à elle-même : «Ça le dit: 'pénétration anale' là... ça me laisse euh... spécial». On y trouve là toute la force de notions de sens commun. C'est au cœur de telles perspectives, d'ailleurs, que certaines postures théoriques reconnaissent volontiers des élans déterministes conditionnant un dégoût primaire

⁷¹ Quelques passages se trouvant ailleurs dans le texte confirment qu'il partage également le dégoût qu'il évoque chez d'autres.

des relations sexuelles de même sexe (Bradshaw, 1999). Bien que le principe de complémentarité homme-femme soit brièvement décrit plus que nommé, il s'impose à la compréhension comme étant celui du «naturel».

L'influence de ces conceptions sur sa perception de l'homme gai «normal» est à déterminer. Comme les autres répondants présentant des dispositions mitigées, il identifie certains excès qui confèrent un caractère déraisonnable à qui les pratique. Cependant, sa représentation de la sexualité homosexuelle masculine de même que son paradigme du naturel s'appliquent à tous les hommes gais, indépendamment des comportements qu'ils adoptent.

En ce qui concerne l'ensemble des répondants possédant des perspectives mitigées, les hommes gais qui ne sont pas l'objet de critiques ne jouissent en fait pas tous du même espace de permissivité. Comme nous le verrons au cours des sections suivantes, le «normal» a une géométrie variable, la visibilité des signes d'affection étant admise par certains et condamnée par d'autres. La place de ces «bons» hommes gais dans le discours, également, n'a pas la même saillance. Tantôt ils sont très présents, tantôt ils ne sont évoqués qu'en contrepartie aux critiques. Dans ce second cas, les répondants semblent en fait désirer afficher une disposition plus «positive» que celle qu'ils possèdent réellement, dans le but possible d'éviter les réprobations d'usage que reçoivent les personnes considérées comme «fermées d'esprit»⁷².

Cependant, au-delà des nuances propres aux dispositions mitigées, certains se dispensent de présenter un personnage incarnant le raisonnable pour refuser d'emblée tout homme gai. Chez Simon, par exemple, tout agir gai est non-acceptable puisque l'homosexualité est intrinsèquement problématique et fautive devant Dieu : «c'est comme,

⁷² Cette crainte de paraître sévère ou étroit d'esprit se confirme régulièrement dans le texte par des hésitations dans l'emploi du terme «normal», par des oscillations devant l'expression de certaines critiques – par exemple lorsqu'on affirme tantôt d'une chose qu'elle énerve, tantôt qu'elle ne choque pas – et par une réticence à expliciter certaines positions avec des phrases comme : «en tout cas, tu comprends ce que je veux dire». Cette dernière est d'ailleurs souvent employée suite à la prise de conscience ou à l'impression qu'un raisonnement n'est pas aussi solide et logique que présumé, dans l'espoir que l'appel au sens commun suffira. Avoir peur que les failles de raisonnement soient exposées témoigne à la fois d'une crainte que nos facultés de jugement paraissent déficientes, mais également que l'affirmation elle-même révèle un préjugé.

c'est, c'est contre les principes de Dieu d'être gai». En d'autres termes, être gai excède immédiatement les cadres de l'acceptabilité.

En outre, l'artificialité dépasse ici l'efféminement pour englober les sentiments homosexuels eux-mêmes. À une question sur ce qu'il aimerait demander à un homme gai il répond :

Pourquoi c'est son choix d'être comme ça. T'sais genre. Dieu y'a dit «multipliez-vous» pis toute, mais eux, y font le contraire de t'ça pis... C'est ça. Mais t'sais, j'vois pas comment tu peux aimer une personne du même sexe que toi. T'as peut-être été influencé, pis là t'as décidé de devenir comme ça là...

(Simon)

Alors que certains répondants voient les comportements efféminés comme des marques délibérées d'affront social, celui-ci fait de l'identité du sujet gai⁷³ et de tout agir homosexuel – même invisibles et secrets – une forme de désobéissance à Dieu. L'affront que les homosexuels commettent à son égard en refusant de se multiplier est une justification de la disposition négative de Simon. Bien qu'elle touche directement le religieux, elle s'appuie également sur le paradigme du naturel, qui trouve à la fois son expression dans les sciences et les discours religieux. Enfin, les pressions sociales poussant vers l'inclusion ne pèseraient pas sur ce répondant avec autant de poids que le système de croyances qui s'y heurte – du moins en ce qui concerne l'orientation sexuelle.

En somme, les perspectives générales et immédiates sur les hommes gais connaissent bien certaines tendances fortes, mais elles couvrent un éventail élargi de dispositions, passant de l'acceptation générale à la désapprobation totale. Toutes ces perspectives supposent un degré et des zones de confort différents, illustrés par l'élongation du tracé entre l'acceptable et le non-acceptable ou le raisonnable et l'excessif. Les justifications invoquées varient, mais quelques-unes reviennent avec une certaine constance, notamment celles de l'efféminement, de la volonté de se visibiliser, de la revendication, et de la connaissance d'une personne gaie. Cependant, il est possible que d'autres demeurent dans l'ombre, n'étant avancées que dans des contextes donnés ou devant des interlocuteurs particuliers. Ce pourrait être le cas, tout particulièrement, des relations sexuelles anales et du paradigme du naturel.

⁷³ Interprétée ici comme une volonté de se considérer comme attiré émotionnellement et physiquement par des personnes du même sexe.

Également, l'ensemble des perspectives partagées par les jeunes hommes indique que l'individu ne peut devenir sujet sans être projeté dans une interaction avec le soi et le social. Comprendre les attitudes à l'endroit des hommes gais nécessite donc consécutivement de s'ouvrir à celles que se font les jeunes adolescents de la collectivité gaie.

Les grandes lignes étant établies, il est possible maintenant de plonger plus avant dans l'analyse des catégories construites. Celle qui est la plus saillante est sans contredit l'efféminement, à laquelle sont liées les autres catégories corollaires de la visibilité gaie et de la revendication. Nous explorons ces deux dernières dans la section abordant la collectivité gaie.

3.1.2 La figure de l'efféminé

Comme l'efféminement est présent à l'esprit de la grande majorité des répondants que nous avons rencontrés, il convient d'y porter une attention plus soutenue. S'incarnant dans la figure individuelle de la «tapette», nous l'abordons, au préalable, dans la section de l'homme gai. Nous y reviendrons néanmoins dans quelques sections ultérieures.

De la même manière que pour l'étude des perspectives générales, nous dégageons dans un premier temps, la gamme des dispositions existantes à l'endroit des hommes efféminés, puis nous procédons ensuite à leur analyse en relevant l'éventail des justifications et des rationalisations employées pour les expliquer. Nous raffinons alors progressivement la compréhension de cette figure.

Encore une fois, le degré des dispositions connaît une très grande variation. Certaines sont positives alors que d'autres, à l'inverse, se présentent comme très négatives. Bien que non universels, le malaise et la désapprobation sont des positions courantes. Les propos les plus négatifs de notre échantillon se résument d'ailleurs à ceux des répondants suivants, à qui nous avons demandé comment ils réagiraient si un homme adoptait des comportements efféminés à ses côtés :

J'pense, je le pousserais.

(Joël)

Brève, la réponse du jeune homme est prononcée sur un ton d'agacement et de frustration. L'anticipation de geste violent, qui n'est pas légère, le situe à un pôle nettement négatif. L'efféminé déplaît clairement. Dans le même ordre, nous retrouvons l'affirmation de cet autre jeune homme :

Ah si y'aurait été vraiment efféminé moi ça m'énervait. J'me tiendrais pas près parce que j'sais que dès qu'y me ferait quelque chose j'me frustrerais là, parce que je me frustre facilement pas mal, faique j'sais que si genre y me ferait chier quelque chose j'aurais envie de le battre. Bin, pas nécessairement le battre à cause de ça (...)
(Liam)

D'autres adolescents ont des positions plus ambiguës. Dans le cas suivant, les hommes efféminés éveillent l'amusement ou le rire. Seulement, il n'est pas très clair si le répondant n'ose exprimer ses réserves par crainte de paraître dépassé. Qui plus est, le rire peut signaler l'appréciation comme il peut traduire le mépris et le ridicule

Toi tu vois ça comment les gais qui sont plus efféminés?

Efféminés? Bin, je trouve ça juste plus drôle que les gais normaux. C'est juste ça.

Quand tu dis «je trouve ça drôle», c'est qu'est-ce que...?

...Bin oui c'est juste que ça me fait rire moi, «Tss... arrête, c'est pas drôle!» (Prononcé avec un accent pointu, mime le poignet cassé).
(Julien)

En se basant sur l'ensemble des affirmations de Julien, nous pouvons avancer qu'il ne s'agit pas d'un mépris prononcé. Cependant, la connotation exacte demeure incertaine. Nous avons bien essayé d'obtenir des précisions quant au sens qu'il attribuait à «drôle», mais sans succès. Une chose est sûre, c'est que les hommes efféminés ne suscitent pas d'animosité particulière ni ne reçoivent de menace d'agression physique.

À noter par ailleurs la présence d'un continuum du drôle. Les efféminés sont *plus* drôles, donc les gais «normaux» le sont déjà. Comme nous pouvons supposer que le répondant ne considère pas que les hétérosexuels – et lui-même par extension – sont dépourvus d'humour, le sens rattaché à drôle pourrait s'approcher de celui de bizarre, d'étonnant, d'inhabituel ou d'amusant.

Illustrant la complexité du drôle, le répondant suivant se situe quant à lui dans une position plus positive que le précédent. En sélectionnant la drag queen pour l'incarnation appuyée et excessive de l'efféminement⁷⁴ qu'elle représente aux yeux d'une partie de la population, nous mesurons l'aune d'un confort possible :

Bin c'est sûr, t'sais ça frappe là. C'est comme n'importe quoi. Quand tu vas voir pour la première fois là. T'sais tu vois ton cousin en fille (rires). T'sais, c'est pas toujours évident. Mais y'en a que c'est vraiment là, ça paraît pas pantoute que c'est un gars. Maquillée pis toute habillée là, pis là quand 'est toute démaquillée là, tu cherches en tabarouette c'est qui. «C'est qui ça?», «C'est l'autre» (tape sur le bureau pour marquer l'étonnement), «ok». Bin yen avait une, un... bin une-un qui, vraiment là, en fille ça paraissait pas pantoute que c'était un gars. Pis y pourrait se promener s'a rue de même là, pis n'importe qui là... c'était vraiment, y ressemblait comme deux gouttes d'eau là, y'avait pas de traits masculins. D'habitude ça paraît quand même assez. Mais là oublie ça là, c'était vraiment très féminin pis toute... mais c'est sûr que ça fait bizarre sur le coup mais après ça t'sais, tu t'amuses. Tu niaises avec eux autres. (rires)

(Philippe)

Philippe explique la transition qu'il a connue entre une réaction de malaise face à la performance drag queen de son cousin, puis son aisance actuelle. Il est allé voir le spectacle de ce dernier à plusieurs reprises, appréciant franchement l'expérience et exprimant un degré de confort élevé en sa présence. En fait, l'ensemble de ses affirmations sur le sujet confirme que son amusement est participatif, comme en témoigne ici la phrase «Tu niaises avec eux autres». Il ne s'agit donc pas de «rire de», mais de «rire avec», ce qui signale une proximité sinon même une connivence. L'efféminé, dans son incarnation de la drag queen, n'est pas pour Philippe un autrui lointain qu'il observe à distance. La proximité de ses liens avec son cousin, qui lui a souvent parlé des réalités de l'homosexualité et des performances de drag queen, a aboli le bizarre et l'inconnu. Ainsi, contrairement à beaucoup d'autres jeunes hommes rencontrés, les hommes efféminés ne sont pas pour lui une figure du non-acceptable et de l'excès normatif.

Bien entendu, nous pourrions supposer que la performance est un espace d'exception. L'efféminement étant réduit à un espace-temps limité, il serait plus facilement acceptable.

⁷⁴ Évidemment, seule une minorité d'hommes considérés comme efféminés sont des drag queens, bien que cette nuance ne soit pas connue de tous. Elle en dérange certains pour son efféminement caricatural, illustré par des vêtements féminins extravagants, ainsi que par des gestuelles et une performance langagière burlesque.

Cependant, non seulement Philippe ne mentionne-t-il jamais l'efféminé dans son discours, mais il exprime à plusieurs reprises des critiques à l'endroit des conventions de genre qui ridiculisent les hommes présentant certains traits ou pratiquant certaines activités communément associées aux filles⁷⁵.

Toutefois, il pourrait y avoir présence de certaines conventions de genre chez lui lorsqu'il marque son appréciation devant l'absence d'ambiguïté chez une des drag queens. Est-ce que masquer parfaitement l'origine masculine dans une entreprise de travestissement serait un idéal, le flou étant par conséquent moins «réussi»⁷⁶? Évidemment, son affirmation peut simplement marquer l'étonnement devant un acte semblant spectaculaire – soit abattre la distance qui séparerait les corps sexués.

En somme, la palette des dispositions est large. Chez le répondant précédent, elle est attribuée au contact étroit qu'il possède avec un homme gai. Si nous examinons la rhétorique employée chez les autres pour justifier et rationaliser leur position, nous arrivons à dégager quatre discours principaux : le dégoût spontané, l'antithèse, l'artificialité et la transformation, puis la nuisance.

En termes de dégoût spontané, nous retrouvons des explications semblables à la suivante :

(...) t'sais y'a du monde genre, quelqu'un que tu regardes pis t'aimes pas. Bin tu sais que tu vas t'éloigner de lui parce que tu l'aimes pas, parce que ça va faire des problèmes. Faique lui ça ferait la même chose sauf que y'est gai... bin pas à cause qu'y'est gai mais à cause que... y'agit comme une fille là...

(Liam)

À l'occasion, certaines personnes expliquent le fait de ne pas aimer une personne ou un groupe de personnes par la force d'un phénomène intérieur dont ils ne sont pas les maîtres. Au seul regard, la dépréciation se déclenche. Dans ce cas-ci, ne pas aimer quelqu'un qui se comporte comme une fille est inexplicable, à part peut-être, si l'on se soumet à un exercice de

⁷⁵ Nous examinons ces critiques dans des sections ultérieures, notamment celle sur les jeux de la virilité.

⁷⁶ Nous savons que chez beaucoup de personnes, le flou peut être associé au grotesque, ce qui est le cas avec les transsexuels, les travestis et les drag queens moins «réussis»

déduction, qu'il s'agisse d'un élan puisant sa force dans ce qui est considéré par certains comme l'intériorité profonde des garçons.

Cette explication s'approche d'ailleurs sensiblement de celle avancée clairement par d'autres répondants qui appuient leur position sur une notion de sens commun ou sur des conventions partagées au sujet de la masculinité :

Bin là c'est sûr si tu, si t'as des tendances féminines pis t'es un gars ça marche pas là... t'sais on en avait un icitte au début de l'année y se maquillait pis y se faisait des petites mèches pis y fumait euh t'sais...

Comment... ok il fumait avec la main (manières)

Oui, là y'a lâché l'école y'est rendu à l'école de coiffure. En tout cas me semble un gars c'est pas supposé se comporter de même mais t'sais y'avait un côté féminin là.

(Gabriel)

Il y a une antithèse à être à la fois un homme et efféminé. Tapie derrière cette affirmation se trouve l'homme véritable, qui respecte et incarne une façon précise de se comporter. En demandant spécifiquement ce qui choque chez l'efféminé, nous obtenons parfois une réponse faisant appel à cette même notion de nature profonde qui meut les hommes :

Bin parce que, sûrement que, bin sûrement [pour] la plupart des gars, un gars c'est viril, c'est masculin pis lui y fait qu'y'agit comme une fille. J'pense c'est plus ça. Y manque de virilité, ça l'énervé un peu les gars.

(Liam)

Alors que la question s'adressait à lui personnellement, Liam s'appuie sur «la plupart des gars» pour justifier sa perspective. Nous pouvons à la fois y reconnaître la prémisse selon laquelle l'avis de la majorité fait raison, puis la référence à une sorte de déterminisme menant la conduite des hommes virils ou masculins. Les sources de l'énervement des gars devant le manque de virilité n'étant pas identifiées, nous nous trouvons devant l'évidence puissante d'une notion de sens commun. Ce serait donc simplement en raison de l'antithèse que constituent les efféminés aux yeux des hommes virils que ces derniers les percevraient de

façon négative. Cette nature virile et masculine intrinsèque est d'ailleurs révélée par l'emploi respectif du singulier et du présent dans l'image «*un gars c'est viril, c'est masculin*»⁷⁷.

Agir comme une fille, apparemment, ne peut se faire qu'aux dépens de la virilité. La féminité mine la masculinité. Cependant, les traits qualifiés de féminins ne peuvent jamais atteindre le degré de l'intrinsèque et de l'authentique chez un homme. Bien que l'usage d'un «la plupart» donne l'impression d'admettre des natures différentes, le vocabulaire employé par Liam pour mentionner l'efféminement a des connotations d'artificialité. Cette impression habite d'ailleurs un grand nombre de répondants.

En continuité avec les deux précédentes, la troisième raison invoquée pour expliquer une perspective globalement négative de l'efféminement est celle de la transformation et de l'artificialité. Elle traverse un grand nombre des récits des personnes rencontrées :

(silence)... qu'est-ce que je pense des gars efféminés? 'Sont efféminés. Ça me dérange pas là. T'sais si y sont de même pour de vrai, tant que ce soit pas «j'suis gai, j'vais me mettre à m'efféminer», comme le gars que je t'ai parlé là, l'ami de ma sœur.

C'est l'idée que ce soit forcé qui...

Ouins. L'idée que ce soit comme un style, qu'y prennent ça pour un... en tout cas.

[...]

Pour euh... c'est ça là, t'sais. «J'suis gai faique je vais m'habiller comme ça là», pis toute là. «Sortir mes talons hauts».

D'après toi comment peut-on savoir si quelqu'un force ou si quelqu'un est authentique?

Bin quand tu le connais quelques années avant d'une... autre façon. Tu le vois changer de même...

Pour quelqu'un que tu ne connais pas beaucoup, penses-tu qu'il est possible de savoir si une personne force ou si elle est authentique?

(silence) bin moi je dirais que cette personne là 'a forçait un peu là.

⁷⁷ L'emploi du conditionnel «un gars, ça devrait être viril» ou d'un autre déterminant comme «certains gars sont virils» donne un tout autre sens à la phrase. Dans le passage retenu, le «un» renvoie à l'universel et le «c'est» à l'intemporel

Là tu parles de l'ancien chum de ta soeur, mais si admettons on parle de quelqu'un d'autre que lui, de façon générale ?

Tu peux savoir là t'sais si la personne euh, t'sais... longtemps t'es en couple tu t'en vas dans ces milieux là, t'sais y se (causent?) tout le temps à efféminer un p'tit peu là.
(Étienne)

Dans la distinction initiale qu'il établit, ce ne sont pas les gais efféminés à proprement dit qui le dérangent, mais bien ceux qui s'effémineraient volontairement. En ce sens, il accorde en principe un espace d'authenticité à l'efféminement. La critique du «style», par conséquent, serait donc celle d'une certaine artificialité.

La façon de déterminer si l'efféminement suit cette volonté de démarcation, toutefois, n'est pas toujours claire et peut receler quelques contradictions mettant à mal les velléités de reconnaissance d'une distinction. Dans le cas présent, Étienne estime initialement que c'est la familiarité avec une personne qui permet d'observer avec une certaine aisance l'émergence du changement. Cependant, la confiance en la possibilité d'effectuer une distinction est maintenue même lorsque l'expérience de la proximité fait défaut. À ce moment, c'est une tendance globale qui est invoquée pour expliquer cette certitude, soit celle de l'influence irrémédiable du milieu gai qui inciterait «tout le temps à [s'] efféminer un petit peu». Derrières les nuances initiales se profile le postulat intériorisé d'une féminisation générale. Tout homme gai s'efféminerait au contact du milieu et tout efféminement en serait le reflet. En bout de ligne, l'espace d'authenticité des hommes gais efféminés se voit sérieusement compromis.

Indépendamment de la présence ou non d'une distinction entre authenticité et non-authenticité, l'adoption de comportements efféminés est souvent rattachée à la sortie du placard, moment(s)⁷⁸ où un homme affirme ouvertement son identité gaie. Il s'agirait d'une forme d'association au groupe gai et de détachement du groupe «normal». Plusieurs répondants, dont celui-ci, estiment que l'efféminement émane en effet d'une décision délibérée et consciente : «J'suis gai, j'veis me mettre à m'efféminer».

⁷⁸ Il n'y a jamais qu'une seule sortie du placard, mais il est question ici de celle qui se fait devant un groupe de pairs.

L'adhésion des gais à cette mouvance est déplorée par certains jeunes hommes qui laissent entendre que les premiers se sont eux-mêmes laissés bernier par une fausse image de l'homosexualité :

(...) on dirait qu'y'en a qui se forçaient vraiment, que c'était pas naturel, que c'était pas eux. On dirait que même ces gens-là y'ont comme une image de l'homosexualité qui fait que... «Oui vu que j'suis homosexuel faudrait peut-être que je sois efféminé», t'sais... c'est ça là j'pense.

(Marc-Antoine)

Marc-Antoine reprend le discours de certains homosexuels dénonçant le stéréotype du gai efféminé comme trompeur et non-représentatif, se positionnant comme celui qui parle dans leur intérêt. Parallèlement, il y a dénonciation d'un mouvement aveugle vers l'adoption de comportements non-nécessaires, dans la mesure où ils sont forcés et ne reçoivent pas la légitimité du naturel.

Bien que la justification de l'artificialité et de la transformation soit principalement mise de l'avant pour expliquer la perception de l'efféminement, son examen attentif met à jour les complexités qu'elle recèle. En témoigne particulièrement les propos d'Étienne, à travers la fragilité de sa distinction d'authenticité, de même que ceux de Marc-Antoine, pour les espaces d'exception qu'il reconnaît :

(...) j'viens d'y penser, y'a un gars où ce que je travaille qui est homosexuel. Mais c'te gars là t'sais y'est comique, y'est vraiment drôle. Tu parles avec, tu ris, sauf des fois y te fait des passes genre euh... vraiment homosexuel moi que j'dirais. Bin, plus efféminé. T'sais vraiment y te fait des passes là mais des fois tu vois que c'est pour niaiser qu'y fait ça. T'sais pour voir comment tu vas réagir. Tu vois qu'y'essaye de voir comment que t'es comme personne, comment tu réagis à ça. Mais y'en a qui sont tout le temps comme ça, on dirait que... Pis même des fois y'en a qui se comportent entre eux... comme à mettons deux personnes gaies y se comportent entre eux – parce que ça aussi j'ai déjà vu ça – pis y parlent entre eux genre «eugnagnagna» (petite voix nasillarde), t'sais comme des filles vraiment. Mais pourquoi y font ça? C'est ça que j'veux, que j'aimerais savoir moi, t'sais.

(Marc-Antoine)

L'artificialité des comportements efféminés, dans ce cas particulier, ne semble pas déranger. Le fait qu'il s'agisse d'un jeu mis en pratique pour «tester» l'autre et que son auteur maîtrise bien les règles du comique – ce qui suppose une bonne dose d'assurance et un certain aplomb – lui accorde un statut particulier. Peut-être que l'assurance, qui tranche avec

la faiblesse communément associée à l'efféminement, séduit la personne qui est attachée aux conventions sociales masculines.

Le caractère passager du jeu plaiderait aussi en sa faveur. Son collègue de travail n'est pas «tout le temps comme ça» – c'est à dire efféminé –, contrairement à d'autres. Ceci laisse entendre que ces derniers prennent leur transformation au sérieux et ne respectent pas le décret de non-naturalité prononcé sur ce type de comportement. Jouer à l'efféminé passe, mais «se la jouer»ne passe pas.

Aux côtés de la nature masculine et de la transformation forcée se trouve finalement un autre motif invoqué pour réprouver les hommes efféminés, soit celui de la nuisance. Par leurs comportements, ils nuisent à l'ouverture de la population à l'endroit des personnes homosexuelles :

Bin, c'est que ça... c'est pas que ça nuit, mais même si on est en 2005, le monde sont ouvert quand même, mais mettons du monde de mon âge là, j'sais pas y trouvent ça plus, comme y regardent la parade gaie là, après la parade gaie y vont pas dire c'est des gens normal là, y portent des robes euh... mais euh... tu comprends ce que je veux dire...

(Thomas)

Bien que la réponse soit entamée par la formule rhétorique «c'est pas que ça nuit», le «mais» avec lequel il enchaîne rejoint un discours relativement usité affirmant bel et bien la nuisance qu'occasionneraient à ses propres intérêts certains excès de la communauté gaie (Burridge, 2004).

En quelque sorte, l'adoption de comportements efféminés – de même que la parade – seraient déplorables parce qu'elles troubleraient un contrat tacite au sein du corps social selon lequel le dérangement est à proscrire. Dans cette perspective, le corps social s'annonce prêt à subir quelques transformations dans la limite où elles demeurent superficielles ou légères.

Voici, en somme, les quatre justifications de postures négatives par rapport aux hommes gais efféminés. Comme nous l'avons brièvement relevé, certaines comportent un degré de complexité additionnel qui demande un examen plus soutenu dans des sections ultérieures. L'idée d'après laquelle l'efféminement est un départ artificiel et volontaire de la masculinité, puis son corollaire expliquant la réprobation du féminin chez les hommes par

l'expression spontanée et fondamentale d'une virilité conservée, respectée et vécue dans son essence par le reste du groupe des hommes, exige tout particulièrement un approfondissement des repères sexués masculins et féminins, puis une exploration des représentations de l'identité collective gaie. Ce que nous faisons dans les sections suivantes.

3.1.3 Les interactions

Jusqu'à présent, l'exploration des représentations générales des hommes gais et des efféminés s'est faite principalement dans l'abstraction. Ce sont les résumés et les généralisations qui nous ont d'abord éclairée, les expériences immédiates n'émergeant au premier plan qu'à l'occasion et cela dans le but spécifique de les nourrir et les appuyer. Certes, il est bien possible que les interactions qu'ont connues les garçons adolescents avec des hommes gais aient systématiquement influé sur la façon dont ils perçoivent les homosexuels en général, mais il importe d'en vérifier la portée. En effet, nous ne pouvons présumer d'office l'adéquation parfaite entre la perception entretenue au sujet de quelques individus avec lesquels des liens ont été bâtis, puis celle du groupe auquel ils sont associés.

En outre, l'expérience directe se rapportant aisément sous la forme du récit, elle offre la richesse d'une spontanéité moins entravée des inhibitions s'exerçant sur les jugements généraux. Qui plus est, elle présente à l'analyse la profondeur du contraste entre l'abstrait et le vécu, ou – dans le cas qui nous concerne – le général et le particulier. Peut-être laissera-t-elle émerger des nuances qui n'étaient ni perceptibles ni verbalisées dans les entrées en matière, mais qui s'avèrent essentielles pour la compréhension des représentations sociales des hommes gais.

Comprendre les interactions avec un homme gai suppose identifier la nature du lien, connaître la façon dont il s'est établi, recenser les réactions qu'il suscite et analyser les discours qu'il stimule. Nous survolons dans l'ordre chacune de ces composantes à travers cette section en prenant toutefois garde de nous y plonger. L'interaction étant en soi un univers très riche, il serait possible d'étirer indéfiniment l'analyse au point de s'égarer.

Tout d'abord, la variété absolue des liens possédés est grande. Parmi l'ensemble des jeunes rencontrés, un seul ne connaît aucune personne homosexuelle dans son entourage, les autres oscillant entre une et cinq. Nous retrouvons au-delà de quinze types de liens différents, listés comme suit : amis, camarades d'école, connaissances, collègues de travail, employeurs, oncles, tantes, cousins, amis des parents et voisins. Certains répondants, toutefois, ne connaissent que des lesbiennes ou des bisexuelles, sans avoir aucun homme gai dans leur entourage.

Peu d'adolescents ont des amis gais. Le lien le plus fréquent est le camarade d'école, reflétant la réalité émergente de la sortie du placard en milieu scolaire. L'oncle, suivi du cousin, sont également significatifs, en plus d'être les acteurs de la visibilité de l'homosexualité au sein de l'espace familial. Cette visibilité se reconnaît aussi dans les fréquentations immédiates des parents des répondants, soit par leurs amis ou leurs collègues de travail, avec lesquels les adolescents ont un minimum d'interaction. Les autres liens ne sont pas significatifs, mais parlent de la diversité des prises de contact avec l'homosexualité. Bien entendu, étant donné la taille de l'échantillon, ceci ne peut être exactement représentatif. À tout le moins nous reconnaissons la saillance de certains liens, mais sans plus.

Plusieurs répondants affirment avoir toujours connu une personne homosexuelle dans leur entourage. Ils ne se souviennent pas exactement du moment où ils ont appris la nouvelle ni de comment, pas plus qu'ils ne peuvent évoquer les sentiments qu'ils ont alors éprouvés. La réalité était là, dans l'univers ambiant. Pour d'autres, la nouvelle de l'homosexualité d'une connaissance ou d'un proche fut un moment marquant dont ils se rappellent les détails. Ils peuvent alors évoquer les émotions et les réactions qu'ils ont eues, puis les transformations personnelles qu'ils ont ensuite connues dans leurs perspectives.

En raison de l'invisibilité pratique de l'orientation sexuelle – à moins d'être annoncée ou rendue visible par des signes d'affection – la prise de connaissance de l'homosexualité d'une personne se déploie sur l'axe du doute. Plusieurs personnes préciseront en effet qu'elles se doutaient, ou à l'inverse qu'elles ne se doutaient pas du tout, de l'homosexualité d'une autre. Certains éléments sont érigés en indices dont l'assimilation par le jeune hétérosexuel et la reconnaissance chez autrui permettent l'apparition de doutes. Bien que ces

indices ou cette grille de lecture découlent de référents culturels largement diffusés, leur intégration n'est pas immédiate et peut s'échelonner sur plusieurs années. Ainsi, la perplexité suscitée par des comportements inusités ne s'accompagnera pas forcément de leur identification et leur attribution à une «nature homosexuelle».

À l'âge de onze ans, par exemple, Alexandre, n'arrivant pas à expliquer les agissements de son cousin qui «pognait les fesses de ses chums en avant de tout le monde» lors de la rencontre de famille du temps des fêtes, entend parler d'homosexualité pour la première fois lorsqu'il interroge sa mère à ce sujet :

(...) c'est justement après le jour de l'An là, une couple de jours après, j'étais au restaurant pis je demande à ma mère «c'est quoi qui se passait avec lui?» Je lui demandais ce qu'y se passait, je comprenais pas, pis là, c'est ça qu'a m'a dit, pis là, je comprenais un peu de ce qui se passait là

(Alexandre)

La réponse de sa mère, d'abord générale, exige ensuite quelques précisions puisque le concept de «gai» lui-même lui est étranger : «'bin Gérard, y'est gai, t'sais' pis là j'ai fait 'Ah ouins!? C'est quoi?', là pour moi... j'étais pas trop sûr si... pis là, c'est ça, 'a me dit qu'y'aimait d'autres hommes là».

La connaissance de ce qui revêt le caractère «d'indice» suppose une certaine familiarité avec le concept d'homme homosexuel, construit social circulant au sein des différentes sphères de la société. Lorsque des jeunes entrent en contact direct avec des hommes gais, ces indices sont invoqués pour exprimer le doute ou la surprise, selon qu'ils sont confirmés, non-infirmés (dans l'attente d'une réponse) ou infirmés :

t'sais un gars tu peux savoir si y'est plus gai parce que y'est efféminé pis toute

(Félix)

moi j'ai fait «j'm'en doutais un peu» parce que ya jamais eu de blonde

(Julien)

mais j'en avais jamais douté... je l'aurais pas su

(Benoît)

le chum du cousin à mon père, lui y'est comme vraiment euh... j'sais pas comment dire ça...(…), y'est pas vraiment, pas de stéréotype des gais, mais t'sais y'est pas euh,

(...) t'sais mettons habillement serré ou une voix un peu plus aiguë, ou, t'sais comme, habillement pis toute ça. Dans le fond moi j'avais jamais pensé que lui était gai là.

(David)

Différentes circonstances peuvent mener à la prise de connaissance de l'homosexualité de quelqu'un d'autre. Le doute, conjugué à la curiosité, débouche sur la question directe à laquelle on répondra sur la négative ou l'affirmative : « (...) même un moment donné j'y avais demandé, (...) dans ma tête j'me suis dit 'heille, m'a y demander, ça se peut pas qu'y le soit pas, parce que t'sais ça paraissait trop' » (Félix). À l'inverse, il arrive que le doute ne soit pas appuyé par une volonté de savoir, souvent par considération pour la sensibilité de la personne que l'on soupçonne être homosexuelle.

Hormis la question directe, la révélation de l'homosexualité d'une personne peut également se faire par la principale intéressée qui l'annonce de son propre chef ou par l'entourage (famille, amis, camarades de classe) qui la partage avec d'autres. Souvent, par exemple, l'homosexualité d'un oncle est révélée aux jeunes garçons par le biais des parents qui leur expliquent au besoin ce dont il s'agit. À l'occasion, par ailleurs, un jeune apprendra qu'une personne est gaie ou lesbienne après lui avoir adressé des insultes :

Bin, un moment donné je l'avais traité «Estie que t'es fif!». Y'a fait «C'est parce que j'suis gai»

(Julien)

Bin j'fais «Ostie de lesbienne»... j'suis parti... 'A fait «ça te dérange tu?»... «non».

(Olivier)

Y chialait tout le temps pour un rien faique nous autres on se tannait genre faique on l'envoyait chier. Pis un moment donné on l'a traité de gai, y dit «ouins pis qu'est-ce ça fait que je sois de même là?»... on l'a souvent écoeuré

(Matthieu)

Les réactions à la prise de connaissance de l'homosexualité de quelqu'un couvrent principalement le registre de la surprise et du choc, particulièrement lorsque le doute était absent ou lorsqu'il s'agit du premier contact avec un homme gai. Néanmoins, certains peuvent accueillir la nouvelle sans grand étonnement ou même chaleureusement, particulièrement lorsqu'ils sont familiers avec la réalité de l'homosexualité ou s'ils la soupçonnaient déjà :

Bin un moment donné y'est arrivé avec une fille. Ça a comme fait bizarre. Tu voyais que c'était pas vraiment dans son domaine là pis ça j'trouvais ça bizarre. Peut-être quoi... cinq-six mois après y'est arrivé avec un gars, j'fais «ça c'est donc, ça c'est mieux pour toi» (petit rire), «ouins je le sais». Bin t'sais, on rit de ça.

(Olivier)

Sur un autre plan se situe la rationalisation, qui tente de familiariser le sujet étranger en réévaluant son degré de proximité : «dans le fond il est comme nous autres», «dans le fond il est pareil comme avant». Parallèlement, plusieurs mettent l'accent sur le caractère «bien gentil» et «bien correct» des hommes gais dont ils ont fait connaissance, semblant démentir la représentation préalable d'une homosexualité «négative» débordant des règles du vivre ensemble : «(...) y'était bin smatte là, ya jamais rien essayé là...» (Alexandre).

Aucun des répondants de notre échantillon n'affirme avoir rejeté une personne suite à la découverte de son orientation homosexuelle. Dans certains cas, cependant, ceci est difficilement applicable puisque le lien est déjà impersonnel et n'appelait pas nécessairement à un rapprochement (ex. : des voisins). Évidemment, les formes de rejet sont multiples et peuvent aller de l'abandon catégorique à l'éloignement subtil. Si la première est plus claire, la seconde est difficile à repérer dans les récits des répondants. Par ailleurs, l'absence de rejet ne signifie pas l'accueil inconditionnel et les dispositions négatives peuvent être maintenues.

La qualité des relations diffère énormément, certaines étant étroites et positives, mais pour une bonne partie des répondants elles sont relativement distantes. Après tout, la plupart des personnes qu'ils connaissent sont des amis des parents ou des oncles et des tantes avec lesquels ils ont eux-mêmes peu de contact – sauf exception.

À l'occasion, la relation avec une personne homosexuelle commande une surveillance de soi. C'est le cas particulièrement pour l'usage de l'insulte, qui peut être réduit afin de ne pas peiner l'autre : « (...) moi j'ai arrêté les jokes avant qu'y'en aille une qui sorte là, parce que j'voulais pas blesser la personne t'sais... 'est gentille avec moi j'suis pas pour la blesser » (Marco). Ceci peut également survenir lorsque l'adolescent possède des perspectives qui pourraient d'après lui être mal reçues par la personne homosexuelle. Par exemple, lorsque nous demandons à un répondant s'il a partagé avec son cousin le fait qu'il considère que «l'homme est fait pour aller avec la femme», nous recevons la réponse suivante : «Non.

J'aurais pas dit ça à mon cousin là. Y'est gai, je le respecte pis j'aurais pas dit euh 'l'homme c'est fait pour aller avec la femme t'es pas supposé d'être gai' pis toute là. Je le respecte quand même mon cousin, ça me dérange pas si y'est gai...» (Marc-André).

La réserve peut également s'exercer au niveau de la curiosité. Quelques jeunes, bien que s'interrogeant sur certains aspects de la réalité homosexuelle, préfèrent s'abstenir de questionner un homme gai ou une femme lesbienne : «t'sais c'est pas comme si c'était genre euh un animal là, tu peux pas poser des questions euh 'pourquoi t'es comme ça?', 'pourquoi c'est comme ça?', j'sais pas, tu le sais pas en fin de compte... là... c'est ce que je pense...» (Hugo). Ils se réfèrent alors à leur entourage pour s'informer, et principalement à leurs parents. Toutefois, d'autres ne possèdent pas ces inhibitions et adressent directement leurs questions à la personne homosexuelle qu'ils connaissent : «[y'a] des questions que je me pose sur les homosexuels pis les lesbiennes (...), t'sais, j'hésite pas à les poser...» (Marco).

La surveillance de soi dévoile en fait les tensions existant au sein même de plusieurs garçons adolescents. Effectivement, comment concilier le souhait de conserver la pratique de l'insulte avec l'égard sincère éprouvé pour une connaissance gaie? Ou encore, comment manifester du respect à l'endroit d'un cousin gai tout en considérant que l'homosexualité déroge de la destinée naturelle?

Parfois, cependant, ce ne sont pas les restrictions personnelles qui révèlent les tensions et les contradictions, mais plutôt les idées contraires et les contrastes qui s'affichent à différents moments du texte. En superficie, ces idées pourraient n'être que l'attribution de jugements différenciés selon l'acceptabilité de l'homme gai avec lequel le jeune interagit, mais leurs implications engloberaient en fait tous les personnages :

Tu le vois souvent? [ton oncle gai]

Oui. Je le vois, quand y vient là, t'sais j'ai pas peur de le voir là. C'est sûr qu'au début quand je l'ai su c'était plus euh, choc, mais tu te dis, «y'est comme nous autres là, ce qu'y fait chez eux c'est ses affaires pis quand y'est avec nous autres c'est la même personne». Y'est bin correct là.

(...)

D'après toi, que pensent véritablement les personnes ?

Là, ça dépend de chaque personne... parce que moi pour vrai là, t'sais ça me dérange pas là mais y'en a pareil là des gais que je vois pis j'dis euh... j'sais pas, que ça l'accroche plus que d'autres là. Ça dépend de ton humeur, j'sais pas. Mettons t'es plus fâché c'te journée là, tu vas voir des gais, tu vas faire «ah, des gais» (ton rageur), pis là t'es frustré mais t'sais, c'est pas contre eux là, c'est juste... c'est toi... mais... j'sais pas là.

Est-ce que ça t'embêterait de voir aussi d'autres types de personnes dans une journée où tu ne vas pas?

Là j'dis ça de même là, mais pas parce que je serais frustré que je dirais «ah, des gais» là. J'ai juste dit que ça dépend de chaque personne. J'sais pas pour vrai. T'sais c'est parce que t'as l'impression que les gais sont pas pareils comme toi pis que quand t'es vois c'est pas comme si tu verrais, j'sais pas moi, ton père.

(Hugo)

Alors qu'il désamorce le choc de l'apprentissage de l'homosexualité de son oncle en songeant «t'sais, tu te dis, 'y'est comme nous autres là'», il n'étend pas ce principe à toutes les situations dans lesquelles il fait face à des hommes gais. Sa rationalisation devient inverse lorsqu'il explique ses sursauts de «frustration épisodique» à l'endroit de certains d'entre eux par «l'impression que les gais sont pas pareils comme toi».

La sincérité avec laquelle il prononce ces deux arguments est un défi à l'interprétation. Ceci pourrait être indicatif non pas d'une volonté de tromper, mais d'une redéfinition en cours de la représentation de l'homosexualité intégrée par cet adolescent. Cependant, il semble bien y avoir, dans les vagues hésitations du second volet, une tentative de minimiser la portée de l'arbitraire de ses jugements à l'endroit des hommes gais.

La présence de contradictions ne signifie toutefois pas que l'ensemble des perspectives d'un adolescent repose sous l'ombre de la négativité. Il est possible de retrouver chez une même personne la désapprobation de comportements donnés – ici l'efféminement – et l'annonce de souhaits bienveillants. Parlant d'une connaissance gaie de son âge, Marc-Antoine affirme :

(...) c'était comme une chance de revenir à zéro, si on veut. Faique lui y'en a profité, y'a saisi sa chance pis j'trouve ça le fun pour lui parce que y'a vraiment l'air, parce que c'est une personne très gentille, pis y'est vraiment *smatte*, pis j'trouve qu'y mérite ça, d'être heureux, faique...

(Marc-Antoine)

Marc-Antoine, qui ne situe pas ce garçon dans la catégorie efféminée, exprime spontanément sa satisfaction de voir ce dernier devenir plus épanoui et se faire finalement accepter par ses pairs. Il est bien conscient de l'homosexualité de cet adolescent et considère qu'elle est partie prenante de sa personne. Le garçon mérite d'être heureux tout en étant gai et non malgré le fait de l'être.

En fait, la présence d'un certain degré de malaise et la formulation de quelques critiques à l'endroit des hommes gais n'empêchent pas l'apparition de liens d'empathie ou de dispositions positives. Seuls les garçons ayant des perspectives négatives plus marquées ne témoigneront pas de sentiment de proximité avec les personnes homosexuelles. L'empathie semble émerger progressivement avec l'ouverture à l'homosexualité, mais il est difficile sinon impossible de reconnaître le moment exact où vont poindre ses premières lueurs.

À un autre niveau, et parallèlement aux dispositions à l'endroit des hommes gais, vont évoluer un ensemble de représentations, de mythes et d'images divergentes. Ici encore, des représentations aux valeurs contraires peuvent se côtoyer. Le mythe de l'homosexuel à la sexualité intempestive peut coexister avec celui de l'homme gai affable, courtois et sociable, nettement plus positif :

(...) bin moi ça me dérange pas bin, bin les homosexuels de mon... tant qu'y'en a un qui vient me... qui me colle pas pis qui me... commence pas à me... ça me dérange pas là. Ouins j'ai des amis à ma mère, parce que ma mère travaille à un centre d'accueil pour personnes âgées. Y'a beaucoup d'homosexuels, pis t'sais y sont fins avec moi. T'sais moi j'suis correct avec eux-autres, pis y'a une amie qui vient souvent chez nous, une amie à ma mère. 'Est fine pis toute pis c'est une... lesbienne... est super fine.

(...)

De quoi parlez-vous?

Moi je trouve que les homosexuels sont plus sociables que le monde normal.

Tu te bases sur ceux que t'as connus?

Oui, mais ça dépend quel mais même eux-autres que, toute eux-autres que j'ai connu à date 'sont vraiment sociables.

(Marco)

Cette crainte maintes fois entendue de «se faire coller» pointe vers le mythe de l'homosexuel «prédateur» qui ne saurait respecter les cadres du savoir vivre en matière d'approche sexuelle. En effet, mentionner spécifiquement et prioritairement la possibilité de recevoir des avances indues signifie que les répondants en jugent la probabilité raisonnable⁷⁹. La définition de ces avances, cependant, est imprécise. En fait, comme nous le voyons en détail dans la section sur le flirt hypothétique, plusieurs répondants présument d'office que toute approche est par défaut impropre et inappropriée. Derrière cette prévision se profile un autrui ayant une propension à déborder des règles du vivre ensemble et sur lequel plane une certaine incertitude. En somme, pour plusieurs garçons adolescents les hommes gais sont encore des personnages étrangers qui ne sont pas totalement saisis ni assimilés.

Ironiquement, un répondant possédant ces doutes peut néanmoins attribuer des qualités sociales supérieures aux hommes gais. Ici, Marco considère que les homosexuels (hommes et femmes) sont «plus sociables que le monde normal». Les quelques hommes gais qu'il a rencontrés confirment cette impression, mais l'origine de celle-ci demeure vague. Comme d'autres pairs l'évoquent, nous pourrions supposer qu'elle circule dans l'environnement social immédiat des jeunes adolescents, ou au-delà.

En soi, la présence de mythes divergents souligne non seulement la complexité des représentations sociales, mais également des interactions qui les engagent. Un jeune peut limiter ses interactions avec des hommes gais par crainte de subir des avances – comme c'est le cas avec Marco⁸⁰ – mais néanmoins en établir de positives lorsqu'elles surviennent. Ainsi,

⁷⁹ Il suffit de se projeter la situation inverse pour en avoir une idée concrète. Si une masse sensible de personnes homosexuelles affirmaient n'avoir rien contre les hétérosexuels en ajoutant immédiatement que ce soit à la condition que ces derniers ne les collent pas ou ne leur «sautent pas dessus», cela signifierait que nous serions en présence d'une représentation sociale suffisamment cristallisée de la prédation hétérosexuelle.

⁸⁰ Ceci est mentionné ailleurs dans l'entrevue : «Avant, moi, t'sais j'l'approchais pas trop parce que j'y avais jamais parlé. Mais y'a une fois que j'ai pas eu le choix d'y parler là, pis là j'ai appris à le connaître. Moi, ça me dérange pas».

bien que favorable, l'issue de ces interactions ne semble pas suffire pour abolir la crainte première de la prédation. Tout au plus est-elle peut-être amoindrie, illustrant la progressivité des transferts des représentations.

Sous un tel régime, les interactions se plieraient à un découpage particulier. La méfiance initiale réduirait le nombre d'échanges possibles ou en assurerait la superficialité, mais la représentation de la sociabilité en renforcerait la positivité. En effet, ne présumant pas d'hostilité chez l'autre sinon même une agréable courtoisie, il est plutôt improbable que le jeune aborde l'interaction dans un esprit de confrontation.

Outre la complexité émergeant de la divergence de représentations, celle des homosexuels sociables contient certaines implications qui font paradoxe. Tantôt rabaissés devant les hétérosexuels «normaux», les hommes gais lui sont supérieurs lorsqu'il est question d'interactions sociales. Les hommes «classiques» se distinguent moins ou font piètre figure au chapitre de la politesse et de la sociabilité :

Quand tu as participé [à la parade gaie], étais-tu tout seul ou tu avais d'autre monde avec toi?

Non, non, j'étais tout seul. Moi je savais bin qu'y'avait pas de danger pis en plus j'trouve que c'est eux-autres qui font le plus attention au monde, pis y'a pas de danger.

Tu dis «c'est eux-autres qui font plus attention au monde», c'est qu'est-ce qui t'amène à dire ça?

Bin j'sais pas on dirait qu'y voient la vie différemment que nous autres. T'sais y font pas comme à mettons un gros gars de bar «heille tasse-toi de là» (voie rauque et *tough*). Eux-autres y vont faire «ah scuze-moi euh j'veux passer pis nanana» t'sais la petite... mais en tout cas ceux que je connais moi sont vraiment toute polis genre pis t'sais y font vraiment pas leur barbare là, c'est chacun leur tour pis «ah euh, t'es tu correct ?» pis... Comme l'autre fois y'en a un qui m'a pilé sur le pied pis j'me suis fait mal en arrière (mais du talon?), c'est ouvert en arrière...

Ah, en te faisant piler sur le pied?

Bin non, non y'a pilé icitte, parce que y'a sorti pis y'a failli perdre prise, mais y m'a pilé ici pis ça m'a ouvert un ti peu. Là y fait «ah t'es tu correct?» là j'me (lève?)... «bin là j'pas fini, c'est pas grave, j'mourrai pas» (pause)... y'était même quasiment prêt à aller me raccompagner chez nous. J'ai fait «ok, non, c'est beau là».

(Benoît)

Le récit de Benoît illustre davantage la représentation des hommes gais sociables. Selon lui, la politesse émanerait d'un ensemble de règles de conduite s'appuyant sur une autre façon de «voir la vie». Certes, elles rejoignent un idéal communément partagé mais qui est appliqué différemment selon les perspectives possédées par chaque groupe respectif. Celles partagées par «nous-autres» les hommes hétérosexuels entreraient en conflit avec les principes néanmoins affirmés de politesse, se manifestant par la rudesse et l'imposition de soi.

L'étendue de la généralisation est difficile à établir, cependant. Le répondant s'identifie au «nous-autres», mais pas au gros gars de bar, dont le mode indéfini («un») auquel il l'évoque l'exclut d'office. Peut-être l'emploie-t-il comme exemple extrême pour illustrer une tendance à laquelle il s'associe lui-même, mais seulement à un moindre degré. La distinction s'effectuerait alors davantage sur l'exclusivité des personnages du barbare et du gars de bar, absents de la communauté homosexuelle et réservés uniquement à la population hétérosexuelle.

Par ailleurs, nous reconnaissons une fois de plus dans les premières lignes la présence du mythe de la prédation homosexuelle : «je savais bin qu'y'avait pas de danger». En effet, l'évocation même de la thématique de la dangerosité suppose qu'elle a une pertinence dans le récit, d'autant plus qu'elle se fait spontanément. À la différence de Marco, toutefois, Benoît mentionne le mythe pour le contrer, signalant ainsi sa non-adhésion. Dans ce contexte, l'évocation traduit la reconnaissance de la saillance de cette représentation dans l'espace social, et par conséquent l'importance de lui offrir une réponse.

Ces variations dans les connaissances puis les postures adoptées devant les hommes gais ne peuvent être strictement expliquées par la présence de liens avec ceux-ci. L'interaction ne se résume pas uniquement à l'échange entre le garçon adolescent et l'homme gai, elle s'étend jusqu'à l'intérieur du jeune homme lui-même où se bousculent et s'agglomèrent des concepts parfois divergents, fruits de la rencontre entre les représentations qu'il reçoit de son environnement social et celles qu'il construit à partir des expériences concrètes qu'il connaît. Finalement, elle amène chaque garçon à se positionner devant les

autres, sélectionnant et défendant les perspectives qu'ils ont intégrées, accueillies, ou remodelées.

3.1.4 L'ami hypothétique

Les perspectives et les représentations relevées plus haut émanent dans leur grande majorité d'interactions de moindre proximité. Très peu de garçons rencontrés ont une connaissance gaie parmi leurs pairs immédiats, sinon quelques cousins ou un ami fréquenté à l'occasion en raison de la distance physique qui les sépare⁸¹.

Bien que les données recueillies traduisent des expériences concrètes et matérielles, nous pouvons toutefois supposer qu'elles ne suffisent pas à rendre un portrait plus sensible de ce que suscitent les interactions avec l'autrui homosexuel. En effet, les relations de proximité n'ont pas la même portée ni le même sens que celles qui sont plus distantes. L'intimité engage et interpelle plus la personne, dégageant ses véritables zones de confort et d'inconfort devant les objets et les sujets qui circulent dans son immédiat.

À défaut de retrouver suffisamment de liens de proximité avec des hommes gais chez les jeunes garçons de notre échantillon, nous leur avons suggéré une situation hypothétique : comment réagiraient-ils s'ils apprenaient qu'un de leurs amis était gai? L'amitié étant au centre de la vie des adolescents, il s'agit d'une bonne mesure de leur réel degré d'aise et de ce qu'évoque foncièrement l'homosexualité chez eux. Par ailleurs, en administrant presque systématiquement cette question, nous établissons un point de repère commun pour faciliter les comparaisons au sein de notre bassin de répondants.

Évidemment, nous sommes consciente du fait que nous ne pouvons considérer les réponses à cette mise en situation comme achevées. Il est fort probable qu'en contexte réel les répondants agissent quelque peu différemment de ce qu'ils ont annoncé. Cela ne signifie toutefois pas qu'ils vont se dégager des concepts qu'ils ont profondément intégrés et qui les habitent, même s'ils souhaitent se présenter sous un jour favorable.

⁸¹ Un des répondants possède un ami gai, mais ce dernier habite en région auprès du restant de la famille élargie. Il le voit donc à l'occasion lorsque sa famille y séjourne.

Comme dans le cas des interactions générales, nous observons une palette de réactions à l'éventualité qu'un ami soit homosexuel. Certains jeunes ne se réjouissent pas à cette idée, alors que d'autres affichent une indéfectible loyauté à leurs amis proches. Différents types d'appréhensions s'expriment, qu'ils soient reliés au processus de transformation anticipé ou à la réaction des pairs. Nous soupçonnons cependant que certaines possibilités n'aient pas été énoncées lors de nos entrevues, telle que celle où l'ami serait rejeté radicalement ou avec rudesse. Sans doute est-elle moins fréquente, ou alors les jeunes hommes rencontrés n'osaient pas l'évoquer par crainte de paraître extrême⁸².

Au niveau des appréhensions reliées au processus de transformation, celles concernant le statut relatif de l'homosexualité sont moins fréquemment citées. On la suppose d'emblée problématique et on se la représente comme inférieure. Les réactions, quant à elles, peuvent aller de l'anticipation du conflit jusqu'à la volonté de porter conseil.

Dans le premier cas, le conflit pourrait avoir pour origine l'expression anticipée, de la part de l'ami gai, d'une certaine supériorité homosexuelle venant heurter le respect de l'orientation hétérosexuelle du garçon adolescent : «Bin, j'y dirais c'est ton affaire, mais viens pas essayer de me faire accroire que t'es mieux que moi à cause que t'es gai comme... c'est pratiquement ça... ouins.» (Alexandre). Qu'on estime cette éventualité suffisamment probable pour qu'on la nomme et l'évoque en priorité est en soi révélateur de l'importance d'une conception oppositionnelle des identités homosexuelle et hétérosexuelle. On s'imagine que l'affirmation d'une identité gaie par l'ami homosexuel s'accompagnerait d'un transfert de loyauté vers le collectif gai, qu'il considérerait supérieur, et entraînerait vraisemblablement une fragilisation de l'estime qu'il porte pour le garçon adolescent. Comme, selon plusieurs assertions qu'il émet en cours d'entrevue, Alexandre considère déraisonnable que les homosexuels réclament leur légitimité et le respect de leur orientation sexuelle – qu'il estime en soi inférieure – il est probable qu'il appréhende une volonté de renversement de cet état de fait de la part d'un éventuel ami gai.

Dans cette atmosphère de confrontation, Alexandre appréhende également un non respect de ses zones de confort, délimitées par l'invisibilité gaie : « (...) viens pas me, fais

⁸² La désapprobation de violences à l'endroit des personnes gaies ainsi que de l'abandon d'un ami sur la base de son orientation homosexuelle semble aujourd'hui faire consensus.

pas par exprès pour me le montrer que tu l'es genre. Essaie de te calmer un peu quand t'es avec ton chum genre. T'sais j'veux pas qu'y commence à se *frencher* dans ma face, par exemple.» (Alexandre). L'ami gai serait non seulement susceptible de vouloir sciemment déranger et verser dans l'excessif, mais toute forme de visibilité serait nécessairement la marque de l'irraisonnable et du manque de «calme». L'ami serait acceptable dans la mesure où il ferait preuve de retenue et ne montrerait pas son homosexualité : « si mon ami un moment donné y m'arrive pis y me dit qu'y'est gai, bin, c'est comme tout à l'heure là, j'vais y dire 'c'est correct... montre-moi le pas là' ».

La problématisation du statut de l'homosexualité peut également se présenter sans l'appréhension d'un conflit :

Euh... (réfléchit) j'l'accepterais pour ce qu'il est là mais j'vais essayer d'y parler... si euh, c'est important pour lui, genre, qu'y soit gai pis euh... j'sais pas trop.

C'est qu'est-ce que t'essayerais de lui dire?

Bin si ya fait le bon choix, si y se trompe pas dans ses sentiments pis toute genre si. Si c'est pas les gars pour les filles, si y se trompe pas.

Y'en a qui disent qu'être gai c'est pas un choix, qu'est-ce tu penses de ça?

Bin j'dis que c'est pas vrai là. On est toute nés en aimant une personne de l'autre sexe. Y s'est fait influencer là. Y s'est trop posé de questions pis y'a pensé qu'est-ce qu'y voulait penser... c'est ça.

(Simon)

Le répondant envisage une discussion personnelle avec l'ami gai afin de le raisonner. L'agressivité se lit moins dans ces propos, mais la désapprobation est présente dans le ton sur lequel était formulé ce passage. L'opposition est sourde, jaillissant plutôt ailleurs dans l'expression de la menace sociétale que représente pour lui l'homosexualité.

L'amour et l'attirance physique entre personnes de même sexe sont pour ce jeune homme une impossibilité. L'hétérosexualité est l'universel et l'homosexualité une mauvaise interprétation de ses sentiments. Derrière l'idée d'influence sommeil celle de la contagion, qui peut atteindre – quoique superficiellement – des individus pourtant «essentiellement hétérosexuels».

Bien qu'il soit possible qu'il ait acquiescé aux propos précédents d'Alexandre⁸³, il semble être davantage habité par une sorte d'espoir pastoral. Il suppose peut-être que son ami puisse reconsidérer sa «décision», chose qu'Alexandre ne semble pas envisager comme une possibilité.

Malgré une représentation négative et infériorisante de l'homosexualité, les propos ne trahissent pas d'animosité particulière. Ceci détonne avec ce que le jeune garçon affirme en parlant de ses voisins gais, qui est plus virulent : « (...) j'ai deux voisins proche de chez nous qui sont *fifs* [il y a du dégoût dans la prononciation du mot] là... bin gais là... pis euh... c'est ça» (Simon). Peut-être que, devant l'amitié, la modération s'impose. L'acceptation des gens «pour ce qu'ils sont» semble en effet être un référent assez puissant pour qu'on sente qu'on doive y prêter allégeance. Bien que ce principe entre en conflit avec les convictions qu'il possède concernant l'homosexualité hypothétique de son ami – qu'il ne peut donc pas par conséquent accepter pour ce qu'il est –, la contradiction demeure invisible. En fait, cette dernière se trouve dissimulée par une opération rhétorique qui la transforme en signal de modération (Burridge, 2004)⁸⁴.

Chez d'autres répondants, ce qui fait saillance dans leurs discours sur l'ami gai hypothétique est l'apparition présumée de changements dans l'agir de ce dernier et la nécessité concomitante de s'ajuster devant cette nouvelle donne. Certes, les propos des jeunes hommes cités plus haut traduisent également l'idée d'une certaine transformation de l'ami gai, mais cette dernière est principalement rattachée au statut et à la nature même de l'homosexualité (inférieure, superficielle, etc.).

La transformation des agirs s'exprime généralement de deux façons. Dans certains cas, il y a supposition que l'ami gai va adopter une série de comportements efféminés, alors que dans d'autres il y a crainte de recevoir des avances inappropriées de la part de ce dernier. Bien qu'elles puissent apparaître seules, ces deux suppositions se combinent parfois.

⁸³ Il considère également les signes d'affection entre hommes comme inappropriés.

⁸⁴ «Je l'accepterais pour ce qu'il est, mais» rejoint les formules «je ne suis pas raciste, mais...», «Moi j'accepte les... mais...», «j'ai rien contre les... mais», «je ne veux pas émettre de jugement, mais», etc. Avec cette formule, le locuteur tente de présenter une image raisonnable et posée de lui-même, renforçant ainsi la légitimité de ses propos et amoindrissant la portée des critiques potentielles pouvant lui être adressées en retour.

La transformation peut être accueillie de différentes façons. Elle peut rencontrer une certaine hostilité ou une acceptation générale. Parfois, les répondants ne savent pas exactement quelle serait leur réaction finale puisque l'ajustement qu'ils envisagent est abstrait.

Bah c'est sûr que je, disons que le tiraillement avec [lui] ce serait moins intensif là t'sais. J'voudrais pas aller plus loin là. C'est sûr que je respecterais ça, j'm'en irais pas [dire] euh... «Ah j'me tiens pu avec lui, t'es gai nanana». C'est ça, je me tiendrais quand même avec là... c'est sûr que mon approche 'a sera pas pareille.

(...) d'un coup qu'y penserait qu'on aurait des sentiments pour lui. Mais t'sais dans le fond, c'est juste pour le fun, mais lui y'est gai faique y sent comme ça... faique...

(Benoît)

Benoît craint d'abord la possibilité que son ami gai n'interprète plus les gestes de camaraderie entre pairs de la même façon. On suppose que les codes qui ont précédemment géré les interactions corporelles du groupe seraient abandonnés et compromis par la lecture nouvelle que pourrait faire l'ami des contacts physiques. Tandis que le «tiraillement intensif» serait une activité entreprise entre pairs «pour le fun», ce dernier pourrait y voir maintenant des avances, à l'envers de l'intention véritable des autres membres du groupe.

Bref, la peur de l'approche se construit en partie sur l'anticipation d'une transformation de soi de l'ami. Elle se tapit derrière les contacts physiques, susceptibles d'éveiller le désir. Néanmoins, la présence de cette crainte ne compromet pas le lien d'amitié. La réaction de rejet se fait clairement rabrouer, annoncée comme une attitude inconsidérée. Les ajustements effectués se limiteraient possiblement à une mise à distance des corps et des contacts physiques, comme le sous-tend «mon approche serait pas pareille».

L'ajustement, parfois, peut dépasser les strictes considérations d'avances et de proximité physique. Il s'agit du contenu même des échanges qui sont remis en question :

Euh... mais ça dépend qui là. Si c'est un ami que je connais depuis longtemps ça me dérangerait pas autant là parce que disons genre y va me respecter. Mais, c'est sûr qu'y'a toujours euh, tu penses toujours à quelque chose là c'est comme, tu te sens moins confortable de parler de filles comme nous-autres. Comme entre gars là tu parles de filles, tu parles de choses plus «gars», mais avec [lui] j'saurais pas parler de quoi. J'me sentirais un peu pas confortable j'dirais, mais ça me dérangerait pas beaucoup là.

(Julio)

On présume que les intérêts mêmes de l'ami gai sont susceptibles de changer. Son attirance pour les garçons entraînerait la fin des conversations à propos de «choses plus... gars», qui comprend mais dépasse également le sujet «fille». Les points de convergence s'étioleraient et Julio ne saurait plus de quoi parler avec cet ami. On devine sous cette appréhension l'idée que la sortie du placard ainsi que la possession d'une identité gaie extirpe un homme de l'univers des «gars», particularité constitutive des hétérosexuels découlant de la seule attirance envers les filles.

Encore une fois, la crainte d'être l'objet du désir de l'ami gai se manifeste. Cette fois-ci, cependant, elle est tempérée par l'assurance qu'un ami proche saura le respecter et s'abstiendra de l'incommoder par des avances. La proximité, apparemment, amoindrit la figure de l'étranger. À l'inverse, un homme gai qui ne ferait pas partie du cercle d'amis serait plus susceptible de déroger aux règles de respect, telles que les définit le répandant.

La transformation ne suscite pas que de l'inconfort ou de la neutralité, dans certains cas, elle éveille de la frustration.

Je le trouverais moins drôle là. J'me tiendrais moins avec, ça c'est sûr. Y viendrait pas coucher chez nous, ça c'est sûr (petit rire)...

(...)

Non mais t'sais c'est ton chum, tu l'as déjà vu genre... normal. T'sais comme y parlait comme toi pis là tu le vois devenir toute féminin pis se faire aller comme une fille t'es comme «ah, non, fais pas, estie, arrête».

(Gabriel)

Interrogé sur les origines de sa réprobation de l'efféminement chez son ami gai, il l'attribue au partage antérieur d'une «normalité», puis au caractère inapproprié du féminin chez les hommes. Il y a un départ des conventions qu'ils partageaient et chérissaient tous deux, le chum transformé devenant méconnaissable.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la crainte de recevoir des avances, bien que répandue, n'est pas systématique. Le débordement des règles du social peut être limité à l'efféminement et aux conventions de genre :

Bin euh, j'y demanderais comment sa famille a pris ça premièrement pis euh... Mais j'pense pas que ça changerait vraiment quelque chose (...) si c'est vraiment une personne, un de mes bons amis que je connais bien, pis t'sais ça va pas changer la personne pour autant là, à moins qu'y se mette je sais pas moi, à s'habiller comme je disais t'alheure, t'sais *stretch* pis avoir des manières vraiment efféminées parce que là y'aura pas le même comportement... Mais souvent les gens y'associent ça, y disent euh «oui, y' disait à son ami qu'y'est gai y va se faire rejeter», mais c'est juste qu'y faut pas que le gars y change de comportement nécessairement. Bin si y'a à changer de comportement parce qu'y sent mieux tant mieux, mais peut-être que moi d'un autre côté j'vas pas me sentir mal de moins me tenir avec lui ou de moins être ami avec lui. Comme que je disais t'alheure, tu te tiens pas avec du monde que t'as des divergences d'opinion tout le temps avec ou, t'sais, si la personne 'a se met à changer de goût tout le temps pis 'a, t'sais d'un coup comme ça, changer toute, ce sera pu pareil.

(Marc-Antoine)

Marc-Antoine ne manifeste pas de crainte au niveau de l'approche. Son appréhension se limite à l'adoption de comportements efféminés et au changement de comportement. Cependant il ne suppose pas, à la différence d'autres, que l'apparition de l'efféminement soit incontournable. En principe, il présume que la personne n'est pas changée pour autant, à moins qu'elle ne choisisse elle-même de se transformer.

À cet égard, il envisage deux possibilités, celle où la personne change de comportement parce qu'elle se sent mieux ainsi, et celle où elle le fait par mimétisme. Dans un cas comme dans l'autre, toutefois, l'apparition de comportements efféminés est un motif légitime de rupture ou de redéfinition de l'amitié. Le maintien de liens n'est plus aussi pertinent si les deux personnes ne partagent plus les mêmes choses en commun ou développent des divergences d'opinion. L'efféminement est donc perçu comme une marque de changement patent, sinon même d'écart. Plutôt que de n'être qu'un élément additionnel dans la relation, il est incompatible avec les termes initiaux de l'amitié : des éléments nouveaux apparaissent en remplaçant des anciens.

Toutefois, même l'appréhension d'une possible transformation du comportement n'éclipse pas la possibilité d'éprouver de l'empathie pour l'ami gai, ni le désir de se familiariser avec les expériences propres d'une personne homosexuelle. Il y a un souhait d'apprendre et de s'ouvrir à l'autre.

D'autres jeunes, quant à eux, réagissent surtout en fonction de la réaction appréhendée de leur groupe de pairs ou de la dynamique qu'elle pourrait y créer. Pour les premiers, il est important de maintenir un statut respectable auprès des autres et l'homosexualité pourrait indirectement venir l'entacher. Pris isolément, ils affirment bien accepter l'homosexualité de leur ami, mais n'oseraient rester auprès de lui s'il était ostracisé. Ils préfèrent conserver l'ensemble de leur groupe plutôt que de perdre un seul de ses membres :

(...) j'réagirais bien, *moi*, mais les autres dans gang j'penserais pas. Ça serait comme juste euh... le *bitcher* pis toute là, pis après y sera pu dans gang pis toute là...

(...)

(...) bin y se tiendrait pu avec mes amis... parce que moi je me tiens avec mes amis, j'aime mieux rester avec ma gang que partir avec *un*, j'aime mieux avoir plusieurs amis que juste *un*...

(Marc-André)

Implicite dans ce récit se trouve le conflit de loyauté. Il est impossible de maintenir à la fois l'amitié avec un ami rejeté puis de conserver celle du groupe. Si les autres membres de «la gang» rejettent une personne, chacun doit respecter la mise à l'écart : c'est nous ou c'est lui. Il ne s'agit pas seulement d'une distanciation comme celle que décrit Marc-Antoine cité plus haut, mais bien d'une exclusion. Par ailleurs, la préoccupation d'avoir plusieurs amis plutôt que «juste un» est significative. Elle soulève la vulnérabilité du statut du jeune homme.

Signe d'une transformation rapide des référents, ce ne sont pas tous les répondants qui projettent un rejet de l'ami gai par le groupe, et par conséquent de celui qui lui reste fidèle. Certains estiment en fait que leurs pairs se trouvent globalement au même niveau d'acceptation de l'homosexualité qu'eux-mêmes, étant également exposés aux changements sociaux. À une question demandant si les amis de la gang seraient à l'aise devant un éventuel ami gai, Olivier répond : «Bin oui, sûrement parce que t'sais on voit, c'est sûr qu'on en voit quasiment à tous les jours des gais pis tu vis avec».

Les pairs partagent donc à peu près tous la même quotidienneté avec les gais, soit dans leur entourage ou par le biais de l'exposition aux médias. Ceci détonne avec l'impression fort répandue chez un bon nombre de personnes à l'effet que leur ouverture à l'homosexualité est plus marquée que celle des «autres».

Sur un autre axe, quelques répondants s'imaginent d'abord le changement de dynamique globale au sein du groupe.

(...) c'est pu les mêmes trips, après. Tu vas pas au cinéma avec le gars, y'est gai, t'sais y'est avec son chum c'est comme «ahhh» (dégoût et dépit), me semble c'est euh... j'trouve pas ça hot...

(...)

Ouins, j'sais pas tu vas pas jouer au billard avec là. Si y commence à faire son fif dans le bar, t'sais «ah non»...

(...)

C'est sûr si y'était avec son chum ça fait bizarre. T'sais c'est [qu'] on est toute une gang de gars pis là eux-autres y sont là qui s'embrassent. C'est comme «ah non, qu'est-ce c'est qu'y font là eux-autres?»... mais encore là si y sont heureux de même... C'est ton chum, qu'est-ce c'est tu veux? Tu veux qu'y soit heureux, t'sais tu veux pas qu'y soit malheureux faique... y'est peut-être mieux d'être comme ça pis d'être heureux.

(Gabriel)

Gabriel joint son propre inconfort à celui du groupe. L'appréhension d'une transformation est également présente ici et se répercute dans toute la dynamique interne. Avec l'ami gai, «c'est pu les mêmes trips». Sa présence peut compromettre l'harmonie du groupe, que ce soit par l'expression de gestes d'affection à l'endroit d'un «chum» éventuel, ou par l'adoption de comportements efféminés.

L'évocation de «on est toute une gang de gars» suffit en elle-même à expliquer le malaise vis à vis des gestes d'affection. Il y aurait dans cette perspective la conviction selon laquelle il existe une dynamique essentielle propre à la «nature d'homme», dont serait exclue l'échange d'un baiser entre garçons.

Néanmoins, le malaise ne se traduit pas nécessairement par un rejet automatique. La loyauté envers «un chum» joue un rôle important. Le bonheur de ce dernier a préséance et ne devrait pas être occulté par les sentiments d'inconfort du répondant : «mais encore là si y sont heureux de même c'est ton chum, qu'est-ce tu veux? Tu veux qu'y soit heureux, t'sais tu veux pas qu'y soit malheureux faique...». Ainsi, plutôt que de requérir la restreinte des comportements de son ami, Gabriel considère que la primauté de l'épanouissement de soi les rend légitime dans une certaine mesure.

La profession de loyauté est une attitude qui revient fréquemment chez les jeunes hommes que nous avons rencontrés. Bien qu'ils prévoient éprouver de la surprise et de l'étonnement, ou encore même être sous le choc, ceci ne compromet pas la valeur que représente à leurs yeux l'amitié qui les unit.

Mais moi j'pense je réagirais bien parce que pas mal toute mes amis y viennent, pas se confier à moi, mais y viennent me dire leurs affaires là. Faique là j'suis comme... on dirait que je suis comme un peu, je sais pas comment dire ça. Comme la personne qui les écoute pas mal là, pis toute ça. C'est sûr qu'au début, ça a pas le choix, ça me ferait un choc. Pas que ça me ferait un choc mais t'sais je ferais comme «wow», t'sais j'y penserais deux secondes là. Mais t'sais je serais pas comme style du gars qui dirait «ok euh, j'veux pu te voir là», t'sais comme la personne qui penserait qu'y tomberait amoureux de son ami là, pis toute ça. Je le regarderais pas comme avec une drôle de face là, parce que je comprendrais la situation qui serait... t'sais je me dirais «ça doit pas vraiment être évident de dire ça là... comme de dire ça à tout le monde là».

(David)

L'évacuation du scénario de rejet est courante. Elle est accompagnée parfois, comme chez ce répondant, d'une marque d'empathie pour ce que l'ami peut traverser en tant qu'homme gai. En effet, plusieurs garçons adolescents sont conscients des difficultés particulières que peuvent vivre les jeunes gais et lesbiennes et ne sont pas indifférents au sort que pourrait connaître leur ami. Certains savent spécifiquement que dévoiler son homosexualité n'est pas chose facile et souhaitent se montrer accueillants lors de la réception de cette confidence, se souciant de ne pas regarder l'autre «avec une drôle de face».

En outre, David se dissocie des réactions qu'il attribue à certaines personnes qui motiveraient leur rejet par la crainte d'être l'objet de sentiments amoureux. Cette idée, qui a suffisamment de saillance pour qu'une personne n'y adhérant pas ait tout de même conscience de son existence, n'est donc pas universellement partagée.

Dans certains cas, le refus du rejet et la profession de loyauté sont particulièrement ardents :

J'accepte, vu [que] c'est un de mes amis pis que je le connais. Mais comme là, moi, j'ai un ami, t'sais comme un frère pour moi, ok, y s'appelle S.N. Pis que moi si lui y m'arriverait pis qu'y me dit «j'suis gai» j'l'accepte. T'sais c'est comme un frère pour moi j'l'accepte. T'sais moi ça me fait rien, c'est pas moi, c'est lui t'sais, c'est son choix y'a le droit.

(Marco)

(...) c'est sûr j'capoterais dans le sens, j'serais surpris, t'sais pis, mais j'aurais pas peur parce que je le connais déjà là. C'est un de mes bons amis pis ça a pas de sens là, t'sais de nous séparer à cause de ça là. On se connaît pis on est des bons amis pis on se parle toujours pis on est toujours ensemble là pis... ça change pas de quoi...

(Maxime)

Abandonner un ami en raison de son homosexualité est inconcevable et c'est avec une certaine emphase qu'on écarte cette possibilité. La description subséquente que ces jeunes hommes font des liens d'amitié qui les unissent à l'autre témoigne de leur importance sinon de leur quasi sacralisation. Il s'agit d'une loyauté particulièrement marquée.

Cependant, cela ne signifie pas que cette fidélité n'implique aucune forme d'ajustement. Hormis l'accoutumance suite à l'étonnement initial, il peut arriver que le jeune envisage un changement dans ses comportements. Ici, Félix prévoit la nécessité de surveiller ses paroles devant son ami, de crainte de le froisser :

(...) t'sais un de mes bons amis j'pourrais pas vraiment le renier parce qu'avant je le savais pas, pis on était bin amis. Faique là maintenant que je le sais, t'sais comme y me l'a caché toute ma vie pis j'aurais été un ami tout le temps, bin j'sais pas pourquoi là ça changerait. C'est plus, euh, bon peut-être que j'ferais plus attention à qu'est-ce que je dirais pis mes euh – à moins que lui ça lui dérange pas là – mais t'sais ma façon de voir les choses, par exemple pour les jeux olympiques, des choses de même. Peut-être que là j'ferais moins at-, j'aborderais moins ces sujets là, parce c'est quand même mon ami j'pas pour faire euh, t'sais pas tout le temps euh... pour pas que j'y tape sur les nerfs dans le fond.

(Félix)

Le malaise à l'égard de certaines manifestations culturelles gaies, ici les Jeux Gais de 2006, est perçu comme source potentielle de conflit avec l'ami. Il y a une association entre la personne et la communauté gaie, à laquelle il suppose une identification. Le désaccord avec certaines manifestations culturelles gaies ne signifie toutefois pas un désaccord avec l'état d'être homosexuel.

Chez la majorité – mais non la totalité – des adolescents rencontrés, la profession de loyauté s'accompagne d'un sentiment allégé ou d'une absence apparente d'étrangeté. La connaissance préalable de l'ami les assure contre un départ marqué des règles de vivre ensemble qu'ils partageaient jusque là. Ils ne peuvent concevoir que ce dernier se transforme

de façon si drastique au point d'être imprévisible. En outre, ils n'envisagent pas le risque que leur ami leur fasse des avances «inappropriées» ou les reluque à leur insu.

Chez les autres, on appréhende ou on présume que l'affirmation de l'homosexualité de l'ami s'accompagne d'une désaffection des codes de masculinité qui les liaient. L'ami gai prend – du moins partiellement – la figure de l'étranger et devient plus difficilement lisible. Ses agirs ainsi que ses intérêts se transforment, au point parfois de miner et de pervertir les règles de sociabilité entre pairs : l'ami gai exagérerait sa visibilité ou insufflerait une dimension sexuelle à des gestes autrefois strictement amicaux, que ceux-ci soient posés par lui-même ou par ses pairs.

3.1.5 Le flirt hypothétique

Afin de mesurer le niveau de confort des jeunes jusque dans leur sphère la plus intime, nous leur avons présenté une seconde mise en situation où, cette fois-ci, ils se feraient dire par d'autres garçons qu'ils sont beaux («cute»). Nous tenions évidemment à appliquer les mêmes standards du respectable que ceux qui sont en vigueur dans les relations entre femmes et hommes, où recevoir des compliments d'une fille sous un ton de non-insistance n'est pas considéré comme déplacé. De plus, nous voulions réduire au minimum les équivoques possibles en donnant une description précise de la situation : «Et si un gai te disait 't'sais, je te trouve *cute*', comment réagirais-tu ?» laisse beaucoup moins de place au débordement interprétatif que «Et si tu te faisais *cruiser* par un gai», qui charrie son lot de connotations négatives et d'excès⁸⁵.

De même, comme les entrevues laissaient émerger la crainte des avances, nous avons cru bon d'explorer davantage ce filon. Certaines théories d'inspiration psychanalytique s'appuient d'ailleurs sur un postulat d'émotivité défensive viscérale pour expliquer les attitudes négatives des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais, et, comme en témoigne la construction du concept de *gay panic*, le rejet des avances présumées ou réelles en est une des pierres angulaires. Trouverions-nous les sédiments du malaise couchés sur les

⁸⁵ Nous avons néanmoins reçu des réponses supposant un débordement à la première formulation : «Si y me le dit en me pognant une fesse, y... y risque de... d'avoir mal un peu...» (Alexandre)

profondeurs d'une nature masculine que viendrait secouer l'approche de l'Autre qu'incarnent les hommes gais? L'étendue et la diversité des réponses nous éclaire finalement sur la question. Évidemment, la nature de l'entrevue ne nous permet toutefois pas de creuser en profondeur. La persistance à dépasser les réponses de sens commun aurait été reçue comme des insinuations déplacées de notre part⁸⁶.

Lorsque nous avons posé cette question, nous avons eu des réponses variées, mais présentant tout de même certains points communs. Plusieurs répondants éprouvent un malaise qu'ils expriment différemment. Quelques-uns, cependant, recevraient une telle déclaration de façon largement positive.

Au chapitre du malaise, nous avons d'abord quelques réactions fortes et négatives :

Je le repousserais, t'sais comme «non» [puis je lui dirais] Euh... comme plus... «décâlisse, crise de fif»...

(Marc-André)

Bin j'pense j'l'envoierais chier... j'y dirais euh «c'est ton choix d'être gai mais moi j'suis pas gai» faique laisse-moi tranquille.

(Joël)

Bah c'est sûr que je le prendrais pas vraiment comme un compliment là... ça ferait juste... ça ferait plus genre euh... «ok, c'est correct, j'en ai assez entendu t'en as tu d'autres de même à me dire? mais dis-moi le pas».

(Benoît)

Bizarre... je le repousserais là. C'est sûr que je le laisserais pas, c'est dans mes intentions... t'sais j'ai rien contre eux-autres là, mais j'suis pas de même.

(Olivier)

Ces répondants seraient généralement contrariés par la situation, mais n'en exposent pas toujours les raisons. Lorsqu'elles sont évoquées, elles se limitent à l'idée qu'ils ne sont pas eux-mêmes gais, donc ne devraient pas recevoir ce type de commentaire. Par ailleurs, la peur d'une approche intrusive se lit derrière des réponses comme «c'est sûr que je le laisserais pas [faire]» ou encore :

⁸⁶ Les réponses de sens commun étant considérées comme évidentes, toute demande de précision peut être perçue comme une forme de désaccord et une requête de justification, ce qui peut être troublant dans ce type de thématique qui engage le répondant dans ce qu'il a de plus intime.

Bin c'est parce que tu te dis «lui y'est attiré par moi, j'veux pas qu'y vienne me coller». T'sais, ça dépend ça vient de qui là. Si la personne, c'est une personne que tu te demandais pourquoi 'a te collait pis toute, pis là 'a l'arrive pis 'a te dit «C'est parce que j'suis gai pis j'te trouve cute pis toute» tu fais comme «ok, bin décolle là», j'sais pas

(Hugo)

Certains de ces jeunes semblent présumer que le jeune homme gai ne s'arrêterait pas à la simple déclaration «t'sais, je te trouve *cute*». Non seulement projetterait-il une relation plus avancée « (...) mais si y [le] pense vraiment pis le gars y'est gai pis y veut vraiment euh... t'sais, aller plus loin là j'ferais comme...» (Félix), il pourrait même entamer une première approche ouvertement ou à l'insu de l'objet de son désir. En somme, ces répondants ont l'impression que les hommes gais leur déclarant qu'ils sont beaux feraient fi de leur volonté, n'entendant rien au fait qu'ils sont hétérosexuels et non intéressés. Bien que la possibilité prédatrice ne soit pas toujours perçue comme un universel, elle est suffisamment saillante pour qu'on accorde au personnage une surreprésentation en nombre dans l'environnement social.

Malgré tout, le malaise partagé ne s'exprime pas nécessairement de façon agressive. Peut-être n'existe-t-il pas alors au même degré, élément difficile à mesurer dans le cadre d'entrevues qualitatives.

(...) Bin c'est sûr, le premier t'sais c'est que... un homosexuel vient te dire «ah, tu me plais» pis toute, c'est sûr t'es là «ouins, ok...», c'est sûr que ça frappe pas mal aussi là. Parce que c'est pas tout le monde qui vit ça là. Bin t'sais, moi, ça me dérangerait pas là. Y peut pas le savoir, c'est pas marqué sur mon front, pis lui non plus. Mais j'dirais juste que «bin non t'sais, j'suis pas homosexuel». Bin c'est sûr que c'est embarrassant quand même un peu, tu sais pas trop comment y dire ça pis euh... Bin, je me débrouillerais sûrement.

(Philippe)

Bin, je trouverais juste ça drôle. J'me suis déjà fait cruiser par un coiffeur pis j'étais mal à l'aise quand même là, mais quand tu y repenses, c'est juste drôle.

(Julien)

Bin, j'pense que je rirais, pas que je rirais mais je me dirais comme euh (petits rires), bin j'pendrais plus ça en riant dans le fond là, pis je me dirais bin, je dirais «désolé», t'sais mettons je ferais une tite joke là, t'sais comme «ah désolé j'suis déjà pris», t'sais «j'suis hétéro», des affaires comme ça là.

(David)

Chez ces jeunes hommes, la peur d'une volonté prédatrice ne se manifeste pas. Ils n'envisagent pas d'insistance chez l'autre, l'expression de leur refus poli leur paraissant suffisant pour contenir tout développement ultérieur. Les hommes gais comprendraient bien les codes et les accepteraient, respectant l'intégrité du locuteur.

L'évocation de l'humour est aussi une figure récurrente, sans doute parce qu'il s'agit d'une méthode convenue et usitée pour désamorcer les malaises. On suppose encore une fois que ses référents et son contexte seraient intelligibles aux hommes gais.

Bien qu'un léger inconfort puisse persister, certains adolescents offrent des réactions encore plus positives que celles examinées plus haut. La déclaration, bien que surprenante, serait accueillie comme un compliment :

Mais c'est sûr j'serais flatté. T'sais genre, «ah mais là t'sais j'suis beau». Mais c'est sûr tout le monde aime ça un compliment. Bin c'est sûr que j'serais surpris, t'sais me semble j'me questionnerais un peu. «J'ai tu l'air vraiment gai?». T'sais c'est plus ça. Mais j'y aurais dit «écoute j'pas gai là, s'cuse là t'sais» ce serait pas la fin du monde, là.

(Maxime)

Bin là, j'sais pas là. J' imagine que je dirais que, malheureusement, que j'serais hétérosexuel. J'pense pas que la personne le prendrait mal non plus là faique... (...) c'est juste comme si une fille viendrait dire que t'étais cute là tant qu'à moi... faique sinon j'sais pas, j'prendrais pas ça mal, ni pour une insulte... bin plus pour un compliment que pour une insulte, ça c'est sûr...

(Marc-Antoine)

Comme les répondants précédents, ils exprimeraient le fait qu'ils ne sont pas gais et que, par conséquent, la déclaration ne peut paver la voie à une relation plus étroite et intime. Encore une fois, ils supposent que leur interlocuteur sera raisonnable et recevra le refus dans le respect.

Cependant, même dans la positivité les deux répondants diffèrent. Le premier se préoccupe de l'image qu'il projette, se demandant s'il a l'air gai. Il tient possiblement pour prémisses que l'appréciation esthétique ne peut apparaître qu'entre semblables, ou sinon qu'un homme gai ne s'avancerait pour faire une telle déclaration que s'il croit la personne

capable de réciprocité. Toutefois, à la différence d'autres jeunes, l'irruption de ce questionnement ne susciterait pas le même trouble.

Pour ce qui est du second, l'expérience ne déclencherait pas de questionnement. Il normalise la situation en l'assimilant à des déclarations identiques produites par les filles. Elle ne souffrirait donc ni d'écart ni de débordement. En outre, il reconnaît la présence de malaises et la réception négative de cette marque d'appréciation chez d'autres hommes, mais ne la partage pas.

De l'ensemble de nos répondants, quatre ont dit recevoir une forme ou une autre d'avance. Trois d'entre eux l'ont perçue de façon négative, estimant que la personne avait dépassé les bornes. Un, notamment, a passé l'homme à tabac, s'estimant agressé⁸⁷.

Comme il s'agit d'expériences délicates, il est difficile d'identifier avec exactitude les gestes qu'auraient réellement posés les hommes gais ayant fait des avances. Par exemple, se faire «coller» ne reçoit pas la même définition lorsque le protagoniste est une fille ou un garçon – gai de surcroît. Il est donc possible qu'on ait accordé plus d'ampleur à un simple geste ou au contraire qu'un excès ait vraiment été commis : «T'sais y s'approchait là y commençait à me caresser 'ah non, non, non'. C'est pas moi qui y a dit de décoller là parce que moi j'suis pas le genre de personne à... C'est une fille là qui y a dit : 'décolle parce qu'ya sa blonde'». (Marco)

La caresse annonce un acte franc et délibéré auquel Marco n'aurait pas consenti. Cependant l'éloignement interprétatif de ce type d'expérience nous fait préférer l'utilisation de l'exemple commun pour l'analyse de la réception du flirt. Des gestes inconsiderés peuvent réellement avoir été commis, comme il est possible que des actes modestes aient été amplifiés dans leur interprétation. Nous n'avons aucun point de repère fiable à partir duquel effectuer l'analyse de ces situations.

À l'expérience concrète s'ajoute la complexité des commentaires ou des gestes réels posés entre amis. Plusieurs répondants nous ont mentionné l'existence d'une pratique du flirt

⁸⁷ Le jeune a reçu une sentence, mais il affirme avoir été violent en raison du fait que l'homme lui faisant une proposition était d'âge mûr. Nous n'exposons pas davantage ce cas dans notre thèse, parce que son caractère unique et public pourrait révéler l'identité du participant.

simulé au sein du groupe de pairs, interprété comme une forme de taquinerie légère. Personne n'a affirmé avoir été incommodé par cette pratique, mais quelques-uns ont rapporté le fait que certains de leurs amis recevaient mal ces commentaires ou ces gestes. Ils expliquent alors cette réaction par l'homophobie particulière de ces amis.

Bin t'sais moi aussi j'les taquine un peu. Genre des fois j'vas faire «ah mon beau garçon» ou des affaires comme ça. Y vont dire «estie de tapette, tasse-toi de là», t'sais, ça va être ça, mais c'est toutes des petites niaiseries comme ça.

Ça va être dans quel contexte, ça?

Bin quand tu te retrouves avec tes amis genre tu veux les niaiser un peu juste pour l'énervé, pis t'sais y'en a qui sont plus euh, qui sont un peu homophobes genre, un peu peur, mais pas peur mais c'est juste que... genre y'avait un de mes amis, j'sais qu'y déteste ça là, (...) ça l'énervé qu'un gars le touche. Bin, qu'un gars, plus moi parce que je le niaise, j'dis «heille mon beau garçon», faique là y pète sa crise «heille lâche-moi là». C'est juste pour le niaiser... (...)

(Liam)

Cependant, ceux qui disent ne pas être incommodés par cette taquinerie entre pairs ne sont pas automatiquement confortables à l'idée que ce soit un homme gai qui émette les compliments. D'ailleurs, lorsque nous leur soumettons la mise en situation, ils précisent qu'ils auraient deux attitudes différentes en fonction de l'émetteur de la déclaration :

(Réfléchit) Quelqu'un que je connais c'est sûr qu'au début j'penserais qu'y niaiserait là. Mais 'mettons je me peigne pis là y'a un de mes amis : «ah t'es tu cute, wow, t'es bin beau» (emphase coquette), t'sais juste pour niaiser mais si c'est un autre, c'est sûr tu le prends pas de la même manière t'sais. Tu sais pas vraiment si c'est une joke ou pas.

(Benoît)

La présence de ce jeu du flirt parmi les pairs est intrigante. Comme l'orientation de la recherche ne comprenait pas la compréhension de cette pratique, nous n'avons pu la couvrir que partiellement. Elle semble s'inscrire, tout de même, dans toute la mouvance des jeux de la virilité, thématique que nous aborderons dans une section ultérieure.

La diversité des réponses au flirt est manifeste. Certes, la possibilité que des malaises se maintiennent à travers l'ensemble de cette gamme de réponses subsiste, mais leur présence doit également être démontrée. Et il demeure, surtout, que l'amplitude des divergences de réaction relevées est plus significative que tout substrat minimal pouvant être dégagé.

3.2 Représentations de la collectivité gaie

Nous avons vu précédemment que plusieurs jeunes font référence au collectif lorsque interrogés sur l'individu, annonçant l'impossibilité de ne nous en tenir qu'à la personne. La représentation du collectif, toutefois, s'étend presque à l'infini. Il nous aurait été possible d'explorer chacune de ses manifestations, qu'il s'agisse des signes d'affection en public, du défilé, du Village, des Jeux gais, des organismes communautaires, des campagnes de sensibilisation, de la présence médiatique, de la reconnaissance des conjoints de faits, de la prohibition de la discrimination, de l'homoparentalité, de l'union civile, du mariage, etc. Mais comme nous ne pouvons étirer l'analyse jusqu'aux quatre coins de l'existence collective homosexuelle, nous nous sommes limitée à certains de ses points saillants.

Tout d'abord les signes d'affection, puisqu'ils se situent à mi-chemin entre l'individu et le groupe en introduisant la dualité, et qu'ils rendent l'homosexualité visible et concrète dans ce qui la détermine à la base, c'est à dire le désir et/ou l'amour d'une personne de même sexe. Ensuite l'accès au mariage pour les conjoints de même sexe, car il s'agit d'un sujet d'actualité qui interpelle un grand nombre de répondants et pour lequel ils ont des discours plus développés, sans compter le fait qu'il permet de mesurer la valeur intrinsèque qu'on accorde à l'amour entre personnes de même sexe. Finalement, nous dégageons la variété des positions exprimées devant les différentes manifestations de visibilité et de revendication afin d'embrasser de façon plus globale les dynamiques de vivre ensemble envisagées par les jeunes garçons que nous avons rencontrés. Cette dernière sous-section s'appuie notamment sur certains constats précédemment effectués lors de l'étude des réactions aux signes d'affection en public ainsi qu'à l'accès au mariage.

3.2.1 Les signes d'affection

Les signes d'affection entre deux hommes gais ou deux femmes lesbiennes incarnent l'homosexualité. Ils la rendent visible et l'exécutent, concrétisant une identité qui demeure sinon largement abstraite. Après tout, l'homosexualité n'est rien sans l'idée du lien à l'autre.

Observer les réactions à ces incarnations nous permet donc de mieux comprendre les représentations des hommes gais, qui ne peuvent être contenues dans leurs figures singulières. Bien que les signes d'affection ne mettent principalement en jeu que la dualité des partenaires, ils sont une introduction à l'univers de la collectivité gaie et du nombre, et par conséquent soulèvent de multiples considérations rattachées au vivre ensemble. Par ailleurs, cette section nous permet d'examiner de front les essentialismes possibles qu'éveillerait la révélation nette de l'altérité. En effet, le haut degré d'émotivité généré par les signes d'affection en ferait un territoire donnant une excellente prise aux explications déterministes.

Dans le cadre de l'entrevue, nous avons questionné les jeunes sur leur niveau d'aise et leurs réactions devant les signes d'affection manifestés par deux hommes gais. Afin de nourrir leur réflexion puis d'établir une base commune d'analyse, nous leur avons présenté une affiche produite par le groupe communautaire Gai-écoute. Sur celle-ci figurent deux hommes étant sur le point de s'embrasser. Ils sont tous deux vêtus et équipés comme des joueurs de hockey et sont surplombés du message : «Choquant? Pour les homophobes». Par ailleurs, nous leur avons demandé dans quel contexte ils ont vu deux hommes s'embrasser pour la première fois et comment ils ont d'abord réagi. Nous comparons par la suite avec leurs perspectives actuelles afin de vérifier s'il y a eu changement.

Les dis/positions, qui conjuguent à la fois la réponse émotive et la perspective abstraite, s'étendent sur deux axes : celui du confort, d'une part, et des considérations de vivre ensemble, d'autre part. Ainsi, certains jeunes garçons se montrent très à l'aise devant les signes d'affection que se témoignent deux hommes, tandis que d'autres sont dégoûtés et/ou vexés. Toutefois, leur position quant à la légitimité de démonstrations publiques varie indépendamment de leur niveau de confort.

Considérant le jeu de ces deux axes, nous repérons trois scénarios majeurs : l'aisance et la légitimité, le malaise et la légitimité, puis le malaise et l'illégitimité. Évidemment, une série de justifications récurrentes sont employées pour expliquer ces différentes dis/positions. Nous les examinons à tour de rôle au sein des trois dispositions respectives.

L'AISSANCE ET LA LÉGITIMITÉ

Le malaise, bien que généralisé, n'est pas exclusif. Certains des jeunes que nous avons rencontrés se considèrent assez confortables ou ne mentionnent pas ressentir de malaise devant des marques d'affection que se témoignent deux hommes, même lorsqu'il s'agit de baisers.

(...) Ça change rien. Moi sans joke, à cause de mon cousin j'ai quand même, t'sais c'est devenu banal à' fin l'homosexualité là t'sais. C'est comme pareil à un lapin, tu vois un lapin passer ou deux lesbiennes ou deux gais qui s'embrassent, ça change pas rien.

(Philippe)

La première fois j'me sentais comme un peu... comme les scènes avec les deux gars j'me sentais comme bizarre un peu. Mais après c'était correct là, (...) c'est plus la première fois que c'est comme un peu un choc mais après tu t'habitues, c'est comme n'importe quoi.

(Julio)

(...) des fois on va à la Casa grecque là, au quartier gai. J'en vois souvent pis des fois ma sœur va aux clubs pis on va la porter là... pis on les voit, j'en vois beaucoup. T'sais moi ça me dérange pas, tant que c'est pas avec moi.

(Marco)

Bin j'ai pas de réaction... c'est sûr que c'est pas moi qui irait embrasser l'autre gars mais...

(Benoît)

Évidemment, il demeure impossible de certifier une absence totale de malaise chez chacun d'entre eux. Certaines tournures, telles que «moi, ça me dérange pas», peuvent coexister avec un inconfort discret. Néanmoins, leur disposition en est une d'aisance minimale⁸⁸ qui se distingue nettement des malaises et des réprobations affirmés par d'autres.

⁸⁸ Par ailleurs, Julio prépare une petite pièce de théâtre reprenant Mambo Italiano, une comédie à laquelle il attribue son changement de perspective. Jouer dans une telle pièce requiert un degré minimal de confort.

Indépendamment de ces considérations, voir deux hommes s'embrasser n'est pas problématique à leurs yeux. Certains font la distinction entre eux-mêmes et les autres, affirmant que le geste convient tant qu'ils ne sont pas directement impliqués. Derrière cette nuance, nous voyons comment l'homosexualité interpelle le rapport à soi.

La justification ou la rationalisation de cette disposition invoque tout particulièrement l'habitude, mais l'objet de cette dernière diffère. En effet, tantôt l'homosexualité, tantôt les signes d'affection sont devenus familiers à leurs yeux, épuisant les malaises initiaux qui habitaient certains. Il est donc possible, à l'instar de Philippe, de ne pas avoir été témoin d'un grand nombre de marques d'affection⁸⁹ mais d'y être néanmoins «habitué» en raison d'un lien de proximité avec une personne homosexuelle. À l'inverse, on peut ne pas être en contact direct avec l'homosexualité, comme c'est le cas avec Julio qui ne possède aucune connaissance gaie, mais s'accoutumer tout de même aux signes d'affection entre hommes suite à une exposition répétée.

Jusqu'ici, l'ensemble des répondants démontrant un certain confort devant ces signes d'affection ne s'oppose pas à leur expression publique. Ils n'affirment pas tous la légitimité de tels gestes, mais aucun d'entre eux ne la conteste. Pour ceux d'entre eux qui affichent leurs positions plus clairement, cinq justifications sont invoquées :

- La liberté individuelle :
«bin t'sais moi j'trouve ça correct t'sais c'est leur choix t'sais...» (Marco)
- L'absence d'impact négatif :
«ça peut te faire quoi toi dans ta vie, c'est pas toi là, si l'autre ça y tente, go. Mais, mais ça te fait rien». (Philippe)
- La possibilité de s'accommoder :
«t'sais si t'es pas content au pire imagine que l'autre c'est un gars t'sais, change z'en un j'sais pas mais...» (Philippe)
- L'équivalence de la situation et la symétrie du traitement :

⁸⁹ Ce jeune homme mentionne au cours de l'entrevue que le cousin et son mari ne se donnent pas souvent des marques d'affection.

«pourquoi t'acceptes pas ça?» t'sais c'est comme, 'remplace le gars par une fille ça revient au même là'...» (Marco)

«t'sais j'sais pas tu vois une affiche avec deux filles c'est correct mais aussitôt que tu vois deux gars, ça c'est mauvais... c'est stupide un peu». (Julio)

- L'empathie :

«t'sais, comme l'exemple des deux lesbiennes qui s'embrassaient. Y'en a un qui est arrivé (mime un geste de frappe). Si tout le monde se mettrait à faire ça, c'est pas (...), t'sais c'est comme si tu te mettrais dans la peau de l'autre... n'importe qui, t'sais un gars pis une fille s'embrasseraient pis t'aurais un homosexuel qui arriverait en arrière pis qui paf, t'sais, ça aurait pas d'allure. T'sais ça virerait en guerre genre.» (Philippe)

Sous chacune d'elles se profilent des prémisses dont la force tranquille soutient les codes contemporains et locaux du vivre ensemble. Tout d'abord la liberté individuelle, invoquée en des contextes dépassant les réalités homosexuelles, accorde en principe un espace de réalisation de soi et d'épanouissement à tout individu. Cet espace n'est limité que par la naissance de l'empiètement sur le bien-être d'autrui, un souci auquel on répond ici par l'affirmation d'une absence d'impacts négatifs. À tout le moins, on estime qu'il n'est pas si ardu de s'accommoder des marques d'affection entre hommes, la responsabilité d'ajuster ses comportements échoyant par conséquent aux jeunes hétérosexuels et non aux homosexuels.

De son côté, l'affirmation de l'équivalence procède de la prémisse selon laquelle des situations identiques commandent l'application des mêmes règles. Bref, les doubles standards sont perçus comme inéquitables et sont réprochés. L'enjeu repose alors sur l'identification des situations, de façon à déterminer si *x* et *y* «reviennent au même» ou non. Or, comme aux yeux de certains jeunes hommes il y a équivalence entre les signes d'affection posés par un couple femme-homme et homme-homme, employer des règles différentes pour les gérer ne conviendrait pas et pourrait même être «stupide» ou irrationnel.

Finalement, s'appuyant sur l'équivalence, le refus du conflit fait d'abord appel à l'empathie, spécifiant qu'il ne serait pas agréable pour les hétérosexuels de recevoir le même mauvais traitement que subissent certains homosexuels manifestant des gestes d'affection⁹⁰. On y devine l'injonction de «ne pas faire aux autres ce que l'on ne souhaiterait pas que l'on

⁹⁰ Le jeune faisant appel à la cohabitation harmonieuse s'inspire de l'exemple des deux lesbiennes qui ont été frappées par un inconnu à l'angle des rues Saint-Denis et Mont-Royal pendant l'année 2004.

nous fasse». Par le fait même, on suppose que sans l'équilibre d'un respect mutuel, la situation pourrait déboucher sur une forme de conflit ouvert entre homosexuels et hétérosexuels.

En somme, les jeunes manifestant un certain confort devant les signes d'affection que se donnent deux hommes les considèrent sans gravité et plutôt inoffensifs. Il est possible que leur expérience personnelle, par «l'habitude», ait pu leur démontrer qu'ils n'y risquaient rien. Néanmoins, ceci n'explique pas systématiquement les dispositions des garçons adolescents, puisque des expériences semblables ne conduisent pas aux mêmes perspectives.

LE MALAISE ET LA LÉGITIMITÉ

Le malaise est franchement verbalisé dans plusieurs cas. Cependant, il n'est pas forcément accompagné d'une réprobation des signes d'affection. Quelques jeunes garçons estiment que leur inconfort ne devrait pas limiter le droit à l'expression et vont justifier chacune des deux postures. Certaines d'entre elles, toutefois, comprendront quelques zones d'ombre.

L'inconfort varie et s'échelonne du « (...) c'est sûr que j'suis comme mal à, un petit peu mal à l'aise parce que t'sais j'suis pas habitué » (Félix) au « (...) deux gars qui s'embrassent je sais pas ça... (...) ça me lève quasiment le cœur t'sais c'est euh... ça me fatigue là, t'sais vraiment » (Marc-Antoine). Il passe également par le «Bin écoute là, c'est sûr que je trouve ça bizarre t'sais» (Gabriel). L'inconfort plus ou moins léger ainsi que le sentiment d'étrangeté sont plus fréquents, l'agacement étant moins prononcé.

L'habitude, encore une fois, est avancée pour rationaliser cette disposition, mais c'est son absence qui explique maintenant le malaise. Ceci concorde avec la corrélation établie précédemment où l'accoutumance à une réalité est souvent évoquée pour justifier le confort. Son emploi chez Félix signifie possiblement que le jeune envisage la possibilité d'un plus grand degré d'aise, moyennant une exposition accrue aux signes d'affection entre hommes. Sous un autre angle, l'inusité dénote la faible visibilité des témoignages d'affection entre personnes de même sexe au sein de notre société :

(...) tu croises deux femmes qui s'embrassent ou deux hommes qui s'embrassent c'est pas comme si c'était quelque chose que tu voyais couramment pis que c'est comme banal...»

(Marc-Antoine)

C'est sûr c'est bizarre, parce que t'sais quand tu vois un homme embrasser un autre homme, c'est sûr ça fait bizarre parce que t'es habitué qu'un homme embrasse une fille.

(Maxime)

L'habitude des signes d'affection entre personnes de même sexe peut être contrastée avec celle des marques témoignées entre personnes hétérosexuelles. Celles-ci bénéficient non seulement d'une meilleure visibilité, mais se rapprochent également de l'expérience personnelle et intime de la plupart des jeunes garçons que nous avons rencontrés.

Cependant, la rationalisation la plus couramment évoquée est celle de la discordance entre les signes d'affection et les référents intégrés de la «masculinité authentique». Ceux-ci sont souvent contrastés avec les représentations de la féminité :

(...) ça me ferait moins capoter voir deux filles s'embrasser que voir deux gars s'embrasser, parce que tu sais que deux filles, depuis qu'y sont petites, 'sont tout le temps ensemble. Y vont coucher chez une-l'autre, 'sont tout le temps dans le même lit, ça se tient par la main. T'sais deux petites filles ça se tient par la main, mais deux gars, tu vois jamais deux gars se tenir par la main là. Y jouent au camion, ça se bataille... y'arrivent plus vieux ça s'embrasse, t'es comme «ouins»... deux filles tu t'en attends plus, j'sais pas, j'trouve ça moins bizarre.

(Gabriel)

(...) mais des gars c'est comme masculin là. T'sais c'est grand, c'est fort, c'est musclé, c'est pas fait pour embrasser d'autres gars là, t'sais. J'sais pas pourquoi on dirait c'est une mentalité que... c'est plus ça là qui donne euh, ... c'est une mentalité d'homme...

(Maxime)

(...) un gars ça, j'aurais de la misère à... mettons à m'imaginer ça.

(Félix)

Échanger un baiser entre hommes heurte directement la définition même de la masculinité. Non seulement ce geste d'affection s'écarte-t-il nettement des habitudes relationnelles établies depuis la tendre enfance, mais il va à l'encontre d'idées de force, de grandeur et de puissance. En fait, il convient davantage à deux femmes puisqu'elles se témoignent régulièrement de l'affection, en concordance avec leur féminité.

La force des référents de la masculinité et de la féminité s'observe par leur caractère définitif. On ne renvoie point à des concepts construits et partagés, sous-tendant ainsi leur plasticité et leur malléabilité dans le temps et l'espace, mais bien à des principes directeurs qui tiennent le rôle d'explication finale. Nous nous approchons ici de l'idée de nature d'homme et de femme, révélée par un «fait pour/pas fait pour», comme nous le retrouvons dans la citation de Maxime ainsi que dans la suivante : « (...) deux gars ensemble... je trouve pas que c'est fait pour être ensemble mais (...)» (Gabriel).

Finalement, les rationalisations naturalistes s'étendent au jeu du désir, l'attirance envers les filles semblant expliquer le dégoût des hommes.

Euhff oui c'est clair que si je vois deux gars s'embrasser, tant qu'à moi c'est pire que deux filles. Parce que t'sais étant hétérosexuel moi j'trouve qu'une fille c'est plus beau, c'est plus joli, ça m'attire plus. Pis aussi, deux filles t'sais, c'est féminin une femme. Deux gars qui s'embrassent, je sais pas, ça...

(Marc-Antoine)

Dans un cas particulier, aux déterminants propres de la masculinité s'adjoignent les enjeux de pouvoir dans laquelle elle s'inscrit. Au-delà du caractère inusité sinon incongru de l'image de deux hommes s'embrassant, c'est le statut même qui est en question : « (...) on dirait que les gars ça a plus euhm, t'sais un aspect euh... pas macho mais t'sais ça, on dirait que pour le monde c'est comme rabaissant avec deux gars, tandis que deux filles ça l'est moins, j'sais pas pourquoi... peut-être ça choque plus, deux gars.» (Félix). Le flou demeure, cependant, au sujet de la cible de cette perte de statut. Se limite-t-elle aux deux hommes s'embrassant ou s'étend-elle à ceux qui les observent et, même encore, au groupe des hommes?

Clôturent l'ensemble des justifications examinées jusqu'ici se trouve finalement celle de l'équivalence du geste et de la symétrie du traitement : « (...) même quand je vois un gars pis une fille qui s'embrassent là, à se dévoîter la mâchoire là, ça me fatigue en...» (Marc-Antoine). L'inconfort et l'agacement seraient en principe le même, qu'il soit question de couples homosexuels ou hétérosexuels. Cependant, les gestes comparés ne sont pas équivalents et recèlent en fait une asymétrie dans la perception de l'adolescent : deux hommes qui s'embrassent se dévoîtent invariablement la mâchoire ou sinon la gravité de leur

geste – même «tempéré» – correspond forcément à celle d'un couple hétérosexuel versant dans l'excès. Moins employée chez ceux qui n'ont pas d'objection à la publicisation des marques d'affection, et de surcroît pour expliquer une disposition, cette justification signale une zone d'ombre dans la position de ce répondant.

Malgré la présence de malaises, ces jeunes hommes légitiment tout de même les signes d'affection entre hommes : «mais moi ça, c'est sûr que j'suis comme mal à, un petit peu mal à l'aise parce que t'sais j'suis pas habitué... mais en même temps j'peux pas être euh... méchant envers eux-autres parce que t'sais y font juste s'aimer (...)» (Félix). Les justifications auxquelles ils ont recours ressemblent alors en grande partie à celles utilisées par ceux qui sont relativement confortables. La liberté individuelle et la réalisation de soi sont réaffirmées, suite à la verbalisation des inconforts : « moi qu'y s'aiment, y s'aiment c'est tout.» (Julien), ou encore : «à part comme je te dis, si c'est de même qu'y sont heureux, on va pas leur enlever ça.» (Gabriel).

À l'occasion, deux justifications se recoupent, ici la liberté individuelle et la symétrie du traitement : « t'sais un gars pis une fille ça a droit de s'embrasser, pourquoi eux t'sais, y s'aiment t'sais, pourquoi y'ont pas le droit de s'embrasser ?» (Maxime). Cette profession d'équité peut même provenir d'une personne n'évaluant pas au même degré les signes d'affection homme-homme et femme-homme :

Comme... moi je dis que si les personnes hétérosexuelles ont le droit de le faire j'vois pas aucunement pourquoi les gais auraient pas le droit de le faire, que ce soit des lesbiennes ou des homosexuels, deux hommes ou deux femmes, j'trouve que y'aurait autant droit l'un l'autre de le faire là (...)

(Marc-Antoine)

Par ailleurs, la possibilité de s'accommoder, apparemment, n'est pas exclusivement présentée qu'à des interlocuteurs abstraits, mais peut être vécue et assumée par des jeunes ressentant un certain inconfort : « j'suis pas obligé de vivre avec ça, j'suis pas obligé de regarder non plus (...)» (Félix). Il y a une distinction entre l'expérience de l'autre et la sienne, puis une reconnaissance que celle de l'autre n'empiètera pas forcément sur celle du jeune.

Ces considérations sur le vivre ensemble débouchent encore une fois sur l'idée d'une cohabitation «harmonieuse». Invoquant à nouveau l'empathie, on s'abstient de faire à l'autre ce qui déplairait à soi-même. Le respect des expressions respectives serait garanti par l'espace de vie que possède chacun :

T'sais des fois t'en vois s'embrasser, mais là tu peux pas... tu te dis «ga, lui là, y'est attiré par ça». C'est comme, moi, j'aimerais pas ça à mettons, j'sors avec ma blonde pis je l'embrasse pis qu'y'en a un qui me dit «heille, c'est pas correct». T'sais (...) je les laisse faire là, c'est leur vie. Moi tant qu'y viennent pas se mêler de mes affaires, font bin qu'est-ce qu'y veulent.

(Gabriel)

LE MALAISE ET L'ILLÉGITIMITÉ

Une dernière gamme de répondants se distingue des autres par le témoignage conjoint d'un malaise et d'une désapprobation des démonstrations publiques de signes d'affection. Mais contrairement aux autres dispositions, ces répondants n'usent de justification que pour expliquer la désapprobation. Le malaise semble plutôt aller de soi et personne ne cherche à le rationaliser.

Les perspectives des jeunes garçons arborant ces dispositions de base comportent quelques similitudes. L'illégitimité s'appuie globalement sur l'idée que les gestes d'affection sont irrespectueux à l'endroit de la majorité hétérosexuelle. Ils devraient strictement être restreints au privé, à l'exception parfois de ceux qui paraissent plus «dilués» à leurs yeux, tel le fait de se tenir la main. Parallèlement, les signes d'affection entre deux hommes sont souvent vus avec des verres grossissants, leur gravité étant plus marquée que s'ils émanaient d'un couple formé d'un homme et d'une femme.

Le manque de respect, incidemment, ne serait pas subi uniquement par le répondant, mais par l'ensemble de la «communauté» des hétérosexuels. Ces jeunes semblent en fait avoir l'impression que la majorité des gens partagent leur désapprobation et sont pareillement choqués à la vue d'un baiser échangé par deux hommes:

Bin, c'est juste euh, (...) qu'ils le fassent sans le montrer à tout le monde ça me dérange pas. Mais qu'ils le fassent mettons 'sa patinoire si on veut ou dans rue n'importe où devant tout le monde, me semble c'est plus euh... ouins... pratiquement... irrespectueux. Ouins.

Mouais. À cause ça, y'a bin du monde qui sont dérangés pour ça. Pis j'sais pas me semble c'est... y nous manquent de respect à cause... le trois-quart du temps c'est vraiment juste pour le montrer qu'y le sont, tant qu'à moi... bin en tout cas, à ce que j'ai pu voir.

(Alexandre)

Bin j'trouve qu'y se moquent de ceux qui sont pas gais non plus... (...) c'est choquant là pour tout le monde là, pas juste pour les homophobes là.

(Simon)

Ils associent cette forme d'irrespect à une volonté de «se montrer», à de la provocation ou à de l'artificialité, dépassant largement le cadre de l'affectif ou l'excluant complètement. Derrière cette perception se dessine l'idée d'une opposition, les gais se dressant contre les hétérosexuels dans leurs aspirations à la visibilité. Un désir de reconnaissance peut même être soulevé, mais il est considéré comme déraisonnable et excessif :

Mais c'est comme, là euh, y veulent trop se montrer mettons... pis y veulent trop qu'on sache qu'y sont là... (...)

(Simon)

Ouins, y le font pour le... quasiment pour être fiers qu'y le sont là, mais je sais pas si c'est une idée que je me fais ou on dirait qu'y'aimeraient ça qu'y soient vus comme personnes normales mais... me semble... pis là, j'ai bin de la misère avec ça, moi c'est... hum.

(Alexandre)

Devant le constat d'un manque de respect s'élève l'appel à la restrainte et à la retenue. S'embrasser, lorsqu'il est question de deux hommes, devrait appartenir au privé, à l'intimité de la demeure : «Bin c'est ça... t'sais regarde euh... chez vous ça me dérange pas c'est pas chez nous, tu fais qu'est-ce tu veux. Mais dehors c'est comme 'retiens-toi'» (Olivier), «Bin qu'y fassent ça chez eux aussi !» (Simon), ou encore, «Bin j'sais pas c'est leur vie privée, qu'y fassent ça, qu'y gardent ça pour eux!» (Joël).

La possibilité d'un double standard n'est pas évoquée. En fait, ces positions pourraient ne pas susciter de sentiment de dissonance en raison de la perception différenciée d'un même geste posé tantôt par un couple homme-femme, tantôt par un couple homme-homme. L'asymétrie repérée déjà chez les répondants du groupe précédent (le malaise et la légitimité) se poursuit en force ici :

T'sais eux-autres sont toujours en train de se faire comme... eux là, y se montrent pis y se lichent devant tout le monde, pis c'est comme... «cache-toi, montre-moi pas ça». Ça me frustre. Mais t'sais, ça me dérange pas qu'y le fassent, mais moi j'veux pas voir ça faique «fais-le pas dans rue s'te plaît fais-ça chez toi»

(Liam)

En fin de compte t'sais le monde sont là «ah, les gais qui s'embrassent», t'sais c'est pas mieux quand tu vois le gars qui est dans le fond du métro qui est en train de *frencher* sa blonde (...)

(Hugo)

Bien entendu, «se licher» ne porte pas la même connotation que s'embrasser. Il se trouve par ailleurs qu'il s'agit d'un vocable qu'on emploie fréquemment pour décrire les baisers échangés entre deux hommes (ou deux femmes, à l'occasion). Un glissement semblable s'opère avec le verbe «*frencher*», qui remplace aisément «s'embrasser» mais se charge alors du poids de l'excès et de l'exagéré de la performance.

Incidentement, bon nombre de ces hommes adolescents connaissent un proche homosexuel, soit des tantes, un oncle ou un couple de voisins. Cependant, il appert qu'aucun d'entre eux ne témoigne de marque d'affection pour son conjoint ou sa conjointe devant le restant de la famille, réservant les gestes pour leur intimité. Loin d'exclure la possibilité qu'un jeune ayant observé deux de ses oncles s'embrasser maintienne sa désapprobation d'un tel geste, l'invisibilité de l'affection dans leur entourage pourrait contribuer à leur position actuelle.

En somme, ces jeunes hommes ne prêtent ni la même intention, ni la même qualité à un baiser «discret» échangé au sein d'un couple hétérosexuel et homosexuel. L'amour et l'affect ne font pas partie de leur paysage conceptuel, ce qui influe possiblement sur l'idéal professé d'une cohabitation harmonieuse commandant d'abord à l'autrui homosexuel de se restreindre pour le bien-être de soi et du groupe social hétérosexuel. En effet, l'amour absent – ou évacué –, la retenue n'exige qu'un faible sacrifice de la part de ces personnes. Peut-être sont-ce là en fait des reflets des représentations fondamentales qu'ils se font de l'homosexualité.

3.2.2 Le mariage entre personnes de même sexe

Dans la trajectoire de visibilité de l'homosexualité, le mariage est sous tous les projecteurs. Malgré la baisse de prestige que cette institution a globalement connue au cours des dernières décennies, elle s'est préservée suffisamment de poids symbolique pour maintenir une partie de ses fonctions. Encore aujourd'hui, elle formalise et rend publique une relation, lui attribuant du coup une valeur sociale particulière.

Traditionnellement, le mariage a fixé le régime de la complémentarité homme-femme, conférant une certaine aura de sacré à l'expression de cette dualité. Embrassant le couple dans son tout et ses parties, cette valorisation s'étendait jusqu'au statut sexué des personnes qui le composaient. Bref, c'est leur identité même d'homme et de femme [hétérosexuels] qui s'y trouvait validée.

Confrontées à ce régime en redéfinition, les personnes homosexuelles cherchent à établir leur valeur intrinsèque. Or, à l'instar des hétérosexuels, elle est indissociable de celle qui est attribuée aux couples qu'ils forment. Comme toute institution alternative destinée exclusivement aux homosexuels ne pourrait recevoir la même valeur qu'une institution strictement appropriée par des personnes hétérosexuelles, la perception du mariage entre personnes de même sexe offre un point de comparaison de l'importance relative accordée à une orientation sexuelle et à l'autre.

Sur un autre plan, la série d'entrevues que nous avons réalisées avec les jeunes a eu lieu alors que le débat sur le mariage gai battait son plein. En plus des représentations du couple homosexuel, nous avons donc reçu celles rattachées à la revendication et à l'affirmation gaie. Les hommes gais, par conséquent, ne pouvaient définitivement plus se penser seul, mais devaient forcément être associés à une communauté.

Alors que les signes d'affection introduisent la sphère de la «dualité homosexuelle», le couple, sous la forme du mariage, en révèle le centre. En passant à ce niveau, nous approfondissons et affermissons nos connaissances des attitudes envers les hommes homosexuels.

En concordance avec les aspects jusqu'ici explorés, les répondants présentent une gamme de postures à l'endroit du mariage entre personnes de même sexe. Certains n'y voient aucune objection, manifestant même une critique des positions contraires, d'autres sont encore mitigés et finalement quelques-uns s'y opposent nettement. À travers leurs rationalisations et leurs justifications se profilent certaines conceptions de l'homosexualité puis des idéaux du vivre ensemble, qu'il convient de repérer et de souligner.

EN FAVEUR DU MARIAGE ENTRE PERSONNES DE MÊME SEXE

Il est apparemment possible d'être un garçon adolescent et d'être en faveur du mariage entre personnes de même sexe. En fait, ils sont un peu plus nombreux à se positionner clairement en faveur de l'accessibilité de l'institution à des personnes gaies qu'à se montrer favorable à l'expression publique de signes d'affection. Les justifications évoquées pour appuyer l'ouverture au mariage, incidemment, sont fort semblables à celles qui étaient employées dans le domaine précédent.

Tout d'abord émerge la notion de liberté individuelle, telle que soutenue par l'idée de l'épanouissement personnel et du droit. Ensuite suivent les principes d'équité et d'absence d'impacts négatifs.

L'épanouissement personnel implique particulièrement la notion d'amour et de bonheur, articulée autour du droit :

Ah j'suis d'accord pour les gais là, ça me pose pas problème là. T'sais y'ont le droit d'avoir leur propre euh... (réfléchit)... y'ont leur propre ressentiment (sic) pour les personnes qu'y'aiment là. Si y'aiment le monde du même sexe bin, y'ont le droit. On n'est pas pour les empêcher de s'aimer là.

(Benoît)

(...) pis le mariage, encore là, si sont heureux de même, on peut pas leur enlever ça.

(Gabriel)

(...) parce que le mariage c'est comme un signe d'amour. Tu t'unis à l'autre personne, c'est parce que tu l'aimes, pis c'est comme... les hommes t'sais y s'aiment (...)

(Maxime)

La différence d'orientation sexuelle, en quelque sorte, n'est pas une raison pour refuser le bonheur à d'autres, même s'il signifie l'accès à une institution traditionnellement réservée aux couples hétérosexuels. On attribue ici à l'homosexualité la potentialité de se manifester dans l'amour, élément qui n'est pas universellement reconnu. Quant au droit, il est invoqué de lui-même sans être étayé, semblant suffire par sa simple énonciation.

Là où ce droit est davantage mentionné, c'est dans une perspective d'équivalence et d'égalité avec les personnes hétérosexuelles. Si ces dernières peuvent se marier, il devrait en être de même pour les couples d'hommes :

Moi le mariage c'est comme (...) t'sais tout le monde a le droit de se marier, pourquoi qu'y se priveraient de se marier parce que c'est avec un homme ? (...) C'est la même affaire là. Moi je trouve ça stupide, t'sais qu'y'en a qui peuvent pas se marier... t'sais c'est leur choix (...)

(Marco)

Bin là, ça c'est question d'égalité là.

(Étienne)

Bin si nous-autres on a le droit de se marier, j'imagine qu'eux-autres aussi y'ont le droit.

(Gabriel)

L'équivalence de la situation semble une évidence à leurs yeux et ils ne sentent pas la nécessité de la démontrer. Par contre, ils sont conscients de l'existence de perspectives s'opposant à l'accès des personnes homosexuelles au mariage et y répondent par l'étonnement et la critique :

(...) t'sais je comprends pas vraiment les personnes qui sont contre là. L'Église qui se mêle de ça pis toute ça là. Moi je trouve dans le fond qu'est-ce qu'y essayent de faire on dirait c'est comme qu'y'essayent d'empêcher des personnes d'être heureuses ensemble là, pis toute ça, pis c'est comme c'est leur droit dans le fond... 'sont pas des animaux là (...)

(David)

L'étonnement traduit la force de la prémisse, puisqu'une autre perspective paraît difficilement défendable. On critique la position de l'autre soit en la qualifiant de «stupide» (Marco), soit en clamant qu'elle nuit au bonheur des personnes homosexuelles. De plus,

refuser l'accès égal au mariage est associé à une déshumanisation de la personne homosexuelle.

Peut-être certains anticipent-ils l'argument de l'impact négatif en affirmant d'office que le mariage entre personnes du même sexe ne pourrait nuire à personne. La sensibilité religieuse quant à elle n'a pas de poids. Aucun de ces répondants n'est pratiquant et certains voient la société à leur image : « (...) c'est peut-être dans' bible 'ah t'as pas le droit nanana' faïque... [mais] la plupart du monde s'en fout» (Benoît).

Par ailleurs, la rhétorique de la complémentarité homme-femme est absente de leurs propos. Certains l'évoquent certes ailleurs ou laissent transparaître leur adhésion à cette représentation, mais elle n'est pas associée au mariage. C'est le cas notamment de Gabriel qui professe un attachement aux définitions conventionnelles de la masculinité, mais qui considère que les homosexuels devraient avoir le droit de se marier. Les contours de cette institution ont sans doute été suffisamment redéfinis chez certains pour ne plus dépendre d'une nécessaire complémentarité des sexes.

INDÉCIS OU MITIGÉS DEVANT LE MARIAGE ENTRE PERSONNES DE MÊME SEXE

Sans être complètement opposés à l'idée que deux personnes de même sexe se marient, quelques-uns montrent une certaine ambivalence ou proposent des alternatives. Dans la plupart des cas, les réserves proviennent d'un attachement à la définition traditionnelle du mariage, telle que dictée par les grands courants religieux, les pratiques coutumières d'un grand nombre de sociétés, ainsi que les codes de loi. Pour les autres, c'est d'abord l'impression d'un excès de visibilité qui trouble et non la possibilité en soi d'ouvrir le mariage aux personnes de même sexe. De façon globale, toutefois, la rhétorique de la liberté personnelle exerce suffisamment d'ascendance pour faire pencher la balance en faveur du mariage gai.

La tension se perçoit à travers les affirmations suivantes, qui émanent de jeunes garçons au profil religieux distinct : le premier est un catholique non-pratiquant alors que le second est un évangéliste pratiquant. Mais chez l'un comme chez l'autre, les référents religieux côtoient celui du respect de la liberté individuelle, qui se décline sous forme du

«droit», du «choix» et de la reconnaissance d'un statut d'être humain. En bout de ligne, ces jeunes considèrent que leurs propres hésitations et malaises ne devraient pas – ou ne peuvent pas – restreindre les possibilités des autres :

Bin moi j'sais pas. L'Église c'est comme plus un homme pis une femme qui se marient. C'est comme, un homme pis une femme, c'est fait pour aller ensemble, deux gars c'est pas fait pour aller ensemble. Faique j'sais pas pourquoi y'ont légalisé ça. J'sais pas, l'Église aurait dû refuser parce que c'est comme ça dans leur mentalité. C'est comme ça pis là y'ont accepté. J'trouve ça bizarre. Mais dans le fond, les gais ont droit de se marier quand même, c'est leur choix. T'sais c'est des êtres humains quand même là.

(Marc-André)

(...) comme d'un bord ça m'affecte pas moi là. Ça change pas ma vie alors si y veulent là, c'est pas mon choix de leur dire «t'as pas le droit là». Mais en même temps c'est comme, le côté religieux, c'est comme, les deux y... j'suis un bord et j'suis d'un autre... ouins ça affecte plus ou moins.

(Julio)

Il y a souvent, dans la réserve, l'idée que l'institution du mariage confirme ou exprime une donnée de nature selon laquelle «l'»homme et «la» femme se complètent. Toutefois, ceci ne se traduit pas invariablement par une opposition au mariage entre personnes de même sexe. Il est probable en fait que la profession de cette idée se reflète davantage sur le niveau de valeur respective accordée aux unions hétérosexuelles, d'une part, et homosexuelles, d'autre part. Parallèlement, il y a attachement au caractère même de la tradition religieuse, qui suppose une immuabilité de ses principes et de ses pratiques : « t'sais la religion tant qu'à moi c'est faite pour rester, parce t'sais si on commence à toute changer ça va être pu une religion, t'auras pu de... T'sais les religions ça change pas du jour au lendemain là, quand ça fait des milliers d'années que ça existe... » (Félix).

La pratique active d'une religion telle que le protestantisme évangélique – pourtant reconnue comme conservatrice – ne signifie pas par ailleurs qu'il y ait systématiquement un sentiment de menace devant la possibilité d'étendre le mariage aux conjoints de même sexe. Ici comme plus haut, on invoque l'absence d'impacts négatifs sur soi-même ou le caractère inoffensif de la chose.

En fait, les tensions et les hésitations sont possiblement l'écho d'une réflexion en cours ou qui – dans quelques cas donnés –, prend naissance pendant l'entrevue même. Il s'avère

que les jeunes que nous avons rencontrés ne se sont pas tous questionnés profondément sur les différents enjeux reliés à l'homosexualité⁹¹ et qu'ils ne sont pour la plupart que superficiellement informés de ce en quoi ils consistent. En témoigne par ailleurs l'affirmation de Marc-André qui croit que c'est l'Église catholique qui a consenti au mariage entre personnes de même sexe, révélant par le fait même qu'il n'est pas familier avec la distinction entre le civil et le religieux.

La seconde ambivalence, de son côté, prend les traits de critiques adressées à l'excès de visibilité accordé au mariage gai. En principe, l'acceptation de ce dernier est formulée, mais la nature des reproches la sabordent : «ça me dérange pas vraiment là, c'est juste, j'trouve ça juste drôle là, c'est rendu un spectacle là. Y'a deux personnes qui se marient y'a comme cinq cent journalistes pis t'sais c'est... 'ta gueule là, vas-y tout seul pis euh', j'sais pas...» (Thomas). Il y a dissociation entre la reconnaissance du droit au mariage civil et la nécessité préalable d'une politisation de l'enjeu. On attribue également l'ampleur de la couverture médiatique à la seule action des militants de la communauté gaie.

Les positions mitigées comme celles-ci peuvent se conclure par l'acceptation de l'ouverture du mariage aux personnes de même sexe. Nous avons vu plus haut l'énonciation des principes de liberté individuelle sous les modes du droit et du choix. Il arrive également qu'on insiste sur la séparation du civil et du religieux, acceptant l'accès à l'un mais pas au second : «Bin, mariage civil moi j'serais, bon..., c'est correct deux personnes y s'aiment, c'est beau faites qu'est-ce vous voulez. Mais religion j'trouve que ça fait...» (Félix). Dans certains cas, cependant, les alternatives proposées s'approchent beaucoup du refus : «t'sais, j'sais pas inventez-vous un mariage là ou une religion» (Thomas) par sa parenté avec le *«equal but separate»*.

CONTRE LE MARIAGE ENTRE PERSONNES DU MÊME SEXE

Moins de répondants sont franchement en désaccord avec l'ouverture de l'institution du mariage aux homosexuels, mais ils forment une proportion non négligeable de

⁹¹ Quelques-uns nous ont confié après l'entrevue qu'ils ne s'attendaient pas à explorer le sujet avec autant de précision.

l'échantillon. Ils fondent tantôt leur refus sur le caractère hétérosexuel du mariage, tantôt sur l'excessivité des demandes de la communauté gaie.

Tel que précédemment, le mariage est considéré comme une institution dévolue aux couples formés d'un homme et d'une femme : «un homme une femme qui s'unissent c'est *la* définition du mariage. Personnellement c'est ce que je crois par rapport à ça» (Marc-Antoine). On juge alors que l'ouverture de cette institution aux personnes homosexuelles contrevient aux principes de la religion :

C'est mal là. Mais c'est comme que je disais tantôt t'sais. Le mariage, tout suite c'est comme religion pis toute, faique faut que... Ça s'appelle pas se marier sinon là. C'est contre les principes de la religion là.»

(Simon)

Le caractère excessif de la demande est évident : soit on va trop loin, soit on va trop vite. L'idée de «distance» ou d'écart de la norme est liée au maintien de certaines frontières étanches que l'accès des homosexuels au mariage abolirait : «Ah bin j'trouve que si ça continue de même un moment donné on va pouvoir marier un poisson rouge pis un singe là, t'sais un moment donné y faut arrêter quelque part là.» (Alexandre). En somme, l'homosexualité ouvrirait la marche d'un défilé de transgressions qui culminerait par l'évacuation de tabous majeurs et l'abolition de l'ordre social sur lequel ils s'appuient.

Parallèlement, le rythme des revendications de la communauté gaie est considéré comme trop empressé et irraisonnable, les sensibilités de la population majoritaire – et hétérosexuelle – devant d'abord être respectées :

Oui le mariage, on le voit beaucoup à télé qu'y veulent le mariage absolument pis pas l'union. J'suis comme, «pourquoi tu veux ça? T'es pas capable de vivre tout seul? Y'm semble que tu serais capable de vivre avec ton chum tout seul. Ok y [la population] veulent pas tout de suite, mais c'est sûr là, on peut pas s'attendre à n'importe quoi là. L'homosexualité c'est encore un sujet comme euh délicat, même si c'est accepté (...) mais y'a du monde euh... t'sais comme j'disais c'est sûr qu'y'a du monde qui accepte pas encore ça, faique fais-en pas un gros *bigdeal* pis retourne chez toi pis fais ce que tu veux avec lui, peut-être plus tard, dans quinze-vingt ans, ça va être mieux accepté pis là tu feras ce que tu veux, tu te marieras avec...». Sinon, y sont souvent en train de chialer, y font des grosses manif- des grosses affaires genre, pis là on voit ça à TV, n'importe où là. Comme «calmez-vous un peu» là.

(Liam)

L'alternative proposée est d'attendre, l'homme gai étant après tout «capable de vivre avec [son] chum tout seul». Le couple doit vivre chez soi sans faire de vagues, les demandes d'égalité étant nécessairement associées au fait de «chialer» et de perdre son calme. Se dessinent ici deux collectifs qui se rencontrent, chacun avec ses intérêts propres et opposés.

Refuser le mariage, toutefois, ne signifie pas refuser toute forme de reconnaissance du couple gai, puisqu'on peut accepter l'union de fait : «Oui juste union de fait ou, je sais pas, j'pense qu'y'existe déjà ça, que les deux personnes du même sexe peuvent écrire... comme euh, sur leurs impôts, leurs trucs comme ça, comme union de fait y sont, mari ou femme et femme t'sais comme de fait.» (Marc-Antoine).

En somme, peu importe la position concernant le mariage entre personnes du même sexe, ce dernier unit l'individu, la collectivité gaie et la société. C'est là qu'on voit que l'individu ne peut se penser sans le social ou que son identité interpelle forcément le social.

3.2.3 La communauté gaie et le vivre ensemble

La présence homosexuelle ne se fait pas uniquement sentir par la visibilité concrète et publique des signes d'affection ainsi que par les récentes revendications concernant le droit à l'accès au mariage. Elle s'étend également aux espaces ainsi qu'aux institutions que la collectivité gaie⁹² s'est créée. Qu'il s'agisse du quartier, des bars, des restaurants, des discothèques, des organismes communautaires, des revues, de la parade, des *circuit partys* et des jeux gais, ou encore des revendications antérieures reliées à l'homoparentalité, à la protection contre la discrimination dans l'emploi et le logement, à la reconnaissance des conjoints de faits et à la création de l'union civile, toutes ces manifestations sont des points de visibilité qui interrogent le rapport de la majorité à la minorité et soulèvent des questions de vivre ensemble. En créant des espaces et des événements propres mais visibles, en

⁹² Nous sommes consciente du fait que la communauté ou la collectivité gaie n'est pas une entité parfaitement définie et circonscrite. Ce ne sont pas tous les homosexuels qui possèdent un sentiment d'appartenance à celle-ci, certains lui adressant même une série de critiques. Néanmoins, nous l'utilisons tout de même puisque ce sont les perspectives des jeunes garçons et non la réalité d'une communauté gaie qui nous intéresse. Qui plus est, la notion de communauté ou de collectivité est beaucoup moins sujette au débat que celle de culture gaie.

demandant une révision de leur statut à travers un ensemble de revendications, les homosexuels signifient indirectement aux hétérosexuels leur non-universalité, ce qui par conséquent entraîne la nécessité pour ces derniers de redéfinir à la fois leur rapport à soi et à l'autre. Les discours se déploient de part et d'autre, étant compris, interprétés, présumés, ou lus de manière différente, chacun faisant valoir ou reflétant un idéal de vivre ensemble.

Aucun de nos répondants ne s'est montré indifférent aux enjeux émanant des différentes manifestations de la communauté gaie. Qu'ils communiquent une réceptivité, une ambivalence ou un rejet de certaines d'entre elles, leur jeune âge ne signifie pas qu'ils soient incapables de produire un discours – tout embryonnaire soit-il. Se faisant parfois l'écho de propos circulant à travers les différentes sphères de la société, leurs positions révèlent ici et là, tantôt couchées entre les lignes, tantôt clairement mises en évidence, les représentations qu'ils se font des hommes homosexuels.

Au lieu de traverser une à une chacune des manifestations de la communauté gaie, nous allons les embrasser toutes afin de dégager les dispositions générales à l'égard de l'autrui collectif. Nous pourrions aussi voir si certaines prémisses communes émergent. Nous passerons à la fois en revue les objections et les appuis présentés à certaines revendications ou marques de visibilité de la communauté gaie.

Tel que précisé plus haut dans les perspectives générales des hommes gais, le collectif interpelle à différents niveaux : celui de la visibilité de l'appartenance individuelle, celui de l'existence d'une communauté, puis celui des revendications qui sont adressées à la majorité hétérosexuelle. Par la première, nous entendons le déploiement chez un individu de traits associés aux hommes homosexuels ou à l'efféminement, ainsi que la profession d'une identité gaie ouverte (être *out*)⁹³. Avec la communauté, il est question de la création d'espaces et d'institutions propres, tel que le Village⁹⁴, le défilé ou les organismes gais. Finalement, les revendications englobent toute démarche entreprise par la communauté gaie pour faire valoir ses droits ou pour exiger davantage de respect de la part de la majorité hétérosexuelle. L'un

⁹³ Se dit d'une personne *out* ou ouvertement gaie qu'elle ne dissimule généralement pas son orientation sexuelle. Ainsi, elle peut faire part de son homosexualité non seulement à son entourage, mais également à des collègues de travail ou à des personnes qu'elle connaît peu.

⁹⁴ Nom donné au quartier gai de Montréal.

concerne le niveau légal et juridique, alors que l'autre touche les dynamiques sociales et culturelles.

De façon globale, les répondants n'offrent pas la même réceptivité à chacun des éléments propres à ces trois niveaux. Toutefois, certaines tendances se dessinent et les jeunes garçons sont soit davantage disposés à l'objection, soit à l'appui. Mais plutôt que de démêler chacune des combinaisons possibles, nous allons dégager l'éventail des rationalisations rencontrées en commençant d'abord par les objections.

Les objections se déclinent souvent par la référence à l'excès où le «trop» et le débordement occupent une place d'honneur. Ainsi, au niveau de la visibilité, ils peuvent reprocher le fait de «trop vouloir le montrer à tout le monde», à celui du communautaire, celui d'avoir «trop de choses pour eux», tandis qu'au niveau des revendications, celui de «parler trop». Ils peuvent même, dans un cas donné, considérer que les homosexuels prennent «trop de place dans la société» et qu'ils constituent un danger sérieux pour le bien-être de l'humanité.

Plus concrètement, la visibilité individuelle dérange certains car elle est vue comme exagérée, déplacée et superflue : « (...) qu'est-ce qui me fesse le plus c'est les gais qui veulent s'afficher tout suite là.» (Alexandre). Parfois, comme nous l'avons vu plus haut dans la section sur les efféminés, la présence de l'efféminement est interprétée comme une volonté ostentatoire de s'afficher : « (...) t'sais j'en ai déjà connu du monde qui avait vraiment des manières efféminées pis ça me tapait sur les nerfs parce qu'on dirait qu'y se croient trop, la personne 'a se croit trop, 'a veut trop le montrer...» (Marc-Antoine). L'idéal, en fait, c'est de garder son orientation sexuelle pour soi ou de «prendre son trou». Exposant la raison pour laquelle un camarade de classe ne reçoit pas beaucoup de commentaires – que l'on suppose négatifs –, Étienne répond en faisant référence au principe de discrétion :

Comment le monde réagit de façon générale par rapport à lui?

Ya du monde qui s'en fout... bin le monde s'en fout. J'pense pas qu'y'aille beaucoup de commentaires ou quoi que ce soit. T'sais y prend son trou là.

Y prend son trou ça veut dire...

Bin t'sais y va pas le crier [qu'il est gai] à tout le monde là, mais le monde le sait pis...
(Étienne)

L'opposition entre «prendre son trou» et le «crier» est assez tranchée, mais ce n'est pas clair si c'est en raison du fait qu'une attitude intermédiaire n'est pas imaginée ou si c'est parce que toute affirmation de son homosexualité est considérée comme excessive. Ceci pourrait rejoindre le principe d'asymétrie des jugements, tel que manifesté à l'endroit des signes d'affections entre personnes de même sexe qui ne sont pas évalués selon le même barème que ceux qui sont témoignés entre hommes et femmes.

L'impression d'excès émerge possiblement de la conviction que dissimuler son orientation sexuelle ne représente aucune forme d'injustice ou de contrainte :

(...) les gais y'en a qui sont là pis qui te disent «ok, [c'est] pas parce qu'on est gai qu'on a besoin de se cacher». Mais, t'sais, y'en a qui font leurs affaires, tu le sais qu'y sont gais pis qu'y te disent rien genre pis qu'y continuent comme si de rien n'était. Mais ceux qui ambivalent⁹⁵ (sic) pis là «ah, [c'est] pas parce qu'on est gai qu'on est différents, arrêtez de gossier, toute» (ton outré tourné en dérision), c'est vrai qu'y'en a qui gossent, mais y'en a qui sont bin corrects là que...

(Hugo)

S'appuyant sur l'exemple de certains gais qui seraient capables de «faire leurs affaires» et de ne «rien dire», Hugo invalide la position de ceux qui refusent de «se cacher». Si certains se dissimulent sans problème, ceci démontre alors qu'il devrait en être de même pour tous. Il est probable qu'il s'inspire de la position de son oncle, qui garde toute visibilité de l'affectif pour lui.

Les points de comparaison utilisés pour justifier la discrétion ne sont pas uniquement le profil et les habitudes d'autres gais. Il arrive qu'on utilise l'hétérosexualité comme point de repère pour relever l'apparente incohérence de divulguer son orientation sexuelle. Se prononçant sur le gai «normal», Thomas affirme qu'il s'agit de : «(...) quelqu'un comme toi pis moi là t'sais, c'est juste que j'sais pas là, moi je crie pas sur les toits non plus que je suis hétéro ou quoi que ce soit là, j'garde ça pour moi...». En somme, les hommes gais n'auraient pas à crier sur tous les toits qu'ils sont homosexuels puisque les personnes hétérosexuelles ne le feraient pas elles-mêmes. Ce faisant, ce sont les rapports différenciés de pouvoir qui restent dans l'ombre, l'hétérosexualité n'ayant évidemment pas à être annoncée ou «affichée»

⁹⁵ Nous soupçonnons que le jeune souhaitait dire «ceux qui ambitionnent». Il s'agit d'un mot qu'il utilise à quelques reprises.

puisque'elle occupe en réalité la position d'universel. Ainsi, un grand nombre d'individus étant d'abord présumés comme hétérosexuels s'avèrent l'être, n'ayant pas à corriger de dissonance identitaire entre leur propre perception d'eux-mêmes et celle qu'autrui a de leur personne.

Évidemment, tel que mentionné plus haut, les enjeux de l'identité ne s'arrêtent pas à la profession d'une appartenance. Ils comprennent également la création d'espaces et d'événements propres qui soulignent et rendent visible l'existence du groupe. Les objections qu'on leur oppose sont de trois ordres : l'asymétrie de l'exception gaie, l'incohérence du discours d'intégration et l'absence de différences notables entre les populations homosexuelles et hétérosexuelles.

S'appuyant sur une prémisse de base voulant que les mêmes règles et les mêmes conditions s'appliquent à tous – autrement dit, le principe de justice –, certains jeunes relèvent ce qu'il leur semble être une asymétrie entre la présence sociale des homosexuels et celles des hétérosexuels :

Bin, j'trouve qu'y prennent trop de place dans société. T'sais y'a le quartier gai, y'a les jeux gais, y'a la parade des gais, y'a le(s bars?) gais. Y'a trop de choses genre, *juste pour eux* (...) Mais c'est comme, là y veulent trop se montrer, mettons, pis y veulent trop qu'on sache qu'y sont là... (...)

(Simon)

Ah bin l'idée d'avoir un événement, ça ne me dérange pas mais c'est juste bizarre parce que y'a pas de parade hétéro ou quoi que ce soit. Mais (...) ils veulent tout le temps s'intégrer dans' société mais ils se font un village, ils se font une parade, ils se font des magasins, ils se font des revues. T'sais y'a pas de revue hétéro là. T'sais Clin d'œil, c'est pour les filles mais tu peux être, t'sais n'importe qui peut lire... ou ya pas de quartier hétéro faïque... Bin t'sais ça me gosse pas tant que ça, j'trouve ça juste ridicule là. Après ils crient sur les toits «l'homophobie» ou quoi que ce soit.

(Thomas)

La volonté de présence serait tantôt perçue comme une insistance agaçante, tantôt comme une contradiction flagrante puisque les gais réclament la possibilité de s'intégrer au sein de la société tout en se créant des espaces propres. Ceci signifie en bref que la lecture que font certains répondants du concept d'intégration n'est pas la même que celle qu'en font bon nombre d'homosexuels, allant de la dissolution d'une minorité au sein d'une majorité à la reconnaissance d'un statut égal.

En outre, les critiques posées sur la création d'espaces et d'événements propres ignorent généralement le caractère universel mais non-marqué de la présence du groupe dominant. La revue *Clin d'œil*, bien qu'elle ne s'annonce pas comme destinée aux femmes hétérosexuelles, l'est *de facto* puisque son contenu aborde uniquement – ou dans l'immense majorité des cas – le vécu amoureux et sexuel de ces dernières. En fait, l'omniprésence de la réalité hétérosexuelle et de son expression n'est pas remarquée, menant à une estimation biaisée du rapport de forces dans la représentation de celle-ci ainsi que de celle de l'homosexualité.

Finalement, la dernière objection qui est lancée contre la création d'espaces propres à la communauté gaie est leur non-pertinence. Comme les personnes homosexuelles ne sont pas différentes des hétérosexuels, rien ne devrait en principe les mettre à l'écart. Prenant ici l'exemple des jeux gais :

(...) j'sais pas pourquoi y devraient faire des jeux olympiques spéciaux juste pour eux-autres, parce que t'sais, que tu sois gai ou non là, c'est pas ça qui va t'empêcher de bien performer. Faut que c'est pas comme si c'étaient les jeux olympiques d'handicapés. T'sais, y'ont pas d'handicaps face aux personnes hétéros faut que c'est ça que j'trouvais stupide. Peut-être ça rapporte plus d'argent à cause c'est un autre jeu olympique pis toute, ça attire plus de personnes mais là euh, (côté?) performance j'trouve ça vraiment stupide faire ça.

(Félix)

Considérant que les capacités sportives des athlètes gais sont égales à celles des hétérosexuels et qu'ils ne souffrent d'aucun handicap par rapport à ces derniers, Félix trouve «stupide» l'idée d'organiser des jeux gais. Ici aussi, l'ignorance de la subtilité et de l'étendue des rapports de pouvoir ainsi que de la discrimination que vivent les hommes homosexuels – particulièrement dans le monde du sport – vient marquer le jugement que le répondant fait de la pertinence d'un tel événement. Le seul type de handicap envisagé est physique, celui de l'homophobie ainsi que des barrières systémiques étant généralement inconnus.

La visibilité de la communauté gaie, en somme, est non pertinente ou sinon superflue. Non seulement il n'existe pas de motifs valables pour la possession d'espaces et d'événements propres, mais les homosexuels seraient le seul groupe sexuel à s'en être créés. Ceci est perçu comme une rupture avec les règles du vivre ensemble, un collectif seul ne

pouvant se permettre de statut d'exception. Peut-être certains craignent-ils la complexité qu'entraînerait l'application à tous de ces espaces et événements propres :

(...) Sauf que tant qu'à faire ça, genre, à faire un défilé gai, c'est juste pour montrer que t'es gai on pourrait faire un défilé des intéros (sic), un défilé des bisexuels, un défilé des zoophiles, des nécrophiles, t'sais ce serait comme... t'as pas besoin de montrer à tout le monde à' télé que t'es gai.»

(Julien).

Ah ffff, ça j'trouve ça pas mal stupide à cause y'a pas de parade pour les Noirs, je sais pas pourquoi eux-autres y'ont une parade là... En tout cas, c'est comme... commencer à faire une parade pour tout le monde qui se sent discriminé, y'n n'aurait une à tous les jours... 'Tout cas...

(Alexandre)

Les enjeux rattachés au partage de l'espace social sont intimement liés à ceux de la négociation du statut ainsi que des rapports de pouvoir que cette dernière engage et met à jour : « Ouins, y le font quasiment pour être fiers qu'y le sont [gais] là, mais je sais pas si c'est une idée que je me fais ou on dirait qu'y'aimeraient ça qu'y soient vus comme personnes normales mais... me semble... pis là, j'ai bin de la misère avec ça, moi c'est... hum » (Alexandre). Les lieux de sociabilité gaie permettent la consolidation d'une identité collective puis la mobilisation du groupe en tant que sujet-interlocuteur face à la majorité dominante. Ses demandes deviennent alors des « revendications » qui sont accueillies de différentes façons par la société civile.

Les jeunes que nous avons rencontrés ne sont généralement pas indifférents aux diverses revendications émanant ou ayant émané de la communauté gaie. Lorsqu'elles sont considérées comme déraisonnables, les justifications se déclinent selon les quatre principaux motifs suivants : elles ne sont pas pertinentes, elles ne respectent pas les sensibilités du groupe dominant, elles vont à l'encontre du principe d'intégration et elles n'émanent pas d'un groupe possédant les traits ou le statut nécessaire pour l'accession à une institution donnée.

La non-pertinence s'appuie généralement sur l'impression que les homosexuels auraient atteint un statut satisfaisant et que l'expression de toute demande additionnelle est excessive. Bref, il n'y aurait plus d'homophobie et les homosexuels seraient acceptés au sein de la société, au point même d'être *in* dans certains cas :

Tu veux t'intégrer arrête de te revendiquer ou je sais pas quoi là. On est pu en, t'sais maintenant on va avouer qu'à Montréal en 2005 ya pu vraiment d'homophobie (...) peut-être les jeunes au secondaire un peu là mais... bin un peu, peut-être beaucoup mais, bin je sais pas là mais, tu comprends. A'mettons à vingt ans là, c'est quasiment *in* maintenant être gai tu comprends ce que je veux dire, c'est quasiment *fashion* là... bin j'pense là.

(Thomas)

Cette citation reflète la complexité et la contradiction des impressions reliées au statut ainsi qu'au rapport de forces, passant de l'affirmation d'une absence d'homophobie à la reconnaissance de sa présence marquée à l'école secondaire pour finir sur l'assertion d'une situation enviable pour les homosexuels. Être *in* ou à la mode suppose en effet que l'on possède un cachet ou un certain prestige que les autres – ici les hétérosexuels – n'auraient pas. Dans un tel contexte avantageux, il n'y aurait pas de droits à réclamer.

Par ailleurs, on va estimer que les démarches mêmes de revendication portent atteinte à la volonté d'intégration, comme une sorte de barrière qu'un groupe s'imposerait à lui-même et dont le retrait solutionnerait de fait les dernières doléances qu'il présente à l'interlocuteur dominant. Comme le sentiment d'injustice serait imaginaire, l'abandon de cette lubie serait par conséquent la véritable voie de la délivrance. À un autre niveau, la revendication s'avèrerait également problématique en raison du fait qu'elle troublerait la paix sociale puis heurterait les sensibilités du groupe majoritaire. De façon sous-jacente, on supposerait ainsi que la responsabilité de l'ajustement n'incomberait pas au groupe dominant mais bien au dominé, en vertu du fait que l'attente ne représenterait pas un véritable sacrifice pour lui.

(...) déjà qu'y peuvent se promener ensemble pis faire... Y'ont leur quartier, faique j'trouve c'est déjà *hot* qu'yont ça pour eux. Eux y veulent toujours plus comme si la société 'a, tout le monde a accepté ça. C'est pas comme si ça aurait été quelque chose de vital genre. Comme qu'y se faisaient tirer dessus à cause 'sont gais. On les comprendrait. Mais là c'est des choses comme pas import- bin pas que c'est pas important mais comme mon père dirait : «leur homosexualité est acceptée pis y veulent plus, y veulent plus quand le monde vient juste de s'adapter à ça», mais moi j'trouve ça idiot un peu... «prends le temps un peu»...

(Liam)

Refuser la poursuite des revendications s'appuie sur une posture contradictoire. On doit à la fois affirmer que le statut des personnes requérantes est enviable, de sorte que toute demande ultérieure s'avère irraisonnée : «leur homosexualité est acceptée pis y veulent plus».

Puis on doit soutenir que la population générale éprouve des difficultés à assimiler les réalités de l'homosexualité afin de justifier la mise en veilleuse de ces mêmes demandes : «Eux y veulent toujours plus comme si la société 'a, tout le monde a accepté ça». Encore une fois, la mesure du statut des personnes homosexuelles est ambivalente. Dans le cas présent, posséder ses propres espaces, pouvoir se promener ensemble et ne pas se faire tirer dessus suffisent pour marquer l'acceptation. L'atteinte à la vie des homosexuels serait la principale condition de solidarité et d'empathie.

Il est également possible de s'opposer à certaines requêtes de la communauté gaie en faisant valoir l'absence des traits – ou du statut – nécessaires à l'accession à certaines institutions occupées jusqu'ici par des personnes hétérosexuelles. Comme nous l'avons vu plus haut dans le cas du mariage, certains estiment qu'il doit être réservé aux personnes pouvant fonder ensemble une «vraie» famille et élever convenablement des enfants. Ceci suppose, en d'autres termes, l'existence d'une complémentarité homme-femme et de traits propres et limités à chacun des sexes. Implicitement, les personnes homosexuelles ne pourraient remplir ensemble ce rôle et respecter les impératifs de la complémentarité.

Évidemment, les raisons pour lesquelles on peut s'opposer à des revendications émanant de la communauté gaie ne sont pas toutes représentées au sein de notre échantillon. En ce qui concerne la protection contre la discrimination, par exemple, les objections principales qui sont offertes s'appuient sur l'idée de l'infériorité ou du caractère superficiel de l'homosexualité. Si cette dernière découle d'un choix, elle n'aurait pas besoin de recevoir la protection de la société, d'autant plus qu'elle ne concernerait que la sphère privée. Qui plus est, son acceptation au sein de la société mettrait les fondements mêmes de celle-ci en péril, en plus de brimer les droits des personnes croyantes et religieuses. Dépendamment du degré de menace ressenti par la reconnaissance officielle de l'homosexualité, on peut permettre l'adoption de certaines mesures ou la création d'institutions parallèles telle que l'instauration d'unions réservées aux homosexuels, mais lorsqu'il y a condamnation fondamentale de cette orientation sexuelle, ceci n'est pas possible.

Un des jeunes garçons que nous avons rencontrés répondait tout particulièrement à ce profil tandis que d'autres, Alexandre et Liam, s'en approchaient. Il est possible que certains

possédaient une certaine inhibition qui les empêchait d'émettre clairement leurs vues sur la valeur que possède l'homosexualité à leurs yeux. Dans le cas de Simon, les perspectives fondamentales sur celle-ci étaient particulièrement marquées. En lui demandant de développer davantage sa vision de l'homoparentalité et des impacts qu'il prévoyait pour l'enfant, il déclare :

(Réfléchit) bin ça va comme l'influencer à devenir gai lui aussi faique là on va avoir de plus en plus de gais faique la population va être de plus en plus corrompue pis toute faique là euh... c'est ça.

Tu parlais de corruption, ce serait quoi les aspects de la corruption?

D'après moi là y'aura pu de vrai amour là pis les maladies vont se propager plus vite... pis c'est ça.

Plus tard, il ajoute également :

Bin j'pense qu'y vont prendre de plus en plus de place dans société pis que ça va être la moitié de la population qui va devenir gaie là. Tu vas rentrer dans un bar, tu sauras pas si c'est à une fille ou un gars que tu parles, ça va être mêlant pis toute pis là tu, j'sais pas...

(Simon)

L'homosexualité est donc en soi un élément corrupteur fragilisant le «vrai amour», la santé publique et les repères sexués. Elle serait indissociable de l'inversion des genres, portant atteinte à l'intelligibilité des interactions hommes-femmes, notamment dans l'approche amoureuse et sexuelle. Par cette confusion, les personnes hétérosexuelles seraient menacées dans leur intégrité. À ce titre, Simon ajoute d'ailleurs, au sujet de l'approche sexuelle : «tu l'amènes chez vous pis toute, pis là tu vois que c'est un gars. C'est comme, c'est terrorisant là.».

La possibilité d'établir des règles satisfaisantes de vivre ensemble avec une collectivité gaie dont l'homosexualité posséderait la même valeur que l'hétérosexualité est exclue d'office. L'authenticité et le «vrai amour» ne peuvent s'exprimer qu'au sein d'une relation homme-femme. En supposant que l'influence galopante de l'homosexualité leur porterait atteinte, on estime en fait que le rapport de forces penche en faveur de la collectivité gaie, tandis que la majorité hétérosexuelle serait fragile.

Bref, les objections à la reconnaissance de certains droits aux homosexuels peuvent être de différents ordres. Cependant, elles présentent en commun une estimation à la hausse des conditions dans lesquelles ils vivent ainsi que du pouvoir dont ils disposent. On peut tantôt les considérer comme avantagés par rapport aux hétérosexuels ou comme profitant d'une situation équitable.

Dans un contexte social où la discrimination ouverte est collectivement désapprouvée, il est possible que les répondants présentant ce type d'estimation aient préféré éviter la reconnaissance de conditions défavorables, car ceci les aurait placé dans une situation inconfortable. Cependant, nous ne pouvons présumer que les objections et les surestimations qui les accompagnent sont le fruit d'une mauvaise volonté. Certaines réflexions sont en cours et les répondants peuvent faire preuve de sincérité dans leurs jugements :

Donc il ne devrait pas y avoir vraiment de revendications?

Bin en tout cas pas de revendications genre «le droit des gais». T'sais «t'as les mêmes droits que moi, le grand». J'sais pas t'sais

Pis quand il arrive des événements, soit des gestes d'homophobie ou autres, comment les gais devraient réagir d'après toi?

Bin d'la même manière qu'un gros se fait niaiser là. T'sais y'en a des gros qui se font niaiser pis y'a pas de marche de gros, y'a pas de drapeaux euh «j'suis gros pis euh, j'me fais niaiser». Mais y'a bin plus de gros qui se font niaiser, j'suis sûr, que de gais. Je sais là, yen a comme deux dans ma classe pis le monde c'est vraiment atroce comment y peuvent les niaiser ou...

Comment des gros devraient se défendre, qu'est-ce qu'ils devraient faire?

J'aurais dit maigrir, mais dans l'affaire des gais ça marche pas bin, bin mais euh... Non, non, mais dans le fond j'sais pas là, j'suis euh, j'sais pas euh... j'sais pas hein dans le fond (il se pose sincèrement la question), mais je dirais pas revendiquer des droits... bin pas revendiquer des droits... mais t'sais euh, j'sais pas *man* y devraient juste, j'sais pas se battre là. Bin peut-être pas se battre avec les poings mais t'sais, dans le fond t'sais, dans le fond ça revient au même que revendiquer... attends...

(Thomas)

Il n'y a pas que des objections dans les discours des jeunes garçons que nous avons rencontrés. Plusieurs vont offrir différentes formules d'appui se résumant sous quatre types : le droit à l'épanouissement et à la visibilité, le caractère inoffensif ou non-exceptionnel de la

création d'espaces propres aux gais, la pertinence des revendications et le pragmatisme face à l'émergence d'une réalité homosexuelle au sein de la société.

Le droit à l'épanouissement s'exprime souvent en opposition à l'idée de devoir se dissimuler. Il s'applique autant aux personnes se montrant ouvertement gaies qu'à celles qui décident de participer à des événements tels que la parade gaie. Le concept de fierté, qui est fréquemment mais non strictement associé au défilé, peut également recevoir l'appui de certains jeunes garçons. En parlant des personnes participant à cet événement, Benoît fait valoir :

(...) c'est bin le fun pour eux-autres là. Y se démarquent pis euh. T'sais disons y vont pas dans leur petit trou pis y restent là. T'sais comme y'en a qui font «ah faut que je me cache, j'suis gai pis nanana» mais eux-autres y se cachent pas pis sont fiers même de l'être. Si y font des parades c'est parce qu'y sont vraiment fiers. C'est comme à mettons la fête du Québec, y'en a qui sont fiers de leur Québec, bin eux-autres sont fiers d'être gais.

(Benoît)

«Rester dans son trou», ici, n'a pas la même valeur que chez d'autres répondants. Benoît se distingue d'ailleurs par l'impact qu'a exercé chez lui le récit que lui a rapporté son père d'un ancien ami gai aujourd'hui décédé. Cette personne aurait constamment caché son homosexualité, vivant dans la honte et le malaise. Ce répondant en retire donc qu'«y devraient pas se cacher, ça sert à rien dans le fond... y font juste perdre euh leur temps de vie là.», bref qu'«y savourent pas leur vie comme qu'y devraient faire».

L'importance du droit et de l'épanouissement personnels est un référent significatif. Comme nous l'avons vu plus haut, il est régulièrement invoqué pour défendre la possibilité de se témoigner des signes d'affection ou de se marier, même lorsque certains malaises persistent.

Lorsque la visibilité s'étend au collectif, c'est le caractère inoffensif ou non-exceptionnel de la création d'espaces propres aux gais qui est invoqué. D'autres groupes possèdent leurs lieux et se célèbrent sans que le vivre ensemble en soit troublé, alors il devrait en être de même pour la communauté gaie :

(...) ça me dérange pas là, c'est pas comme si ça m'affecte moi personnellement là. C'est comme un village, un quartier chinois là. C'est ton choix d'aller là si tu veux

comme... ouïns, moi ça me dérange pas du tout (...) c'est un village comme un autre. Pour moi c'est comme un regroupement de la même race disons. Comme un quartier italien plus un quartier latino là c'est...

(Julio)

Concernant le village gai, Julio fait référence aux espaces déjà occupés par les communautés chinoise, italienne et latino. À propos du défilé il ajoute : « (...) j'ai rien contre ça là, disons une équipe de soccer gagne, les gens klaxonnent avec des drapeaux là. Si y font pas de dommage à l'entourage, j'ai rien contre ça ». Étant lui-même d'origine italienne, il est possible que ce lien soit venu plus spontanément à son esprit. Les répondants ayant des racines ethnoculturelles ne sont certes pas tous d'accord sur l'existence de lieux ou d'événements propres à la communauté gaie, mais ceux qui les appuient établissent fréquemment une comparaison avec l'expression identitaire d'autres groupes culturels : « (...) on a des parades pour toute t'sais (...) » (Maxime).

De façon générale, les répondants exprimant leur appui considèrent que les espaces et événements identitaires gais n'enlèvent rien aux hétérosexuels ni ne présentent une forme d'iniquité. À ce niveau, l'estimation qu'ils font de la condition respective des gais et des hétérosexuels diffère de ceux qui témoignent des objections. Loin de n'avoir aucune manifestation propre de leur identité, les hétérosexuels jouiraient d'une visibilité élargie :

Non mais moi j'suis d'accord pour la parade gaie. Mais la fête des hétéros tu vois ça tout le temps, mais t'sais les homos y'ont le droit d'avoir leur fierté là. Moi c'est comme... j'sais pas si t'as déjà entendu, y'a la parade dominicaine...

(Marco)

Bin je sais pas, c'est plus mettons la Marche internationale de la femme ou t'sais des choses comme ça. J'trouve c'est comme ça, t'sais y'a pas à mettons euh journée internationale des hétérosexuels parce qu'on peut dire que c'est les 364 autres jours de l'année là (...)

(Marc-Antoine)

Parce que là t'sais c'est leur moment, c'est leur temps, c'est leur parade... y font qu'est-ce qu'y veulent... j'trouve ça bin correct.

(Olivier)

Par définition, le rapport de forces ne serait pas le même et la visibilité gaie ne constituerait pas une menace pour celle des personnes hétérosexuelles. Ce type de perspective émane souvent – mais non systématiquement – de jeunes hommes ayant été directement ou

indirectement en contact avec des espaces gais, soit en ayant assisté au défilé avec leur famille, soit en ayant connu des amis et des proches qui y ont participé, ou soit en ayant fréquenté quelques commerces du village.

Par ailleurs, les expressions colorées du défilé ne sont pas toutes perçues de manière négative, certains jeunes appréciant même les costumes hauts en couleurs garnis de plumes⁹⁶ : « (...) des affaires comme ça, des personnes qui se déguisent tu vois ça partout dans toutes les parades là» (Marco). En fait, l'idée selon laquelle la visibilité gaie serait nuisible à l'acceptation de l'homosexualité n'est pas uniformément partagée. Même si on désapprouve les formes «exagérées» associées à la nudité, on peut néanmoins suggérer aux gais : « (...) qu'ils continuent à se montrer là, un moment donné ça va, tout le monde va voir ça pis ça va devenir banal. À force de s'habituer ça va devenir... comme moi mes cheveux longs au début, tout le monde disait «ah, y'a les cheveux longs!» (mot inc.) y'a arrêté» (Philippe).

Au niveau des revendications, on peut les appuyer au cas par cas ou dans leur ensemble en évaluant la pertinence de chacune d'entre elles. Comme nous l'avons vu dans la section traitant du mariage, on fera souvent appel à l'importance de l'épanouissement personnel et du droit, suivi des principes d'équité et d'absence d'impacts négatifs. Les répondants qui se montrent en faveur de la reconnaissance de certains droits n'émettent pas de critiques à l'endroit des actes de revendication ainsi que de leurs porte-parole, ni n'estiment que la situation des homosexuels soit enviable. Il y a reconnaissance de l'existence de préjugés et de certaines conditions difficiles éprouvées par des homosexuels.

Bien qu'ils ne connaissent pas fortement les conditions propres aux gais ou qu'ils ne sympathisent pas avec l'ensemble de leurs revendications, certains jeunes font néanmoins valoir une approche pragmatique dans les relations avec les personnes et la communauté homosexuelles. Il s'agirait d'une réalité émergente qu'on peut simplement apprécier ou avec laquelle il faut composer si l'on est homophobe :

⁹⁶ Nous avons soumis à un grand nombre des jeunes que nous avons rencontrés l'image d'un homme portant un déguisement élaboré garni de plumes colorées. Les réactions furent très diversifiées. Certains qualifient le déguisement d'exagéré, alors que d'autres l'estiment joli ou pas particulièrement dérangeant.

(...) en fin de compte, si t'aimes pas les gais là, tu peux pratiquement pas vivre euh. Si t'as vraiment peur de ça là t'es comme dans marde là. T'sais là, y'en a partout que tu le saches ou que tu le saches pas là : «ah moi j'aime pas les gais parce que si... Hein, lui y'est gai?! Hein, je le savais pas!» (étonnement) t'sais tu sais pas de quoi tu parles là : «j'ai peur des gais j'aime pas ça» (ton de dégoût tourné en dérision), «check lui y'est gai!», «ah, j'savais pas»...

(Hugo)

(...) ça a vraiment fait «ah bin finalement c'est pas juste à télé, ça se passe partout». Faique t'sais en même temps j'me dis «ah c'est le fun ça fait plus euh pas diversifié mais t'sais, c'est le fun d'avoir du monde de, t'sais la société là aujourd'hui de, comme qui touche pas mal tout le monde là.

(Félix)

Les réactions que peut susciter l'émergence de la présence gaie sont en somme multiples et diverses. Cependant, certaines positions se distinguent par leur récurrence tant du côté des appuis que des objections. De part et d'autre, elles reposent sur une perception divergente des conditions que connaissent respectivement la population homosexuelle et hétérosexuelle, liées entre elles par des rapports de force ou de pouvoir qu'on évalue différemment. Ces constats se mesureraient alors au principe d'équité et de symétrie pour rendre un jugement favorable ou défavorable à un élément donné de la présence gaie.

En outre, la responsabilité du changement incomberait tantôt au groupe minoritaire, tantôt au majoritaire, selon qu'on considère que l'un se trouve plus lésé que l'autre ou que l'un ne souffre pas de l'adoption de concessions. L'édiction de ces règles du vivre ensemble se fait souvent à travers l'emploi du concept d'intégration pour lequel chacun offre sa définition propre. La proximité avec les lieux et événements de la communauté gaie ou d'autres communautés pourra colorer la perception du vivre ensemble et des attentes contenues dans l'intégration.

3.3 Représentations de l'homosexualité

Tapie sous certaines des perspectives des jeunes garçons à l'endroit des hommes gais ainsi que de la communauté homosexuelle se trouvent des conceptions particulières de l'homosexualité. Sans être toujours annoncées ou ouvertement discutées, elles semblent laisser leur empreinte sur les positions avancées.

Dans un mouvement graduel vers l'abstraction, nous explorons les différentes représentations de l'homosexualité exprimées par les jeunes que nous avons rencontrés. D'abord sous son aspect général, puis ensuite dans son incarnation chez les hommes.

3.3.1 La nature de l'homosexualité

Les premières remarques sur les hommes gais ne feront que très rarement appel à la représentation que se font les jeunes garçons de l'homosexualité. On verra d'abord l'individu et ses agirs, ou encore le collectif et sa présence visible, mais les perspectives fondamentales sur l'homosexualité demeurent peu saillantes. Peut-être s'agit-il de l'expression d'une certaine pudeur, une retenue à énoncer des critiques s'adressant à l'être plutôt qu'à l'agir, car elles auraient fait paraître leur émetteur exagérément injuste. Peut-être n'a-t-on pas réfléchi sérieusement à la définition qu'on donne de l'homosexualité, les représentations que l'on s'en fait étant davantage dérivées de postulats inconscients.

En fait, selon les dires de nos répondants, peu d'entre eux se sont posé ou se posent encore des questions de fond sur l'homosexualité. La curiosité qu'ils témoigneraient à l'égard de cette réalité serait plutôt faible, hormis quelques cas où ils en discutent activement avec une connaissance gaie de leur entourage. Par ailleurs, ils sont peu nombreux à se souvenir exactement de la première fois où ils ont entendu parler d'homosexualité, semblant sous-tendre qu'elle a toujours été directement ou indirectement présente dans leur quotidien. Le flou entoure souvent l'émergence initiale de cette réalité à leurs yeux, se rappelant vaguement des conversations et des réactions qu'a suscitées le sujet. Quelques-uns évoquent le primaire où ils ont entendu pour la première fois le mot «gai» être utilisé par certains de leurs pairs⁹⁷. D'autres se rappellent cette première fois où un de leurs parents – mais surtout leur mère – les a informés de l'homosexualité d'un proche, leur expliquant le concept : «A m'a dit euh, t'sais des fois ya des personnes du même sexe qui s'aiment', pis là j'ai connu la même histoire que tout le monde disent à leurs enfants là...» (Hugo). Le détail de leur réaction à l'apprentissage de l'existence de la réalité homosexuelle est imprécis, mais lorsqu'il est

⁹⁷ Par exemple lors d'un cours sur la sexualité où un jeune évoquera son oncle gai ou encore à travers les insultes auxquelles seront exposés les élèves.

mentionné il se résume au choc ou à la surprise, suivi de l'assimilation des informations reçues.

Les répondants auxquels nous avons directement posé des questions sur la façon dont ils définissent l'homosexualité ont généralement manifesté une certaine malaise ou une certaine hésitation dans leur réponse :

Hi... ben...Pff... comment je définirais là... Ben... j'sais pas j'peux pas vraiment euh... bin je comprends pas, bin pas que je comprends pas, c'est que... bin j'sais pas c'est ça là... ya pas euh...

[...]

Bin c'est un attirement (sic) envers euh quelqu'un de là, du même sexe que toi là... c'est la seule chose que je peux dire là dessus, là.

(Thomas)

Si je dis 'homosexualité', à quoi ça te fait penser?

Bin là, des personnes du même sexe là... pis qui, qui... des relations amoureuses et, et autres

(Étienne)

Le premier portrait de l'homosexualité se résume généralement à l'attirance amoureuse et/ou sexuelle pour des personnes de même sexe. L'un ou l'autre est parfois omis, mais les deux se retrouvent également côte à côte dans le discours des jeunes que nous avons rencontrés. Bien que succincte, il s'agit certes d'une définition opératoire commune de cette orientation sexuelle qui est diffusée par un grand nombre de personnes au sein de notre société. Évidemment, tous ne seront pas d'accord avec cette dernière, considérant l'amour entre personnes de même sexe comme une impossibilité : « (...) j'vois pas comment tu peux aimer une personne... t'sais, du même sexe que toi (...) » (Simon).

Au-delà des définitions opératoires, toutefois, l'homosexualité interagit avec «l'ordre des choses», qui prend presque invariablement les traits de la destinée hétérosexuelle liant les hommes et les femmes. Si cette sexualité est intrinsèque et inscrite dans les «lois de la nature», qu'en est-il alors de l'homosexualité? Est-elle tout aussi fondamentale ou présente-t-elle un certain degré d'artificialité, s'imprimant sur la superficie d'un noyau hétérosexuel ?

Plusieurs jeunes effleureront le sujet par des insinuations ou des affirmations sur l'origine de l'homosexualité, sur ses modes de «diffusion», sur son «émergence», ou sur le caractère du naturel. Sans nécessairement se prononcer formellement sur la ou les «causes», ils pourront dire que cela ne «s'attrape pas», comme ils pourront affirmer que l'homosexualité a le potentiel de se transmettre par l'éducation : «si deux gais... hommes ont un enfant, peut-être le gars aura plus de tendance à devenir gai» (Marc-André). Parallèlement, la thématique du «choix» émergera à plusieurs reprises avec toutes les ambiguïtés qui la composent : on peut le situer sur l'axe de l'inné et de l'acquis, mais également qualifier de choix le fait de vivre librement son homosexualité :

D'après toi, pourquoi qu'y a-t-il des gens qui sont gais?

J pense pas que c'est un choix... j'sais, j'sais pas.

(Joël)

Y'en a qui disent qu'être gai c'est pas un choix, qu'est-ce tu penses de ça?

Bin j'dis que c'est pas vrai là. On est tous nés en aimant une personne de l'autre sexe c'est comme... y [ami hypothétique] s'est fait influencé j'sais pas là... y s'est trop posé de questions pis y'a pensé qu'est-ce qu'y voulait penser... c'est ça.

(Simon)

C'est un choix t'sais, si à mettons là t'es faite pour aller là tu... à mettons t'aimes pas les f,... à mettons un... j'prends un exemple d'un gars... t'es pas bien avec une fille mais avec un homme t'es mieux... tu vas avec l'homme t'sais, c'est pas grave là.

(Olivier)

La grande majorité d'entre eux n'emprunteront pas les concepts d'inné ou d'acquis, ni ne théoriseront sur l'homosexualité. Ce sont en fait les différentes perspectives qu'ils partagent qui appuieront l'un plus que l'autre. Du côté de «l'acquis» se retrouve, par exemple, l'impression ou la conviction que l'homosexualité peut se transmettre par émulation au sein d'une famille homoparentale, que l'on peut se laisser berner par des réflexions confuses initiées par des influences extérieures, ou que l'homosexualité est un phénomène récent qui s'est propagé au sein de notre société : «(...) Y disent qu'y'en a toujours eu sauf qu'avant y s'affirmaient pas, pis y'étaient malheureux pis toute. Mais j'sais pas, y'a d'l'air à en avoir plus aujourd'hui.» (Étienne). Tandis que du côté de «l'inné» se comptent, entre autres, certaines remarques à l'effet qu'il n'est pas possible de changer son orientation sexuelle, que l'homosexualité n'est pas contagieuse ou qu'il ne s'agit pas d'un choix.

Évidemment, on ne peut résumer l'ensemble de ces perspectives autour de notions tranchées et simplifiées, tout populaires soient-elles. Par exemple, il est possible de croire que l'homosexualité est le fruit d'une influence, mais que l'individu éprouvera de véritables sentiments amoureux pour une personne de même sexe, comme il est possible de s'imaginer que l'influence ne gagne que la représentation de soi, incapable de modifier le substrat hétérosexuel qui sommeille au cœur de l'individu. De plus, on peut être convaincu qu'il s'avérera impossible de changer l'homosexualité d'une personne même si l'on pense que son émergence est ultérieure à la naissance. Finalement, il est encore possible de considérer que certaines personnes deviennent homosexuelles alors que d'autres le sont dès le berceau.

Une illustration de la complexité de ces possibles sont les deux affirmations suivantes, effectuées par le même répondant. Parlant d'abord des impacts de l'homoparentalité sur l'enfant, puis ensuite de l'importance, en tant que parents hétérosexuels, de respecter l'enfant dans ses spécificités propres, il déclare :

(...) Mais c'est sûr qu'y'a une chance que l'enfant soit homosexuel (...)

... si y'aime les gars mais là, tu peux pas changer ça là t'sais...

(Maxime)

Il est difficile de situer les propos des jeunes garçons que nous avons rencontrés par rapport à toutes ces nuances. Il aurait fallu pour cela qu'ils les développent davantage. Cependant, leur examen révèle l'existence de points de vue contrastés, sinon nettement opposés. Ils signalent tantôt que l'homosexualité serait de nature intrinsèque, tantôt acquise.

Une autre façon de reconnaître ces différentes caractérisations est la comparaison des propos des jeunes hommes sur l'homosexualité avec les représentations sous-jacentes qu'ils se font de l'hétérosexualité. Ceci survient, notamment, lorsque nous mettons côte à côte l'étonnement face à la découverte et l'affirmation «précoce» d'une orientation homosexuelle, puis l'impassibilité devant l'expression ouverte d'une sexualité hétérosexuelle, tout aussi «jeune» soit-elle :

(...) me semble c'est jeune, mettons à... treize-quatorze ans y te disent ça. Me semble t'as encore rien vécu, pis tu le sais pas. Peut-être t'es juste incertain, mais eux-autres y'avaient l'air sûr de leur affaire faique j'fais comme «c'est ça».

Est-ce que c'est déjà arrivé que t'entendes du monde dire «comment quelqu'un peut savoir si y'est hétéro?» dans ton entourage?

Hétéro... bin la plupart du monde, t'sais y le sont hétéros faique y'a pas de... me semble tu peux pas vraiment s-. T'sais tu supposes peut-être que tout le monde l'est faique y'a pas vraiment de manie (sic) qui fait que c'est pas correct un hétéro. Un gai c'est plus que... vu qu'y sont comme en minorité là c'est plus frappant, faique là tu veux savoir mais un hétéro t'sais tu vas dire «ah, y l'est sûrement là», c'est comme tout le monde dans le fond.

(Félix)

Félix rejoint un discours usité manifestant un doute quant à la possibilité qu'un jeune de 13-14 ans s'identifie comme gai ou lesbienne, mais n'exprimant pas de réserve équivalente à l'idée qu'un autre jeune du même âge puisse se déclarer amoureux d'une personne de l'autre sexe⁹⁸. Ne pas douter de l'un mais douter de l'autre suppose que l'on considère une des orientations sexuelles comme plus intrinsèque, fondamentale et ancrée que l'autre. Cet autre serait alors de caractère superficiel, ne pouvant se déployer qu'à un âge tardif. Ceci s'approche des représentations associant l'homosexualité à l'âge adulte, telle une greffe s'ajoutant à un plant initial.

Ce doute par rapport au caractère fondamental ou intrinsèque de l'homosexualité s'exprime également à travers les questionnements sur le maintien d'une attirance universelle minimale à l'endroit des personnes de l'autre sexe. Énonçant une question qu'il aimerait adresser à un homme homosexuel, Gabriel partage sa réflexion :

Bin si y serait capable d'être avec une femme quand même. Même si y'aime les hommes, c'est sûr ça l'attire quand même. Me semble moi j'me verrais pas [ne] pas être attiré par une femme là... mais ça a d'l'air que... j'imagine qu'y doivent trouver ça belle quand même une femme là je sais pas. Ça peut pas les dégoûter pis «hew... ark»... encore là peut-être que je me trompe.

(Gabriel)

Bien qu'il s'ouvre finalement sur la possibilité qu'un homme gai ne soit pas attiré par les femmes, il la conçoit difficilement. À l'inverse, il ne sous-tend pas chez les hommes hétérosexuels l'existence d'une attirance universelle minimale à l'endroit des personnes du même sexe. Ce contraste illustre encore l'écart entre les qualités attribuées respectivement à

⁹⁸ Évidemment, aucun jeune ne fera de sortie du placard (*coming out*) hétérosexuelle, cette sexualité étant non-marquée. En outre, on ira même jusqu'à voir en des relations amicales entre bambins de sexe différent des relations de couple : «as-tu vu son petit chum ? Ils sont *cute* ensemble».

l'homosexualité et à l'hétérosexualité, cette dernière étant perçue comme plus essentielle et déterminante que la première.

Ces représentations découlent du concept de nature et de naturel, accordant à l'hétérosexualité un rôle central. Si nous revenons avec Félix, qui exprimait plus tôt un doute sur la possibilité de se découvrir gai ou lesbienne vers le début de l'adolescence, nous voyons effectivement se confirmer la conception d'une homosexualité dérivée, n'arrivant pas à faire sens devant l'ordre hétérosexuel des choses et la complémentarité des sexes :

(...) on a toujours perçu comme l'homme pis la femme mêlés ensemble, pis j'sais pas qu'est-ce qu'y'a fait qu'y'ait comme des dérivés, que quelqu'un s'aime de même sexe. T'sais ça j'trouve ça comme bizarre. Me semble la femme pis l'homme, me semble toute matche pour aller ensemble pis euh... c'est ça.

(Félix)

Le naturel est invoqué par quelques répondants pour tenter de situer l'homosexualité. Ils évoluent, après tout, dans un environnement culturel où le mythe du destin reproducteur hétérosexuel donne un sens à la sexualité entre personnes de sexe différent, mais pas à celle entre personnes de même sexe. La valeur dépendant du sens et de la fonction qu'on remplit, l'homosexualité occupe un statut problématique. Le jeune doit par conséquent composer à la fois avec l'adhésion et l'attachement au principe du naturel, puis avec les appels à la tolérance, à l'acceptation et à l'ouverture à l'égard des personnes homosexuelles, ce qui requiert une valorisation de l'homosexualité.

Nous voyons l'ambiguïté et l'ambivalence que ceci peut occasionner à travers les propos des deux jeunes hommes suivants, se prononçant tantôt sur l'accès au mariage, tantôt sur la normalité de l'homosexualité. Comme nous l'avons vu plus haut, les positions par rapport au mariage ne sont pas dénuées de complexité, les valeurs d'épanouissement personnel se heurtant à celles rattachées à la complémentarité des sexes :

Un homme pis une femme c'est fait pour aller ensemble. Deux gars c'est pas fait pour aller ensemble (...) mais dans le fond, les gais ont droit de se marier quand même, c'est leur choix. T'sais c'est des êtres humains quand même là.

(Marc-André)

Bin moi je pense que Dieu a fait la femme à l'image de l'homme t'sais pour qu'a soit sa femme. Mais ça a d'l'air que y'a des exceptions. (...) j'imagine que c'est normal c'est supposé que dans le temps c'était vu comme une maladie l'homosexualité pis y les enfermaient. Mais, astheure c'est vu comme normal faique j'me dis c'est normal.

(Gabriel)

Le jugement de l'homme gai est lié, mais non surdéterminé, à la conception qu'une personne se fait de l'homosexualité elle-même. Il est possible, sur la base du destin naturel, de réprouber fortement l'homosexualité et de refuser toute forme de reconnaissance aux gais et aux lesbiennes, comme il est possible de considérer que le statut supérieur de l'hétérosexualité n'exclut pas l'accès des personnes homosexuelles à certaines institutions réservées jusqu'ici aux premiers. Une différence de degré existe entre chacune de ces positions. On peut, par ailleurs, exclure l'homosexualité du naturel mais accorder une humanité aux personnes homosexuelles : s'ils sont différents, ils ne sont pas si différents que ça. La différence s'incarne dans l'homosexualité avec laquelle on apprend à interagir.

Évidemment, il n'y a pas que le naturel qui conditionne les représentations de l'homosexualité ainsi que celles des hommes gais. Qui plus est, ce mythe n'exerce pas la même ascendance sur tous. Certains n'y font jamais référence – quoique ceci ne signifie pas automatiquement qu'ils ne le possèdent pas –, tandis que d'autres le critiquent : « Tu sais même pas comment toi t'as été créé, faique tu peux pas savoir comment c'est fait là. T'sais tu pourrais bin me dire la femme est là pour faire des bébés 'que si les deux vont ensemble c'est pour mettons faire un bébé mais d'un autre sens tu sais pas comment on est arrivés là 'que tu sais pas si c'est pour ça là» (Hugo). Néanmoins, le questionnement du mythe n'implique pas nécessairement une ouverture complète aux hommes gais.

3.3.2 Le portrait de l'homosexualité chez les hommes

Les perspectives générales qu'entretiennent les garçons adolescents sur l'homme gai n'expriment qu'une représentation de surface. Les gestes et les agirs, particulièrement dans le déploiement de l'efféminement, de la visibilité et de la revendication, émergent comme la partie la plus visible du personnage. Cependant, au fil des discours nous découvrons sous ces dehors un ou des profils sous-jacents tout aussi constitutifs de la représentation des hommes gais et dont la connaissance est essentielle à leur compréhension. Comme en ce qui concerne

les représentations de l'homosexualité, il convient de vérifier si ces perspectives et ces postures discrètes colorent les jugements qui sont prononcés à leur égard.

D'entrée de jeu, la plupart des répondants que nous avons rencontrés font emploi de nuances lorsqu'ils décrivent l'homme gai. Ils affirment alors qu'il existe une diversité d'hommes gais, ces derniers n'étant pas tous des efféminés. Nonobstant le fait que la contestation spontanée et régulière de l'association entre homme homosexuel et efféminement signifie qu'on en reconnaît la prépondérance parmi les représentations courantes qui circulent au sein de notre société, certains jeunes hommes sont cohérents dans la distinction qu'ils auront effectuée.

D'autres, cependant, ne présenteront pas la même cohérence, glissant éventuellement à des représentations effectuant un lien entre homosexualité et efféminement. Nous le voyons soit à travers des corrections initiales, soit au cours d'associations subites et non-sollicitées. On peut donc affirmer la nuance un moment, l'infirmier un autre :

(...) t'sais y'a du monde des fois que j'ai connu pendant cinq-six ans pis là je savais pas pis là du jour au lendemain j'sais qu'y sont gais faique ça je le savais pas... y'en a d'autres qui ont vraiment l'air de s'habiller serré pis y'ont des manières féminines sauf que tu vois qu'y le sont pas pis y'ont des blondes pis toute faique ça, c'est bin trompeur des fois. Tu peux pas te fier à ça.

(...) t'sais un gars, tu peux savoir si y'est plus gai parce que y'est efféminé pis toute.
(Félix)

On confondra aussi les termes «fif» et «gai» après avoir spécifié qu'il n'existe pas de lien obligatoire entre efféminement et homosexualité, et alors qu'on associe clairement «fif» à féminin :

Est-ce que certaines personnes vont avoir un genre «fif», ou un genre «tapette» ?

Ah c'est sûr là c'est... t'sais habillé toute moulant genre avec la petite coupe vraiment toute aplatie pis là t'sais ça marche pis ça fait une démarche disons comme féminin vraiment... (pause)... t'sais ça veut pas dire qu'y l'est pour autant là.

T'en connais du monde autour de toi qui rentre dans ce genre là?

Bah pas vraiment non... bin j'ai un oncle, mais lui y'est vraiment fif faïque... bin fif... y'est gai.

(Benoît)

(...) y'ont d'l'air fif... ça veut pas dire qu'y le sont vraiment là mais... (...)

(Joël)

La confusion sémantique entourant le terme «fif» est fréquente. On l'utilise à la fois pour désigner une personne homosexuelle et une personne efféminée. Ainsi, bien que l'on souligne que les homosexuels ne sont pas tous «fifs», on peut parler d'une personne comme étant «vraiment fif» ou «fif pour vrai» en faisant allusion à son orientation sexuelle et non à ses comportements de genre.

Ces glissements découlent possiblement du désir de paraître mesuré en avalisant le message d'actualité voulant dissocier homosexualité et efféminement. Ils sont peut-être également le résultat d'un conflit intérieur entre une sincère volonté d'adhésion à ce principe, puis la persistance de l'impression intime que la majorité ou la totalité des hommes gais possèdent des traits efféminés.

Tous ne s'exercent pas à la nuance. Quelques jeunes feront d'emblée un parallèle entre les hommes gais et l'efféminement, soit en critiquant la tentative de dissociation, soit en associant homosexualité et confusion des genres : «Bin y disaient 'non les gais sont pas efféminés pis toute'. Moi je dis qu'y sont toute un peu efféminés, ceux que j'ai vus y'ont toute leur petit côté là.» (Étienne).

Par ailleurs, la connaissance de variantes possibles n'entame pas nécessairement l'idée d'un substrat féminin. Elle la reconfigure ou la remodèle à la baisse :

(...) Y'ont plus de gènes féminins en eux, sont moins masculins là, on s'entend. Mais des fois je reste surpris genre au gym y'en a un qui fait genre six pieds quatre, trois cent livres, c'est une grosse brute là, y'a un gros *pinch* pis... tête rasée, y'arrive au bronzage pis «salut» (petite voix efféminée). «Oh» (manifeste sa surprise), ça fesse me semble. T'sais y'a d'l'air d'un gros *dorman* pis c'est un dentiste pis y'est gai. Ça fait bizarre. Moi c'est vrai j'avais le stéréotype genre du gai gros de même (montre son doigt) pis habillé en femme, t'sais, tout petit, mais t'en vois un gros *thug* arriver là, avec la petite voix... «ow», ça fesse.

(Gabriel)

Les propos sous-tendant un lien entre hommes gais et féminité peuvent être de plusieurs ordres. Ils se manifestent lorsqu'on évolue dans l'ambiguïté du «fif», mais ils le font également – comme nous l'avons vu dans une section précédente – lorsqu'on présume qu'un ami gai présenterait des comportements efféminés. Qui plus est, ils se laissent deviner à travers le discours du doute où l'on estime possible l'identification de l'homosexualité d'une personne en fonction d'indices reliés à l'efféminement. Corollairement, on peut exprimer de l'étonnement devant l'absence d'indices et l'impossibilité du doute à l'endroit d'une personne homosexuelle en affirmant que «ça ne paraît pas» : «(...) le chum du cousin à mon père, lui y'est vraiment, j'sais pas comment dire ça (...) y'est pas vraiment, pas de stéréotype des gais, mais t'sais y'est pas comme mettons habillement serré ou une voix un peu plus aiguë, (...) dans le fond moi j'avais jamais pensé que lui était gai là» (David).

Certes, l'amalgame – même discret – entre homosexualité et efféminement ne se limite pas forcément à une vision tranchée. Au moins sept scénarios théoriques sont envisageables, selon lesquels l'efféminement existe :

- a) dans des proportions égales chez les hommes gais et hétérosexuels.
- b) à la fois chez les hommes gais et hétérosexuels, mais demeure plus répandu chez les premiers.
- c) à la fois chez les hommes gais et hétérosexuels, mais demeure plus répandu chez les seconds.
- d) chez l'ensemble des hommes gais, mais pas chez l'ensemble des hommes hétérosexuels
- e) chez l'ensemble des hommes hétérosexuels, mais pas chez l'ensemble des hommes gais.
- f) chez l'ensemble des hommes gais, mais demeure absent chez les hommes hétérosexuels.
- g) chez l'ensemble des hommes hétérosexuels, mais demeure absent chez les hommes gais.

Rien n'indique que les jeunes hommes que nous avons rencontrés ne peuvent adhérer à des scénarios plus nuancés tels a) ou b). Cependant, l'absence décisive des scénarios c), e) et

g) met en relief la primauté du lien entre homosexualité et efféminement. Et considérant que les glissements spontanés ne se font que dans un sens et pas dans l'autre, ce lien – quoique non-systématique – se trouve d'autant plus confirmé chez un bon nombre de jeunes garçons adolescents.

Les jeunes qui associent l'homosexualité à l'efféminement sont également ceux qui dressent un profil de l'homme gai. En étudiant les affirmations directes, les glissements, les indices formulés lors des doutes et les observations résultant des interactions avec des connaissances gaies, ce profil se précise. Globalement, il se compose à la fois de traits visibles ainsi que de traits caractériels, qui eux se découpent en divers ensembles.

Les traits visibles de l'homme gai réfèrent d'une part à son expression corporelle et d'autre part à ses pratiques vestimentaires. On lui associe notamment le poignet cassé et les gestes mous. Sa démarche ainsi que sa posture serait déhanchée et droite, à la manière des femmes. Sa voix et sa façon de parler, quant à elle, seraient féminines par ses qualités « nasillardes » et aiguës, ses intonations et ses expressions particulières. L'homme gai porterait une attention toute particulière à son apparence, ne lésinant pas sur de longues périodes de préparation. Son style vestimentaire serait « serré », autant pour les pantalons que les chandails, arborant à l'occasion des couleurs vives tel que le rose, le mauve ou le jaune fluo. Finalement, sa coiffure serait typique et soignée, identifiable par la mode des « ti-pics » ou des cheveux « aplatis ». En somme, l'homme gai emprunterait aux femmes leurs caractéristiques visibles.

(...) les gais aussi on dirait sont plus féminins, me semble. T'sais, plus de la manière qu'y marchent pis ça je dis pas toute les gais sont de même, mais la plupart là, que j'ai vus pis que j'ai rencontrés là c'est plus de la manière qu'y marchent, pis un petit peu de la manière qu'y parlent aussi là. (...) c'est comme un très bon français mais un très bon français comme (...) tu serais capable d'entendre une fille parler avec lui pis t'sais, t'entendrais les mêmes affaires, comme les mêmes expressions, comme quasiment le même accent français. (...) ma mère pis son ami, quand j'en mets un pis, une de mes amies est à maison, pis t'sais y parlent en même temps, je l'entends c'est plus ou moins le même accent là, c'est plus ou moins comme le même mot qu'y prennent pis... c'est ça.

(Maxime)

Celui qui se promène avec la main comme ça (poignet brisé). Y'en a qui marchent comme toute droit là. Bin pas droit mais qui se balancent un peu là, j'sais pas... (...)
(Marc-André)

C'est sûr que quand tu vois quelqu'un qui est habillé serré ou qui a des pantalons en, j'sais pas euh... cuir serré pis euh, je sais pas comment expliquer ça là mais... ça va plus passer pour un gai (...)

(Hugo)

Les caractéristiques visibles que les jeunes hommes attribuent à l'homme gai typique sont généralement les mêmes et se recourent régulièrement. Bien qu'ils assortissent fréquemment cette description de bémols, affirmant qu'elle correspond à des stéréotypes ou encore qu'elle ne convient pas à l'ensemble des hommes gais, les glissements que la plupart d'entre eux effectuent subséquemment indiquent qu'il subsiste une intériorisation minimale de cet archétype. Pour les autres, il y a reconnaissance de la prévalence sociale du concept.

L'attribution de traits caractériels, cependant, est globalement plus subtile. On les reconnaît au détour de commentaires et de réflexions indirectes, tout particulièrement lorsqu'il y a comparaison avec l'homme «universel» ou hétérosexuel. Les plus saillants sont ceux reliés à la nébuleuse de la faiblesse et de la non-agressivité, suivis des différences dans les activités et les champs d'intérêt.

Lorsque nous avons soumis l'affiche de Gai-écoute présentant deux joueurs de hockey étant sur le point de s'embrasser, certains jeunes ont émis des réflexions sur l'incongruité de voir des joueurs de hockey gais :

(...) un joueur d'hockey ça se comporte comme plus agressif alors tu te dis... tu penses pas que ça se pourrait genre un gai qui serait agressif là mais... ouins...

(Julio)

(...) d'habitude quand qu'on voit à TV des gars, des joueurs de hockey qui se plaquent pis qui se tapent sur la gueule là, t'sais, pis la plupart des gais t'sais sont plus féminins, ça lèvera pas tellement. J'sais pas c'est bizarre là parce qu'un joueur de hockey me semble c'est masculin là. C'est fort, ça tape s'a gueule, ça *shoote* une rondelle, ça reçoit des placages pis ça donne des placages, ça se fait des placages... j'sais pas.

(Maxime)

En fait, nombreux sont les jeunes qui dissocient le sport contact de l'homosexualité. De façon sous-jacente se manifeste l'impression que ce type d'activité, qui nécessiterait de

bonnes doses d'agressivité, de force, de robustesse et de «masculinité», serait contraire au caractère essentiellement féminin – donc dépourvu des traits susmentionnés – des hommes homosexuels. Ici, la féminité ou l'efféminement n'est pas un trait artificiel inscrit sur la superficie de l'homme gai et dont il pourrait aisément se dépouiller pour participer à de telles activités, renversant ainsi le processus de transformation qu'il aurait adopté avec l'affirmation de son identité gaie, mais bien une caractéristique intrinsèque qui le restreindrait d'emblée.

Les allusions à l'absence d'agressivité sont diverses. Elles peuvent être accolées aux dynamiques de savoir-vivre, tel que nous l'avons d'ailleurs vu plus tôt, comme elles peuvent être associées à un manque d'intérêt pour des activités robustes. Parlant des indices qui identifient une personne connue comme homosexuelle, Hugo affirme : « (...) Bin t'sais tu le vois que y'agit pas comme mettons le gars qui fait des jokes de macho là pis qu'y se pense genre *tough* «homme» là... T'sais y'est bin correct, j'sais pas.». En effet, d'après certains répondants, l'homme gai ne déploierait pas d'attitude «macho» ou dominatrice, leur attribuant plutôt une douceur et une sensibilité polies : «t'sais y font pas comme à mettons un gros gars de bar 'heille tasse-toi de là' (voie rauque et *tough*)... eux-autres y vont faire 'ah scuze-moi euh j'veux passer pis nanana'» (Benoît).

Du côté des intérêts, on considère qu'ils se distinguent généralement de ceux possédés par la plupart des hommes. Non seulement leurs occupations ne seraient pas actives et agressives, mais on exprime de la surprise lorsqu'un homme gai s'investit dans une activité requérant un certain degré d'agressivité. Faisant référence à deux élèves fréquentant son école et sur lesquels il possède des «doutes», David décrit certains indices de leur orientation homosexuelle : « (...) un fait de la couture, tandis que l'autre aime le jardinage. (...) faique t'sais ça fait bizarre, mais pas que ça fait bizarre mais admettons, je sais que c'est pas vraiment fréquent là de tripper sur le jardinage pis t'sais 'hon, moi j'vais aller m'acheter des plantes chez IKA'». Parallèlement, Gabriel décrit son étonnement lorsqu'il a appris que des homosexuels s'engagent dans l'armée :

Bin moi je pensais pas qu'y'avait des homosexuels dans l'armée vraiment, j'pensais pas que ça les attirait mais ça a d'l'air qu'y'en a faique... Moi j'en ai pas vu à date quand j'étais à base là, mais j'imagine qui va en avoir un peu là. Mais y'n avait un gars au gym, un gai qui était dans l'armée. Mais encore là y'était moins féminin que les

autres, ça se voyait pas, moi je pensais pas qu'y'était gai, pis t'sais c'est ma boss qui m'a dit «ah y'est dans l'armée lui aussi, mais t'sais y'est gai», j'étais comme «hen?!... un gai dans l'armée?!»

(Gabriel)

Corollairement au manque d'agressivité se trouve l'impression d'une certaine faiblesse physique et psychologique devant l'épreuve. Exprimant les éléments qui l'ont amené à soupçonner l'homosexualité de son cousin, Olivier, affirme : « (...) c'est rare qu'un gars fait jamais de sport. Y'a peur euh des affaires pis toute. (...) Bin y'a peur de faire du sport là t'sais y'a peur de se faire de mal ou quelque chose. (...) ». Cette faiblesse, la peur et l'appréhension devant la possibilité de se faire mal, serait surtout d'ordre psychologique. Des limites physiques s'imposeraient également, mais elles ne sont jamais directement mentionnées. On y a fait allusion plus tôt avec l'insuffisance de force et de robustesse pour la pratique de sports contacts, mais on y réfère également en rapportant ce qu'on estime être l'opinion des autres :

[C'est] pas parce que c'est un gai qu'y peut pas boire de la bière, mais j'sais pas là t'sais, y'en a qui perçoivent «ah, lui y'est gai, y'est pas capable de faire ci, y'est pas capable de faire ça», j'sais pas là, ya bin réussi dans' vie là, y'est travailleur social pis y fait ce qu'y'a à faire là.

Penses-tu qu'il y a quelques personnes qui pensent que les gais sont généralement faibles un peu?

Bin c'est vrai que... j'sais pas là... tu peux voir un fif bin musclé pis toute comme tu peux voir un fif faible là, comme tu peux voir un hétérosexuel bin musclé comme tu peux voir euh, j'sais pas là, t'sais ça dépend de la personne là.

Plus de gais faibles que d'hétéros faibles?

Ça c'est sûr là. C'est sûr que le monde pense plus qu'un gai c'est... comme qu'on dit qu'une fille ça peut pas faire une affaire qu'un gars peut faire. En fin de compte homosexuel aux yeux des gars tu deviens plus féminin pis vu que t'es plus féminin tu peux pu faire ça, j'sais pas...

(Hugo)

Au-delà du glissement sémantique reliant «fif» à homosexuel, le lien associant l'homosexualité à l'efféminement aboutit éventuellement aux femmes, expliquant ainsi la racine de leur faiblesse. On tempère d'abord en faisant valoir que l'ensemble des types sont présents chez chaque orientation sexuelle, mais lorsque la proportion est soulevée, on reconnaît la primauté de profils marqués : la faiblesse est plus prononcée du côté des

homosexuels, sous-tendant inversement la prédominance d'une force raisonnable chez les hétérosexuels.

Le seul aspect sur lequel les hommes gais se démarqueraient de cette faiblesse et de cette non-agressivité générale est l'attribut de «prédation». Nous avons vu plus haut, dans la mise en situation de l'amitié puis du flirt hypothétiques, que certains craignent de se faire approcher par des hommes gais. Ils supposent alors que les gais dérogeront aux règles du vivre ensemble pour se montrer particulièrement entreprenant dans leurs approches avec les hommes hétérosexuels. Au-delà de la mise en situation, une telle conception peut se manifester à travers d'autres réponses, comme celle-ci à l'endroit d'une question sur les frustrations potentielles qu'éveilleraient certains agirs de la communauté gaie : « (...) j'te dirais que si ya un gai qui voudrait m'agresser, pis... bin pas un gai mais un gars là, qui voulait m'agresser j'dirais euh (...)» (Hugo). Elle prend possiblement force sur l'idée d'un appétit sexuel marqué, dérogeant des pratiques normales : (...) y'ont comme moins de pudeur ou j'sais pas quoi là. C'est comme le gars [gai] que je faisais sa clôture y dit 'moi là si j'veux baiser j'vas juste aller dans un bar pis tout de suite euh'. (Thomas).

Les caractérisations soulignées ici ne sont pas toutes intégrées de la même façon chez l'ensemble des répondants. Certains professent une distance critique qui est respectée par la cohérence unissant la totalité de leurs propos. C'est le cas notamment de Philippe qui partage sa perplexité devant la construction d'un profil gai efféminé : «Mais c'est ça, mais ça revient toujours aussi à dire que, y'associent ça aux filles, pis si le moindrement que le gars va se rapprocher de la fille, bin y'est gai, t'sais...». Tandis que d'autres, placés devant des scénarios qu'ils n'avaient pas imaginés, s'ouvrent à la possibilité de leur existence. Il en va de même avec les joueurs de hockey gais, par exemple, dont ils n'avaient pas soupçonné la présence mais qu'ils envisagent néanmoins lorsqu'une allusion est faite à ce propos : «quand je regarde le hockey j'pensais pas que y'en a un entre eux qui pourrait être gai là t'sais...» (Julio).

En somme, le portrait de l'homme gai, avec ses nuances et ses fluctuations, se condense néanmoins autour de la nébuleuse de la féminité. Parfois cosmétique, parfois caractérielle, elle s'exprimerait chez une proportion significative – ou totale – d'hommes

homosexuels. Derrière des déclarations mesurées quant à l'étendue de ses manifestations persisteraient des représentations de genre tenaces : la dissociation homosexualité-féminité n'est pas toujours consommée.

L'examen comparatif du portrait de l'homme gai puis des perspectives générales possédées à son endroit soulève une ambiguïté trouble. Il y a une tension entre la perception chez l'homme homosexuel d'un efféminement artificiel, forcé et non-authentique qu'on critique explicitement (tel que nous l'avons vu dans les sections précédentes), puis l'attribution de traits généralement considérés comme intrinsèques et essentiels. La force et l'agressivité, comme la faiblesse et la passivité, ne sont pas des caractéristiques qu'on revêt ou dont on se départit avec autant d'aisance que lorsqu'on adopte ou modifie un style vestimentaire.

Évidemment, il est théoriquement possible de désapprouver l'expression de traits féminins «artificiels» chez un homme tout en se montrant indifférent à la présence de traits féminins perçus comme intrinsèques et profonds. Ainsi, la condamnation de la visibilité individuelle ne se limiterait qu'au «superflu» de la mode vestimentaire, de la démarche, de la voix, des pratiques langagières et des signes d'affection. Cependant, les limites de cet excès ne seraient pas les mêmes selon qu'on s'adresse à un répondant ou à un autre⁹⁹.

Mesurer les implications de la désapprobation de la présence de traits féminins chez les hommes gais parallèlement à leur attribution nécessite cependant l'examen respectif des représentations du féminin et du masculin, dans ce qu'on considère qu'elles ont de propre et d'intrinsèque.

À souligner, la véritable étendue de traits féminins parmi les hommes homosexuels n'est pas pertinente à notre recherche. Dans l'absolu elle ne détermine pas la valeur de ces derniers, que ce soit dans un sens positif ou négatif. En fait, elle n'a d'importance que dans la mesure où les garçons adolescents accordent une appréciation donnée à l'efféminement chez les hommes. Supposer que la féminité est autant présente chez les homosexuels que les

⁹⁹ Le ton de voix, par exemple, est perçu par certains comme un trait fondamental alors que d'autres y voient une pratique adoptée. Dans le cas des pratiques vestimentaires, toutefois, aucun ne semble insinuer qu'il s'agisse d'une particularité fondamentale et immuable.

hétérosexuels ou, à l'inverse, qu'elle n'existe exclusivement que chez les premiers ne détermine pas en soi la valeur qu'on attribue aux uns et aux autres. Par contre, justifier l'efféminement par son existence au sein de la population hétérosexuelle, ou encore défendre l'homosexualité par sa non-adéquation automatique avec l'efféminement supposent une infériorisation conjointe de l'homosexualité et de l'efféminement¹⁰⁰. En établissant les balises du genre, les sections suivantes viennent enrichir cette réflexion.

3.4 Représentations du genre

L'homosexualité partage une parenté étroite avec les notions de sexe puis de genre. Les représentations de l'homme gai interpellent régulièrement celles de la féminité et de la masculinité à différents égards, que l'on adhère à l'association entre les deux premiers ou non. En effet, bien que le lien entre l'homosexualité et l'efféminement ne soit pas attribué par l'ensemble des jeunes hommes, on en reconnaît du moins la saillance au sein de notre société.

En outre, la posture adoptée devant l'homme gai semble s'appuyer en bonne partie sur celle que l'on possède face au féminin puis au bris des conventions de genre chez les hommes. La critique de l'efféminé, comme son acceptation, appellent à elles les concepts de genre intégrés par les répondants. Les espaces normatifs et non-normatifs sont à définir et à comprendre avant de pouvoir donner un éclairage final à la représentation de l'homme gai.

Il convient pour ce faire d'examiner dans un premier temps les portraits attribués à l'homme normatif puis de les soumettre à l'épreuve des transgressions vécues par les garçons adolescents afin d'en mesurer l'élasticité. Ensuite, l'étude des représentations de la femme normative situera sa valeur ou l'estimation que les jeunes hommes font de ses capacités. En prenant la lesbienne comme point de repère, il sera par la suite possible de déterminer si certaines caractéristiques attribuées aux hommes gais se limitent à eux-mêmes ou se retrouvent également chez les premières. Nous éviterons ainsi de désigner faussement certaines perspectives comme étant strictement dirigées vers l'homme gai, envisageant le partage possible de certaines représentations entre les femmes et les hommes homosexuels.

¹⁰⁰ Cela suppose d'une part que seule l'hétérosexualité constitue une référence pouvant établir la légitimité de pratiques et d'autre part que l'efféminement chez l'homme ne peut être que négatif.

Finalement, nous aborderons les modes d'utilisation de l'agglomérat de l'insulte («fif», «tapette», «moumoune», «gai») dans le but de vérifier si elle interpelle – et dans quelle mesure – l'homme gai puis, au-delà, la présence du féminin chez les hommes en général.

3.4.1 L'homme normatif

Par moments, des répondants étayaient leurs positions vis-à-vis de l'homosexualité ou des hommes gais en s'appuyant sur une certaine idée de la masculinité. En d'autres occasions, et de façon plus générale, les garçons adolescents partagent leurs perceptions de l'homme normatif sans les relier explicitement à l'homosexualité. Il n'en demeure pas moins que celles-ci comportent des implications directes pour les représentations sociales qu'ils se font de l'homme gai.

Indépendamment des contextes desquels leurs propos émergent, ils évoquent la masculinité telle qu'elle se devrait d'être à leurs yeux ou telle qu'elle se présente à eux. Il s'agit en bref du portrait de l'homme normatif ou de l'homme typique. La distance critique devant ces modèles, cependant, n'est pas la même pour tous. L'homme normatif peut s'imposer dans son évidence ou il peut être identifié comme un standard populaire auquel il n'est pas nécessaire d'adhérer.

Tout comme en ce qui concerne l'homosexualité, les questions directes demandant une définition des «vrais gars» ou des hommes sont souvent accueillies dans la perplexité¹⁰¹. Posées à brûle-pourpoint, elles interrogent le sens commun qui est aveugle de lui-même, ou suscitent des affirmations générales d'usage. Plusieurs jeunes semblent en effet connaître l'importance d'une reconnaissance de la diversité masculine, étant exposés aux messages désapprouvant la contrainte des stéréotypes sexués. En outre, ils ne savent pas trop comment dégager ce qui est si immédiat à leur expérience, ce qui est à la fois invisible parce que non-marqué, quoique à la fois si déterminant dans la conduite des interactions. En fait, c'est

¹⁰¹ Nous étions consciente du fait que l'utilisation de l'appellation «vrai gars» risquait de laisser entendre que nous adhérons à une notion uniforme de la masculinité, inclinant ainsi les réponses en ce sens. Toutefois, il s'agit tout de même d'un concept suffisamment populaire et répandu – sinon même utilisé spontanément par certains répondants – pour que nous tentions minimalement de voir quelles affirmations il solliciterait chez différentes personnes.

surtout lorsque le discours sur les hommes se développe dans un contexte comparatif ou dans des récits que les figures de la norme prennent forme. Dépendamment de leur posture personnelle, ils montreront alors un abonnement à cette norme – quitte à miner le discours sur la diversité s'ils l'avaient invoqué – ou manifesteront une certaine distance critique.

Les profils que les jeunes hommes dressent de l'homme adolescent typique se recoupent fréquemment, mais non systématiquement. La non-mention de traits ne signifie pas nécessairement une non-adhésion à l'image portée par d'autres, mais en l'absence de précisions il est impossible de le confirmer¹⁰². Du moins, nous savons que certains répondants ne voient pas l'ensemble de ces caractéristiques comme propres et universelles, clamant l'arbitraire de leur adoption.

Au niveau de l'apparat, les jeunes hommes se réfèrent souvent aux standards vestimentaires des garçons adolescents. Ils leur attribuent un habillement simple se résumant aux jeans et aux cotons ouatés, de format plutôt large et portant parfois aux genoux. Parmi les styles masculins réguliers se trouvent le *skater*, le *hip-hop*, le *reggae* et le *fresh*. Les uns recoupant parfois les autres. Les teintes que l'adolescent porte ne sont pas fortement colorées, préférant le noir, le blanc ou le bleu foncé.

Certains éléments, mais non tous, se déterminent par opposition au féminin. Les couleurs roses, mauves ou jaune fluo sont à éviter. Pour ce qui est de la coiffure, on réserve la mode des «ti-pics» teints aux femmes pour privilégier un style moins soigné. Le maquillage quant à lui est franchement incongru chez les hommes. Et finalement, le temps de préparation pour se «faire une beauté» devrait être minimal pour ces derniers.

Du côté de la gestuelle, la démarche ainsi que les mouvements sont plus secs et solides. Le mou est à éviter. Le parler des hommes, quant à lui, n'est pas décrit ni qualifié, mais la caractérisation d'une voix féminine suppose un minimum d'identification de la masculine¹⁰³. Bien que les précisions ne soient pas significatives, ces derniers traits semblent être

¹⁰² Par ailleurs, une enquête exhaustive aurait possiblement révélé un portrait encore plus détaillé et complexe de l'homme normatif.

¹⁰³ Théoriquement, elle ne suppose pas nécessairement une seule voix masculine et pourrait en considérer plusieurs, mais sous-tend principalement l'absence de la voix féminine comme trait intrinsèque chez l'homme. Dans les faits, néanmoins, il est vraisemblable qu'on conçoive cette voix ou

considérés comme essentiels plutôt que superficiels, à la différence des «manières» des hommes gais.

L'essence se manifeste également à travers le comportemental et les modes d'interaction particuliers aux hommes. Globalement, le construit qui possède le plus de saillance est celui de l'agressivité, qui se découvre à travers ses multiples composantes et manifestations. D'abord le goût – ou le besoin ? – marqué pour les sports contact et ce qui permet de se défouler. Ensuite la volonté d'établir sa dominance par la compétition et la démarcation, mue par la «virilité» et «l'orgueil de l'homme». Elles prendront forme dans la tendance à «se niaiser, à se pousser» entre amis ou, lorsqu'il s'agit d'hommes extérieurs au groupe, dans le souhait «d'aller frapper l'autre encore plus fort» pour conjurer l'échec ou l'affront subi. Le concept d'agressivité peut par ailleurs être appuyé par celui d'une dangerosité sexuelle latente lorsque les pulsions sexuelles ne sont pas satisfaites, tandis que la dominance trouve écho dans le concept d'autorité paternelle. Cet alliage serait forgé par la force musculaire, le courage (le «*guts*»), la rudesse et la résistance naturelle des hommes.

(...) Mais t'sais c'est sûr qu'en général les gars sont plus portés à niaiser, à se pousser t'sais, ça va faire...

(Étienne)

(...) mais des gars c'est comme masculin là, t'sais c'est grand, c'est fort, c'est musclé...

(Maxime)

(...) mais t'sais quand tu dis «ah ça c'est un vrai gars», le cliché, c'est parce qu'y'a des, y'a le *guts*, y'a des couilles

(Julien)

Bin, dans les [sports les] plus 'contact' c'est genre tu te défoules. Si tu me voles un mauvais jeu, mais tu peux te défouler sur une personne, en faisant des bons jeux là. C'est sûr que des fois c'est pas tout le temps bien là. T'sais si tu regardes, y sont grands me semble. C'est parce que tout gars qui a de l'orgueil y'aime ça. Y va se faire frapper, y se va relever pour aller le frapper encore plus fort pis euh... ça va monter de plus en plus là.

(Benoît)

ce parler masculins comme singulier – fidèlement à la pensée binaire. Dans ce cas, la voix masculine serait grave et le parler généralement moins soigné que celui des femmes.

Mais [la prostitution] c'est un avantage aussi là parce que si un gars y'est en manque pis toute, mais genre y'agressera pas euh... là y va aller voir une prostituée pour euh... c'est ça.

(Simon)

Ce construit de l'agressivité cohabite difficilement avec la faiblesse de la souffrance émotive et physique. Sans rejeter la légitimité des larmes, on les modère fréquemment dans leurs élans, leur concédant des déclencheurs extrêmes : le décès d'un ami ou la perte lors de séries éliminatoires, par exemple. Les positions sur le sujet fluctuent d'un répondant à l'autre, mais les références quasi systématiques aux filles ainsi qu'aux hommes gais mettent en relief la force de l'association entre ces derniers et la propension aux pleurs, que les répondants y adhèrent ou non :

Est-ce que ça arrive des fois dans le sport que tu vas voir un gars pleurer ?

Ouins, y n'a souvent dins sports, tout le monde pleure mais ça, c'est pas parce que tu pleures que t'es gai non plus là.

(Matthieu)

Qu'est-ce tu penses de cette image là? [joueur de basketball qui pleure]

Bin disons que le gars y'a pu d'l'air aussi euh *tough* que y'aurait d'l'air là. On s'entend que c'est un gars qu'y'a d'l'air bin euh... ce serait un gars que... tu penses tu le verrais y'a d'l'air bin masculin pis tout pis là on dirait que sa virilité est perdue.

C'est quoi là-dessus qui montre que sa virilité est perdue?

Bin non..., j'dis ça comme ça mais c'est plus comme euh... Un gars qui pleure, c'est genre la société qui fait ça mais moi personnellement j'crois pas à ça c'est juste euh... j'crois c'est normal un gars qui pleure... (...)

(Liam)

Parallèlement à l'énonciation de ces traits essentiels (avec les quelques nuances qui apparaissent) défilent des descriptions d'intérêt au comparatif ainsi qu'au négatif. On sait que les garçons adolescents aiment positivement le sport contact – c'est à dire sans que leur légitimité repose sur les pratiques des filles¹⁰⁴ –, mais on s'étonne parfois devant le fait que certains hommes font du patinage artistique sur la base qu'il s'agirait d'une activité proprement féminine : « (...) mais me semble du patin artistique j'vois pas qu'est-ce qu'un

¹⁰⁴ On ne dira pas, par exemple, qu'il est normal que les hommes aiment les sports contacts en raison du fait que peu de filles les pratiquent. Par contre, on peut dire, sur le mode comparatif, que les sports contacts sont plus «*rough*» et «frappent plus» que les sports de filles.

gars aimerait à faire ça. Me semble moi je me verrais s'a glace j'vais faire «hieww». J'aime pas trop voir ça» (Gabriel).

C'est comme faire du patin pis, j'sais pas... Y'en a qui font ça à deux là, avec une fille pis un gars là. C'est juste parce que le patin c'est bizarre là. C'est juste parce qu'au départ t'as l'impression que c'est des filles pis quand y'a des gars qui ont arrivé tu te dis «me semble que c'est des filles qui allaient là», comme quand une fille arrive dans un sport de gars là... j'sais pas là...

(...)

(...)c'est pas que c'est féminin comme sport c'est juste que d'habitude tu vois plus les filles faire ce sport là, faique quand tu vois un gars faire ce sport là tu te dis euh «c'est fait pour les filles» mais, c'est pas pour les filles là. J'sais pas là.

(Hugo)

Ouins, ça c'est un petit peu plus bizarre là. C'est sûr que quand tu vois des gars habillés de même là, c'est sûr que tu trouves ça bizarre mais faut tu penses aussi qu'y sont en compétition pis t'sais le patinage artistique c'est pas juste les manœuvres pis toute ça, c'est les costumes pis le sourire pis toute ça là. (...) Je regardais ça pis j'voyais un gars en *suit* mauve là, t'sais *mauve*. C'est comme, me semble c'est pas les couleurs que les gars mettent pis t'sais c'est pas vraiment du linge que les gars mettent mais... (...)

(Maxime)

Il en va de même, par ailleurs, d'activités et de loisirs comme le jardinage, la couture, les discussions autour d'un café.

L'étonnement que plusieurs garçons adolescents manifestent devant ces pratiques inusitées, cependant, n'est pas du même ordre et du même degré. Certains s'arrêtent à marquer leur surprise, sur le mode de la désapprobation. En ne voyant pas «pourquoi» des garçons pourraient aimer ces activités, ils commandent une justification. D'autres se montrent plutôt ambivalents en désapprouvant toute volonté d'exclure les garçons d'un sport ou d'une activité qui serait traditionnellement associée aux filles sur la base de leur prédominance numérique, tout en conservant un malaise par rapport à l'idée que ceux-ci y participent.

Certains jeunes, toutefois, étirent cet espace de variation chez les hommes. Ils tentent alors de dégager vers la lumière les caractéristiques «inusitées» que recouvre l'ombre surplombante des stéréotypes en passant par une mention obligée de ce contraste. Des hommes ne raffoleraient pas du sport, d'autres aimeraient le théâtre et les activités culturelles ou encore seraient d'ardents lecteurs. Dans le domaine des pratiques vestimentaires, certains

peuvent s'habiller serrés selon la mode italienne ou adopter le style métrosexuel sans pour autant être véritablement homosexuels.

Du patinage artistique, c'est normal, y'en a des hétéros qui en font du patinage artistique. Y'a pas de jugement à avoir là-dessus.

(Olivier)

(...) moi pis mes amis souvent on va magasiner avec les filles faique j'vois pas vraiment ça comme une activité de fille... pis euh, bin je sais que les filles sont plus portées à *matcher* le linge là ou faire des coiffures...

(Julien)

(...) c'est sûr que tu vois pas souvent les gars pleurer, mais c'est sûr tout le monde a des émotions là. C'est pas juste les filles qui pleurent là. (...)

(Maxime)

En dehors des degrés d'étonnement, la constatation de la présence de cas d'exception mène à deux conclusions majeures et divergentes. La première décrète que le caractère occasionnel démontre qu'il s'agit d'anomalies ou de comportements artificiels et non-authentiques, tandis que la seconde estime que son existence même en prouve la légitimité chez les hommes. Ainsi, on peut croire que l'irrégularité du cas – conjugué à sa popularité chez les filles – confirme sa superficialité ou, à l'inverse, on peut considérer «normal» que certains hommes n'aiment pas le sport sur la base de quelques occurrences.

À noter, la justification ou la légitimation qu'emploient les tenants de la seconde conclusion reposera souvent, mais pas exclusivement, sur les affirmations «il n'y a pas que les filles qui...» et «il n'est pas/je ne suis pas gai pour autant». Ce renvoi à l'homosexualité comme balise négative du masculin normatif, et ce même si le répondant affirme qu'il existe une diversité d'hommes gais, témoigne de la vivacité ainsi que de la ténacité de l'association entre ces derniers et le féminin.

Mais surtout, même s'ils réclament une certaine flexibilité en contestant l'attribution d'un caractère «non-masculin» à quelques activités particulières (théâtre, magasinage, peinture à numéros, etc.), peu questionnent le principe même d'établir une frontière distinguant ce qui serait proprement masculin de ce qui serait proprement féminin. Ils se contentent de redéfinir les contenus plutôt que de contester la validité des contenants. Sans

doute présumant-ils que la catégorisation demeure pertinente ailleurs, dans d'autres domaines.

À l'inverse, même les répondants les plus affirmatifs de l'existence de traits foncièrement masculins peuvent faire preuve d'hésitation devant la tâche de définir ce qui constitue un homme. Et bien que les incertitudes puissent mener vers la conclusion que l'homme se distingue par le pénis, la tension demeure dans le discours, témoin de la circulation de représentations conflictuelles au sein de notre société :

Tu parlais du «vrai gars» avant, le «vrai gars», si tu avais différents critères à me donner, ce serait quoi?

(petits rires) un gars comme qui montre, ok mais d'abord, toutes les gars, un vrai gars c'est orgueilleux genre, «c'est moi le plus fort», c'est comme un animal dans le fond, y'essaie toujours d'être comme les lions genre. Y veulent toujours se battre pour être le meilleur pis le plus fort, pour être respecté des autres... le cercle des, j'pense que c'est comme derrière tout gars ya ça un peu, l'instinct genre j'pense c'est fait comme ça. (...) [C'est] la virilité euh...c'est ça, être le plus dominant dans le fond.

Donc ça, dans le fond, c'est un critère du vrai gars...

Bin. Pas du vrai gars mais du gars viril... bin du gars comme «wroua»... tough là.

Ya t-il une différence entre le vrai gars pis le gars viril?

Non bin, non, mais j'ai pas de «vrai gars» moi, ... un vrai gars c'est quoi ça un vrai gars... un vrai gars c'est un gars qui a un pénis... t'sais... un gars viril, ça c'est un gars *tough*... un gars féminin c'est un gars plus «eiinn» (ton geignard, un peu précieux)... c'est ça.

Donc ta définition du gars, du vrai gars c'est celui qui a un pénis?

C'est ça.

Si tu as un gars qui a un pénis mais qui a des manières plus efféminées...

Moi j'vais dire fif... mais c'est pas nécessairement parce que je le pense gai... c'est comme j'disais tantôt y'a des gais, pis y'a des gais fifs... lui ça va être juste fif tout court parce que c'est qu'y'arrête pas d'agir comme une fille pis... (...).

(Liam)

La portée du terme «vrai gars» change à travers le discours. Entre son emploi spontané et les sens profonds qui y sont attachés, d'une part, puis la définition consciente qu'on en élabore finalement, d'autre part, un fossé se creuse. À travers les hésitations, le «vrai gars» passe de celui qui se montre agressif à celui qui possède un pénis, et l'agressivité est

transférée au «gars viril». On ne va pas, cependant, jusqu'à l'aboutissement logique de cette assertion, qui serait que les hommes efféminés sont techniquement des «vrais gars». On glisse plutôt vers une autre nomenclature séparant les «gais» des «gais fifs», laissant intact le doute de l'authenticité des efféminés. Une tension demeure entre la conceptualisation universaliste d'un homme dominant «j pense que c'est comme ça derrière tout gars» et l'existence d'hommes qui dérogent à ce modèle.

À plusieurs reprises nous avons demandé aux jeunes hommes que nous avons rencontrés quelle serait la définition de «l'homme qui n'est pas gai» ou «qui n'a pas de style gai»¹⁰⁵. Les réponses reçues se sont recoupées pour correspondre avec le profil de l'homme normatif : du côté de l'habillement, cet homme porte des vêtements très larges avec les «culottes à terre», ce qui correspond généralement au style *fresh*. Pour ce qui est des traits caractériels, il est plutôt macho et agressif, avec une attitude «*bad*» ou rebelle :

Par ailleurs, certains jeunes conçoivent plus difficilement l'existence d'hommes gais chez les Italiens et les Noirs. Les premiers seraient particulièrement machos et les seconds seraient d'abord perçus comme *toughs*, *bads*, grands et bâtis, ce qui serait antinomique de l'homosexualité.

Bien qu'il semble exister une légère différence de degré entre le premier portrait ainsi que ce dernier profil à rebours que nous avons dressé, leur comparaison vient appuyer l'idée que les représentations des hommes gais puis de l'homosexualité ne correspondent pas toujours avec celles des hommes et de la masculinité. En fait, le modèle de l'homme serait silencieusement hétérosexuel, l'hétérosexualité se fondant avec la masculinité pour occuper l'universel. Qui plus est, aux yeux de plusieurs garçons adolescents, cet amalgame de l'homme prendrait forme et existence dans l'idée de force et de puissance.

¹⁰⁵ On peut affirmer avec justesse qu'il ne s'agit pas exactement de la même chose, mais tel que vu précédemment l'orientation sexuelle et le style gai sont souvent amalgamés.

3.4.2 Les jeux de la virilité

Il est un peu plus ardu de mesurer et de comprendre la portée des représentations de la masculinité sans les lier à l'expérience immédiate des jeunes hommes. Cette opération que nous avons réalisée plus haut avec les hommes gais, nous permettant ainsi d'affiner leur compréhension, doit donc être répétée ici, bien qu'elle ne se fasse pas exactement dans le même ordre¹⁰⁶.

La définition de l'homme normatif et de la masculinité confirme tantôt des construits solides, comme elle laisse tantôt transparaître des espaces de fluidité. Une gradation se dresse alors, déterminant l'étendue conceptuelle accordée à la diversité masculine qui s'échelonne d'un hermétisme général à une ouverture de plus en plus marquée à «l'exception». Nous pourrions alors penser que ces représentations reflètent l'expérience directe des jeunes, entrant en concordance avec leur façon d'être. Or, les répondants rapportent ici et là des situations dans lesquelles leurs propres besoins, sentiments ou préférences entrent en conflit avec les attentes normatives sociales concernant la masculinité; ou à l'opposé, dans lesquelles leurs propres attachements normatifs se heurtent aux pratiques des autres.

Dans la première situation, il peut y avoir dissonance entre des intérêts personnels que l'on sait différents ou exceptionnels et des attentes normatives exprimées notamment par la bouche des pairs qui manifestent de la désapprobation à son endroit. Bien que l'existence de ces attentes ne soit pas toujours mentionnée ou reçue comme une menace, marquer son exception signifie qu'on a conscience de détonner. C'est le cas, entre autres, de jeunes hommes affirmant aimer le théâtre, la musique classique, la peinture à numéros, le style vestimentaire italien, les cheveux longs, la natation – ce qui suppose porter un *speedo* – certaines chansons d'amour, certaines casquettes roses, etc.

(...) moi la peinture quand j'étais jeune j'en faisais... t'sais avec les numéros là (petit rire)... mais moi ça m'a pas rendu fif pour autant là des activités de même... moi je dis que c'est des *toughs* là, t'sais eux-autres y se pensent de même là, si eux-autres y font pas cette activité là c'est fif.

(Marco)

¹⁰⁶ Nous étions alors passée de l'interaction à l'abstraction, tandis que maintenant nous effectuons l'inverse.

Mais je veux pas dire que tout le monde qui sont culturels sont inféminés parce que moi j'aime le théâtre pis je pense pas que je suis inféminé. Pis euh, c'est ça.

(Julien)

Moi je les laisse faire. Je vais pas aller me mettre à (tape sur le bureau) «ah, arrête de m'appeler de même ou je te casse la gueule», t'sais. Mais premièrement, je me suis jamais battu pis j'suis fier. Je veux pas commencer ça. Sais-tu, ça vaut pas la peine, m'a pas répondre. Pff. J'm'en fous. C'est sûr qu'à longue, ça va gosser, t'sais «arrête», toi tu te tannes un jour t'sais... mais, c'est ça.

(Philippe)

Du côté des comportements, ils ne sont généralement pas adoptés comme des transgressions, étant même parfois de nature involontaire, mais risquent d'être considérés comme telles. Il en va de même de mouvements du poignet spontanément infléchis, du fait de pleurer suite à une blessure ou encore d'avoir 100% à un examen, par exemple.

(...) t'en a souvent même des fois que ça pogne tout seul y sait même pas. Sa main est de même [poignet cassé] pis y se promène pis y'est de même là... (...) bin un de mes anciens chums là... souvent y se promenait de même mais t'sais y'était pas gai là, c'est juste que sa main de *nowhere* euh, j'sais pas, 'a buzzait.

(Matthieu)

La seconde situation, cependant, est moins fréquemment rapportée. Peut-être les répondants sont-ils réticents à se présenter sous la lumière du rôle peu reluisant de victimisant. Ils sont généralement plus prompts à mentionner les agirs de certains de leurs pairs, dont ils se dissocient d'ailleurs. Néanmoins, quelques-uns des jeunes que nous avons rencontrés affirment avoir réagi à l'adoption de comportements atypiques ou non-masculins chez d'autres.

T'as déjà vu un gars porter du linge rose?

Ouins... oui y'en a pas mal ici.

Pis comment les gens les perçoivent-ils?

Bin là maintenant on s'est habitués là mais... au début on les traitait de fifs. (...) c'était la nouvelle mode, j'imagine.

(Joël)

En regard de ces conflits ou de la conscience de l'existence de dissonances entre les normes et les agirs, les réactions diffèrent. Certains déclarent s'être abstenus de poser le geste

qui les aurait démarqués comme non-masculins alors que d'autres disent s'en être fichus. Quelques-uns affirment ne pas comprendre les motifs qui mènent à la catégorisation d'un élément comme étant non-masculin, tandis que d'autres en critiquent la pertinence. Une combinaison de ces réactions peut se retrouver chez un même individu à des moments différents ou dans un tout.

La retenue, par ailleurs, ne sera pas nécessairement affectée par le même profil de garçon adolescent. Elle peut être aussi bien employée par une personne adressant des critiques à l'endroit des standards du masculin, que par une personne y adhérant fermement. Elle sera aussi utilisée à l'occasion par un jeune homme qui résiste normalement à la conformité masculine dans une série de domaines, révélant donc l'existence discrète d'une limite ultime :

(...) à la minute que tu vas avoir du rose (ton: faux air catastrophé) ou la couleur là, légèrement qui tombe vers le... bin rose, mauve, pis toutes ces couleurs là, là. Ça aussi c'est un peu mal vu, pas mal vu mais bon, y'associent ça à des gais ou euh. Comme un moment donné je voulais me teindre les cheveux rouges, mais j'ai changé d'idée parce que ce serait peut-être pas bon parce que la couleur, genre ça déteint, pis ça va virer rose. Rouge, ça vire rose. Faique j'ai décidé de mettre bleu, pis ça c'est pas trop pire ça vire vert. Mais t'sais j'avais jamais voulu là, ma mère 'a dit « c'est pas grave là, si ça va virer rose », « pas grave? Trouve-moi une teinture permanente, ok, mais rose, non ».

(Philippe)

Bien que Philippe émette de sérieuses critiques à l'égard du caractère arbitraire de l'attribution du rose au féminin puis à l'homosexualité – que nous verrons plus loin – il se soumet néanmoins aux attentes normatives reliées au port de cette couleur. Selon ses affirmations, il s'agit d'ailleurs du seul aspect sur lequel il a adopté un comportement de retenue.

À l'inverse, Liam se distingue par sa conformité générale aux conventions de genre. Il soutient ne pas déroger de ce cadre et n'avoir jamais eu à se surveiller dans le but de s'éviter les quolibets et les désapprobations : « j'ai été élevé comme ça pis j'ai vu le monde y me disait 'faut que tu sois un vrai gars, un vrai homme' faique (...) j'ai pas d'air d'un gars qui aurait d'air nécessairement gai là (...) j'ai rien à protéger pour pas que le monde pense que j'suis gai genre... ». Pourtant, l'expérience suivante, qu'il rapporte de façon spontanée en répondant à une autre question, démontre qu'il n'est pas à l'abri de cette préoccupation et de

l'application d'une retenue. On note de même l'hésitation initiale à mentionner que la crainte repose sur l'idée de passer pour une «tapette» aux yeux des pairs, qui est néanmoins éventuellement confirmée (l'emphase est la nôtre) :

(...) moi j'ai presque pleuré l'année passée quand j'ai fait du sport parce que j'me suis fait défoncer la gueule dans un poteau là. J'me suis retenu là disons. Là j'y ai pensé, tu vas avoir d'air, *ya du monde qui va penser de quoi, y vont penser que t'es une tapet-, bin pas une tapette mais qu'y vont voir ça pis qu'y vont me dire «pourquoi tu brailles?»*. J'me suis retenu là (...). J'ai pas pleuré, j'me suis mis à crammer j'sais pas pourquoi j'ai commencé à rire comme un con après ça. J'étais vraiment sur le point parce que j'ai vraiment foncé dans un poteau en métal genre. Bin t'sais une lumière dehors là, bin fort dedans, j'avais vraiment mal j'allais vraiment pleurer, pis après j'me suis dit pleure pas là, t'sais, pleure pas tu vas avoir l'air moins euh... pis là j'sais pas pourquoi j'étais comme parti là, crampé comme un con pendant quinze minutes là j'étais à terre mes amis y dit (sic) «tu t'es tu cogné la tête, quelque chose?», là j'étais comme «non» (...)

[...]

(...) ça s'est faite vite là, *j'étais vraiment sur le point de me lâcher c'est quelque chose comme vraiment «psht, pleure pas, le monde va te prendre pour une tapette»*, mais là j'suis comme euh... arrêté là... ça s'est fait vite.

(Liam)

Le refus du conformisme, de son côté, s'affiche à l'occasion par l'affirmation d'une indifférence au jugement extérieur. Toutefois, cela ne signifie pas que la personne qui fera exception appliquera systématiquement cette attitude dans tous les domaines.

L'incompréhension est généralement réservée au traitement normatif d'une caractéristique ou d'un comportement donné et non au système de classification qui le sous-tend. Ce n'est pas le fait que certaines choses soient considérées comme «fif» qui étonne, mais plutôt qu'on effectue cette association dans certains cas précis, comme celui du port de *speedos*.

La critique, quant à elle, s'exprime de différentes façons. On peut alléguer qu'une activité n'est pas «fif», «gai» ou «féminine» pour tenter d'en redéfinir la représentation. On peut également faire allusion à la variété des normes dans le temps et l'espace (différences entre les cultures et les époques) pour déstabiliser l'ancrage masculin rattaché à un objet donné. On peut retourner l'arme de la désapprobation contre l'autre, affirmant que la rigidité

de l'autre est «fif» ou est signe de faiblesse. Ou encore, mais plus rarement, effectuer une critique de fond, observant l'arbitraire des attributions dans les jeux du nombre.

(...) tu regardes dans les années soixante-dix tout le monde était... peut-être plus soixante, j'sais pas, avec leurs culottes éléphant... pis y'avait pas plus de gais qu'aujourd'hui.

(Alexandre)

(...) Mais la mode italienne aussi ça revient serré pis petit, (...) c'est pas euh serré, serré, mais ça revient. Comme y'a des t-shirts de rock, pis toute ça, tu mets ça, quand tu lèves tu vois ton ventre, pis t'es serré là, pis t'sais avec des jeans là, pis les longs cheveux là... (...) me semble, j'fais pas d'offense mais les Québécois on dirait y'ont moins... quand qu'y m'ont vu moi pis J., quand qu'on vient ici pis c'est des journées relax, on peut mettre n'importe quoi, moi aussi j'peux, t'sais nous deux on est plus dans le style italien, dans la mode italienne, on des chandails de soccer pis on des chandails serrés pis toute ça pis, la plupart sont plus Québécois pis c'est plus skate pis fresh, pis y disent «comment ça que vous portez ça? T'sais, ça fait gai», parce que t'sais c'est le chandail y'est serré, pis les pantalons sont plus ou moins serrés, sont pas si... (...) les pantalons c'est pas si important, c'est plus le haut... parce que moi j'suis rendu dins chandails serrés mais, t'sais c'est pas trop exagéré là pour l'instant là. T'sais... d'habitude quand je vois des gais me semble c'est plus serré (...)

(Maxime)

Au-delà de l'utilisation de la prémisse du nombre qui repose derrière l'assertion de l'existence d'une pratique chez un autre corps social – la société italienne, le répondant a recours à un «recalibrage» des concepts. Plutôt que de remettre en question le mécanisme même d'attribution des paramètres du masculin, du féminin et du «gai», il joue sur leur définition. Ainsi, les chandails en vogue dans la mode italienne seraient plus serrés que ce qui se porte par la plupart des adolescents de notre société, mais ils ne verseraient toutefois pas dans «l'exagération». De plus, ce serait davantage le «haut» (chandails) que le «bas» (pantalons) qui agirait comme repère crucial du féminin et du masculin.

Une autre critique d'attentes normatives reliées cette fois au comportement remet également en question non pas la prémisse selon laquelle certaines personnes pourraient «être moumounes» lorsqu'elles posent des gestes donnés, mais la mineure de la proposition «pleurer, c'est moumoune». Toutefois, on s'en prend au construit de la puissance masculine qui s'exprime à travers le refus de la démonstration de faiblesse et de vulnérabilité que sous-tendent les pleurs :

(...) ceux qui pleurent pas c'est comme des personnes qui veulent se penser trop *tough*, je sais pas. Moi je trouve c'est normal là, un être humain ça pleure, je sais pas. Si le monde trouve ça moumoune, mais t'sais moi je dis c'est plus eux les moumounes parce qu'y... mettons quand qu'y arrive des affaires y se forcent pour pas pleurer ou sinon y font à semblant qu'y'ont rien mais t'sais, y gardent ça pour eux-autres, genre. Pis tout ça.

(David)

Le seul exemple d'examen plus substantiel des attentes normatives rattachées aux pratiques de genre se retrouve cependant chez le répondant suivant, qui émet un bon nombre de remarques critiques à l'endroit des stéréotypes d'usage :

[Le rose] C'est une couleur comme les autres. Mais c'est ça, mais ça revient toujours aussi à dire que y'associent ça aux filles, pis si le moins que le gars va se rapprocher de la fille, bin y'est gai, t'sais... (pause). Mais aussi, c'est con parce que si t'es tout seul à faire ça ou si genre t'es deux personnes dans toute l'école qui va faire ça, là tu vas paraître homosexuel. Mais, comme là j'avais un ami sur MSN, dans son école lui c'est la grosse mode là, 'sont toute habillés avec le chandail rose pis toute. Pis là c'est comme devenu banal là, ça veut pu rien dire. Genre, quand ça devient une mode, là c'est correct, mais si c'est pas une mode, t'es gai. Des fois c'est dur à comprendre là.

(Philippe)

Parallèlement à ces tensions et ces valse autour des attentes normatives du masculin, le bal ouvre la danse sur des «pratiques de charme» dont l'ancrage contextuel révèle la complexité. Plusieurs jeunes hommes rapportent avoir simulé de «l'intérêt sexuel» pour leurs pairs dans le but de plaisanter. Il s'agirait d'un jeu qu'ils pratiquent à l'occasion, éveillant parfois la frustration de la personne ciblée si elle est plutôt homophobe, car le geste serait associé à l'homosexualité. Incidemment, certains des garçons adolescents qui disent avoir feint l'intérêt sexuel pour un ami se sont montrés indisposés à l'idée de recevoir une appréciation esthétique de la part d'une personne véritablement homosexuelle. Personne n'avance de réflexion particulière sur le sujet et sur ses fondements, mais plusieurs reconnaissent ces espaces d'exception, en plus de celui qui appartient à la pratique de sports d'équipe. Dans ce dernier cas, on mentionne les démonstrations affectives qui s'échangent parfois en toute légitimité, mais selon des codes donnés¹⁰⁷.

¹⁰⁷ Un exemple cité est celui de l'entraîneur qui donne des tapes sur les fesses des membres de l'équipe qu'il dirige, entre autres lorsqu'ils entrent sur le terrain.

Ces positionnements, ces redéfinitions et ces jeux de la masculinité pivotent autour d'un axe principal : celui de la délimitation du masculin et du féminin. La complexité individuelle rencontre la simplicité des concepts sexués dans laquelle elle ne cadre pas. Or, les points d'incongruité entre les deux, même lorsqu'elle naît de l'expérience personnelle, ne sont relevés que dans certaines instances limitées. Le maintien des autres éléments et traits du construit masculin persiste et sa surveillance globale prévaut, qu'elle se manifeste à travers les entreprises de régulation des pratiques d'autrui, l'autorégulation de ses propres comportements ou l'appréhension du regard normatif.

Déroger du masculin se reconnaît particulièrement quand les comportements adoptés, les gestes posés et les traits possédés sont associés au féminin ou au construit de l'homme gai. Si cet écart est répréhensible en vertu du fait que les gestes posés appartiennent à la sphère du féminin, il convient alors d'explorer les représentations et les valeurs qu'on attache à cette dernière.

3.4.3 La femme normative

Bien que nous ne puissions accorder beaucoup d'espace à l'étude des représentations sociales de la femme normative, ou des profils principaux la constituant, un court survol devrait nous apporter les informations complémentaires nécessaires à la compréhension des jeux du masculin, et par conséquent des représentations sociales de l'homme gai.

Dans le cadre de nos entrevues, les assertions concernant les femmes émergent soit d'un cadre comparatif impliquant les hommes homosexuels et le masculin, soit de façon isolée suite à des demandes directes visant à en soutirer une description générale. Tout comme en ce qui concerne les construits de l'homosexualité et de la masculinité, les réponses données à ce second type de demande reflètent une certaine perplexité, les jeunes éprouvant de la difficulté à conceptualiser ces représentations dans l'abstrait. De manière générale, toutefois, l'ensemble des affirmations émises permet de situer le construit des femmes et de la féminité. On y recèle, comme ailleurs, quelques principaux points communs de même que l'expression d'une diversité minimale.

Le profil de la femme «typique» se résumerait en somme à une série de traits regroupant les pratiques esthétiques et vestimentaires, les agirs, les intérêts ainsi que les caractéristiques fondamentales. D'abord, elle porterait des pantalons *stretch* et des chandails serrés, et pourrait se vêtir des couleurs rose et mauve. Sa chevelure serait plus soignée et pourrait comporter des ti-pics teints. Elle prendrait plus de temps pour soigner son apparence et aurait tendance à faire «matcher» son linge.

Au niveau des agirs, ses gestes seraient mous et délicats, puis sa démarche tendrait vers le déhanchement. Sa voix ainsi que sa façon de s'exprimer seraient particulières, se caractérisant par des sons plus aigus, près du zézaiement, avec un ton plus affecté et un parler plus propre et conventionnel.

Ses intérêts regroupent entre autres la promenade, le magasinage et la discussion autour d'un café. Les sports qui lui sont propres, quant à eux, sont le ballet, la gymnastique ainsi que le patinage artistique. Qui plus est, elle aimerait l'artistique et le beau.

Pour ce qui est des caractéristiques fondamentales, elle se distingue notamment par l'expression marquée de différentes formes d'affectivité. Elle est à la fois plus prompte à pleurer qu'à manifester son affection pour ses pairs. D'ailleurs, les femmes seraient très démonstratives entre elles, que ce soit en se tenant la main ou en partageant l'intimité d'un lit. Dans le cadre d'interactions, elles auraient toutefois une propension à être moins directes que les hommes.

Cependant, on n'adhère pas forcément à l'idée qu'il existe un seul profil : «y'a tout le temps deux sortes de filles, les petites tomboy pis les petites madames avec les ongles là pis toutes minutieuses...» (Gabriel). On reconnaît le fait que certaines femmes s'en écartent tant au niveau vestimentaire qu'à celui des activités¹⁰⁸. En fait, quelques garçons adolescents puisent dans leurs souvenirs pour évoquer une «ancienne amie» aux allures *tomboy* qui prenait part avec eux à des activités sportives. D'autres en connaissent une dans leur entourage immédiat avec laquelle ils interagissent à l'occasion.

¹⁰⁸ Il est possible qu'on en relève d'autres, par exemple la démarche et la voix, mais les deux qui sont mentionnés sont les seuls qui ont été identifiés par les jeunes hommes que nous avons rencontrés.

Déterminer la valeur accordée à ces femmes *tomboy* dérogeant des canons du féminin permettrait de vérifier – du moins partiellement¹⁰⁹ – si les résistances à la masculinité atypique dérivent principalement d'un malaise absolu et indifférencié face à «l'inversion» des genres, ou sinon d'une dévalorisation sous-jacente du féminin. En effet, si les réserves manifestées à l'égard des hommes gais et de l'efféminement sont égales à celles éprouvées pour les femmes *tomboys* et atypiques, ceci pourrait indiquer que ce n'est pas la valeur propre du féminin qui est en cause mais plutôt le dérangement d'un ordre. Si, cependant, les femmes *tomboys* ne suscitent pas de réaction négative alors que les hommes efféminés le font, l'estimation du construit féminin sera par conséquent directement impliquée. Il n'est pas à écarter, non plus, la possibilité que les deux contraintes opèrent dans une relation complexe l'une avec l'autre.

Invités à se remémorer les relations concrètes qu'ils ont connus – ou connaissent encore – puis placés devant la possibilité d'établir une relation amicale avec une amie *tomboy*, les réactions des garçons adolescents diffèrent. Quelques-uns la voient sous une lumière positive tandis que d'autres la désapprouvent dans une certaine mesure. Dans les perspectives positives on apprécie le partage d'intérêts communs, notamment le sport, où elles se distinguent de la plupart des autres filles «qui pense[nt] plus aller magasiner que jouer au baseball pis en fin de compte c'est plus une perte de temps» (Hugo). Au niveau des postures plus ambivalentes, on admet une liberté d'être, mais on avance également que les femmes *tomboys* ne seraient pas aussi attrayantes que les femmes féminines, ou du moins qu'on préférerait «aller vers» les secondes que les premières. Dans certaines occurrences, même, on désapprouve leurs velléités de démarcation des catégories du genre et l'attitude de meneur qu'on leur appose :

Bah habillée tout le temps pareil comme un gars genre... t'sais avec la casquette pis toute. Ah, moi j'capote, j'fais... «t'sais tu veux-tu être une fille ou un gars?». Tu sais pu dans ce temps là.

(Benoît)

¹⁰⁹ Pour porter cette vérification à terme, il sera nécessaire d'examiner les postures adoptées à l'endroit des femmes lesbiennes, qui se trouvent théoriquement dans la position miroir de celle des hommes gais. Elles constituent une autre forme «d'inversion» des genres, conjointement à celle du personnage de la *tomboy*.

Ça dépend de la fille parce que y'en a qui sont comme pas tomboy mais qui se la créent vraiment là. Bin j'pense que j'irais plus vers la pas tomboy... d'après moi là.

(Marc-André)

(...) ce serait pas attirant genre, bin pas nécessairement pas attirant mais... c'est comme la fille ok est là pis 'a fait son boss

(Liam)

L'autorité empruntée par des filles serait non seulement déplaisante, mais également malséante, tel que le souligne l'artifice du «faire sa». «Être un boss» est donc difficilement concevable chez une femme dans ce type de perspective. En ce qui concerne les velléités de démarcation, elles ne peuvent être qu'une piètre imitation de la réalité masculine.

La désapprobation franche des femmes fuguant hors de la féminité normative n'est toutefois pas aussi retentissante ni étendue que celle des hommes tâtant ou se «transformant» par l'efféminement.

Bin pas que ça gosse, j'trouve ça juste laid là, t'sais c'est...

[...]

Bin c'est pas ça, c'est juste, t'sais autant qu'une fille tomboy là ou t'sais j'trouve ça juste... dans le fond les gars ça me gosse plus là

(Thomas)

J'aime mieux moi, personnellement j'accepte mieux une fille qui est plus... masculine qu'un gars qui est plus efféminé.

(Marc-Antoine)

Peut-être cela est-ce en partie le fruit d'une conception différenciée de l'essence de genre, que certains estiment plus profonde chez les femmes que chez les hommes. Ainsi, une femme resterait toujours une femme même si elle adoptait des comportements atypiques : «t'sais mettons une fille qui se prend pour un gars, t'sais 'a reste fille là,» (Hugo). L'étendue de cette perception chez nos répondants, cependant, reste à déterminer.

La plupart des garçons adolescents rencontrés au cours des entrevues acceptent que les femmes s'aventurent dans des activités dominées par la présence des hommes. Fidèles au principe de liberté et d'épanouissement personnel, ils estiment qu'aucune activité ou fonction ne devraient être interdites aux femmes et qu'elles peuvent bien s'adonner à celles de leur choix.

(...) J'vois pas pourquoi qu'une fille pourrait faire ce qu'un gars peut faire (...)

(Philippe)

qu'a fasse du ballet, qu'a fasse n'importe quoi pis qu'a joue au hockey pis toute ça dérange pas. T'sais surtout de ce temps-ci on montre ça.

(Benoît)

J'verrais pas une fille jouer au football là. Encore là y'en a peut-être qui aiment ça (petit rire). Mais j'sais pas j'verrais pas une fille jouer au football. T'sais ya des filles qui jouent au soccer, y jouent au baseball, au hockey. Moi je trouve que c'est pas si mal vu que ça là. T'sais c'est une fille 'a l'a le droit de jouer au hockey si 'a l'aime ça...

(Gabriel)

Par contre, les jugements sur la portée de leurs capacités à performer au sein d'activités considérées comme traditionnellement masculines varient. Certains jeunes hommes sont d'avis que les femmes qui s'investissent dans ces domaines ou qui aiment tout particulièrement pratiquer des sports peuvent avoir les mêmes capacités qu'eux :

Oui, tom-, tomboy (petit rire)... [y'en a] que je me battrais pas avec. Ah mais y'en a une qui venait icitte. [nom d'une fille], 'est tomboy elle-là, là. 'A boxe pis toute.

(Marco)

T'sais j'en ai connue une là mon euh, quand j'étais jeune j'avais une amie là qui était, qui faisait, 'était pratiquement meilleure que moi dins sports là,

(Hugo)

D'autres hommes, néanmoins, ne partagent pas cet avis. Bien qu'ils apprécient la présence des femmes au sein de leurs activités, il n'en évaluent pas le potentiel physique au même degré que celui des hommes :

Un sport de filles, t'sais on sait que les filles t'sais c'est (toute pareil?) délicates, c'est moins... T'sais, j'verrais pas mettons une fille jouer au football pis revoler un petit peu partout mettons, me semble...

(Matthieu)

(...) on avait des filles qui jouaient avec nous mais on faisait attention t'sais on n'allait pas à cent-cinquante. On faisait pas la même chose avec un gars qu'une fille. C'est sûr on s'entend qu'une fille c'est plus fragile. Bin c'est pas du sexisme mais c'est juste qu'on... tout le monde sait là. Une fille, c'est pas aussi fort qu'un gars. T'sais c'est pas aussi dur faiqu'on va faire plus attention, on la plaquera pas, on va juste l'arrêter ou quelque chose. (...) On jouait avec des filles pis ça posait pas de problèmes... même qu'on voulait, t'sais. C'était le fun, c'était drôle

(Liam)

(...) au début y vont faire «ah, sacre *man* t'sais ça va être bin trop facile nanana», mais dans le fond quand qu'y jouent, sont bin contents pareil qu'a soit là, t'sais c'est sûr (...) les avantages c'est que si y perdent y vont dire «ah c'est cause de la fille» pis si y gagnent «ah regarde, on a gagné pis on avait une fille en plus»...

(Benoît)

Dans la perspective offerte par Benoît, par ailleurs, les filles se trouvent dans l'impossibilité de voir leurs compétences être reconnues. Leur responsabilité n'émerge que dans la situation d'échec, la réussite étant obtenue en dépit de leur présence. L'attention du groupe d'hommes (le restant de l'équipe) ne serait alors portée que sur leurs propres valeurs et accomplissements.

L'association de la faiblesse ou des moindres capacités avec les filles et le féminin semble suffisamment répandue pour qu'il s'agisse d'un concept dont les jeunes hommes ont entendu parler – qu'ils le partagent ou non. Les implications de ce lien pour les représentations de l'homme gai, que l'on associe sciemment ou inconsciemment à la féminité sont donc désormais évidentes :

C'est sûr que le monde pense plus qu'un gai c'est... Comme qu'on dit qu'une fille ça peut pas faire une affaire qu'un gars peut faire... en fin de compte homosexuel aux yeux des gars tu deviens plus féminin pis vu que t'es plus féminin tu peux pu faire ça, j'sais pas...

(Hugo)

3.4.4 La lesbienne

Nous avons pu nourrir, précédemment, notre compréhension des représentations du féminin, particulièrement en ce qui concerne les attributs et les capacités que les jeunes hommes accordent aux femmes. Étudier les dispositions adoptées devant les femmes *tomboy*, qui se distinguent par leur éloignement des canons du genre, a de son côté permis d'amorcer l'analyse des postures présentées devant l'inversion sexuelle sous-tendue par l'homosexualité, qui ne peut être en fait proprement achevée que par celle des femmes lesbiennes.

Dans l'absolu, le profil des lesbiennes n'est pas monochrome. Si nous demandons aux jeunes hommes d'en dresser un portrait, celui-ci peut s'étendre du stéréotype de la femme

tomboy et masculine – bien que cette dernière ne soit pas systématiquement associée aux lesbiennes – à celui de la femme type particulièrement «féminine». Cependant, ces deux extrêmes sont parfois articulés entre eux sur le mode de la dualité complémentaire où, fondamentalement, un pôle est plus «normal» et authentique que l'autre :

(...) c'est sûr que y'a une personne qui va être plus de l'autre sexe. À mettons deux le-[lesbiennes], y'en a une qui va être plus homme que les deux parce que t'sais me semble y'a tout le temps une fille plus tomboy t'sais... pis... non

(Olivier)

Bin c'est sûr que tous ceux qui sont genre *tomboy* qui sont habillés en gars là vraiment. T'sais y'en a qui s'arrangent pas pis y sont tout le temps avec des filles... t'sais y sont tout le temps collées avec une fille faïque... t'sais c'est sûr des fois tu peux avoir des préjugés... (...) mais y'en a qui sont tout à fait normal t'sais y s'habillent comme une fille normale pis...

(Benoît)

Néanmoins, la représentation de la lesbienne féminine est plus répandue que celle de la *tomboy*. Contrairement aux hommes gais, les lesbiennes seraient moins repérables car elles se conformeraient davantage aux attentes normatives de la visibilité féminine. Les filles ne sont pas aussi sujettes aux transformations que suivent les hommes gais ou ne peuvent aussi aisément déroger à leur «nature».

Bin comme je disais moi je trouvais ça bizarre... t'sais comment tu peux reconnaître une lesbienne... bin un gai c'est plus facile qu'une fille parce qu'un gai ça a des tendances féminins (sic), tandis qu'une fille ça reste normal, ça reste une fille (...)

(Marco)

(...) t'sais un gars, tu peux savoir si y'est plus gai parce que y'est efféminé pis toute, mais une fille ça veut rien dire, y'a pas vraiment de manière de l'être là, j'pense ça paraît pas.

(Félix)

Bien que certains garçons adolescents fassent état d'une nature masculine profonde et universelle, aucun d'entre eux n'a jusqu'ici avancé l'idée que les tentatives d'efféminement chez les hommes gais ne pourront jamais masquer le fait «qu'un gars ça reste un gars». L'efféminement dépasse les modes d'expression pour rejoindre les traits caractériels propres aux individus, même s'ils détonnent avec la nature masculine. Les lesbiennes diffèrent donc des hommes gais en cette matière, dans la mesure où elles ne se possèdent pas de traits

intrinsèques ne cadrant pas avec la féminité. Leur «masculinité» semblerait moins étendue ou davantage superficielle que la «féminité» des hommes gais.

L'appréciation relative des lesbiennes et des gais varie également, mais avec un avantage apparemment significatif pour les premières. Quelques répondants ne font pas de distinction entre eux et les envisagent de façon tout aussi positive ou neutre : «moi j'trouve pas ça plus le fun à cause c'est deux lesbiennes. T'sais y'en a des gars heille y trippent vraiment là-dessus, mais t'sais c'est... Non, ça m'intéresse pas plus à cause de ça. » (Félix)¹¹⁰. Mais aucun n'affichera de préférence pour les hommes gais, les considérant dans bien des cas pires que les lesbiennes. Ceci se reflète entre autres dans l'acceptation des signes d'affection, qui ne sont pas accueillis de la même façon quand ils sont témoignés entre deux femmes ou deux hommes. Les garçons adolescents s'appuient à l'occasion sur l'une de deux rationalisations contraires pour appuyer leurs positions :

- A- Les filles aussi éprouvent un malaise devant l'affectivité entre hommes, préférant comme les garçons celle qui est manifestée entre femmes.
- B- Les garçons préfèrent les lesbiennes et n'aiment pas les hommes gais alors qu'il s'agit de l'inverse chez les filles.

La première est un appel à la prémisse du nombre. La popularité d'une position la justifie. Nous pourrions également y voir l'expression d'une nature humaine commune aux deux sexes : garçons comme filles ne sont pas confortables devant l'expression de l'homosexualité chez les hommes. La seconde fait appel à un déterminisme des sexes. Les sentiments éprouvés à l'endroit des hommes gais et des femmes lesbiennes émanent de la nature sexuée des personnes.

Les lesbiennes, cependant, n'en sortent pas si indemnes que ça. Considérées «moins pire» ou «bizarres», il n'en demeure pas moins qu'elles sont minimalement répréhensibles et anormales, situées en-deça du statut accordé à l'hétérosexualité.

(...) ça serait bizarre là c'est sûr là mais ça dérangerait moins que, qu'un gars [gai]...
(Julio)

¹¹⁰ Ce jeune homme, d'ailleurs, se distingue par le fait qu'il connaît une fille bisexuelle et une lesbienne.

Deux filles c'est moins pire là mais euh, même ça j'trouve ça, fiou, genre... wow... qu'est-ce qui se passe?

(Marc-Antoine)

(...) c'est sûr que, aux yeux des gars, bin d'après ce que j'ai entendu, les lesbiennes c'est moins pire qu'un gai, pis aux yeux des filles, les gais c'est moins pire que les lesbiennes. T'sais «ah les gais sont *full* gentils». T'sais les filles disent ça, pis là les lesbiennes «ah, weuh» (mime le dégoût). T'sais comme les gars y disent «les gais c'est dégueulasse, mais les lesbiennes c'est le fun», j'sais pas là.

(Hugo)

De plus, la plupart des marques d'appréciation témoignées ici et là sont d'une nature particulière. Devant la situation hypothétique où ils apprendraient qu'une de leurs amies est lesbienne, certains montrent une préoccupation sincère pour son bien-être ou une anticipation positive de la relation qu'ils entretiendraient – dans deux cas, même, des répondants peuvent se rapporter à leur expérience immédiate.

C'est sûr que si c'est une amie proche à moi j'voudrais connaître la fille [son amoureuse] pis toute là, l'autre fille, pis t'sais savoir... si je tiens vraiment à la fille qui m'a dit qu'était lesbienne j'veux savoir toute, c'est qui la fille pis si c'est une bonne fille pis toute... pis après... t'sais ça me dérangerait pas là...

(Marco)

Beaucoup, néanmoins, montrent avant tout un intérêt d'ordre sexuel, faisant fréquemment référence au fantasme du «trip à trois» avec une lesbienne (N=9). Ils se la représentent généralement comme belle et disposée à assouvir leur requête :

(...) quand tu vois ça me semble... quand t'entends deux lesbiennes tu te mets dans ta pensée que cheveux blonds aux yeux bleus aux seins euh, t'sais, toute ça. Pis me semble tu vois ça partout là, t'sais comme que je disais là... (...) Quand tu vois deux lesbiennes là,... quand tu vois ça s'embrasser j'sais pas me semble c'est différent... t'sais, ça nous fait des id- [idées] (...)

(Maxime)

Bin, c'est sûrement parce que quand y peuvent être avec une fille [lesbienne], y'en a sûrement plus qu'une qui peut venir là, j'sais pas... t'sais mettons des bisexuelles pis euh. C'est sûrement le sexe qui les attire, j'sais pas là.

(Hugo)

Ah j'y demanderais si 'a veut venir chez nous (petit rire)... non mais ça me dérangerait pas pantoute... disons j'verrais les bons côtés. (...) Bah, trip de lesbienne, (petit rire)...

non mais, j'sais pas là... ça me dérangerait pas pantoute... c'est sûr, c'est sûr j'y dirais «ah, vole pas mes blondes».

(Benoît)

(...) des fois on en parle entre gars «heille qu'est-ce tu ferais si genre... mettons elle 'a serait lesbienne»... «ah, j'y demanderais si 'a voudrait pas faire un trip avec moi» (petits rires)... t'sais tu trouves juste ça drôle... (...)

(Gabriel)

Commentant cette posture qu'ils estiment répandue chez les garçons, certains en prêtent l'origine à la nature intrinsèque des hommes. Non seulement ceci annonce-t-il une approche «déterminée et incontournable» dans les interactions avec lesbiennes, mais ceci confirme une fois de plus et de façon indirecte l'étroitesse d'association entre l'homme et l'hétérosexuel¹¹¹.

(...) je me demande pourquoi y [les gars] trouvent ça chaud deux filles, bin qu'y trouvent ça euh sexuel, sensuel que deux filles euh... j'ai jamais compris pourquoi... c'est juste peut-être qu'on est fait comme ça, t'sais deux filles, c'est peut-être beau à voir, ensemble.

(Liam)

Toutes les gars là, j'sais pas y capotent là. J'sais pas pourquoi, c'est comme si c'était une mentalité. J'sais pas, toutes les gars ont ça, j'sais pas pourquoi. On dirait c'est naturel, c'est dans nos gênes... non mais, c'est vrai...

(Maxime)

Projeter avant toute chose une situation où l'on s'adresserait à des lesbiennes pour leur proposer des expériences sexuelles avec un homme en n'envisageant aucunement la probabilité d'essuyer un refus, c'est balayer du revers de la main ce sur quoi s'assoit sa singularité, soit la prééminence de ses affects pour d'autres femmes et sa volonté propre de se définir comme telle. L'orientation sexuelle lesbienne ne posséderait donc aux yeux de plusieurs que de peu de crédibilité, s'apparentant davantage à un *pseudo* état homosexuel.

J'sais pas la plupart des filles qui sont lesbiennes sont plus aux deux. Toutes ceux que je connais dins filles qui sont lesbiennes sont plus bisexuelles. Y font des trips avec leurs chums pis y'a d'autres filles dans le bout... un gros trip là ces temps-ci...

(Gabriel)

¹¹¹ Ce qui n'eut pas été le cas s'il eut été dit, par exemple, «ya beaucoup de gars qui vont trouver ça hot deux femmes» ou «c'est une mentalité d'homme *hétérosexuel*».

L'acceptation étant impossible sans la reconnaissance de l'autodéfinition d'autrui, ou l'élan identitaire qui le confirme comme sujet, sa portée s'en trouve entamée. La faiblesse de l'état de sujet des lesbiennes rejoint celle des autres femmes dans toute leur pluralité. Non seulement, selon certains garçons, n'échappent-elles pas à leur nature même lorsqu'elles «tentent» de se démarquer des stéréotypes, mais leur sexualité se définit dans le regard de ces derniers.

(...) j'écoutais ça avant t'sais du Black Taboo¹¹² là, (...) y fait rien que parler des filles là... c'est euh... vulgaire là... [il dit] mettons euh... attends minute, j'sais pas comment dire «m'a te fourrer», ci, ça, mais t'sais j'm'en souviens pu trop c'est quoi la toune là (...)

[...]

Bin des fois quand on écoute y [les filles] pognent les nerfs après nous-autres. Les gars y'aiment bin ça.

(Matthieu)

Bah c'est sûr que si 'a, si 'a jouerait à fille facile, j'dirais «petite salope qui euh, t'sais qui va se coller après des, des filles pis toute t'sais qui va... qui va exciter un gars mais t'sais ça va aller se coller après une fille, t'sais» pis ah, me semble c'est mal vu là.

(Benoît)

À travers les représentations des lesbiennes, c'est le statut des femmes puis du «féminin» que l'on perçoit. Or celui-ci semble déterminer les positions à l'égard de l'orientation sexuelle plus encore que l'idée d'inversion. Les lesbiennes n'importuneraient pas trop car leur nature féminine limitative et circonscrite ferait en sorte qu'on ne prendrait pas leur volonté de sujet totalement au sérieux. Les hommes homosexuels ne dérangerait donc pas simplement en vertu du fait qu'ils incarnent une inversion, puisqu'ils seraient aussitôt rejoints par les femmes lesbiennes. En réalité, ils indisposeraient surtout en raison de leur accointance avec le féminin et la faiblesse.

3.4.5 Les usages de l'insulte

Nous avons vu plus haut que la présence du «féminin» chez les hommes en déplaît ou en trouble plusieurs, jusqu'à susciter des tensions chez de jeunes hommes aux profils très

¹¹² Les paroles d'une chanson de Black Taboo sont incluses en annexe.

différents. Ils évoquent alors les réactions des pairs ou les anticipent, celles-ci étant généralement de nature négative ou légèrement désapprobatrice.

À l'occasion, nous avons entraperçu l'usage d'insultes faisant référence à l'efféminement ainsi qu'aux hommes gais, sans pour autant nous y être penchée. Sachant que les deux partagent généralement une fine parenté, il conviendrait de comprendre l'étendue et la portée des «fif», «moumoune», «tapette» et «gai». De cette façon, nous pourrions déterminer si les insultes viennent enrichir ou non les conceptions et les attitudes qu'on entretient au sujet des hommes gais.

La variété et l'ambivalence des discours se poursuivent avec l'insulte. Questionnés directement au sujet des occasions où ils se seraient fait traiter de «fif» ou autres, la grande majorité des répondants diront que ceci ne leur est jamais arrivé. Bien qu'employés régulièrement entre amis, ces termes ne sont pas reçus comme des insultes lorsqu'ils émanent de ces derniers. C'est quand ils proviennent de l'extérieur qu'ils sont identifiés comme problématiques, même s'ils conservent une portée sémantique semblable : «Bin disons quand c'est des amis qui te [le] disent, tu le prends plus sur le bon côté... t'sais tu ris avec eux-autres. Mais quand c'est quelqu'un que tu connais pas qui te sort 'oui, t'es un gros fif pis toute, nanana', mais tu le connais pas... tu sais pu quoi penser dans le fond.» (Benoît)

Quelques jeunes peuvent rapporter des expériences personnelles où ils sont subi ou ont été témoins de ces insultes lancées hors du cadre amical.

[Il disait] Que j'avais faite une fellation [au professeur]...mais en dessous du bureau... c'est parce que le site, y'est sur son ordi à lui sur le bureau, faique j'étais toujours à son bureau. Faique là y dit «ah, t'es un chouchou!», «C'est pas vrai, maudit, j'peux pas le travailler ailleurs le site!». T'sais, j'peux pas le travailler ailleurs faique j'suis obligé d'être là. «ah non euh, t'es un fifi», pis là à la minute que tu dis de quoi... «ah, va donc demander à [nom du prof]»... c'est vraiment n'importe quoi, c'est juste genre, pour se penser intéressant.

(Philippe)

Mais y'a comme pas longtemps euh c'était P. Y'avait moi, P. euh, M., J. L-J, on était toute au coin de rue, y [l'autre] passe, y dit rien. Y'arrive une rue plus loin, y crie à P. «Estie de gros gai d'enfant de chienne». P. y'est parti à courir, y se sont pognés là.

(Matthieu)

Ces expériences, lorsqu'elles surviennent, sont identifiées comme principalement négatives. À l'intérieur du groupe, d'un autre côté, les insultes sont majoritairement considérées comme bénignes et ne suscitent que de l'amusement, mais des exceptions subsistent. Les jeunes qui les rapportent confient avoir éprouvé un certain agacement devant les réactions de leurs pairs suite à la manifestation de comportements ou d'intérêts atypiques:

J'sais pas là, y'm disaient comme «ah, t'es fif là avec ton *speedo*» pis tout ça.

(...)

Bin moi ça me gossait un peu parce qu'on dirait.... t'sais comme le *speedo* y nous disaient ça dans le fond parce qu'y'avaient rien à dire. Y'ont jamais fait de plongeon pis... j pense qu'y'auraient fait du plongeon y'en auraient mis des *speedos* là.

(David)

Les significations exactes de l'agglomérat «fif», «tapette», «moumoune» et «gai» ne sont pas aisément dégagées¹¹³. Beaucoup de jeunes semblent être sur la défense lorsqu'ils évoquent leur utilisation, ajoutant fréquemment que ces termes sont inoffensifs et sans rapport avec l'homosexualité et ce, sans qu'aucune justification ne leur ait été demandée¹¹⁴. Peut-être sont-ils conscients de l'émergence récente d'un discours condamnant leur emploi, puis en anticipent-ils la présence chez la chercheuse.

Lorsque, justement, nous évoquons finalement ce discours¹¹⁵, les approches défensives semblent un peu plus prononcées. Une fois dégagées, les rationalisations se résument globalement à celles présentées ci-après et se reconnaissent souvent par l'emploi de la convention langagière «c'est juste...» pour les introduire.

D'abord, on mentionnera assez fréquemment que l'intention n'est pas grave et n'est jamais sérieuse, n'étant qu'une marque de taquinerie entre pairs. Ces termes ne seraient donc dans leur ensemble que des expressions ne recelant aucune malice ni arrière-pensée à l'endroit des hommes homosexuels : «Ça a pas rapport [avec les gais]... souvent tu fais ça

¹¹³ Le sens de chacun des mots peut varier légèrement, mais ils se recoupent largement. Seul «moumoune» se distingue sensiblement. Nous y reviendrons dans quelques lignes.

¹¹⁴ Nous prenions bien soin, dans le ton de notre voix et dans l'orientation de nos questions, de faire en sorte qu'ils ne sentent pas désapprouvés dans l'évocation de leurs expériences personnelles reliées à l'utilisation de ces termes.

¹¹⁵ Nous leur faisons part de la mobilisation de groupes gais et d'organismes communautaires réclamant la cessation de l'emploi des termes «fif», «tapette», «moumoune» et «gai» et leur demandions ce qu'ils en pensent.

pour niaiser» (Olivier), «j'ai appris [que] c'est juste comme un mot là, comme n'importe quel.» (Julio). Et s'il arrive parfois que des hommes gais soient concernés, ce ne serait que léger : «Des fois on les niaise, mais t'sais c'est rien de personnel » (Maxime).

Ces termes auraient acquis leur indépendance des liens d'autrefois, n'évoquant désormais plus l'homosexualité. Ils seraient entrés dans une pratique commune, coutumière et la patine d'un usage répandu les aurait rendus inoffensifs : «Ça veut même pus dire gai» (Hugo), «j'pense pas que ce soit au terme euh, homosexuel, ça devient plus un mot comme n'importe quoi» (Philippe). Les «même pus» et les «devient» signalent la transformation et le passage du temps. Ce n'est que sous les formes ancestrales des «fif», «moumoune», «tapette» et «gai» que plusieurs répondants reconnaissent une association avec l'homosexualité.

Que cette collection de mots soit utilisée à l'extérieur ou à l'intérieur du groupe, elle n'exprimerait qu'une forme de dépréciation générale «t'es laid, t'es cave, t'es con, t'es stupide» ou dénoterait les choses qu'on n'apprécie pas. «Ça a d'l'air gai, ça a d'l'air de quelque chose de pas le fun à faire... que c'est pas intéressant» (Félix).

Néanmoins, on les identifie souvent avec la nébuleuse de l'efféminement, qui embrasse l'apparence, les gestes et comportements, la peur, puis la faiblesse. On qualifie un homme de «fif», en somme, lorsqu'il se rapproche de l'univers féminin :

Ça doit tourner autour de l'infémination (sic)
(Julien)

(...) yont la manie de dire «ah, ça c'est *smooth*, ça ressemble à fille là, c'est fif là».
(Philippe)

Ouins... ça veut dire, c'est ça... «T'es, t'es pas masculin, le gros t'es fif toi» (petit rire).
(Gabriel)

J viens d'acheter une casquette euh «Von dutch»... le *patch* y'est rose... finalement ça l'air d'une casquette de filles là, t'sais... «ah c'est fif mettre ça».
(Julio)

Un emploi commun de l'amalgame «fif», où «moumoune» occupe un rôle saillant, est l'incitation à poser un acte risqué ou délinquant, pouvant entraîner des blessures physiques, des mesures punitives de la part d'autorités ou des sanctions légales. Utilisé principalement

entre pairs, il annonce le jugement qui sera passé sur le membre s'il hésite ou ne s'exécute pas. Le type d'action peut aller de l'exploit physique réalisé dans le cadre d'une pratique sportive au cambriolage d'une maison ou au vol dans un dépanneur.

[on va te traiter de moumoune si] (...) tu veux pas les suivre dans qu'est-ce qu'y font pis toute, pis que t'as plus peur de faire quelque chose que eux pis plein d'affaires de même.

(Simon)

Comme un moment donné – mais y [mon chum] l'a fait pareil là – j'ai demandé à mon chum «fais comme une grosse affaire de bois» genre qui allait haut. Pis là y'ont demandé de passer avec son BM, y'avait pas grande distance entre le mur (...) pis y'avait pas de frein, pis on y a demandé de le faire. Au début y voulait pas pis y l'a fait en fin de compte. Pis y s'est pété la gueule.

(Matthieu)

(...) moi je me tenais avec du monde avant pis y faisaient toujours des mauvais coups. Comme un moment donné y'ont voulu faire une maison. T'sais, une maison y'ont voulu rentrer dedans, mais moi j'suis parti après mais avant que je parte, les autres y'avaient déjà rentré dans maison pis y'en a un qui voulait pas rentrer pis y voulait s'en aller avec moi. Faique là y y'ont dit «ah t'es une *faggot*, ah estie de fif, tu rentres pas avec nous autres, va t-en», pis toute...

(Marco)

Derrière la condamnation du caractère «moumoune» se profile la valorisation de la puissance. Une fois la peur rejetée, les prouesses physiques ou la contestation de l'autorité peuvent se réaliser sans entraves. Les répercussions possibles ne devraient pas limiter l'exercice de la volonté de ces acteurs.

Implicitement, la peur de courber l'échine devant les risques n'est qu'un visage de la faiblesse, antithèse de l'idée de puissance. Montrer une vulnérabilité signifie qu'on se laisse dominer par l'adversité, qu'il s'agisse de pleurer en des circonstances «mineures» ou d'exprimer la douleur ressentie lors d'un choc «léger». La faiblesse est aussi la défaillance des capacités physiques, outil ultime d'expression de la volonté.

(...) quand tu dis fif ça veut pas dire «homosexualité», ça veut peut-être juste dire «faible» (...)

(Hugo)

Quand les débuts que je commençais à *skater* j'avais comme onze ans ou douze ans pis t'sais des fois quand je tombais, j'tombais dur là. Genre je me scratchais toute le coude là, c'était toute démanché. Faique là je commençais à pleurer t'sais, faique là y me disaient «mmm¹¹⁶», y'me gossaient un peu avec ça là.

(David)

T'sais à mettons que tu joues au hockey... tu manques un jeu facile (...) mais là nous autres on le regarde «t'es bin fif!»... c'est con mais c'est ça.

(Olivier)

Moumoune?... ah quand 'mettons que... t'sais souvent on se tiraille parce que dins gars t'sais on va se tirailler tout le temps, pis quand qu'y'en a un qui nous voit se tirailler «ah, t'es moumoune, tu peux pas te battre, t'es trop fif euh».

(Benoît)

En somme, les «fif», «moumoune», «tapette» et «gai» ciblent la nébuleuse de l'efféminement dans tous les rayonnements de sa faiblesse, même lorsqu'elle n'est réfléchie que dans l'image du féminin et de ses repères visuels. Ils en guettent et en circonscrivent les impressions à la surface des hommes. Toutefois, bien qu'une liaison souterraine unisse l'efféminement aux hommes homosexuels, on ne l'isole pas toujours d'emblée.

Cette association jaillit souvent indirectement ou inconsciemment, au détour de réflexions ne s'attardant pas à la sémantique des termes. On la reconnaît notamment lorsque certains jeunes hommes considèrent que les hommes gais sont justifiés de se sentir outrés devant leur usage : «Si j'étais gai pis j'en entendrais un dire ça, j'partirais après j'y crisserais une volée.» (Gabriel), lorsque d'autres admettent une ambiguïté minimale en se corrigeant ou se restreignant auprès de personnes homosexuelles : «Je déteste un gars, j'y dis «sale fif», pis là je me retourne [y'a un autre gars] 'ah non, c'est pas ça que je voulais dire', ou encore lorsque des garçons effectuent un glissement entre l'insulte et l'homosexualité :

Euh pour le *waterpolo* (petit rire)... j'arrête pas de me faire niaiser... y m'appellent euh *speedoman*... (rires) pis euh y disent toute comme «vous êtes toutes des gais qui se tripotent», c'est comme ok...

(Marc-André)

Ça veut rien dire parce qu'y sait pas si je suis tapette ou non, parce que moi j'suis pas tapette, j'ai une blonde. Je m'habille chic, mon oncle y me niaise parce que ya beaucoup d'homosexuels qui s'habillent de même.

(Marco)

¹¹⁶ C'est ainsi que le répondant invoque une fois où il s'est fait traiter de «tapette».

Néanmoins, quelques jeunes établissent un lien net entre la constellation des «fif» puis les hommes gais. Ils verront soit une filiation minimale, circonstancielle, soit un lien absolu :

(...) fif c'est comme, bin t'agis comme les gais pis t'as un comportement de fille pis toute

(Simon)

Fif? Ça veut dire comme homosexuel comme... comme euh... tendance féminine (...)

(Marc-André)

(...) Je sais qu'au primaire en troisième année on se niait avec «gai» là, pis là c'était le temps où ce que «gai» c'était comme «ahhh» (dégoût). (...) pis là on disait gai #1, pis gai #2. C'était dans le dictionnaire, y'avait gai genre «joyeux», pis «gai»... c'était vraiment, c'était... stupide.

(Julien)

L'ambivalence ne s'arrête pas à l'admission d'un lien, toutefois. Certains oscilleront encore entre sa reconnaissance, son amenuisement et son déni, passant d'une position à l'autre. Ceci traduirait non seulement une forme de malaise, mais également un certain attachement à l'emploi de ces «formules» qui joueraient un rôle important dans le processus de socialisation entre pairs. Tenaillés entre des attentes normatives condamnant l'expression de préjugés homophobes et d'autres appuyant l'affirmation d'une puissance masculine par le rejet de toute faiblesse féminine, ces garçons adolescents responsabilisent les hommes gais de leur sensibilité aux insultes :

(...) mettons quelqu'un [dit] «t'es fif» à cause mettons le gars était habillé pas, y'était pas beau pis toute, y veut pas rabaisser les homosexuels. Peut-être qu'y le fait indirectement, mais c'est pas son souhait faique tu devrais euh... Mettons à place des gais y devraient comprendre ça qu'y'utilisent des expressions, que ça se dit pis que... Peut-être que le mot, le terme employé étant fif, y fait référence aux gais mais en même temps y'a pas rapport là faique... y devraient pas s'en faire le monde pour ça.

(Félix)

(...) j'trouve pas que c'est quelque chose de méchant envers les gais parce que, j'sais pas là, ça pas rapport là. Peut-être le monde associe ça un peu à ça, mais t'sais c'est nous autres... 'fif', j'pense pas que ça a un lien dans le dictionnaire avec euh... homosexualité là, c'est pas parce que les «fifs» ont commencé à s'appeler «fifs» qu'on a pu le droit de dire le mot «fif» même si ça a été inventé peut-être pour eux-autres là ou je sais pas là, t'sais.

(Thomas)

Je trouve qu'y'abusent un peu là. Si y se déterminent comme fifs, c'est parce qu'y'ont pas une bonne estime de soi. Que tu sois gai ok, que tu sois fier d'être gai ok, mais désigne toi pas comme «fif». Fif c'est plus... un autre truc.

(Julien)

En fait, l'attachement à la surveillance ainsi qu'à la sauvegarde des frontières du masculin que professent plusieurs garçons adolescents traverse l'ensemble des relations entre hommes, que ceux-ci soient hétérosexuels ou homosexuels. Les hommes gais, par leur présence et leur visibilité, mettent sous tension les essences et les déterminismes sur lesquels doit en principe se fonder l'identité masculine. Ils vulnérabilisent – mais n'achèvent pas – l'idée de puissance qui noyautait la «nature d'homme». Paradoxalement, leur existence semble également faciliter la projection hors de soi de traits féminins qu'on relègue aux «fifs», maintenant intacte la catégorie des hommes universels qu'incarnent les hétérosexuels.

Seulement, les rejets ne sont pas absolus. L'existence d'une diversité des dispositions à l'égard des hommes gais, ainsi que des hommes et des femmes normatifs indiquent que leurs interactions respectives ne sont pas limitées à une position tendue et oppositionnelle. Si certaines positions conflictuelles persistent à différents degrés, entraînant avec elles des ambivalences, des hésitations et des contradictions, elles sont possiblement la conséquence de processus de changement social rapides qui se font s'entrechoquer des attentes normatives contraires. La possibilité d'un confort minimal avec les expressions de l'efféminement chez les hommes indique que leur rejet est instrumental et non fondamental.

CHAPITRE IV

DISCUSSION

L'exposition structurée des propos que nous avons recueillis nous a fait cheminer à travers l'élaboration des sens et des représentations attachées aux hommes gais. Partant de l'orée du sujet, nous nous y sommes enfoncée par les sentiers qui s'offraient à nous. L'exploration, sans être complétée, aura tout de même permis d'établir une reconnaissance des lieux.

L'analyse de ce que nous y avons observé se fera en trois étapes. Tout d'abord, nous allons relever les saillances des discours des garçons adolescents et en tirer des conclusions préliminaires. Ensuite, nous les mesurerons à la gamme variée des théories et hypothèses recensées dans le premier chapitre. Une analyse critique en dégagera les consistances et les failles. Finalement, nous pousserons plus loin la réflexion en examinant avec plus de précision les structures rendant possibles les rapports de domination entre les populations hétérosexuelle et homosexuelle.

4.1 Saillances des discours des jeunes garçons

Embrasser du regard l'expression de l'émotivité de même que le déploiement des paroles et des idées de garçons adolescents concernant les hommes gais peut aisément nous égarer dans la complexité des tons et la diversité des agencements, ou encore même insuffler un sentiment de vertige devant l'immensité d'un portrait dont les contours ne peuvent être fixés. Il eut été possible d'explorer notre objet sous une multitude d'angles différents, mais

impossible d'emprunter l'ensemble des filons qui s'offraient à nous. Certaines thématiques abordées au cours des entrevues n'ont pas été exposées dans cette thèse, de crainte de nous fondre – ou nous confondre – dans un foisonnement étouffant toute tentative d'intelligibilité¹¹⁷. Qui plus est, ces filons qui se croisaient et naissaient devant nous n'étaient pas aussi riches les uns que les autres en regard des données dont nous avons besoin pour répondre à la question de recherche qui nous animait.

Ainsi en est-il également des analyses que l'organisation des données recueillies permet progressivement de faire émerger. Les corrélations possibles sont nombreuses, mais les composantes nécessaires le sont moins. À travers notre recherche, c'est d'abord ces dernières que nous avons voulu relever, tout en reconnaissant la complexité à l'intérieur de laquelle elles s'inscrivent. De cette façon, nous pouvons savoir si ces liens prennent naissance dans la mouvance du social ou dans des déterminismes fondateurs.

Lorsqu'une entreprise de connaissance se limite à la compréhension de ce qui fait problème en occultant les résistances et ce qui n'y participe pas, elle court le risque de «dévoiler» un mécanisme dont l'ampleur est hors de proportion et sans issue. Or, l'ampleur qu'on attribue à un mécanisme influe sur l'assemblage qu'on lui prête, sur les rouages qu'on lui assigne ainsi que sur son fonctionnement interne. Ici, nous concentrer uniquement sur les attitudes et les positions négatives à l'endroit des hommes gais – et fondamentalement des femmes – dévoilerait sous nos yeux un hétérosexisme uniforme et invariable qui exercerait son empire par le biais de l'ensemble des garçons adolescents. Il serait ensuite aisé d'en attribuer la source à certains déterminismes identitaires, développementaux ou biologiques.

Il s'agit donc, bref, de trouver un point d'équilibre entre la reconnaissance de la complexité de l'objet sous étude et le souhait de le rendre intelligible en le «dénaturant» le moins possible. C'est ce que nous avons tenté de faire tout au long de l'analyse que nous avons effectuée.

¹¹⁷ C'est le cas, par exemple, des différentes positions à l'endroit de l'homoparentalité, de même que de la perception de l'homosexualité qu'ont les pairs ainsi que la famille. Nous avons omis d'aborder, également, les explications que certains garçons adolescents donnent des attitudes négatives envers les hommes gais.

4.1.1 La complexité

Une des premières particularités qui se présentent à nous, lorsque nous entamons la compréhension des attitudes à l'endroit des hommes gais avec un regard général, est leur complexité ainsi que leur ambiguïté. Bien que certaines tendances se dessinent résolument et nous permettent de dégager des dynamiques, il existe un écart qualitatif sensible entre certaines positions.

La complexité se manifeste en plusieurs lieux. Non seulement y a-t-il une grande diversité entre les positions des différents garçons que nous avons rencontrés, mais il y a également une territorialité de l'acceptation des hommes gais au sein même de chaque individu. Ainsi, il est possible pour un jeune homme de se positionner en faveur du mariage entre personnes de même sexe, d'appuyer le défilé gai, mais de désapprouver les signes d'affection en public. Un autre peut percevoir négativement l'efféminement, mais considérer non-dramatique le fait de recevoir des compliments («tu es *cute*») de la part d'un jeune gai et se réjouir de l'épanouissement personnel d'un camarade d'école gai. Ou encore, un adolescent peut valoriser la présence de la diversité sexuelle au sein de la société, affirmer spontanément qu'il appuierait son enfant si elle ou il était lesbienne ou gai, tout en considérant l'homosexualité comme non-naturelle et inférieure. Les oppositions et les acceptations se déclinent dans des proportions inégales d'un individu à l'autre, certains jeunes hommes ne faisant part que de réserves minimales et partielles, alors que d'autres n'acceptent aucune forme de reconnaissance de l'homosexualité. Entre ces deux pôles s'étend une mosaïque de positions dont les permutations possibles sont trop vastes pour être recensées et examinées dans cette présente recherche. Même à l'intérieur d'un seul domaine, le mariage gai par exemple, les perspectives peuvent varier, dépassant la simple opposition pour/contre. Pour faire sens, nous devons voir sur quels rationalisations et discours ces positions s'appuient et relever la valeur qu'elles accordent aux hommes gais ainsi qu'à ce qui leur est principalement associé.

À ces myriades de perspectives s'ajoute l'équivoque des contradictions internes contenues dans les propos de certains jeunes. Les contradictions émergent en effet à différents moments, souvent à l'insu de leur émetteur. Le sens à leur donner n'est pas

toujours clair puisqu'elles peuvent aussi bien refléter l'immédiateté d'une réflexion en cours, l'ambivalence d'une tension consciente ou inconsciente non-résolue entre deux positions, ou le déploiement inégal de techniques de dissimulation ou d'atténuation de certains propos.

La plupart des jeunes qui ont participé aux entrevues n'ont pas développé de pensée approfondie de l'homosexualité et des réalités qui lui sont attenantes. Les questions posées étant précises et diversifiées, certains ont dû élaborer de nouvelles idées à partir des positions de base qu'ils possédaient. Considérant le fait qu'aucune réflexion n'est achevée (ce processus peut se poursuivre jusqu'à la fin d'une vie, et circuler au-delà des individus), ceci n'est pas en soi problématique pour l'analyse. À la condition, évidemment, que le répondant dispose d'un minimum de concepts de base, puis qu'il ne sente aucune contrainte dans l'expression immédiate de ses pensées¹¹⁸.

Quant à la deuxième possibilité, elle serait la conséquence de la possession de référents ou de principes pouvant occasionnellement, en fonction de l'objet en jeu, devenir contradictoires. C'est le cas notamment des principes d'égalité puis de supériorité symbolique de l'hétérosexualité. Évoluant dans le quotidien, ils peuvent isolément s'alimenter et se consolider sans se rencontrer. Lorsqu'il sera question de diversité sexuelle, cependant, le principe d'égalité entrera en conflit avec l'infériorisation de l'homosexualité. Au lieu d'écarter d'emblée un référent au profit de l'autre, le répondant naviguera entre les deux. Un tel scénario s'est possiblement présenté lorsqu'un jeune a à la fois affirmé que son oncle homosexuel est «comme nous autres» et que les gais «sont pas pareils comme nous».

Évidemment, il demeure une dernière possibilité, soit l'atténuation volontaire de propos qui pourraient être perçus comme discordants ou sinon extrêmes. Dans le premier cas, l'émergence d'une prise de conscience de positions contradictoires peut attiser un sentiment de dissonance cognitive incitant à réduire ou diminuer la portée de certaines affirmations. Dans le second, le biais de désirabilité invite à atténuer des positions que l'on sait ou suppose impopulaires au sein d'une masse critique de la population, puis chez la chercheure même qui mène l'entrevue. Les techniques de dissimulation peuvent alors être multiples :

¹¹⁸ Nous ne pouvons postuler un cadre d'entrevue totalement neutre, bien que nous respectons une démarche d'objectivation.

- A) Offrir des généralités positives au départ, mais dévoiler des critiques sérieuses et des évaluations négatives par la suite. Dans une version plus abrégée, un répondant peut clamer : «les gais ne me dérangent pas, mais... » (Burridge, 2004)
- B) Entamer un mot, puis l'interrompre ou l'annuler : « (...) y vont penser que t'es une tapet-, bin pas une tapette mais qu'y vont voir ça pis qu'y vont me dire 'pourquoi tu brailles?'. Par la suite, des affirmations ultérieures viennent néanmoins confirmer la pertinence du premier terme.
- C) Faire des allusions à certaines opinions, sans toutefois les développer : «L'idée que ce soit comme un style, qu'y prennent ça pour un... en tout cas ».

Comme le soulignent Rubin et Rubin (1995), ainsi que Becker (2002), l'emploi de ces techniques ne pose pas problème en soi à l'entreprise de connaissance puisqu'elles sont elles-mêmes porteuses de sens. La difficulté, cependant, consiste à déceler leur présence afin d'ajuster l'interprétation en conséquence. Dans le cadre de notre recherche, ce sont les subtilités des tons et du langage non-verbal déployé en cours d'entrevue puis ensuite l'examen interne des discours qui ont permis d'isoler ces techniques. Résultat, sans quantifier le nombre de jeunes garçons qui y ont eu recours, les modes de dissimulation n'étaient pas systématiques.

Au-delà du repérage des moments où s'exerce la volonté de projeter une image sensée de soi au détriment de ses propres croyances, ce qui nous permet de distinguer le «vrai» du «faux», débusquer ces ruses du discours enrichit d'abord notre compréhension globale de la réalité qui les meut. Les techniques d'atténuation ou de dissimulation ne sont en fait pertinentes qu'au sein d'un contexte social où différentes visions conflictuelles sont en jeu, véhiculées au sein de rapports de pouvoir en redéfinition. En effet, dans les milieux ou les contextes où des référents sont unanimement et presque uniformément intégrés, où la population, dans son ensemble, partage par exemple la même vision de l'homosexualité, il n'est pas nécessaire de se soucier de la réception de ses propos. On suppose simplement que l'interlocuteur est du même avis et ne juge pas négativement l'émetteur pour ses opinions. Il est une époque, pas si lointaine, où les personnes homosexuelles étaient largement désapprouvées au sein de la société québécoise. Dans un tel contexte, il n'était pas aussi

nécessaire d'amoindrir les jugements portés à leur endroit ou d'afficher quelque velléité de tolérance.

4.1.2 L'émotivité et les rationalisations

Nous avons à la fois tenté de saisir l'émotivité que suscitaient certaines situations impliquant des hommes gais, puis les rationalisations invoquées pour justifier des jugements – ou ces mêmes émotions. Bien qu'il soit difficile de cerner et mesurer les différentes manifestations de l'émotivité dans toutes leurs nuances, les écarts notables sont aisément repérables et en soi significatifs. Sans en faire notre principal intérêt, identifier les dispositions majeures permet de répondre à certaines hypothèses formulées sur les origines des attitudes envers les hommes gais. Les rationalisations, quant à elles, peuvent être mieux saisies et décortiquées, révélant les ancrages symboliques de leurs prémisses.

Alors qu'il est parfois postulé une uniformité du senti où les hommes (hétérosexuels) – et en particulier les garçons adolescents – seraient mus par une pulsion primaire orientant leurs pensées et leurs agirs à l'égard des hommes gais, celle-ci ne se confirme pas dans les dispositions de l'ensemble des jeunes hommes rencontrés dans le cadre de notre recherche. Il existe certaines tendances, mais elles ne sont pas totales. Ainsi, l'efféminement ne suscite pas de malaise ou de rejet unanime, se déclinant plutôt en degrés divers d'un individu à l'autre. À travers ce panorama, et plus significativement, *nous voyons qu'il est possible d'être un garçon adolescent et de ne pas être troublé par les marques de «féminité», qu'elles soient présentes chez autrui ou chez soi-même.*

Évidemment, il peut subsister un souci minimal quant à l'image projetée, mais celui-ci ne saurait être confondu avec le trouble ressenti devant l'efféminement. On peut être confortable en soi devant l'idée de se teindre les cheveux en rouge – au risque de les voir virer vers le rose –, mais redouter avant tout la réaction des pairs. Supporter les regards et la désapprobation reste tolérable jusqu'à un certain seuil, qui varie selon chaque garçon. Des jeunes hommes sont donc relativement à l'aise d'acheter une casquette rose, d'aimer des chansons d'amour, d'écouter de la musique classique, de pratiquer la claquette, de faire de la peinture à numéros ou de s'entraîner au plongeon en *speedo*, mais non de cumuler ces

«excentricités» ou d'en afficher certaines qui leur paraissent plus marquées que d'autres. Ensuite, doser le non-conformisme de genre diffèrera d'un garçon à l'autre, certains étant prêts à braver davantage d'ostracisme que d'autres dans l'expression de leurs préférences.

Hormis les réactions au féminin, les vigneurs de l'émotion sont également invoquées pour décrire les contextes de proximité avec les hommes gais, où les sous-entendus de drague et d'approche sexuelle sont implicites. Bien que des liens puissent être établis avec la «crainte de l'efféminement», ces deux situations sont perçues comme étant initialement différentes l'une de l'autre.

Devant l'hypothèse de l'ami gai, il y a bien entendu, ici et là, quelques craintes d'approches non sollicitées ou de manifestations immédiates d'intérêt amoureux et sexuel, mais ceci n'est pas généralisé. En fait, comme certains jeunes sont en mesure de se représenter l'ami gai en tant que personne posée et complexe n'éprouvant pas automatiquement de sentiments amoureux et d'attirance sexuelle pour ses pairs, *ceci signifie que leur définition de l'homme gai n'est pas déterminée par une émotivité fondatrice primaire, par l'exercice de pulsions orientant les schémas conceptuels.*

Des auteurs pourraient encore postuler l'ascendance de la pulsion, qui, en tout dernier lieu, déploierait sa force lorsque des situations concrètes et réelles de flirt surviendraient. La vérification de cette hypothèse par la soumission d'une mise en situation hypothétique de flirt, incarnée par le compliment, a néanmoins permis d'offrir une réponse nuancée. Quelques jeunes sont effectivement prêts à réagir de façon virulente, mais ils ne représentent pas une majorité. Le malaise, quant à lui, est bel et bien répandu, mais non uniforme. L'intérêt manifesté par un jeune homme gai n'est pas systématiquement vécu comme une menace, certains le percevant en réalité comme un compliment appréciable se mesurant à celui offert par une femme. *Il est donc erroné de croire que la définition de soi ou la construction identitaire des garçons adolescents est foncièrement en position de vulnérabilité par rapport à l'expression d'une marque d'intérêt amoureux et/ou sexuel émanant d'un jeune homme gai.*

Il demeure théoriquement possible, néanmoins, d'affirmer un fondement émotif primaire, une surface brute sur laquelle le vernis de la socialisation aurait appliqué des couches sédimentaires successives de sens et de pratiques. Chez les jeunes prétendument

ouverts que nous aurions rencontrés, l'expression vive de ces pulsions émotives serait alors déjà révolue ou en déclin, les discours apprivoisés du social ayant désormais pris la relève.

Cette hypothèse serait juste si les parcours traversés par les jeunes rencontrés faisaient invariablement état de perceptions négatives passées à l'endroit des hommes gais – ce qui n'est pas le cas. Quelques-uns font effectivement état de transformations, glissant de perceptions négatives à des visions plus positives : le dégoût initial éprouvé par certains d'entre eux devant des signes d'affection manifestés entre deux hommes, par exemple, a éventuellement laissé place à des sentiments d'indifférence ou de neutralité. Cependant, non seulement certains jeunes ne suivent pas ce profil, mais l'hypothèse de dispositions négatives primaires à l'endroit des hommes gais et du féminin pêche par son ignorance ou son inconsidération de l'empreinte hâtive de la socialisation.

Toute la force de l'émotivité ne peut constituer en soi un plaidoyer pour l'influence déterminante d'une nature masculine profonde. La variété présente chez les garçons adolescents contredit ce postulat. Et le fait que l'occurrence de dispositions positives à l'endroit de l'efféminement puis de la proximité avec des hommes gais soit minoritaire ne réduit pas la portée de la critique. Il suffit, en fait, de l'existence d'un seul cas contraire pour démontrer qu'*on ne peut avancer l'hypothèse qu'être un garçon ou se définir comme tel dépende ou repose fondamentalement – donc de façon incontournable – sur un rejet viscéral et primaire du féminin, de l'efféminement ou des hommes homosexuels.*

Le social peut nourrir le senti et les émotions en orientant leurs points ainsi que leurs modalités d'irruption¹¹⁹. Parmi tous les référents qui circulent au sein d'une société, certains sont investis de valeurs symboliques importantes, chargés du poids du «sens» ou du «sacré», et pèsent, à leur façon, sur la vision de soi et du monde qu'ont divers ensembles de personnes. S'il arrive que des investissements symboliques soient considérés comme absolus et universels, accédant *de facto* au statut de notions de sens commun difficilement ébranlables, ils s'attachent néanmoins à des discours et à des récits de légitimation ou de

¹¹⁹ Les grilles de lecture qu'offrent les référents sociaux sont assorties de grilles du senti. Ainsi, certaines émotions sont considérées plus valides que d'autres, ou plus appropriées que d'autres dans des contextes donnés. La colère n'est pas une création sociale, mais ses modalités de déploiement le sont, variant selon les cultures. En outre, les groupes sociaux pouvant légitimement l'exprimer ne seront pas toujours les mêmes.

rationalisation¹²⁰. Ces rationalisations, qui permettent de mieux baliser et circonscrire les référents habitant un répondant, deviennent à ce moment un outil privilégié pour approfondir notre analyse. Même lorsque les idéaux et l'émotif ne concordent pas, elles demeurent pertinentes puisqu'elles sont généralement sollicitées pour expliquer également ces tensions.

4.1.3 Les discours sur l'efféminement, la visibilité et l'homosexualité

Bien qu'il y ait une diversité des discours et des rationalisations, certains reviennent avec suffisamment de régularité, et ce de la part de garçons adolescents fréquentant des établissements scolaires différents, pour les identifier comme des référents sociaux. Nous en ferons ici un survol, facilité par la concordance générale des thématiques qu'évoquent les hommes gais chez ces adolescents.

Pour beaucoup de jeunes garçons, mais non tous, ce qui est saillant à leur esprit quand l'homme gai est évoqué est l'efféminement, suivi de la visibilité. On s'aperçoit ensuite rapidement qu'il est impossible de penser cet homme comme individu isolé sans faire appel à une communauté à laquelle il est directement ou indirectement associé. L'identité gaie serait après tout impossible sans l'idée de nombre et la conscience de partager des traits avec d'autres.

Chez ceux à qui l'efféminement déplaît, on invoque systématiquement l'artificialité supposée de ses manifestations. Les hommes efféminés ne sont pas «vrais», ils affecteraient des comportements superficiels dans le but exprès de marquer une différence, de souligner leur appartenance à la communauté gaie. Pourtant, l'adhésion à certaines sous-cultures en vogue chez les garçons adolescents, tout artificielle et délibérée qu'elle soit, ne suscite pas de critique. Malgré les rivalités plus ou moins occasionnelles, il demeure légitime de s'identifier aux groupes des *freshs* ou des *skaters*, par exemple. Sans doute est-ce parce que leurs différences respectives ne mettent pas à mal certaines conceptions fondamentales de la masculinité sur lesquelles ils s'appuient tous.

¹²⁰ On pouvait, par exemple, considérer la légitimité de la domination des Blancs sur les Noirs comme une évidence – à laquelle d'ailleurs on était particulièrement attaché – mais élaborer tout de même des discours, des récits ou des mythes permettant de la justifier.

Certes, la masculinité peut s'exprimer de façon différente de l'un à l'autre, particulièrement lorsque l'appartenance culturelle traverse certains de ces groupes. Thorne (1993) souligne d'ailleurs le fait que la danse et la propreté vestimentaire sont considérées comme importantes dans l'expression de la masculinité des jeunes Noirs, généralement affiliés à la sous-culture des *fresh*, alors qu'il s'agit de l'inverse chez les Blancs. Cependant, de part et d'autre se maintient l'intégrité masculine, reposant sur le socle de l'idée de puissance.

Si de nombreux jeunes hommes considèrent que l'efféminé ne peut clamer de légitimité, c'est donc parce qu'il ne partage pas minimalement les caractéristiques fondamentales de l'adolescent «normal», dont il s'écarte résolument. Cette dérogation à l'intégrité masculine est vue et vécue comme une rupture d'avec le groupe des hommes. En d'autres termes, un homme gai affectant l'efféminement ne respecte pas la nature profonde commune aux hommes, à laquelle l'abonnement de tous et chacun est pourtant nécessaire. Il abandonne des intérêts, une connivence et une intelligibilité autrefois partagés avec les autres garçons pour s'isoler dans un groupe extérieur. Le «féminin», chez les hommes, dérange une certaine complicité, un certain ordre. Ses attributs se réduisant essentiellement à la vulnérabilité, à la faiblesse, à l'incapacité ou la capacité moindre, la présence d'un «féminin» marqué chez l'homme ébranlerait le socle d'une puissance dont la solidité repose non seulement sur l'idée d'une exclusivité «masculine», mais également sur celle d'une nature d'homme commune inévitable et profonde.

Paradoxalement, bien qu'on décrie l'efféminement pour son artificialité et son caractère non-naturel, les hommes homosexuels se trouvent néanmoins coincés dans une représentation féminisante d'eux-mêmes. Nombreux sont les garçons adolescents qui, malgré la profession de nuances, associent en fait inconsciemment féminité et hommes gais. Ils s'ajoutent à ceux qui, déjà, assurent consciemment l'existence d'un tel lien. L'association avec le féminin plongerait alors ses racines dans la nature même de l'homosexualité, qui posséderait malgré tout ses propres profondeurs déterministes. Il n'y aurait donc pas, aux yeux de certains, d'artificialité dans la voix féminine des hommes gais, ni dans leur démarche, ni dans le soin qu'ils portent à leur apparence, ni dans la faiblesse inhérente qui les limiterait. Ne pas concevoir la possibilité qu'un homme homosexuel pratique des sports

contacts, c'est non seulement leur associer la faiblesse, mais également réserver la puissance aux seuls hommes hétérosexuels – bien qu'elle ne s'étende pas à l'ensemble de ce dernier groupe. Aux yeux de ces garçons, si les hommes gais sont «absents» de ces sports, ce n'est pas strictement par abstention ou désintérêt, mais bien parce qu'ils présument que ces derniers ne feraient pas le poids.

L'effet évident de ce paradoxe est de maintenir les hommes homosexuels dans un état de perpétuelle désapprobation ou infériorisation, ne serait-ce que de façon indirecte. L'emploi constant de la gamme d'insultes «fif», «moumoune», «gai» et «tapette», quoique rarement liée ouvertement à l'homosexualité, ne vise pas moins les hommes gais puisqu'il châtie les moindres traces de féminin chez les (jeunes) hommes. La popularité, l'ampleur, ainsi que les modalités d'utilisation de ces insultes révèlent deux facettes du mécanisme dans lequel elles s'insèrent : non seulement surveille-t-il l'intégrité du groupe des hommes, mais il sert également à situer ses membres au sein d'une hiérarchie intérieure. Par moments, des jeunes garçons ont intérêt à ce que l'intégrité masculine du groupe soit respectée, à d'autres occasions, les marques minimales de féminité chez un rival – réelles ou imaginaires – sont une prise utile pour la déstabilisation d'autrui et l'élévation de soi. Il se fait alors un jeu de l'insulte dont le ton et l'orientation varie en fonction des acteurs (et actrices) qui entrent en interaction les uns avec les autres. Ainsi, les «fif», «moumoune», «gai» et «tapette» seront généralement – mais non systématiquement – «légers» lorsqu'ils se déploient entre amis, mais rudes quand ils sont jetés à la figure d'un homme qui n'est pas apprécié ou qu'on souhaite inférioriser pour asseoir son statut personnel.

En principe, il peut sembler incongru de postuler que le rejet de l'efféminement et des hommes homosexuels repose sur un besoin de maintenir une cohésion masculine totale, alors que son existence sert si bien l'affirmation de positions dominantes au sein même du groupe des hommes. Qui plus est, connaissant la force de récupération des théories de sens commun, peut-on véritablement voir en les hommes homosexuels une force subversive? Il est en effet facile de voir en la «féminité» d'un homme une «exception qui confirme la règle» ou un certain «côté féminin» superficiel qui ne risque pas de déborder sur les autres. De cette manière, la «nature masculine» demeure sauve. À la toute limite, la reconnaissance ouverte d'exceptions pourra au plus, semble-t-il, redéfinir les frontières sans toutefois les abolir.

Et pourtant, l'efféminement dérange. Et pourtant, de nombreux hommes doivent quotidiennement s'illusionner d'une prétendue nature masculine, profonde et incontournable, alors qu'ils déploient régulièrement des efforts ou mettent en application une série de gestes pour la respecter et être à la hauteur. Mais surtout, si, malgré toute la force de récupération qui permettrait hypothétiquement de conserver intacte l'idée d'une nature de l'homme, la peur de l'efféminement n'est pas abolie dans l'insulte, c'est qu'il demeure une menace pour la définition masculine de soi.

Cette contradiction apparente peut se résoudre lorsqu'on comprend l'instabilité de la domination ainsi que la complexité des rapports dans lesquels elle s'inscrit. Il est possible de maintenir une tension entre la nécessité d'expurger les traces du féminin chez l'homme pour démontrer la primauté de sa nature virile et celle de lui permettre quelques incursions pour établir une hiérarchie interne tant et aussi longtemps que l'efféminement ainsi que les hommes homosexuels aient une visibilité limitée. Ainsi, la menace du féminin peut planer comme un fantôme, mais demeurer sous le contrôle de ceux qui la brandissent. À partir du moment où ce fantôme devient un sujet incarné et investit le politique, toutefois, il commence à échapper aux contraintes de visibilité et à décider de ses propres modes d'apparition. La règle de l'exception, qui s'accommode bien de quelques mises en scène rarissimes d'hommes homosexuels, soutient cependant avec peine la multiplication de cas contraires que sont tous ceux qui sortent aujourd'hui de l'ombre, qui créent des espaces communautaires et revendiquent de plein droit. Cette prise de position comme sujet précarise en fait les deux facettes du mécanisme de domination, puisque l'acceptation croissante des hommes gais et de l'efféminement porte aussi atteinte à la légitimité de l'insulte et à la hiérarchie qu'elle construit.

Nous voyons ici le point de rencontre entre l'efféminement et la visibilité identitaire, affective, et communautaire, qui participe de la volonté de «se montrer» gai. Deuxième point saillant dans les discours sur les hommes gais, la visibilité préoccupe un certain nombre de garçons adolescents. Encore une fois, elle est une figure de l'artificiel, car elle aussi serait non nécessaire et superflue. Mesurée à l'aune d'une hétérosexualité qui «ne se nomme pas», qui «ne se montre pas» et qui «ne se communautarise pas», l'homosexualité rassemblée et

visible serait déjà excessive. Comme l'immense majorité des bars, des magazines – tel que *Clin d'œil* –, des publicités, des signes d'affection publics, des chansons d'amour, des voisinages, des milieux sportifs, des mentions banales et spontanées d'un copain ou d'une copine de l'autre sexe, des récits sur la sexualité «ne sont pas» hétérosexuels, les homosexuels devraient par conséquent faire de même. Les privilèges dont jouissent les personnes hétérosexuelles, qui profitent de la validation et de la sacralisation régulière de leur sexualité, ainsi que le rapport de forces qui les avantage demeurent en somme invisibles pour plusieurs jeunes hommes.

En ignorant le déséquilibre dans le rapport de forces, il est plus facile de posséder l'impression que les hommes gais sont «déjà égaux» et qu'ils profitent d'une situation déjà enviable. Toute contestation de l'ordre des choses ou toute revendication d'égalité, portée par la mobilisation de la communauté gaie, devient alors illégitime. C'est donc une exaspération toute justifiée que ressentent par la suite «les» citoyens hétérosexuels, qui ont déjà consenti avec mansuétude à faire quelques sacrifices et qu'on trouble aujourd'hui dans leur quiétude, leur demandant d'accorder ou de reconnaître ce qu'eux-mêmes n'ont même pas : village gai, parade gaie, bars gais, jeux gais, etc.

La référence à la communauté et au vivre ensemble survient parfois pour renforcer une position. Ce n'est plus uniquement le jeune homme qui parlerait, mais la communauté dont il est issu et à l'intérieur de laquelle il s'efface maintenant dans un élan de neutralité et d'objectivité. Ce n'est plus lui qui porterait la responsabilité des critiques, mais «les gens». Comme beaucoup de personnes accordent davantage de légitimité aux perspectives qui sont portées par le plus grand nombre¹²¹, la référence à ce groupe devient un atout précieux. Derrière la tension que ces jeunes garçons évoquent se profile une question de fond, non-identifiée mais cruciale : dans une situation de conflit entre groupes aux valeurs divergentes, qui doit faire des compromis et accepter – ou se contraindre à – se transformer pour le bien commun? Les principes d'égalité et d'équité sont alors mis à partie afin d'évaluer la situation et de déterminer quel groupe souffre le plus¹²². Ici, les hétérosexuels souffriraient des

¹²¹ Si beaucoup de gens pensent X, c'est que X est vrai.

¹²² Ce qui démontre, malgré l'abonnement à certaines perspectives négatives à l'endroit de groupes divers, le degré élevé de pénétration de ce principe culturel.

changements rapides alors que les homosexuels jouiraient d'une reconnaissance complète de leurs droits. Dans une réflexion habitée par la contradiction, on peut ensuite affirmer du même souffle que les hétérosexuels ne sont pas encore prêts à accorder certaines formes de reconnaissance – le mariage, notamment – et que les homosexuels peuvent aisément supporter quelques sacrifices personnels légers (mettre son couple en sourdine, dissimuler les signes d'affection, etc.), le temps que les gens s'habituent.

Dans ces jeux de contradiction, où certains garçons adolescents disent accepter les gais à la condition qu'ils ne paraissent pas gais, l'espace «d'acceptation» se rétrécit sévèrement car toute visibilité, toute concrétude de son existence est retranchée. On peut s'accommoder du fantôme gai, mais pas du sujet qui prend corps, qui se manifeste dans les signes d'affection publics, dans la création d'espaces communautaires, dans la célébration de son identité. Le discours de l'acceptation du «bon gai (discret)» ou du «gai normal», néanmoins, est utile à faire valoir puisqu'on présente sa position comme juste, achevée et sans besoin de révision. Les compromis, par conséquent, ne sont pas à faire de son côté mais de l'autre. De cette façon, il est possible de maintenir intacts les rapports de domination actuels.

Nous n'affirmons pas ici que le maintien des rapports de pouvoir est un acte nécessairement mesuré, mûri et conscient. Comme Cocks (1989) avance, si les membres des groupes dominants avaient conscience du caractère facultatif et construit de l'appareil de domination sur lequel leur pouvoir repose, ils ne posséderaient pas autant de force de conviction. En réalité, il n'est pas impossible que certains répondants éprouvent véritablement un sentiment de menace devant la visibilité croissante de l'homosexualité et qu'ils amplifient de ce fait l'estimation qu'ils ont du pouvoir et des privilèges possédés par la communauté gaie.

Sous les couches visibles de l'homme gai, dont on évalue les comportements, les pratiques collectives et les positions politiques, se tapit l'homosexualité mystérieuse qui trouble, interroge et dérange. Rarement abordée de front, si ce n'est pour décliner une définition d'usage «deux hommes qui s'aiment, qui ont des relations sexuelles ensemble»¹²³,

¹²³ Souvent, l'homosexualité chez les femmes n'est pas mentionnée. Dans le cas présent, cependant, le fait que la thématique de la rencontre était ouvertement annoncée comme étant «les hommes gais» a pu accentuer cette relation.

elle émerge ici et là lorsqu'on mentionne éventuellement son incongruité. L'incompréhension devant «ses origines» et l'incertitude quant à sa valeur sont en tension avec le principe d'égalité et de dignité auquel on estime progressivement que les gais et lesbiennes ont droit de se référer. Qui plus est, l'interaction avec une personne ouvertement gaie ou lesbienne lui confère souvent une humanité concrète qu'il lui est difficile de retirer sous prétexte de la non-naturalité de l'homosexualité.

Tout de même, la position d'étrangeté que revêt l'homosexualité en marge de la conceptualisation d'une organisation hétérosexuelle du vivant restreint sa validité et la maintient dans une position d'infériorité symbolique. Si le but fondamental de la vie est la reproduction, rendue possible par la relation entre femelles et mâles, alors les êtres vivants devraient tous être fondamentalement hétérosexuels. L'existence de l'homosexualité s'avère donc en somme difficile à comprendre et à expliquer. À la limite, on peut lui aménager une place dans l'ordre des choses comme «erreur» ou comme «dérive secondaire»¹²⁴. Agrégat s'ajoutant à un fondement hétérosexuel troublé, perversi ou enseveli, on comprend que certains s'étonnent de sorties du placard «précoces», tandis que des jeunes du même âge peuvent affirmer une sexualité hétérosexuelle sans qu'elle soit questionnée ou mise en doute. Résultat, la valorisation dont bénéficient les jeunes adolescents dans la découverte de leur (hétéro)sexualité ne trouve pas son équivalent chez les jeunes gais et lesbiennes. Le doute qui la remplace, en questionnant la véracité des émotions amoureuses et sexuelles qui animent ces jeunes, annule la possibilité de les reconnaître et de les apprécier. Plus qu'un manque de compréhension, ces questionnements sur la concrétude et les origines de l'homosexualité révèlent le désarroi devant l'absence de concordance avec un But, condition importante pour l'appréciation d'une réalité. Savoir que l'on peut contribuer à la vie vaut mieux qu'une existence de parasitage.

Jusqu'à présent, nous avons remonté le filon des perspectives négatives à l'endroit de l'efféminement, de la visibilité gaie et de l'homosexualité. Il demeure qu'elles ne sont pas partagées par tous – du moins dans la même mesure. Une grande ouverture fut manifestée par quelques-uns d'entre eux, qui se caractérisent notamment par la possession de liens de

¹²⁴ Tel qu'en témoignent les expressions «virer gai» ou «revirer hétéro», qui supposent un noyau hétérosexuel commun à tous.

proximité positifs avec une personne gaie ou lesbienne, dans le cadre desquels des discussions ouvertes et inclusives ont eu lieu sur l'homosexualité. Néanmoins, la connaissance d'une personne homosexuelle n'était pas une condition essentielle à l'ouverture aux réalités des hommes gais et des femmes lesbiennes.

Systématiquement, les discours d'appui à la visibilité ainsi qu'aux revendications portées par la communauté gaie reposaient fondamentalement sur un principe d'égalité et d'équité que l'on considérait applicable aux homosexuels. Ensuite, il suffisait de mesurer et de déterminer les équivalences entre hétérosexuels et homosexuels. Par exemple, s'il est permis aux hommes et aux femmes de se témoigner publiquement des signes d'affection, il devrait en être de même pour les couples de même sexe. Si les hétérosexuels peuvent se marier, les homosexuels devraient pouvoir le faire aussi. Parfois, les raisonnements s'appuyaient sur une reconnaissance des dynamiques majorité-minorité, puis du caractère inoffensif des espaces de visibilité communautaire : ainsi, s'il existe des quartiers chinois, italien, il n'y a rien de mal à ce qu'il existe un quartier gai; si les gens défilent après que leur pays ait gagné au soccer, ou pour célébrer la nation québécoise, les gais peuvent bien le faire. Occasionnellement, des jeunes peuvent même reconnaître une asymétrie des rapports de force pour affirmer que certains modes de visibilité gaie sont des compensations légitimes.

Toutefois, ces raisonnements inclusifs côtoient parfois quelques critiques de formes données de la visibilité. Ce n'est pas *la* visibilité dans son intégralité que plusieurs garçons adolescents acceptent, mais bien certaines de ses manifestations : Va pour la parade, mais pas pour les signes d'affection, par exemple. Qui plus est, l'approbation de certaines formes de visibilité peut se conjuguer avec un malaise chez quelques jeunes : les gais ont le droit de s'embrasser en public, mais on n'est pas forcément confortable devant ça. Ces points d'incertitude, ces réserves et ces ouvertures reflètent les tensions entre référents et valeurs contradictoires se côtoyant dans l'espace social. Dynamiques, changeantes, elles témoignent non seulement de l'interaction riche entre différentes mouvances du social, qui se reportent et s'exportent par l'individu, mais également des transformations rapides qui saisissent notre société. Or, la reconnaissance de la diversité sexuelle entre de plain pied dans le sillage qu'a tracé devant lui – et avec lui – la quête de l'égalité des femmes

4.2. Revisiter les hypothèses relatives aux attitudes négatives à l'endroit des hommes homosexuels

Au premier chapitre, nous avons fait un survol des différentes théories et hypothèses s'appliquant à comprendre – ou à expliquer – les attitudes des jeunes hommes à l'endroit des hommes gais. Maintenant que nous avons exposé et résumé le fruit de nos entrevues avec une vingtaine de garçons adolescents, il nous est possible de nous attarder plus en profondeur sur ces hypothèses. Nous tentons, autant que possible, d'en couvrir le panorama, sans prétendre toutefois en posséder chaque nuance.

Comme nous l'avons vu plus tôt, une bonne proportion des études réalisées sur les attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles émane de la discipline de la psychologie. Elles seront alors d'ordre cartographique, prenant des instantanés auprès d'échantillons de populations afin de saisir l'ampleur de certains profils d'attitudes et de déterminer les corrélations possibles (niveau d'éducation, appartenance religieuse, milieu socio-économique, etc.) avec lesquels ils pourraient être liés. Bien que ce type d'approche soit utile pour dépasser les simples impressions et offrir des mesures exactes, il ne l'est pas autant pour dégager les liens, les comprendre et les organiser entre eux¹²⁵.

Parmi les études qui tentent de comprendre les attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles (et des hommes gais), certaines feront des projections hypothétiques, élaborant ce qui ferait sens à partir de prémisses intériorisées, telles que la nature éminemment hétérosexuelle et complémentaire des êtres sexués. C'est le cas notamment de perspectives sociobiologiques, développementales et psychanalytiques. D'autres réflexions prendront un chemin inverse, toutefois, essayant de remonter la source des attitudes négatives à partir des manifestations finales, se libérant autant que possible de prémisses ancrées dans le sens commun. Ceci est le propre de certaines perspectives anthropologiques,

¹²⁵ On peut relever des corrélations, mais on ignorera toujours comment elles s'articulent. Par exemple, noter une corrélation positive élevée entre le niveau d'éducation et les attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles ne dit pas si c'est une plus grande exposition aux réalités gaies, l'acquisition de modes de raisonnement plus nuancés, la circulation d'idées plus libérales à l'endroit des minorités et des femmes au sein du milieu universitaire, ou d'autres facteurs, qui jouent et s'expriment à travers la variable. Étudier des variables ne permet pas de déterminer les éléments nécessaires à la constitution d'un phénomène.

sociologiques, philosophiques et littéraires – mais non de toutes –, véhiculées, entre autres, par quelques approches féministes. À leur façon, elles tentent de dégager les liens nécessaires et de les organiser entre eux, examinant ce dont dépendent différentes manifestations sociales telles que les attitudes négatives à l'endroit des femmes, de la diversité sexuelle, des lesbiennes et des hommes gais.

En comptabilisant l'ensemble des disciplines mises à contribution ainsi que les perspectives diverses qu'elles peuvent chacune contenir, les niveaux de compréhension sont multiples. On peut établir la source des attitudes dans l'expression primaire des mécanismes de survie de l'espèce humaine inscrite dans l'agglomérat approximatif des gènes et de l'instinct. On peut également la situer dans les exigences de la constitution identitaire ou les limites de la cognition. Finalement, il est possible de la reconnaître au sein des relations de pouvoir et de l'exercice de la domination, observable au niveau des interactions, des institutions et des superstructures du social. Parfois, certains niveaux s'appuient et se superposent à d'autres, pour ne pas dire qu'ils en présupposent d'autres, du moins aux yeux de quelques approches développementales et psychanalytiques où la constitution identitaire affirme explicitement ou présume implicitement un noyau de genre fondamental issu de la destinée hétérosexuelle et complémentaire manifeste du vivant.

Ramenés à leur plus simple expression, ces niveaux d'analyse font se rencontrer des perspectives déterministes et non déterministes, mieux connues sous l'opposition classique nature-culture. Néanmoins, cette dernière occulte un ensemble de nuances, notamment le fait que des perspectives culturelles peuvent être déterministes, décrivant les impératifs d'un ordre ou d'une structure sociale à laquelle il serait impossible d'échapper. Politiquement, les enjeux colportés par ces différentes théories sont évidents puisque ces dernières déterminent les zones possibles du changement social ou, plus concrètement, les liens sociaux qui peuvent ou ne peuvent pas être transformés et redéfinis. Ainsi, dépendamment des conclusions puis du rayonnement populaire de ces théories, les rapports de pouvoir ou de domination actuels seront soit consolidés, confortés et confirmés, soit questionnés et fragilisés, modifiant les positions des groupes sociaux impliqués.

S'ajoutant à ces approches ainsi qu'à ces niveaux d'analyse se trouve finalement la gamme des sujets ou des groupes sociaux sous étude. Les théories et des hypothèses concernant les attitudes envers les hommes homosexuels peuvent concerner l'ensemble d'une population, comme elles peuvent cibler spécifiquement – c'est le cas ici – les garçons adolescents. Toutefois, en l'absence d'études extensives sur ceux-ci, il convient à l'occasion de faire intervenir celles qui ciblent les hommes de façon générale pour nourrir la réflexion.

4.2.1 Les attitudes négatives et l'empreinte naturelle

Bien qu'elles trouvent peu d'écho dans les écrits d'auteurs universitaires, nous avons vu au premier chapitre que l'attribution d'origines naturelles aux attitudes négatives envers les homosexuels (et les hommes gais) est répandue et pleinement ancrée dans le sens commun de notions populaires de sociobiologie, de psychologie évolutionniste et de différences des sexes. Or, il est possible de réfuter cette attribution non seulement en la confrontant à la diversité interne ainsi qu'à l'historicité des attitudes des jeunes hommes, mais également en examinant les démarches analytiques qui la sous-tendent.

En déterminant l'origine des attitudes négatives comme étant le processus assurant la perpétuation du patrimoine génétique d'un individu, Gallup et Archer – du moins en partie, en ce qui concerne ce dernier – supposent une lecture tronquée et simpliste de la sexualité. En effet, la sociobiologie et la biologie sont parfois critiquées par différents auteurs pour la projection que ces disciplines font des pratiques et des valeurs humaines dominantes sur les comportements non-humains qu'ils observent (Bagemihl, 1999; Fausto-Sterling, 1992, 2000; Haraway, 1991; Lancaster, 2003). Le dispositif stratégique de rentabilité génétique, manifesté ici par les parents, se heurte à la multiplicité des formes de comportements sexuels au sein du vivant, soit les pratiques masturbatoires, les relations hétérosexuelles non-reproductrices et les relations homosexuelles¹²⁶. Il est également mis à l'épreuve par l'immense variabilité

¹²⁶ Postuler l'existence d'un processus de défense contre l'apparition d'une orientation homosexuelle chez la progéniture doit, selon la logique interne de la sociobiologie, s'étendre à d'autres espèces que l'humaine pour être valide. Sinon, ce sont des facteurs sociaux qui entrent en jeu. Or, les comportements non-reproducteurs ne sont pas réservés qu'aux humains. Il font partie de la gamme des pratiques sexuelles existant chez l'ensemble des espèces animales, marquées de surcroît par des variations internes, et ne sont pas frappés de «mesures punitives».

culturelle de l'espèce humaine qui, dans plusieurs cas, ne présente pas d'opposition à l'éventualité que des enfants – ou des individus de divers âges – n'adoptent pas de comportements reproducteurs. Qui plus est, les auteurs commettent l'erreur de confondre homosexualité et stérilité, puisque différentes stratégies ont été et sont employées pour donner naissance à des enfants¹²⁷.

Pour ce qui est de la plus grande sensibilité exprimée par les hommes devant l'homosexualité, elle s'appuie également sur une projection de comportements culturellement situés, dans ce cas-ci l'Angleterre victorienne, faisant du volet de la sélection sexuelle une des faiblesses de la théorie darwinienne (Lancaster, 2003). Résumant la pensée de Darwin en la matière en reprenant une partie de ses formulations : «Eager, aggressive boy meets coy, choosy girl» (2003, p. 80), Lancaster souligne ensuite qu'elle ne concorde pas avec un ensemble de cas sociaux, notamment quelques représentations historiques des femmes comme étant des êtres animés d'une plus grande soif lubrique que les hommes. En outre, plusieurs espèces non-humaines ne suivent pas ce modèle, présentant des femelles dynamiques et «agressives» (Fausto-Sterling, 1992)

Des critiques sont également adressées aux hypothèses formulées au sujet de l'agressivité chez les hommes (Fausto-Sterling, 1992; Haraway, 1991; Lancaster, 2003). Non seulement varie-t-elle sensiblement d'une observation à l'autre (selon les biais des chercheurs), d'une culture à l'autre et d'un contexte à l'autre, mais encore faut-il démontrer qu'elle est fondamentalement déterminée biologiquement et qu'aucun autre mode de compréhension ne peut être mis à contribution pour rendre compte de ses manifestations. L'économie de cet examen exhaustif, de la part des chercheurs appartenant à ces disciplines comme de celle d'une partie significative de la population, découle probablement du fait qu'en vertu de certaines notions de sens commun, on attribue plus difficilement des pratiques tenaces à l'empreinte de la socialisation qu'à celle de déterminismes biologiques.

¹²⁷ Dans le passé occidental, ainsi qu'au sein d'un ensemble de sociétés traditionnelles, l'homosexualité n'était pas reconnue comme telle. Les personnes éprouvant (parfois) du désir pour le même sexe se mariaient comme toutes les autres. Aujourd'hui, un plus grand nombre de personnes homosexuelles – ou bisexuelles – vivent ouvertement dans des couples de même sexe et élèvent ensemble des enfants.

Ironiquement, toutes les pratiques culturelles qui existent sur terre émanent en fait de la potentialité biologique de l'être humain. Les multiples manifestations de la créativité humaine (musique, peinture, cinéma, artisanat) sont ultimement permises par notre corps et nos gènes. Seulement, différentes perspectives peuvent être entretenues quant au degré de déterminisme alloué à chaque comportement :

And everything human beings do is «genetic» - in the sense that all manner of practices, even contradictory ones, lie within our genetic potential. But as Stephen Jay Gould has eloquently put it, «potentiality» is not the same thing as «determination». Peace and war, love and hate, greed and generosity, Appollonian desire and Dyonisian abandon all unquestionably lie within human biological potential, but none of them can be said to be «determined» or «caused» by human biology

(Lancaster, 2003, p. 96)

Là où ça se complique, c'est que plusieurs sociobiologistes ou psychologues évolutionnistes (Kenrick et Luce, 2000; Weisfeld, 1994; Daly et Wilson, 1994) ont tempéré leurs affirmations initiales suite aux critiques premières qui furent adressées à la discipline, laissant désormais en principe une place nuancée à l'influence du «social» – si l'on reprend la dichotomie nature-culture à laquelle ils sont abonnés et non la vision élargie présentée ci-haut par Lancaster (2003). De cette façon, ils disposent de suffisamment de latitude pour esquisser quelques pas de danse lorsque de nouvelles critiques examinent leurs affiliations déterministes qui, toute «diluées» soient-elles, n'en demeurent pas moins déterminantes¹²⁸.

En ce qui concerne les versions plus brutes de l'ascendance du naturel, telle que celle présentée par Bradshaw avec l'idée de dégoût fondamental et spontané devant la «contrefaçon» d'une homosexualité contre-naturelle, elles sont également désamorcées par la variabilité humaine. Les attitudes négatives à l'endroit des personnes homosexuelles (dont les hommes gais) n'émergent pas d'un substrat universel et préculturel. En témoignent toutes les personnes qui n'éprouvent aucun dégoût, malaise ou sentiment de supériorité hétérosexuelle intrinsèque à leur endroit, allant des enfants qui ont été précocement et positivement en contact avec la diversité sexuelle, jusqu'aux adultes qui la côtoient dans leur quotidien. La diversité des dispositions des jeunes garçons que nous avons rencontrés atteste directement de l'invalidité de cette prémisse. Or, si ce dégoût était véritablement fondamental et

¹²⁸ Insidieusement, cette posture perpétue l'ascendance du déterminisme évolutionniste puisqu'on estime qu'il joue un rôle suffisamment significatif sur le social pour être relevé.

intrinsèque, il devrait forcément s'enraciner en chaque personne et ce, à travers l'ensemble des cultures humaines. La diversité des institutions permettant des relations entre personnes de même sexe¹²⁹ à travers différentes cultures démontre le contraire (Herdt, 1997a, 1997b ; Roscoe, 1997, Whitehead, 1993)

Certes, certains des jeunes que nous avons rencontrés voyaient une incongruité dans l'homosexualité, les hommes et les femmes étant «faits» ou conçus pour aller les uns avec les autres, tel que le démontre leur complémentarité mécanique – fonctionnelle et psychologique. Et malgré le fait que quelques-uns parmi eux soient mus par une volonté d'ouverture, celle-ci semblait bel et bien limitée ou freinée par cette perception d'anormalité. Si l'on entretient la conceptualisation d'une organisation hétérosexuelle du vivant, il est effectivement difficile d'offrir une autre explication aux attitudes négatives que celle de l'empreinte d'une naturalité profonde, traçant l'incompréhension viscérale de ce qui ne concorde pas avec cette destinée. Cependant, avec la possibilité de posséder une vision objective et non-fonctionnaliste qui ne présume pas un «but» et une intention à la sexualité entre hommes et femmes, mais qui la voit plutôt comme une des formes – majoritaire, ici – de la potentialité sexuelle, «le dégoût incontournable» est aboli, faisant échec à l'idée d'une homophobie inscrite «dans la nature»¹³⁰.

Les visions essentialistes des attitudes négatives envers les hommes gais ont des ancrages profonds. Parfois elles sont évoquées directement sans plus d'explications qu'une «nature masculine» : les garçons sont homophobes parce que c'est dans leur nature d'être ainsi. Plus rarement elles sont expliquées en s'appuyant sur la charpente théorique du darwinisme, de la sélection naturelle, de l'ordre hétérosexuel et de l'instinct reproducteur, version humaine. Mais souvent, elles sont sournoisement renforcées par certaines croyances qui, sans même faire référence à l'homophobie, sans la nommer ni en être conscient,

¹²⁹ Bien qu'il faille faire preuve de prudence et ne pas calquer les conceptions occidentales d'orientation sexuelle sur des pratiques sexuelles de même sexe présentes en d'autres cultures – tels que les *Berdaches* au sein de sociétés autochtones d'Amérique qui constituent d'abord un troisième genre –, les tenants de positions telles que celles de Bradshaw s'en prennent à l'incompatibilité biologique. Que les mariages entre des *Berdaches* et des non-*Berdaches* soient permis, offrant une complémentarité de genre, ne peut effacer, aux yeux de naturalistes, le fait qu'il s'agisse «en réalité» d'unions de même sexe.

¹³⁰ Alternativement, certains pourraient offrir l'existence simultanée de plusieurs buts, ou de fonctions contribuant respectivement à la complétion de l'objectif général.

l'impliquent par définition. Il en va de même du construit d'agressivité et de compétition intra-masculine qui, dans sa course sous-tendue à la dominance, soutient en soi le rejet des hommes «faibles», dont l'incarnation première est l'efféminé et l'homme gai.

Un autre exemple de cette caractérisation naturaliste des hommes, s'appliquant maintenant spécifiquement aux garçons, est l'attribution du profil d'immaturité. Répandue au sein de la population, cette association expliquerait la saillance des pratiques de harcèlement chez les garçons – comparativement aux filles. Inconsciemment, elle renforce l'impression qu'il est incontournable pour des jeunes hommes de chahuter et de se moquer des autres, hommes gais y compris. Toutefois, la croyance ferme en cette caractérisation contribuerait davantage à la perpétuer, telle une prophétie qui se réalise d'elle-même :

However, discourses about differing maturity levels for boys and girls can often be used as a means to trivialise and legitimate boys' harassing, antisocial behaviours as just another instance of boys being boys. Furthermore, it can also be deployed to downplay the social responsibility that boys themselves need to take for their own behaviour (...). For example, this discourse of immaturity is used to explain and account for boys' tendency to resort to fighting in schools as opposed to actually 'talking out' the problem.

(Martino et Pallotta-Chiarolli, 2005, p. 150).

Loin d'être des constatations d'un réel préculturel et naturel sur lequel des couches approximatives de culture peuvent être apposées, les attributions naturalistes participent plutôt d'une routine de constitution et de légitimation du *statu quo*. Elles contribuent à construire le masculin qu'on décrit – ou décrit maladroitement en réaffirmant ses bases –, à le confirmer et à le solidifier. Ces discours naturalistes sur les garçons sont des actes de performativité du genre, tels qu'analysés par Butler (1999).

4.2.2 Les attitudes négatives et le développement de soi

Se pourrait-il plutôt que les attitudes des garçons à l'endroit des hommes gais soient déterminées par un processus de désidentification qui fonderait leur identité masculine ? Il ne serait alors pas question de l'empreinte du naturel, mais de l'empire d'un impératif identitaire dont le mouvement de fondation même supposerait un rejet inéluctable du féminin. Bien qu'un lien spécifique entre les attitudes négatives envers les hommes homosexuels et le rejet

du féminin ne soit avancé que par peu d'auteurs, il n'en demeure pas moins qu'ils sont eux-mêmes plus nombreux que ceux qui fraient du côté de l'évolutionnisme. Qui plus est – comme nous l'avons spécifié dans le premier chapitre – plusieurs théories psychanalytiques portent en elles-mêmes une série d'implications pour l'interprétation et la compréhension des relations entre hommes hétérosexuels et homosexuels. Jusque dans leurs versions vulgarisées, des personnes non-expertes peuvent élaborer des hypothèses à partir des quelques bases qu'elles possèdent.

Les recours à des perspectives naturalistes ou à des déterminismes identitaires naissent tous deux d'une matrice commune : le constat d'une homophobie persistante, intense et généralisée. S'appuyant sur une prémisse tamisée selon laquelle le social ne peut peser aussi lourd ni s'insinuer aussi profondément en l'individu que le biologique ou les exigences psychiques, ces auteurs (Archer, 1996; Bradshaw, 1999; Gallup ; 1995; Moss, 2000 ; Reiter, 1991 ; Redman, 2000 ; Redman, Epstein, Kehily et Mac an Ghaill, 2002) en concluent aussitôt que le premier exerce un rôle secondaire qu'il partage forcément avec un des suivants, qui, lui, occupe le premier plan. Or, non seulement s'agit-il d'une conclusion erronée, mais l'évaluation de la persistance des attitudes négatives envers les hommes gais est plutôt approximative. S'il est vrai qu'à échelle humaine certaines positions puissent paraître tenaces et inamovibles, sur le plan historique elles se déroulent en accéléré. Qui plus est, le «constat» de ténacité de l'homophobie chez les hommes évacue d'emblée les cas contraires, les exemples tangibles de garçons ne possédant pas ou présentant des marques minimales d'attitudes négatives à l'endroit des hommes gais et de l'homosexualité.

Pourtant, une démarche de connaissance qui se veut solide et rigoureuse doit tenir compte de la diversité et de ce qui la met à l'épreuve, surtout lorsqu'elle entretient la prétention de produire une loi générale, universelle, déterminante. Si l'identité masculine doit se frayer un chemin hors du féminin pour naître et que ceci entraîne subséquemment un rejet de tout ce qui lui est associé, la théorie doit nécessairement faire face aux cas où des jeunes garçons ne se sentent pas effrayés d'acheter des casquettes roses, même s'ils savent que c'est considéré comme féminin, à ceux où ils déclarent une loyauté indéfectible à un ami même s'il s'avérait être gai, à ceux qui recevraient comme un compliment le fait de voir leur apparence être évaluée positivement par un garçon gai, et à ceux, encore, qui aiment la

musique douce, la peinture à numéros, la claquette ou qui ne sont pas sportifs. Serait-ce que ces hommes «ne sont pas des hommes»? Serait-ce qu'ils auraient échoué leur processus d'individuation? Sachant que camoufler les cas contraires qui feraient démentir des théories et des hypothèses en affirmant qu'ils sont en réalité des «échecs», des «erreurs» ou des «exceptions» est une pratique rhétorique fautive, une telle piste ne pourrait être poursuivie¹³¹.

En plus de la diversité interne et des cas d'exception, il importe de considérer également l'historicité des variations. Plusieurs jeunes garçons que nous avons rencontrés rapportent eux-mêmes avoir changé d'attitude suite à des expositions accrues, à des rencontres, à des interactions humaines de proximité, à des apprentissages. Notre expérience en classe avec des milliers de jeunes, de même que les données factuelles recueillies par le questionnaire du GRIS-Montréal, nous démontrent non seulement l'existence d'ouvertures initiales, mais également la possibilité de changement – bien que non-systématique – envers et contre les pronostics de Moss (2001), pour qui la sexualité repose sur l'évasion du politique, résistant aux tentatives de régulation externe. Que bon nombre de garçons adolescents demeurent sur leurs positions et maintiennent des attitudes négatives est indéniable, par contre il devient intenable d'avancer l'enracinement d'une sexualité présociale dès qu'un garçon démontre une malléabilité significative puisque ceci reviendrait à dire – contredisant l'affirmation première – que sa sexualité n'est pas présociale ou que sa sexualité présociale n'est pas «conforme».

Sans doute ces auteurs se rabattraient-ils sur l'existence d'un rejet continu minimal du féminin, relevant avec justesse que le jeune homme qui s'est procuré une casquette rose traite à l'occasion «gentiment» ses amis de fifs, tapettes ou moumounes. Également, ils pourraient faire valoir une antériorité homophobe commune d'avec laquelle certains garçons adolescents seraient déjà parvenus à établir une distance. Après tout, notre même homme à la casquette rose est passé, en ce qui concerne les signes d'affections, d'un malaise initial substantiel à une relative aisance actuelle.

¹³¹ Il est trop facile, dans le cadre de la défense de toute théorie, de balayer du revers de la main des exemples entrant en conflit avec elle en les reléguant dans les limbes de l'argumentation, soit l'exception ou, ironiquement, «l'échec» d'un processus dont on tente du même souffle de faire valoir l'universalité. Concrètement, ici, il conviendrait de se demander en quoi la non-adhésion à un rejet spontané du féminin figurerait comme un échec de l'individuation d'un homme.

Mais si le «féminin» – et à prime abord l'incarnation optimale qu'en représente l'homme gai – doit être rejeté de façon viscérale ou spontanée pour défendre l'intégrité des frontières de l'identité masculine, pourquoi pourrait-il tout de même être accueilli ici et là sans susciter le moindre remous ? Ça ne semblerait pas être *le* féminin en soi qui causerait problème, mais plutôt sa mesure. Les garçons n'éprouveraient en principe pas de réserve, de façon générale, avec l'entretien de certains intérêts ou la performativité de certains gestes traditionnellement identifiés comme étant féminins et ce jusqu'à l'atteinte d'un certain point dont la détermination varierait de l'un à l'autre. Néanmoins, ils savent qu'ils auront à composer avec la réaction de leurs pairs et l'anticiperont chacun à leur manière. Ils emprunteront alors soit la voie de la retenue, soit celle de l'indifférence – feinte, parfois –, soit celle du jeu. La retenue dont ils font preuve dans certaines instances est le meilleur témoin du poids qu'exerce le social sur leurs pratiques de genre : il n'y a pas abstention du geste parce qu'un besoin de consolidation identitaire donnerait l'impulsion à son rejet, mais bien un intérêt initial qu'ils ne concrétiseront pas par crainte de susciter des réactions avec lesquelles ils ne se sentent pas la force de composer. Ainsi, un jeune homme peut avoir les cheveux longs et être traité de fille, écouter Beethoven et se faire dire que c'est gai, décider de ne pas utiliser ses poings et en retirer de la fierté, mais refuser de se teindre les cheveux en rouge au risque de les voir virer au rose, estimant cette fois-ci que la réaction serait trop difficile à gérer. Le regard des autres, en somme, semble avoir une ascendance marquée sur les pratiques de genre des jeunes garçons et, conséquemment, sur leur définition de soi.

En ce qui concerne l'antériorité homophobe, nous avons déjà établi plus haut, dans la section examinant les hypothèses faisant appel à l'empreinte du naturel, que certains cas contredisent ces positions, notamment ceux d'enfants qui sont nés et ont grandi au sein de familles homoparentales. En fait, dans un contexte social où la conceptualisation d'une organisation hétérosexuelle du vivant remporte encore énormément d'adhésion et où, par conséquent, la diversité des orientations sexuelles fait dissonance, entraînant des réactions d'occultation, de malaise ou d'infériorisation, il est compréhensible que des jeunes enfants intègrent ces dernières ¹³². Pour déterminer de façon conclusive l'ascendance des

¹³² Il ne suffit, en fait, que de subtils doubles standards. Si les adultes exposent les couples en ne décrivant que la dyade nucléaire d'une femme et d'un homme, préférant parler des familles homoparentales uniquement une fois que l'enfant «sera prêt», ce délai sera compris par ce dernier

déterminismes naturalistes ou identitaires chez l'enfant, il faudrait cependant se trouver dans un contexte social où aucun double standard concernant la diversité des orientations sexuelles ne leur serait exposé. Il est très ardu de défendre une position selon laquelle la socialisation aurait atteint ses limites, de postuler avec assurance que les formes du futur ne pourront dépasser les cadres du présent, que les attitudes envers les hommes gais et le féminin sont immanentes et figées dans les figures que nous leur connaissons actuellement.

Par ailleurs, de la même manière qu'avec les théories du naturel, si l'on observe l'existence de cas contraires, de garçons adolescents chez qui le rejet du féminin, de l'efféminement et des hommes gais a toutes les semblances d'être absent ou particulièrement léger, nous sommes en droit de nous questionner sur la force réelle que nous accordons aux déterminismes des exigences identitaires masculines.

Au-delà de ces considérations premières qui répondent à la prémisse selon laquelle la «ténacité» d'attitudes négatives envers les hommes gais ne peut émaner que des règles du fondement psychique, il est possible également de repérer des failles internes dans l'articulation des théories et des postulats avancés par certains de ces auteurs. Redevables à d'autres prémisses cachées, elles traduisent les visions essentielles qu'ils entretiennent de la sexualité.

Tout d'abord, si nous examinons la fonctionnalité qu'attribue Moss (2001) à l'homophobie, qui, rappelons-nous, assurerait l'existence du plaisir et de la satisfaction sexuelle, elle sous-tend la prééminence d'un être générique hétérosexuel et, surtout, la nécessité d'un désaveu comme mouvement fondateur et mécanisme protecteur d'une identité, d'un désir. Supposerait-t-il, à l'inverse, que les homosexuels ont besoin de rejeter les hétérosexuels afin de préserver un ordre sexuel propre – la conceptualisation d'une organisation homosexuelle du vivant qu'ils se seraient à leur tour fabriquée –, condition indispensable à l'émergence chez eux d'une satisfaction sexuelle ? Les contre-exemples que représentent à la fois un grand nombre d'hommes s'identifiant comme gais, de même que

comme un signe de valorisation différentielle : l'un est plus digne d'être mentionné que l'autre, l'un est clair et propre alors que l'autre est trouble, délicat et chargé de connotations sexuelles. Il en va de même pour les initiatives bien intentionnées mais malaisées de parents voulant informer leur enfant sur les réalités homosexuelles, employant des formules du genre «ce sont des gens corrects *pareil*».

d'hommes hétérosexuels n'éprouvant aucun malaise devant l'existence des hommes homosexuels, signalent plutôt l'inutilité d'un tel mécanisme. Si l'identité se construit en rapport à l'autre, elle n'a pas besoin de le désavouer pour prendre chair. Sinon, ceci l'enfermerait dans une conflictualité inéluctable et perpétuelle où un groupe, pour exister, devrait rejeter l'autre, de même qu'entretenir un ordre symbolique le situant en position hégémonique par rapport à cet autre (Allport, 1954). Finalement, cette vision conflictuelle de l'identité, qui entretient l'idée sous-jacente d'un impératif dichotomique, de frontières étanches devant être maintenues de façon à exclure toute fluidité, tout métissage ou toute hybridation, évacue la complexité des personnes éprouvant des désirs pour les deux sexes, de même que celles appartenant à deux cultures et qui possèdent en elles-mêmes plusieurs affiliations.

Ce centrage de la théorie sur le sujet générique masculin hétérosexuel est également opéré par bon nombre d'auteurs décrivant le processus de désidentification de la mère chez le garçon (Badinter, 1992; Moss, 2001; Redman, 2001; Reiter, 1991). Pour devenir un individu, pour devenir un être à part entière, le garçon doit se séparer de la mère et se désidentifier avec le féminin – et ce, dit-on parfois, non pas en fonction de scripts biologiques, mais plutôt d'une nécessité psychique. On ajoutera, pour fins d'illustration, qu'un tel procédé n'est pas obligatoire pour les femmes et qu'elles n'ont pas, à la différence des garçons, besoin de «prouver leur féminité». Ce que ce contraste n'éclaire pas, toutefois, c'est la conceptualisation de l'identité chez les femmes puis celle, en retour, qu'on sous-entend pour les hommes. Serait-ce que les filles ne doivent pas entreprendre de processus d'individuation, qu'elles demeureraient en symbiose avec leur mère et partageraient avec elle leur identité ? Ainsi n'auraient-elles pas besoin de naître au monde, d'être des sujets à part entière ? Alors qu'on parle initialement, pour les hommes, d'un pré-requis pour l'existence, d'une nécessité d'être rendu possible par l'enlèvement sur un pôle identitaire masculin, où ce dernier processus est avant tout un moyen, un outil permettant d'accéder à l'individuation, le contraste féminin vient révéler la véritable formule qui soutient cette position : Si les garçons ont besoin de *devenir* des individus, c'est qu'ils ne sont pas encore eux-mêmes lorsqu'ils s'identifient à leur mère (contrairement aux filles), c'est qu'ils ne pourraient pas (à la différence des filles) maintenir de symbiose avec celle-ci parce qu'intrinsèquement, ce sont avant tout des garçons. En d'autres termes, les garçons doivent *tenter d'atteindre* la forme

psychique des garçons puisque ce *sont déjà* des garçons. Le déterminisme psychique serait donc en réalité, dès le départ, l'habit recouvrant un déterminisme biologique dont la facture serait forcément hétérosexuelle et masculine. Et dans une curieuse opération de l'esprit, on avancerait à la fois une nature profonde et inévitable contre laquelle rien ne peut s'inscrire, ainsi qu'une nature pouvant être ratée, manquée, échouée.

Une variation de ce thème est celle où, malgré la propulsion inéluctable vers l'individuation masculine – qui ne peut être déclenchée, comme nous venons de le voir, que par l'aspiration d'une «nature d'homme» –, on décrit la permanence d'identifications féminines souterraines, puis on rend tangible l'évitabilité de l'identification masculine hétérosexuelle, incarnée par l'homme gai¹³³ (Redman, 2000). Or, s'il tenait réellement compte de la réalité subversive des hommes homosexuels, il ne postulerait pas de mouvement fondateur psychique de l'identité masculine.

En somme, si les garçons ne rejettent pas tous l'efféminement mais qu'ils demeurent effectivement, pour la plupart, vulnérables et fragiles dans la profession de leur identité, il y a lieu de se questionner sur les véritables mécanismes qui sont à l'œuvre. Tandis que nombre d'auteurs situent l'insécurité des hommes dans leur intimité identitaire (Badinter, 1992; Moss, 2001; Redman, 2000 ; Redman, Epstein, Kehily et Mac an Ghail, 2002 ; Reiter 1991), l'analyse de notre matériau soulève l'influence d'un autre processus, généralement ignoré de la littérature psychanalytique : le regard des pairs au cœur de l'interaction. C'est en fonction du jugement des autres hommes qu'ils se situent, se corrigent et se permettent quelques délinquances de genre.

Nous ne refusons pas toute intériorité. Nous n'excluons pas l'existence de conflits violents entre soi et ce qui le bouscule, représentés ici par l'ancrage au sein d'une identité masculine que l'on veut nettement circonscrite et claire, d'une part, puis par la présence souillante, désillusionnante et déstabilisatrice de l'homme efféminé, d'autre part. Des conflits

¹³³ Comme nous l'avons exposé dans le premier chapitre, Redman affirme : (...) the historical elision between gay men's sexuality and femininity raises the scandalous prospect of a «lacking» masculinity. As such, the «feminized» homosexual might be said to render the male identification with the phallus vulnerable : his existence questions the inevitability of this identification, threatening to expose as a sham the claim of heterosexual male phallic possession and thereby giving rise to «narcissistic rage» (pp. 492-493). En ce sens, il reconnaît une concrétude subversive aux hommes gais «féminisés».

qui peuvent se traduire par des gestes de rejet et de violence radicale – ce que certains appelleront *gender panic* ou *narcissistic rage* – mais dont l'intensité ne signifie pas l'incontrôlabilité¹³⁴. Seulement, d'autres processus que ceux qui sont exposés plus haut seraient en marche.

S'il y a bien une impulsion, une nécessité, voire une exigence identitaire pour exister, elle ne serait pas forcément inscrite dans le sexe. Les genres homme et femme, les transsexuels, les transgenres, ou encore les institutions de troisième genre tel que les berdaches et les hijras, font partie d'une constellation de possibilités identitaires qui s'offrent à l'individu. Il est probable que l'adhésion précoce aux identités sexuées reflète davantage leur prééminence et leur ubiquité sociale, la facilité d'une généralisation phénotypique et la rudimentarité des processus cognitifs infantiles. Le caractère approximatif des «sexes» eux-mêmes¹³⁵ rend non seulement impossible une dualité identitaire universelle, impeccable et étanche – sinon la transgression n'existerait pas –, mais il contient en soi-même le potentiel d'un éventail infini de permutations possibles.

Certains auteurs estiment cependant que c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, la pensée binaire permettant la classification entre l'identique et le différent (Héritier, 1996). La revendication d'une égalité homme-femme abolissant les frontières de la complémentarité, jumelée à la reconnaissance des conjoints de même sexe et la légitimation de l'homosexualité, précipiterait selon eux l'aplanissement des différences, faisant s'écrouler la charpente identitaire qui entraînerait dans sa chute le mouvement vers l'autre, les individus devenant atomisés et narcissiques. Par conséquent, pouvons-nous sous-entendre, il est compréhensible sinon crucial de maintenir une dévalorisation de l'homosexualité si l'on désire sauvegarder l'ordre hétérosexuel. Ce sont les démarches d'intelligibilité, de connaissance du monde et d'individuation qui porteraient en elles-mêmes le germe de prédispositions négatives à l'endroit des homosexuels. Témoignage d'une pensée binaire portée à sa conclusion, cette hypothèse exclut toute complexité. En

¹³⁴ Pas plus que le conjoint violent ne «perd le contrôle» ou le violeur n'est en proie à des pulsions «qu'il ne peut dominer».

¹³⁵ Il est impossible d'isoler un seul trait possédé par l'ensemble des hommes, à moins d'opérer de force une catégorie conceptuelle. Ainsi, mêmes les chromosomes ne correspondent pas toujours au phénotype et l'identification du pénis suppose l'établissement d'une taille minimale, ce qui constitue une décision humaine s'appuyant sur une lecture préalable du sexe (Fausto-Sterling, 1992, 2000).

réalité, il existe davantage de possibilités que la seule opposition : «complémentarité homme-femme/androgynie uniforme universelle». L'éclatement du régime de la complémentarité ne mène pas tout droit vers les miasmes de l'indifférenciation, mais bien vers des identités sexuelles approximatives et estompées. Que cette complexité puisse être offerte et réfléchie illustre directement l'«éluctabilité» de la pensée binaire, de laquelle il est possible d'émerger. S'il est certes compréhensible que des enfants ne la maîtrisent pas d'emblée (Zemore, Fiske et Kim, 2000), nous ne pouvons prétendre que l'humain y est irrémédiablement réduit, ni affirmer – comme nous l'avons exposé plus haut – que le mouvement de distinction doit s'accompagner d'une répudiation, comme le laissent entendre certains auteurs (Martin, 2000; Stoddart et Turiel, 1985; Fagot, Rodgers et Leinbach, 2000). Les enfants ne grandissent pas dans un univers vierge d'affectations négatives à l'endroit des personnes qui ne se conforment pas aux stéréotypes de genre, particulièrement en ce qui concerne les garçons et les hommes efféminés.

Il est vrai toutefois que la profession d'identités sexuelles nettes, claires, distinctes, d'une nature d'homme et de femme circonscrite et délimitée aboutit logiquement à une stigmatisation de ce qui en déroge, l'efféminement et l'homosexualité en étant de dignes représentants. Ainsi, il y a lieu de s'interroger sur ce que signifie concrètement le référent «masculinité» lorsque, de l'avis populaire, on explique des attitudes négatives envers les hommes gais en supputant un «inconfort avec sa masculinité». Car au-delà même des représentations traditionnelles de la masculinité, c'est la croyance en l'existence d'un véritable modèle authentique, singulier, pur et universel, qui est à la base du déplacement de l'homosexualité. La masculinité, plus que la désignation approximative «homme», suppose la possession de traits absents dans la féminité, puis entretient la nécessité d'un lien intime complémentaire, exigence à laquelle les hommes gais et les efféminés ne peuvent répondre. Or, malgré les modélisations jungiennes proposant un partage intérieur de qualités «féminines» et «masculines», l'étymologie même des mots établit un lien plus intime entre «la» femme et la féminité, d'une part, puis «l'»homme et la masculinité, d'autre part. Qui plus est, on présume encore un rôle de premier plan au pendant symbolique de son sexe, la masculinité devant prédominer chez les hommes et la féminité chez les femmes. Si, tout de même, on se représente comme état optimal et signe ultime de l'authenticité un équilibre parfait entre la féminité et la masculinité au sein de chaque individu, qu'il s'agisse d'une

femme ou d'un homme, ceci signifie en bout de ligne que ces concepts sont désuets. Il conviendra alors de parler de traits, de pratiques et d'intérêts humains, soit la sensibilité, l'empathie, la délicatesse, l'agressivité sans les associer automatiquement à une catégorie, ici la féminité et la masculinité.

En somme, l'intériorité, dans toute sa richesse et sa complexité, demeure pertinente à explorer. Il y avait, chez certains garçons que nous avons rencontrés, une franche émotivité devant certains aspects – ou la quasi-totalité – des réalités des hommes gais. Cependant, la plupart des réflexions psychanalytiques élaborées sur les attitudes des garçons envers les hommes gais se déploient sur de fausses prémisses ou s'amorcent à partir d'un portrait inexact et sur-simplifié de la situation. Souvent limitées par la pensée binaire, elles peinent à rendre compte des nuances de la diversité sexuelle.

Peut-être sera-t-il profitable d'adopter des approches psychanalytiques embrassant l'historicité humaine, la variation dans l'espace et le temps. De l'avis de Connell (1995), la psychanalyse ne serait pas incompatible avec le social, avançant :

Psychoanalysis is often read as a theory of the individual, and Freud certainly dreamed of foundations in biology; but in truth it is a social science. Psychoanalytic case studies are all about the relationships that constitute the person, the prohibitions and possibilities that emerge in that most extraordinary and complex of social processes, the raising of one generation of humans by another. Psychoanalysis does not provide an alternative or a supplement to social theories of masculinity; it is engaged in social analysis from the start. Psychoanalysis forces one to recognize that the social is present in the person – it does not end at the skin – and that power invests desire in its very foundations.

(1995, pp. 34-35)

C'est une piste qu'explore effectivement Chodorow (1978), avec ses réflexions sur la reproduction de la maternité. Seulement, comme les germes des attitudes envers les hommes gais ne se matérialisent pas spontanément dans le processus de développement de soi mais qu'ils y sont plutôt semés, il convient maintenant de porter notre regard un peu plus haut, sur les interactions entre soi et les normes.

4.2.3 Les attitudes négatives et les acquis normatifs

Suivant les approches situant les attitudes négatives dans des déterminismes de nature biologique et identitaire, se trouvent celles qui, sans nécessairement s'élever sur le niveau analytique, évoquent l'environnement normatif dans lequel l'individu baigne. Ces évocations varient, toutefois, allant de la simple annonce de corrélations avec des variables sociales, du développement de profils de valeurs, des hypothèses d'ignorance et de contact, des fonctionnalités de l'homophobie, jusqu'aux représentations cognitives.

Dans le premier chapitre, nous avons déjà établi le fait que les variables analysées dans le cadre d'approches quantitatives ne contribuent pas à la compréhension de la diversité des attitudes envers les hommes gais. Connaître une corrélation, comme celle de l'éducation, par exemple, ne permet pas de savoir *comment* elle joue : est-ce le développement de meilleure capacité de raisonnement, est-ce le contact prolongé avec la diversité, est-ce parce que les personnes qui sont plus susceptibles de poursuivre une éducation viennent de milieux libéraux, etc.? Dans le cadre de notre entrevue, nous n'avons pas tenté de mettre ces variables à l'épreuve. Fidèle à l'approche de la théorie ancrée, nous avons plutôt suivi le filon des associations que font les jeunes garçons avec les hommes gais et l'homosexualité dans le but de comprendre les éléments nécessaires aux attitudes négatives.

Il vaut davantage la peine, cependant, de s'attarder aux hypothèses émises au sujet de cette vaste nébuleuse du conservatisme. Certains auteurs, nous l'avons vu, s'affairent à relever les valeurs qui seraient à la base des jugements négatifs à l'endroit de l'homosexualité et/ou des hommes gais. D'autres, de leur côté, ont emprunté au concept d'autoritarisme développé par Adorno.

Dégager des valeurs est une entreprise de connaissance intéressante en soi. Elle peut être utilisée par des acteurs du terrain pour mieux construire leurs approches de sensibilisation. Seulement, ceci n'apporte qu'une compréhension superficielle de leurs liens avec les personnes homosexuelles. Qui plus est, aucune de ces études ne s'est jusqu'à maintenant livrée à l'examen des valeurs possédées par de jeunes garçons. S'il est fort possible, par ailleurs, que des positions similaires par rapport aux personnes homosexuelles soient soutenues par des valeurs différentes selon les milieux et les cultures, l'éclairage

qu'elles peuvent apporter est limité. Nous savons, tout de même, que les affirmations positives des jeunes à l'endroit des hommes gais reposent sur des principes non explicites et feutrés d'égalité et d'épanouissement personnel. Les perspectives négatives, quant à elles, mettent de l'avant l'importance de la soumission aux sensibilités de la majorité, qu'il s'agisse de ne pas se montrer en public, de ne pas choquer par l'adoption de comportements efféminés ou de ne pas réclamer le droit au mariage par «respect». Un principe d'équivalence peut être ici invoqué, avec l'impression que la population hétérosexuelle ne fait pas de gestes semblables ou que l'état des choses est déjà très satisfaisant pour les personnes homosexuelles. Ainsi les hétérosexuels ne parleraient-ils pas de leur orientation sexuelle, ils ne se montreraient pas en public, ils ne poseraient pas de gestes inconsidérés. Connaître les principes et les valeurs auxquels ces jeunes garçons réfèrent, néanmoins, ne dit rien sur la structure échafaudant «l'homophobie».

La valeur accordée à la soumission aux sensibilités de la majorité, tout de même, rejoint bien le construit heuristique de l'autoritarisme avec son degré élevé de déférence envers l'autorité. Dans cet univers, chaque personne est sollicitée dans l'adhésion au corps social et la «dissension» est réprouvée. Au-delà des considérations théoriques et de l'ensemble des critiques pouvant être adressées à la construction du profil autoritaire, il suffit de souligner que ce dernier ne dit pas en soi pourquoi plus d'hommes que de femmes éprouvent des sentiments négatifs à l'endroit des hommes gais, et ce davantage chez les jeunes que chez les adultes. Peut-être que certains avanceraient que les groupes de pairs pourraient être considérés comme une forme d'autorité. Seulement, les positions qu'ils véhiculent n'existent pas en vase clos et circulent parmi différents pans de la société. Considérant les multiples formes d'opposition qu'ils déploient à l'endroit des autorités adultes et scolaires, le fait qu'ils s'inclinent devant des perspectives émanant des générations précédentes témoigne de la force culturelle de ces dernières. Il demeure à comprendre, malgré tout, comment les positions négatives sont-elles amplifiées, surestimées¹³⁶ et souvent privilégiées sur celles qui invitent à une plus grande ouverture. Les interventions de sensibilisation et les appels au respect de la part de professeurs et de parents n'obtiennent pas

¹³⁶ Au Québec, lors de la conduite de ces entrevues, la majorité de la population était en faveur de l'accès des couples de même sexe au mariage, pourtant certains jeunes pouvaient évoquer «les gens» comme étant «contre ça».

toujours les résultats escomptés et sont accueillies avec beaucoup de résistance de la part de certains jeunes. L'explication autoritariste, par ailleurs, ne précise pas comment les homosexuels en sont venus à être ciblés comme groupe. Et le statut de minorité ne peut suffire en soi, car les personnes ayant accès aux sphères politique, économique et religieuse du pouvoir autoritaire peuvent elles-mêmes faire partie de groupes élitistes dont le nombre de membres est restreint.

Dans cette lignée de l'autoritarisme, certains auteurs se sont penchés sur le genre en sachant qu'il s'agissait d'un référent populaire dans le domaine des études sur les attitudes envers les personnes homosexuelles. Les conclusions auxquelles ils arrivent sont divergentes, mais celle de Wilkinson (2004) s'éloignent le plus des observations et de l'analyse que nous avons réalisées. Il postule, nous le rappelons, que les hommes présentent des attitudes négatives envers les hommes gais en vertu du statut inférieur que leur accorde l'autoritarisme conservateur, et non en raison des croyances traditionnelles concernant les rôles masculins. S'ils craignent le féminin chez les autres hommes et en eux-mêmes, en outre, c'est uniquement parce qu'il est généralement associé avec le groupe dévalorisé des hommes homosexuels et non parce qu'ils déprécient ce qui est relié aux femmes. Le statut masculin correspondant au degré d'adhésion aux rôles qui leur sont assignés en tant qu'hommes ne serait pas ici le pôle de leurs préoccupations.

L'exposition et la configuration des réflexions des jeunes garçons que nous avons rencontrés nous indiquent pourtant le contraire. Pour tout sommaires et brouillons qu'ils soient, les discours développés par ceux professant des perspectives négatives n'achoppent pas à l'orientation sexuelle, comme si son évocation se suffisait à elle-même pour la condamner. Toute position demande un minimum de justification et un appel solitaire à l'autorité; « je pense X parce qu'une autorité Y pense X » comme simple mimétisme d'idées ou adhésion aveugle ne pourrait apaiser les tensions de la dissonance cognitive. Des arguments doivent être enrégimentés pour renforcer les positions et, bien qu'ils puissent parfois être instrumentaux et superficiels, leurs prémisses révèlent des liens et attaches profondes entre l'orientation sexuelle et d'autres objets lui étant intimement reliés.

Ici, ce que certains reprochent régulièrement aux hommes gais, c'est de ne pas agir comme des «vrais» hommes et d'adopter des comportements artificiels parce que normalement réservés aux filles. Les craintes manifestées devant la possibilité qu'un ami dévoile son homosexualité traduisent bien l'impression que celle-ci entraîne un bris de l'esprit de corps des hommes, un départ vers l'univers extérieur de l'efféminement. Parallèlement, l'usage de l'insulte dénonce l'efféminement non pas strictement comme étant la marque de l'homosexualité, mais surtout comme étant celle de la faiblesse et de l'incapacité (propres aux femmes). Sa constante expulsion hors des fantasmes de la virilité, de la force et de la puissance, le souci que beaucoup de jeunes garçons démontrent à l'endroit de l'image qu'ils projettent, craignant à la fois de passer pour une «tapette» – et ce, tant dans son acception d'homosexualité que d'efféminement –, démontrent que les conventions de genre jouent un rôle décisif dans les attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles. En somme, le statut masculin de ces jeunes garçons est non seulement bel et bien au centre de leurs préoccupations, mais il se construit justement sur ces mêmes conventions.

Les positions de Connell (1987, 1995), Kite et Deaux (1987) de même que Whitley et Ægisdóttir (2000) seraient donc plus près de nos résultats empiriques, quoique la méthode employée par ces quatre derniers auteurs ne garantisse pas en soi l'adéquation des liens supputés entre les corrélations relevées. Des liens statistiques peuvent être dégagés entre l'autoritarisme, les conventions de genre et les attitudes envers les hommes homosexuels, mais en l'absence d'une observation étroite des sens alloués à chacun, leur articulation demeure hypothétique.

Il en va de même avec la correspondance entre les perspectives négatives envers les personnes homosexuelles et la possession d'une gamme de préjugés généraux incluant notamment le racisme. Reconnaître et mesurer l'ampleur de ce lien est significatif, parce qu'il indique une articulation potentielle entre chacune des postures sexistes, racistes, hétérosexistes, qui ne seraient pas simplement immédiates et atomisées. Mais la possession de préjugés généralisés ne peut être lue ni comme une cause, ni comme un lien nécessaire avec les attitudes négatives envers les hommes gais. Faisant déjà partie de l'ensemble global de cette masse informe de préjugés, l'homophobie serait alors déjà – par implication – sa propre cause. Qui plus est, nous pourrions encore nous demander ce qui est à la source de ces

préjugés globaux. En ce qui concerne les liens, il n'est pas nécessaire d'éprouver des préjugés négatifs envers les autres groupes culturels ou « raciaux » pour voir les personnes homosexuelles négativement. Il l'est par contre en ce qui concerne le sexisme. Cette même perspective peut s'appliquer à l'égard de Ficarrotto (1990) qui postule de son côté plus d'une ramification aux perspectives antigay, soit une prédisposition aux préjugés généraux et la possession de croyances sexuelles conservatrices. Peut-être y a-t-il, par ailleurs, une parenté plus étroite que celle qu'il avait envisagée entre ces deux ramifications¹³⁷.

Si nous glissons des normes aux représentations, qui sont une autre forme d'intégration individuelle de concepts et édits sociaux, des remarques semblables peuvent être émises. L'axe ignorance/connaissance ne dit pas en quoi l'absence d'informations au sujet d'un groupe ou d'un objet mènerait irrémédiablement aux préjugés négatifs – ce qui, dans les faits, n'est pas le cas – et en quoi des gens seraient perméables ou non à l'acquisition de nouvelles connaissances sur ce groupe ou cet objet. Ceci est vrai particulièrement dans le cas qui nous intéresse : si les attitudes négatives sont la résultante de « l'ignorance », comment expliquer qu'une fois exposés à des connaissances sur les réalités gay, plus d'hommes que de femmes, maintiennent des perspectives négatives à l'endroit des hommes homosexuels ? Comment rendre compte des résistances à l'ouverture ?

Les hypothèses fonctionnalistes que Herek (1986b, 1986c, 1987b, 1993) propose pour comprendre les attitudes envers les personnes homosexuelles répondent en partie à la question de la résistance. L'expression de valeurs, l'expression d'une socialité et la défense de ses barrières psychiques seraient les trois fonctions attribuées aux préjugés homophobes. Sans qu'il ne verse dans une description fixiste « d'avantages ou d'utilités » découlant de l'affirmation d'attitudes négatives – puisqu'il reconnaît l'ascendance du social dans la possession de préjugés initiaux –, il ne s'attarde pas sur les ramifications complètes rattachées aux attitudes négatives ni sur la résistance particulière des hommes, jeunes de surcroît. En outre, si Herek (1993) fait valoir que l'absence d'une réalité homosexuelle visible et tangible transforme les hommes gays en symboles pouvant aisément les désaffranchir de leur caractère humain, c'est qu'il suppose d'abord le jeu d'influences ou

¹³⁷ Peut-être les préjugés généraux et la possession de croyances sexuelles émanent-ils d'une base commune.

d'exigences cognitives. Pourtant, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, l'invisibilité ou la quasi-invisibilité ne débouchent pas systématiquement sur des symboliques négatives. Un pont théorique demande à être dressé entre les deux.

Ainsi aboutissons-nous aux symboles et aux représentations cognitives qui, dans une moindre mesure sont parfois explorés dans la littérature sur les attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles. Nous avons brièvement vu, dans le premier chapitre, que l'étiologie de l'homosexualité est occasionnellement explorée, sans toutefois aborder les prémisses qui fondent les préoccupations au sujet des origines construites ou innées de l'homosexualité. Car derrière la force de ce souci se profile le mythe puissant de la destinée hétérosexuelle, ou de la contrainte à l'hétérosexualité.

Plus qu'une simple empreinte cognitive, la prégnance d'idéologies et de conceptualisations comme celle de l'organisation hétérosexuelle du vivant reflète en réalité des rapports de force, de pouvoir et de domination entre groupes sociaux. Après tout, l'infériorisation de l'homosexualité n'aurait probablement pas cours si peu de gens étaient d'avis que l'ensemble du monde vivant est chapeauté et guidé par une entité nommée «nature» possédant des intentions et des buts clairs par rapport auxquels l'homosexualité fait dissonance. Retravailler les ancrages cognitifs, comme y fait allusion Borillo (2000), ne peut toutefois pas se réaliser uniquement de façon retranchée et solitaire, sous l'égide de consultations thérapeutiques privées. Des concepts nouveaux doivent être proposés, diffusés, appuyés et mis en application par la collectivité pour changer les repères et les modes de fonctionnement interactionnels entre personnes se définissant comme hétérosexuelles et homosexuelles, ou même encore bisexuelles ou *queer*.

Il ne s'agit pas d'évacuer tout travail cognitif sur soi. Dépasser la catégorisation binaire est une œuvre réflexive non seulement nécessaire mais également accessible à un large éventail de la population. On l'applique déjà dans certaines circonstances, notamment en ce qui a trait à la diversité culturelle et à la déconstruction du concept de « race ». La lutte contre les généralisations, qui insiste sur le fait que tous les membres d'un groupe ne sont pas identiques et qu'ils connaissent une très grande variabilité interne en est la principale facette. Celle qui remet en question les assises ainsi que la pertinence même de la catégorie «race»,

déboulonnant l'idée selon laquelle un trait racial puisse être partagé par l'ensemble d'une population, en est une autre¹³⁸. Cette lutte, tout de même, est le résultat de mobilisations humaines désirant supplanter d'anciennes représentations justifiant des rapports de domination sur les populations colonisées et racialisées. Sans l'émergence de ces groupes, les idées qu'ils mettent de l'avant auraient difficilement surgi d'elles-mêmes au cœur de chaque individu.

En somme, et c'est la critique que nous adressons aux théories recensant les normes et les représentations, tenter de comprendre la présence de ces dernières achoppe lorsqu'on ne fait qu'en constater la popularité, sans voir les fluctuations et les intérêts du pouvoir qui les porte.

4.2.4 Les attitudes négatives et l'identité masculine

L'analyse critique des théories explorées jusqu'ici, alimentée par le matériau recueilli dans le cadre de nos entrevues, pointe non seulement vers la prégnance du social, mais également vers les jeux de pouvoir et de domination qui le traversent. Il y a, dans les attitudes des garçons adolescents envers les hommes gais, quelque chose qui engage plus que de seules idées et normes.

À la différence de plusieurs autres se penchant sur les origines de «l'homophobie» et des préjugés contre les homosexuels, la quête du pouvoir ou le maintien de rapports de domination est une dimension abordée de front par certains auteurs. Leur conceptualisation de même que les rapports spécifiques qu'ils soulignent varient certes de l'un à l'autre, mais certains lieux communs s'établissent. D'abord se dressent les perspectives globales qui tentent d'offrir une compréhension des attitudes négatives envers les personnes homosexuelles indépendamment de leur genre. Ensuite s'avancent les études sur les attitudes

¹³⁸ Pour construire une catégorie prétendument raciale, quels critères doivent être réunis et comment en déterminer la mesure ? Est-ce la couleur de peau, la forme des yeux, la texture et la couleur des cheveux, la forme du nez, le prognathisme crânien, le type sanguin, certaines particularités génétiques, etc. ? À partir de quand une peau, des yeux, la texture et la couleur des cheveux, le nez, le prognathisme crânien sont-ils «Noirs», «Blancs», «Rouges» ou «Jaunes» ? Que doivent respectivement contenir chacune de ces catégories raciales ? Et encore, pourquoi établir quatre catégories principales plutôt que deux, huit ou vingt-quatre ?

des hommes et finalement trottaient derrière les quelques recherches récentes sur les garçons adolescents et les hommes gais.

Les théories générales posent avec justesse un lien entre les attitudes négatives envers les personnes homosexuelles et les conventions de genre régissant les rapports hommes-femmes. Les modes relationnels imprégnés chez ces derniers impliquent que chaque «sexe» occupe des créneaux d'activité propres ou des positions hiérarchiques distinctes qu'il se doit de respecter. La division rigide du travail tend à s'effacer dans un ensemble de domaines, mais elle perdure dans d'autres ou s'exprime dans des approches au travail différentes. Le leadership d'une femme, par exemple, ne sera pas accueilli de la même manière que celui d'un homme. Tout comme le carriérisme, l'affirmation de soi, l'initiative sexuelle, la performance physique, la prise de risque et ainsi de suite. Il persiste encore l'idée suivant laquelle les hommes seraient plus actifs, agressifs et compétitifs que les femmes dont la propension à l'empathie, à la conciliation et à l'adoption de compromis en soulignerait sous d'autres noms le caractère fondamentalement passif. Or, la répartition de traits, de champs de spécialisation et de qualités propres à chaque sexe permet non seulement de faire valoir l'immuabilité des conditions, mais également l'incomplétude fonctionnelle et psychique individuelle. Un homme, comme une femme, ne pourrait apparemment pas remplir seul l'ensemble des tâches nécessaires à l'épanouissement humain, d'où l'impératif de s'unir l'un à l'autre.

Dès l'instant où un homme ou une femme laisse entrevoir une autonomie complète, dont la meilleure incarnation est la concrétude du couple homosexuel, ce système est ébranlé. Par leur seule existence, deux femmes ou deux hommes pouvant s'unir les uns aux autres en démontrent la superficialité, puisqu'ils peuvent se débrouiller sans la présence intime d'une personne de l'autre sexe. Le fait que des personnes réagissent négativement à ce bris de l'ordre hétérosexuel témoigne de l'importance des intérêts psychiques et relationnels qu'ils y ont investis. Le refus du bris ne se limitera pas à la subversion la plus culminante, toutefois. Des individus non homosexuels mais ne se conformant pas d'une façon ou d'une autre aux attentes sexuées seront également châtiés, en utilisant précisément les insultes normalement dévolues aux gais et aux lesbiennes.

Les discours, de même que les allusions et les prémisses dévoilant l'importance des notions de complémentarité et de naturalisation des différences chez certains des jeunes garçons avec lesquels nous nous sommes entretenue, appuient cette posture. L'homme gai comme le garçon (hétérosexuel) recevant le titre honoraire de «moumoune», «tapette», «fif» ou «gai» indisposent parce qu'ils font des choses que des hommes ne seraient pas censés faire, parce qu'ils s'écartent de la communauté de corps des hommes. Bien que ces jeunes affirment de la lesbienne qu'elle ne dérange pas, sa récupération comme objet de fantasme conservant un «noyau hétérosexuel latent» – les lesbiennes ne seraient pas réellement lesbiennes et affranchies d'un désir pour les hommes – démontre que sa pleine indépendance est irrecevable. Leur statut de femme leur prête moins de crédibilité et de force subversive que le statut d'homme des gais.

Assurément, ils ne formulent pas leurs positions comme étant celles de dominants s'évertuant à maintenir le *statu quo* de leurs privilèges. Également, ils ne qualifient pas – ouvertement, du moins – les femmes d'être inférieurs. De telles prises de parole sont aujourd'hui publiquement réprouvées et confinées à des espaces homosociaux restreints. Ces jeunes ne proposent en outre aucune retenue dans l'éventail des activités (professions, sports, loisirs) auxquelles les femmes pourraient avoir accès. Rien ne devrait leur être hors limite, du moins en principe. Signe des temps, il n'y aurait plus de chasse-gardée officielle, mais plutôt, et de façon plus subtile, des compétences et des capacités différentes. Le sexisme hostile cède sa tribune au bienveillant. Ainsi pouvons-nous retrouver des garçons adolescents qui approuvent la participation des femmes dans l'armée et dans les sports contacts, mais qui évaluent leurs capacités comme étant limitées, laissant peu de place à leur reconnaissance. Au-delà de l'accès aux activités, certains modes relationnels se perpétuent. Les filles peuvent être encore objectifiées et celles qui prennent l'initiative en matière de sexualité peuvent être qualifiées «d'agaces» ou de «salopes».

Sans doute, aucun des jeunes garçons présentant des attitudes négatives à l'endroit des hommes gais ne se conçoit comme sexiste et restrictif en ce qui concerne les rôles de genre, puisque les jugements s'arrêteraient uniquement là où ils sont «justifiés», soit sur les bris de «vraies» différences. Ils oscillent entre les discours d'acceptation et de lutte contre les stéréotypes sexués, puis les discours essentialisant les différences hommes-femmes. Nous

avons vu notamment qu'il était possible pour un jeune affichant des visions traditionalistes de tergiverser dans sa définition du «vrai homme» comme étant viril, puis ultimement comme possédant un pénis.

Les jeunes garçons ne planifient certainement pas le maintien de l'ordre genré avec cette sorte de détachement généralissime utilisant l'essentialisation ou la naturalisation comme manœuvre stratégique. Ils ne voient sûrement pas de lien entre le rejet des gais, de l'efféminement et de la faiblesse chez les hommes, d'une part, et l'entretien de rapports hiérarchiques entre hommes et femmes, d'autre part. En fait, s'ils avaient véritablement conscience de l'artificialité des genres et de leur position dominante, ils feraient preuve de beaucoup moins de conviction dans leur mise en application (Cocks, 1989). C'est là où plusieurs réflexions féministes sur les attitudes négatives envers les personnes homosexuelles sont floues, les mécanismes de surveillance invoqués laissant entendre l'exercice de volontés délibérées, la domination et le pouvoir semblant systématiquement être en pleine connaissance d'eux-mêmes et de leurs moyens.

En ce qui concerne spécifiquement l'étude des attitudes des hommes et des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais, telles que véhiculées par la culture des pairs, nous avons vu que deux courants principaux se côtoient, l'un poursuivant dans la lignée associative de «l'homophobie» et du sexisme (Connell, 1987, 1995; Kimmel, 1994, Segal, 1990, Martino, 1999, 2000; Martino et Pallotta-Chiarolli 2003, 2005), l'autre les dissociant ou les décalant (Plummer, 1999, 2000; Van der Meer, 2003).

Examiner le jeu des insultes impliquant des vocables faisant successivement ou conjointement référence aux hommes homosexuels et aux efféminés permet de lever le voile sur l'étendue de ses ramifications. Pratique quasi-généralisée chez les garçons et les jeunes hommes, son ampleur traduit son importance. Tantôt rattachée aux hommes gais, tantôt dissociée, elle sinue dans le flou et l'incertitude.

Plummer (1999, 2000) avance que la base première de l'insulte est l'autrui masculin (*boy otherness*), prélude à l'inclusion sémantique de l'orientation homosexuelle. Les jeunes garçons seraient d'abord conscients de «l'anormalité masculine» mais en ignoreraient la dimension sexuelle, qui ne parviendrait à leur connaissance que quelques années plus tard. Il

est juste d'affirmer que l'orientation homosexuelle n'est pas l'origine mais le prolongement et la culmination de la subversion du genre¹³⁹. Les personnes présentant des comportements de genre atypiques ne s'identifient pas toutes comme homosexuelles et leurs pratiques ne sont pas inspirées de la connaissance d'une réalité homosexuelle.

Par contre, Plummer fait erreur lorsqu'il dissocie la gamme des attitudes et des pratiques négatives à l'endroit des hommes gais d'avec des postures sexistes ou misogynes, évacuant *de facto* la structure des rapports genrés qu'elle supporte. Si certains des sens qu'il recense dans l'utilisation des insultes «fag», «poofter», «gay» – quelques équivalents australiens de «tapette», «moumoune», «fif» et «gai» –, ne semblent pas immédiatement se raccorder au féminin, une inspection posée de leurs prémisses offre un autre éclairage. Ainsi, «agir comme un bébé», «être doux, faible et timide», «connaître une maturation lente», «être studieux et intellectuel», «être artistique», «avoir une apparence différente», «ne pas être intégré dans la culture des pairs, être exclus ou solitaire», «ne pas se conformer aux attentes des pairs», «ne pas faire partie d'une équipe sportive prestigieuse» et «trop se conformer aux attentes des adultes aux dépens de la loyauté envers le groupe de pairs» font tous référence à des traits considérés comme féminins ou propres aux femmes.

Les hommes qui n'ont pas encore atteint leur maturité sexuelle sont plus près de l'univers féminin. Être studieux et intellectuel sous-tend une obéissance toute féminine aux attentes du milieu scolaire, d'autant plus que les filles se distinguent de plus en plus dans leurs performances académiques (Martino, 1999; Martino et Pallotta-Chiarolli, 2003). Être artistique suppose une sensibilité affichée, attribut propre aux filles. Avoir une apparence différente se rapporte souvent à des traits habituellement associés à la faiblesse et la passivité féminines, tel l'homme handicapé ou obèse. Ne pas être intégré dans la culture des pairs est souvent le fruit d'une exclusion en raison d'une non-conformité aux standards masculins, par la passivité ou l'adoption d'intérêts et de pratiques typiquement féminins. Ne pas se conformer aux attentes des pairs signifie refuser les invitations à la prise de risque (exploits physiques et actes délinquants) pour rejoindre la couardise et la soumission féminines, comme l'illustre l'emploi de «moumoune» chez certains des jeunes garçons avec lesquels

¹³⁹ Elle pourrait, dans une certaine mesure, partager ce statut avec l'intersexualité, le transsexualisme et le transgenrisme, lorsqu'ils sont visibles.

nous nous sommes entretenue. Ne pas faire partie d'une équipe sportive prestigieuse se traduit souvent par «ne pas faire partie d'un sport généralement réservé aux hommes», tels les sports contacts comme le football et le hockey, mentionnés encore une fois dans nos entrevues. Trop se conformer aux attentes des adultes aux dépens de la loyauté envers le groupe de pairs est, comme nous l'avons déjà évoqué, une posture propre aux femmes dans l'univers des représentations hiérarchiques.

Nos propres explorations sémantiques directes de cette nébuleuse d'insultes relèvent en fait trois applications principales s'interpénétrant et se superposant : l'efféminement (pratiques de l'apparence et gestuelle), la faiblesse (crainte, vulnérabilité, couardise, soumission à l'autorité) et l'homosexualité. Or, il s'agit tous de traits pouvant être intimement associés et résumés au féminin. Sans contredit, certaines des catégories que Plummer (1999, 2000) énumère demeurent imprécises. Si nous admettons la possibilité théorique que certaines d'entre elles ne se rapportent pas nécessairement aux femmes et au féminin, il ne s'ensuit tout de même pas que les pratiques «homophobes» ne servent que l'atteinte d'un statut masculin adulte en tant que rite de passage. En examinant ce que ce statut suppose, ce sur quoi il s'établit et qui il en exclut, nous voyons émerger un système normalisant et naturalisant les rapports femmes-hommes. Ayant en son cœur l'affirmation d'une force, d'une agressivité, d'une autorité, d'une invulnérabilité, d'une inviolabilité et d'une puissance (virile), le sceau marquant le garçon du statut d'homme adulte annonce ce qui est – idéalement – valorisé et réservé aux hommes. Si le refus de la passivité et l'assise de sa volonté de pouvoir fait un homme plutôt qu'une femme, c'est que ces postures ne sont pas propres aux femmes, ou s'y retrouvent sous des formes atrophiées. Qui plus est, si l'atteinte d'un statut aussi important que celui d'homme adulte se justifie par une chaude lutte hiérarchique intra-masculine moyennant l'utilisation de tactiques agressives, cela signifie d'une part que cette approche est considérée comme valide et, d'autre part, que la prestation de force et d'invulnérabilité doit être soutenue dans tout espace partagé avec des pairs. Justement, ces postures débordent et impliquent souvent les filles, auprès desquelles les relations sensibles et émotives sont souvent ridiculisées (Mac an Ghail, 1994). Et si l'éruption ritualisée de ces marques de puissance est particulièrement forte chez plusieurs jeunes hommes adolescents, cela ne signifie pas qu'elles soient ensuite désavouées chez l'ensemble du groupe des hommes. Elles demeurent latentes sous la surface, puisque le statut

d'homme adulte lui-même procure suffisamment d'autorité pour pouvoir exercer sa volonté sans démonstration constante de la force.

La théorisation offerte par Connell (1987, 1995) et Martino (1999, 2000) correspond en fait davantage aux conclusions premières que nous avons tirées de l'analyse de notre propre matériau. Dépassant à la fois les analyses totalisantes de féministes telles que Rich et Wittig dépeignant la classe des hommes comme étant uniforme dans sa possession du pouvoir et celles rejetant la parenté entre le mécanisme hiérarchique intra-masculin et la domination des femmes, ces auteurs relient intimement la domination intra et extra-masculine.

Le système soutenant le modèle de masculinité hégémonique est tout en complexité et en subtilité. Il est vrai que peu de garçons correspondent véritablement à l'idéal qu'il représente. De même, la valorisation de l'agressivité, de l'autorité, de la puissance, de la prouesse physique, de l'invulnérabilité et de l'inviolabilité n'est pas constante ni unanimement célébrée. Elle n'est pas non plus portée avec le même degré d'intensité d'un individu à l'autre, ce qui refléterait d'ailleurs la réalité de nos entrevues. Un jeu habile se déploie selon les contextes où l'on tague du côté de l'ouverture, puis de celui du désaveu de la faiblesse (Korobov, 2004; Martino, 1999, 2000; Nayak et Kehily, 1996). En outre, bien que ce système intra-hiérarchique en coûte à plusieurs, il n'est pas simplement répressif (Martino, 1999). Presque tous les garçons y trouvent leur compte, d'autres personnes leur demeurant inférieures.

Nous avons d'une part des jeunes qui se vantent d'être en mesure de faire saigner un autre garçon, comme nous en avons qui éprouvent une fierté à ne pas s'être battus. Certains se jouent occasionnellement de quelques standards du masculin pour ensuite employer l'insulte entre amis. D'autres désapprouvent à la fois l'homosexualité et la confusion des genres, mais résistent à des invitations à commettre des actes illégaux sous peine de se faire traiter de «moumoune».

Ceux qui professent le plus d'opinions négatives à l'endroit des gais sont également ceux qui leur reprochent principalement l'efféminement, conçu comme fondamentalement superficiel chez l'homme. Indépendamment de l'orientation sexuelle, «l'adoption» de

pratiques, d'intérêts et de comportements considérés comme féminins occupe les premières loges de ce qui est réprouvé chez le groupe des garçons. Non pas de la part de tous et chacun, puisque certains s'en démarquent par leurs perspectives critiques, mais aux yeux de ceux pour qui cela compte, ces règles s'appliquent à tous, sans exception. Ironiquement, ces derniers ne présenteront pas tous les mêmes barèmes de la masculinité raisonnable, la mode vestimentaire en étant un bon exemple. Ainsi, le rose sera tantôt non-viril, tantôt viril, et les pantalons moulants seront tantôt gais/féminins, tantôt italiens – donc masculins.

Les attitudes à l'endroit des hommes gais et des lesbiennes sont indissociables des règles et des mythes de genre auxquels la population – y compris, par définition, bon nombre de garçons adolescents – souscrit. Toute élaboration de position sur l'homosexualité y renvoie. Même lorsqu'on la développe à partir de conventions sur la visibilité (se rendre ou non visible par le biais des signes d'affection, du défilé, de la représentation dans les médias, etc.), les espaces communautaires (se fondre et s'intégrer dans la masse dominante ou se constituer un quartier gai, des organismes communautaires, des journées de célébration) et l'attribution de droits (se «contenter» ou non, réclamer ou non la protection contre la discrimination, la reconnaissance des couples, l'accès au mariage), elle se fonde en réalité sur la place sous-jacente que l'on entend réserver à la visibilité, l'espace communautaire et la possession de droits hétérosexuels, marqués et structurés par des genres construits de façon complémentaire. Ainsi, le refus de marques d'affection publiques entre personnes de même sexe ne s'arrête pas à une question de «respect» pour les sensibilités de l'entourage (hétérosexuel), elle suppose une préférence pour la visibilité hétérosexuelle, normalisée d'office. L'opposition à la création d'espaces propres ne se résume pas à des préoccupations d'intégration, elle présume l'espace hégémonique hétérosexuel comme étant déjà adéquat et valable pour tous.

L'exclusivité hétérosexuelle servant l'hétérosexualité obligatoire (Rich, 1980) et, cette dernière, la naturalisation de différences sexuelles binaires engageant des modes relationnels donnant prééminence aux hommes, les références de genre auxquelles certains garçons font appel sont indissociables des questions de pouvoir et de domination. Peut-être la meilleure manière de l'illustrer est de prendre à rebours les perspectives et les positions négatives sur les hommes gais et de dégager, comme nous y avons déjà fait abondamment allusion, les

conditions ou les composantes qui les constituent. Nous prenons l'insulte comme vecteur d'analyse, puisqu'elle est chargée et qu'elle s'adresse également aux hommes gais qui en sont la parfaite incarnation, malgré les désaveux de certains.

Pour exister et asseoir leur puissance chez les jeunes hommes, le conglomerat d'insultes «tapette», «fif», «gai» et «moumoune» nécessite le partage soutenu de croyances et – si nous nous inspirons de Butler (1999) –, la performativité réitérée de pratiques :

- Selon lesquelles les comportements dits féminins, soit la faiblesse, la couardise, la délicatesse, la sensibilité, la vulnérabilité, la soumission à l'autorité de non-pairs, sont impropres aux hommes.
- Selon lesquelles les comportements dits masculins, soit la force, l'affirmation de soi, l'insoumission à l'autorité de non-pairs, la puissance, l'invulnérabilité, l'inviolabilité doivent être recherchés et affirmés chez les hommes.
- Selon lesquelles certains attributs sont propres aux hommes et d'autres, propres aux femmes.
- Naturalisant et distinguant ces différences, de même que le processus de développement propre à l'adolescence.
- Artificialisant ou superficialisant les traits atypiques présents chez les membres d'un sexe : le «féminin» chez les hommes et le «masculin» chez les femmes.
- Idéalisant un mode relationnel binaire et complémentariste permettant de compenser pour les «manques» propres à chaque sexe et de fonctionner au sein de la société élargie.
- Affirmant la conceptualisation d'une organisation hétérosexuelle du vivant ou un mythe de la destinée hétérosexuelle permettant d'encadrer, de fixer et de donner un sens à la complémentarité.
- Affirmant un refus, une problématisation ou une infériorisation de ce qui va à l'encontre de cette conceptualisation ou de ce mythe, soit le non-conformisme de genre et l'homosexualité.
- Assurant un intérêt à maintenir cette conceptualisation ou ce mythe.
- Assurant des positions de pouvoir et de domination en vertu de cette conceptualisation ou de ce mythe.

Que les insultes soient principalement utilisées par des garçons sur d'autres garçons et qu'ils soient les plus réticents à s'ouvrir aux positions de faiblesse et de vulnérabilité que représentent l'homosexualité et l'efféminement témoigne des privilèges que leur accorde la conceptualisation d'une organisation hétérosexuelle du vivant ainsi que les croyances de genre qui y sont rattachées.

Si les comportements dits féminins étaient pleinement acceptés chez les garçons adolescents (et les hommes), les insultes n'auraient plus aucun mordant et encore moins de pertinence. Plus en amont, si le statut des garçons adolescents (et des hommes) ne dépendait pas en bonne part de l'acquisition et du maintien d'une aura de puissance, la nébuleuse des signes de vulnérabilité ne serait pas si vivement rejetée.

La mise en exergue des conditions nécessaires à l'existence de l'insulte et des attitudes négatives à l'endroit des gais dévoile progressivement les enjeux de pouvoir fondamentaux qui les soutiennent. Ainsi, nous rejoignons Kimmel (1994) lorsqu'il affirme que la masculinité américaine *est* l'homophobie¹⁴⁰, mais les nuances de Connell (1987, 1995, 2000) nous invitent à reconnaître la pluralité du vécu des hommes et à remplacer la «masculinité américaine» par l'idéal du modèle de masculinité hégémonique. Seulement, la popularité de cet idéal au sein des différentes couches de la masculinité adolescente qui n'y correspondent pas mais y aspirent tout de même témoigne de son débordement élargi – quoique non total, il faut le rappeler.

4.3. Sexe érigé et complexité de la domination

Comprendre les attitudes négatives qu'ont certains garçons adolescents à l'endroit des hommes gais nous mène progressivement mais inéluctablement aux rapports de domination homme-femme, tout subtils, complexes et nuancés soient-ils. En soulevant chacune des couches de sens successives sur lesquelles reposent les représentations des hommes gais, nous découvrons éventuellement le lit d'un ordre genré se posant comme modèle descriptif et

¹⁴⁰ A défaut d'avoir étudié suffisamment les masculinités d'autres cultures, nous nous limitons à cette affirmation.

prescriptif des relations entre hommes et femmes. En dépit du relâchement de ses contours, notamment autour de la liberté et des droits individuels, certaines conventions demeurent. Si beaucoup de garçons adolescents reconnaissent aux femmes un champ d'action décloisonné, ils ne vont pas tous leur accorder la même crédibilité ou compétence. La puissance masculine se maintient comme idéal par la réticence à s'abaisser à une sensibilité et une vulnérabilité toute « féminine » dont les diverses manifestations sont surveillées, calculées ou tenues à distance par bon nombre de garçons adolescents et ce, dans la complexité de leurs perspectives et leurs ancrages respectifs. L'existence de non-conformité et de critiques chez certains garçons en démontre cependant le caractère non-déterminé, érigé et « superficiel », indiquant que nous sommes devant une culture de la puissance très forte à laquelle il est difficile de résister sur tous les fronts, dans tous les espaces et à tout moment.

Une des raisons pour lesquelles les déterminismes de cet ordre genré complémentariste jouissent d'une telle ascendance sur les esprits populaires et académiques est la difficulté d'imaginer des modèles alternatifs qui s'en affranchissent vraiment ou qui échappent à la gravité de la domination. Différentes théoriciennes féministes et constructivistes y tentent bien quelques projections, mais plusieurs achoppent sur des modèles reproduisant la binarité et la contrainte que celle-ci entraîne.

Par exemple, dans son exposition et sa critique de la contrainte à l'hétérosexualité, l'alternative que Rich (1993) propose est l'abolition du modèle hétérosexuel et la création d'un continuum lesbien. Or, la route qu'emprunte cette contestation de l'hétérosexualité obligatoire aboutit éventuellement à son renforcement puisqu'elle confirme une fracture entre hommes et femmes. Si la principale porte de sortie du patriarcat est l'évasion vers le continuum lesbien, on efface la diversité interne du groupe des hommes et on en fixe les caractères dominants. Qui plus est, comme le souligne Wittig (2001), cette issue ne résout pas l'essentialisation des femmes, condition nécessaire à la constitution du schéma complémentaire binaire sur lequel s'appuie la contrainte à l'hétérosexualité.

Suite à l'identification de la structure complémentariste restrictive des sexes comme étant la source de l'oppression des femmes et des lesbiennes, la réponse de Wittig est de proposer l'abolition des catégories homme-femme. En embrassant pleinement l'identité de

lesbienne, dont la non-intelligibilité au sein de l'ordre hétérosexuel en fait une non-femme, on perce une brèche subversive de taille :

Nous sommes transfuges à notre classe de la même façon que les marrons américains l'étaient en échappant à l'esclavage et en devenant des hommes et des femmes libres, c'est-à-dire que c'est pour nous une nécessité absolue, et comme pour eux et pour elles, notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe – les femmes – dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité comme système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes et qui produit le corps de doctrines sur la différence entre les sexes pour justifier cette oppression.

(pp. 63-64)

À la base, Wittig envisage deux scénarios possibles :

- A) l'existence de catégories hommes-femmes = oppression
- B) l'abolition de catégories hommes-femmes = libération. Ici, seule l'identité lesbienne demeure, l'hétérosexualité étant abolie.

Dans le premier cas, elle identifie avec justesse la pensée binaire, ou la pensée *straight*, comme étant la structure conditionnant les catégories absolues dont dépendent les rapports de domination, qu'il s'agisse de ceux articulant les « races » ou bien les « sexes ». Néanmoins, le second scénario comporte deux failles.

Il est techniquement faux d'affirmer que: « Mais détruire 'la femme', sauf à nous détruire physiquement, ne veut pas dire que nous visions à détruire le lesbianisme (dans la même foulée que les catégories de sexe) (...) [la] lesbienne est le seul concept que je connaisse qui soit au-delà des catégories de sexe (femme et homme) (...) » (2001, p. 63). Car avant de décrire la réception récusatrice des lesbiennes comme non-femmes ou contre-nature au sein de la société, il y a un moment fondateur de l'identité qui est passé sous silence. Ce sont d'abord comme femmes qui aiment des femmes qu'elles sont ensuite invalidées en tant que femmes. Si l'abolition de la domination passe par celle des catégories de sexe, elle suppose par le fait même, du moins dans l'abstrait, celle du désir selon la catégorie de sexe. La libération des lesbiennes et des femmes déboucherait donc ironiquement non seulement sur l'effacement du désir entre femmes, mais également sur celui entre hommes et femmes puis entre hommes et hommes. Comme reconnaître même silencieusement un sexe jadis désigné comme objet de son désir renforcerait les catégories sexuelles, la seule voie vers la

« libération » serait de postuler, à la façon de Foucault (1976), une sexualité polymorphe fondamentale à tout individu. Mais il s'agirait alors en réalité d'un renversement des scripts de domination. À l'injonction à l'hétérosexualité, qui par un ensemble d'appareils institutionnels nie et restreint l'émergence d'individus homosexuels comme sujets en déclarant mieux connaître qu'eux-mêmes les désirs profonds qui les habitent¹⁴¹, on répondrait par celui de l'impossibilité de se reconnaître autrement que comme être à la sexualité polymorphe – ou univoque? –, envers et contre ce que toute personne peut déclarer ressentir.

La seconde faille des scénarios de Wittig, ainsi que d'autres auteures telles Butler (1993, 1999) et Sedgwick (1990) s'inscrivant dans la veine de la théorie queer, est de justement reprendre le mode de pensée binaire qu'elle décrie en n'envisageant que deux alternatives diamétralement opposées. À la catégorisation ferme répond l'abolition complète. C'est considérer implicitement que toute *forme* de catégorisation est engoncée dans le binaire et porteuse de conflit. Se définir (par goûts ou par appartenances), dans cette perspective, procède strictement par opposition négative à d'autres, toute catégorie identitaire ne pouvant être que répressive.

Or, entre les deux il existe la possibilité de catégories *approximatives*. C'est en fait le propre du réel d'être infiniment complexe, tandis que nous nous illusionnons à croire qu'il en est autrement. Presque tous les mots du langage sont flous et n'arborent pas de frontières nettement circonscrites¹⁴². Leur imprécision ne les disqualifie pourtant pas ni n'empêche leur usage. L'enjeu, en fait, se situe sur le contrôle des définitions. L'établissement de frontières nettes et distinctes annonce la restriction de l'accès à un espace identitaire et en limite la

¹⁴¹ Notamment à travers le «savoir» institutionnel médical (traditionnel) postulant une hétérosexualité fondamentale par rapport à laquelle l'homosexualité serait une déviation subséquente et par le biais de certains discours populaires n'accordant aucune place de crédibilité à l'identité homosexuelle. Les questionnements classiques suivants l'illustrent très bien : «Comment peux-tu savoir si jeune que tu es gai ou lesbienne?», «Comment peux-tu savoir que tu es gai ou lesbienne si tu n'as pas déjà couché avec une personne du même sexe que toi?», «Comment peux-tu savoir que tu es homosexuel si tu n'as pas déjà essayé avec une personne de l'autre sexe?» et «Comment peux-tu être certain d'être homosexuel? Peut-être n'es-tu pas encore tombé sur la bonne personne de l'autre sexe?»

¹⁴² Déterminer où commence et finit l'objet «table», par exemple, peut s'avérer particulièrement complexe. Elle peut servir des fonctions très variées, comporter un nombre aléatoire de pattes puis être de différentes tailles, hauteurs, formes, matériau et couleurs. La fluidité s'étend sur un grand nombre de catégories décrivant les êtres humains, telles qu'adolescent, personne âgée, personne déviante, personne pauvre, personne homosexuelle, etc.

portée. Cette opération suppose également l'érection de certains traits en dénominateurs communs absolus et universels que partageraient tout membre du groupe, vouant les êtres qui n'y correspondent pas à la marge, à l'inintelligible ou à l'aberration.

Que contient une catégorie approximative? Aucun trait exclusif et universellement partagé. Seuls quelques traits phénotypiques dont l'apparition semble plus fréquente chez un sexe ou un autre. Ainsi, par exemple, aucune mesure arbitraire ne définirait les mesures et les contours des organes génitaux et l'absence d'un utérus chez une femme ne la pousserait pas vers les marges troubles de l'intelligibilité et de « l'authentique ». Toutefois, la reconnaissance de l'imprécision des frontières n'exigerait pas l'abolition de signifiants sexués tels que « pénis ». Si c'eut été le cas, c'est tout le langage qu'il aurait fallu saborder.

Sans s'effacer, une catégorie approximative serait également appelée à s'estomper, son évocation se réduisant principalement à la mise en lumière des empreintes de l'histoire sur la socialisation et les corps, puis dans la désignation des désirs et des préférences.

Cependant, toute catégorie ne se prête pas à l'approximation. L'opposition binaire masculin-féminin contient en elle-même un hermétisme essentialiste obligatoire, puisque indépendamment de leur combinaison, chaque construit se rapporte fondamentalement à un sexe. Ainsi, la malléabilité apparente que laisse miroiter l'aménagement d'un « côté féminin » ou « masculin » chez une personne joue plutôt à renforcer les attachements d'attributs caractériels fondamentaux à chaque sexe. Car la constitution étymologique de masculin et féminin renvoie implicitement aux hommes et aux femmes, respectivement. Si la présence de « sensibilité » chez un homme témoigne d'un côté féminin, elle ne sera jamais chez lui qu'un élément étranger et superficiel venu se greffer à son essence masculine. Après tout, si les catégories « féminin » et « masculin » n'étaient que des outils conceptuels désignant deux ensembles de traits pouvant potentiellement apparaître en égale mesure chez les individus des deux sexes, pourquoi emploierions-nous des titres pouvant les associer et les confondre avec des sexes particuliers?

Mais surtout, il y a lieu de s'interroger sur ce qui motive et justifie l'insertion de traits sous un chapeau donné plutôt qu'un autre, et ce dans un cadre dualiste plutôt que multiple¹⁴³. Ou encore, ce qui incite l'emploi de catégories générales pour regrouper des traits humains. Est-il nécessaire d'encapuchonner des concepts tel qu'empathie, passivité, faiblesse, délicatesse ou douceur sous la même catégorie de « féminité »? Quand on s'attarde en fait aux contenus du « masculin » et du « féminin », on voit s'asseoir deux descripteurs illustrant, d'une part, une position de force et d'autorité, puis, d'autre part, de faiblesse et d'ouverture au compromis. Féminité et masculinité inscrivent les rapports de domination.

Y a-t-il un aménagement possible des concepts de masculinité et de féminité hors de la domination? Connell (1987, 1995) cherche bien à complexifier les visages des hommes en pluralisant la masculinité. Il situe alors la définition contemporaine de la masculinité hégémonique comme source de l'oppression, mais l'estime sujette à la transformation selon les parcours de l'histoire et de la culture. Il postule l'existence théorique d'une masculinité hégémonique qui serait fondée sur un modèle égalitaire des relations homme-femme.

Bien qu'il reconnaisse l'historicité de la ou des masculinités (s), il ne relève pas la contrainte que recèle en elle toute catégorie qui se veut clairement descriptive d'un contenu, ici la féminité et la masculinité. Même déclinées au pluriel, les masculinités et les féminités appuient sur des relations de proximité plus « naturelles » et fondamentales entre leur contenu et le sexe auquel on les rattache. En parlant des contextes historiques et culturels propres à l'apparition de telle ou telle façon d'être chez les femmes ou les hommes, il serait plus facile de concrétiser leur détachement d'une essence.

L'effacement graduel du féminin et du masculin, loin d'annoncer une uniformité asexuée, facilite la conceptualisation d'une complexité humaine à travers les individus. Les traits descriptifs peuvent circuler plus aisément dans des configurations diverses sans qu'ils soient considérés comme impropres à un sexe ou à un autre.

Cette reconceptualisation ne se veut pas forcément chose facile. Car les catégorisations sexuelles actuelles reposent sur des notions de sens commun profondément ancrées.

¹⁴³ Pourrait-on concevoir trois, quatre ou un nombre plus élevé de catégories d'ensemble regroupant plusieurs traits humains ?

Activement soutenu par tout l'empire de la pensée binaire, le principe de complémentarité des sexes prend naissance dans la conceptualisation de l'organisation hétérosexuelle du vivant, dont l'ampleur et la sacralisation incarnent la qualité d'un mythe de la destinée hétérosexuelle.

Mais l'évidence d'une destinée hétérosexuelle et du but reproducteur de la vie est telle, et ce même au sein du milieu universitaire, qu'il peut paraître insensé de les qualifier de «mythe». Par ce mot, nous entendons en fait l'épaisseur de sens qui est rajouté au *processus permettant l'apparition de générations nouvelles*. Le mythe additionne à ce processus une inscription dans la réalisation d'un *but*, accordant à «la vie» un statut de semi-entité guidée par une intention ou une motivation. Ceci équivaut, si l'on se rapporte à un domaine de connaissance qui n'est pas autant chargé du sacré, à expliquer les forces gravitationnelles en affirmant qu'elles ont pour *but* d'organiser les corps célestes afin d'éviter le chaos. Dans un cas comme dans l'autre, il est plus juste de parler d'effet que d'objectif. Évidemment, le mythe est plus séduisant que l'énonciation technique et précise puisqu'il contribue à donner un sens à l'existence humaine. Savoir qu'on remplit ou se conforme à un but élevé énoncé par un ordre mythifié qui nous dépasse accorde une valeur à la personne hétérosexuelle.

Nous n'affirmons pas, cependant, que l'abolition des rapports de pouvoir entre le groupe des hommes et des femmes repose simplement sur une reconceptualisation des attributs qu'on leur prête et des mythes sur lesquels ils reposent. Le cumul d'actes de non-conformité, conjugué aux ouvertures qu'ont proposées différents acteurs de la société civile condamnant les stéréotypes masculins et féminins, rencontrent l'opposition de certaines parts en des moments et des lieux divers. C'est ce que reflètent, d'ailleurs, les propos tenus par quelques garçons que nous avons rencontrés.

Toutefois, l'opposition ne peut être prise comme une volonté de contrôle s'opposant en bloc à tout changement, motivée nécessairement par le désir conscient et planifié de maintenir une position de domination (Cocks, 1989). Les ambivalences que recèlent les discours de bon nombre d'entre eux peuvent être interprétées de différentes manières. Elles peuvent soit :

A- être le signe de transformations sociales progressives vers l'ouverture

- B- être des exemples de résistance et de récupération
- C- constituer un subtil mélange des deux.

À ce sujet, l'analyse de Connell (1987, 1995) et de Connell et Messerschmidt (2000) rend bien compte de la multiplicité des rapports de domination à l'extérieur et à l'intérieur du groupe des hommes, de même que des positions conflictuelles pouvant exister au sein même de plusieurs hommes. À travers ces écrits et notre propre matériau se laisse entrevoir toute la complexité de la domination. S'il y a parfois une résistance vive à l'émergence visible des hommes gais en tant que sujets, l'estimation biaisée des véritables rapports de force ainsi que de l'étendue des privilèges que possèdent les membres du groupe dominant ne semble pas opérer sous les jugements clairs de la conscience. Cette particularité se répète, d'ailleurs, dans d'autres rapports de domination

À cette complexité de la domination s'ajoute celle du rôle de la catégorie «subversive», telle qu'incarnée par l'homosexualité, les hommes gais, les hommes efféminés ou les lesbiennes. Si certains auteurs avancent que ces catégories sont une création du groupe dominant afin d'asseoir sa domination (Foucault, 1976; Sedgwick, 1990), d'autres sont d'avis qu'elles représentent plutôt une menace pour lui (Wittig, 1993). Les efféminés ou les «fifs» sont-ils des marchepieds servant à propulser les hommes vers la masculinité hégémonique ou représentent-ils l'instabilité risquant de faire basculer cet échafaudage?

L'analyse de la littérature ainsi que de notre matériau nous invite non pas à sélectionner un seul de ces rôles contradictoires, mais plutôt à envisager une articulation dynamique entre les deux. L'instrumentalisation, la résistance et la récupération se lancent et se répondent, expliquant en quoi, par exemple, la «subversivité lesbienne» peut être désamorcée en partie par son objectification par le fantasme, niant à la source son acte d'autodéfinition. La fluctuation de la domination ne signifie pas son annulation par un partage équitable des influences qui chacune à leur tour prennent l'avantage, mais sa transformation progressive.

La croissance récente et marquée de la visibilité de la collectivité gaie et lesbienne (et des lesbiennes, dans une certaine mesure) émerge comme une menace de plus en plus tangible à l'ordre complémentariste des sexes. Bien que certains jeunes puissent résister en

poursuivant l'emploi régulier du conglomérat de l'insulte du fif, l'élévation graduelle des statuts juridique et symbolique des personnes homosexuelles de même que l'attention plus prononcée portée aux manifestations qualifiées d'homophobes exercent sur eux davantage de pression à la redéfinition de leurs positions. Si les pressions mènent jusqu'à l'examen des sources des attitudes négatives envers les hommes gais, ce sont les représentations des hommes ou de «l'»homme et de la masculinité qui pourront être scrutées.

En regardant de plus près la thèse de la fragilité identitaire souvent invoquée pour comprendre le malaise de plusieurs hommes – ou plutôt, dit-on, de l'homme – devant l'efféminement, on y trouve, derrière les apparences d'artificialité et de construction de la «nature» masculine, un cadre figé et essentialisé où l'alternative à la consolidation identitaire masculine est «l'échec». Dans un tel schéma déterministe, l'identité masculine ne peut être pensée qu'en tant que conflit intérieur. Au lieu de prendre en compte les figures de ces échecs pour redéfinir la représentation des hommes, on les laisse planer comme les spectres de «l'exception à la règle».

En réalité, il n'est pas tant question de fragilité de l'identité, mais plutôt de fragilité ou, plus précisément, d'instabilité du statut de dominant.

CONCLUSION

En nous engageant dans cette recherche, nous avons pour objectif de remonter le plus loin possible le filon de la compréhension des attitudes négatives des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais. Il ne s'agissait pas de découvrir des causes et des origines, puisque nous nous serions égarée dans la spéculation de l'histoire. En regard de la paucité des données qui s'offrent à la connaissance, scruter le passé lointain et brumeux des attitudes dites homophobes donnerait des résultats précaires¹⁴⁴. En fait, nous nous sommes plutôt attachée à identifier les composantes nécessaires à leur existence, au-delà de corrélations intéressantes mais superficielles.

Cette prospection nous a menée aux représentations des sexes et aux rapports de domination qui les conditionnent. La rigidité binaire des catégories homme et femme ainsi que leur affermissement par l'opposition dualiste et hiérarchisée des concepts de féminité/masculinité marginalise, problématise et infériorise ce qui y déroge. Si beaucoup d'auteurs en viennent également à circuler sur les territoires de la sexualité, des rapports homme-femme et des construits identitaires, nous différons par la conclusion finale à laquelle nous arrivons.

Malgré les saillances d'attitudes négatives qui s'offrent en premier plan, la diversité totale des positions invalide les perspectives déterministes que nous avons étudiées, qu'elles soient fondées sur les élans d'un évolutionnisme social ou ceux d'une psyché masculine. Nous nous approchons plutôt de plusieurs auteurs qui lient les attitudes négatives envers les hommes gais aux conceptions de genre et à l'empreinte du social.

¹⁴⁴ Notamment lorsqu'il s'agit de plonger dans une humanité qui ne consignait rien à l'écrit.

À ce niveau, cependant, nous nous distinguons par quelques points. Ce n'est pas l'existence de catégories hommes-femmes qui est en soi problématique, mais la façon dont elles sont construites et articulées. Les concepts dichotomiques de féminité et de masculinité agissent comme vecteurs de la mythification de la complémentarité et du destin hétérosexuels et figent les positions de domination dans les rapports entre les sexes. Les catégories hommes et femmes, quant à elles, peuvent être approximatives et estompées pour devenir inclusives et refléter la diversité du réel.

Ce sujet et ces réflexions rayonnent au-delà de notre question initiale. L'étude des attitudes envers les hommes gais nous conduit vers la constatation qu'elles ne se construisent pas sous vide et que ces derniers n'évoluent pas dans un isolat conceptuel. Elles les situeraient sur une toile de rapports sociaux permettant de saisir la complexité dynamique des relations entre garçons adolescents, de même que de celles qui les engagent avec les femmes et les lesbiennes. Mais surtout, aborder notre question de recherche de fond nous a fait plonger au cœur de la diversité des garçons adolescents et des représentations qu'on élabore d'eux.

Pour arriver à la conclusion que nous tenons, il a fallu s'approcher de la complexité et se distancier du binaire. Il a été nécessaire d'accueillir la potentialité d'une pluralité de sujets et d'inscrire au sein de la diversité des jeunes garçons les attitudes négatives que nous étudions. Embrasser le non-binaire ne signifie pas s'immerger dans l'indescriptible et refuser la rigueur. Si théoriquement cet écueil est probable, il n'est pas inévitable. Il est possible de demeurer systématique en considérant chaque cas comme étant une possibilité d'existence, en s'en tenant aux cadres stricts de l'analyse booléenne et de l'approche de la théorie ancrée. C'est en fait le refus de la confusion majorité/totalité qui permet la construction de théories scientifiques solides qui n'esquivent pas l'exception en la disqualifiant. Cette démarche, qui n'est pas notre propriété, est trop peu utilisée dans le vaste domaine de la sexualité, de l'analyse des catégories sexuelles et de la compréhension des relations entre les sexes.

Les apports de cette approche analytique ont non seulement servi à répondre aux théories et hypothèses déterministes émises sur les attitudes négatives envers les hommes gais, mais ils ont également permis de déloger les éléments de binarité restrictive que

recelaient certaines théories radicales qui tentent de secouer la domination. Or, c'est en vérifiant la possibilité théorique d'un modèle conceptuel qui ne soit pas un renversement de la domination que nous pouvions répondre avec plus d'adresse à l'enjeu qui traversait la thèse.

Il demeure, évidemment, quelques questions que nous avons laissées en suspens au cours de notre réflexion afin de ne pas nous laisser empêtrer dans les fils de la toile que nous tissions. Les relations ambivalentes que certains jeunes avaient avec l'émergence de la visibilité, puis le calcul faussé qu'ils faisaient des véritables rapports de pouvoir se dressant entre la majorité hétérosexuelle et la minorité homosexuelle semble faire écho avec d'autres systèmes d'oppression, notamment le racisme, le colonialisme, et le classisme. Certains mécanismes de la domination les traversent-ils tous ? Dépendent-ils tous de catégorisations binaires et étanches pour asseoir leur légitimité ? L'infériorisation des hommes gais et de l'homosexualité ferait-elle partie d'une matrice complexe des rapports de domination ? Si c'est le cas, est-ce que reconnaître les communalités de ses mécanismes et la récurrence de la mésestimation des pouvoirs respectifs aurait un impact sur le vivre ensemble ?

ANNEXE A
LES GRILLES D'ENTRETIEN

A.1 Grille d'entretien version A	301
A.2 Grille d'entretien version B	304

A.1 Grille d'entretien version A

1. Peux-tu me dire, de façon générale, ce que tu penses des personnes homosexuelles ?

2. As-tu toujours pensé cela ?

3. Avec qui en as-tu déjà parlé ?

3.1 Pour ce qui est des **amis**,

3.1.1 Comment décrirais-tu ces discussions ?

3.1.2 Que pensent-ils de l'homosexualité ?

3.1.3 À quel point est-ce que leurs opinions comptent pour toi ?

3.2 Pour ce qui est des **parents ou de la famille**,

3.2.1 Comment décrirais-tu ces discussions ?

3.2.2 Que pensent-ils de l'homosexualité ?

3.2.3 À quel point est-ce que leurs opinions comptent pour toi ?

3.3 Pour ce qui est des **autres**,

3.3.1 Comment décrirais-tu ces discussions ?

3.3.2 Que pensent-ils de l'homosexualité ?

3.3.3 À quel point est-ce que leurs opinions comptent pour toi ?

4. Connais-tu une ou des personne(s) homosexuelle(s) ?

4.1 Oui ~ Non ~

(Sinon, passer à la question cinq)

4.2 Combien de personnes homosexuelles connais-tu ?

5. (Pour chacune d'elles, poser les questions suivantes au répondant)

5.1 Pour ce qui est de la première personne

5.1.1 Quel est son sexe et son âge approximatif ?

5.1.2 Quel est ton lien avec cette personne ? (Oncle, tante, cousin, cousine, amie, ami, voisin, voisine, etc.)

5.1.3 Depuis quand la connais-tu ?

5.1.4 Comment t'entends-tu avec cette personne ? (Nature du lien : distant, proche, amical, antipathique, etc.)

5.1.5 As-tu déjà parlé d'homosexualité avec cette personne ?

Oui ~ Non ~

5.1.6 Si oui, comment décrirais-tu cette discussion ?

5.1.7 Que pense cette personne de l'homosexualité ?

5.1.8 À quel point est-ce que son opinion compte pour toi ?

5.2 Pour ce qui est de la deuxième personne

5.2.1 Quel est son sexe et son âge approximatif ?

5.2.2 Quel est ton lien avec cette personne ? (Oncle, tante, cousin, cousine, amie, ami, voisin, voisine, etc.)

5.2.3 Depuis quand la connais-tu ?

5.2.4 Comment t'entends-tu avec cette personne ? (Nature du lien : distant, proche, amical, antipathique, etc.)

5.2.5 As-tu déjà parlé d'homosexualité avec cette personne ?

Oui ~ Non ~

5.2.6 Si oui, comment décrirais-tu cette discussion ?

5.2.7 Que pense cette personne de l'homosexualité ?

5.2.8 À quel point est-ce que son opinion compte pour toi ?

5.3 Pour ce qui est de la troisième personne

5.3.1 Quel est son sexe et son âge approximatif ?

5.3.2 Quel est ton lien avec cette personne ? (Oncle, tante, cousin, cousine, amie, ami, voisin, voisine, etc.)

5.3.3 Depuis quand la connais-tu ?

5.3.4 Comment t'entends-tu avec cette personne ? (Nature du lien : distant, proche, amical, antipathique, etc.)

5.3.5 As-tu déjà parlé d'homosexualité avec cette personne ?

Oui ~ Non ~

5.3.6 Si oui, comment décrirais-tu cette discussion ?

5.3.7 Que pense cette personne de l'homosexualité ?

5.3.8 À quel point est-ce que son opinion compte pour toi ?

6. As-tu des commentaires généraux ou des éléments que tu aimerais ajouter?

Remercier le répondant de sa participation!

A.2 Grille d'entretien version B

Introduction d'usage : éviter la formalité

Partie A: Ancrage sur la vie personnelle du répondant

- Quel métier aimerais-tu faire dans la vie? / Qu'est-ce que tu aimes là-dedans?
- Quel genre d'activités ou de trucs aimes-tu faire? / Qu'est-ce que tu aimes là-dedans?
- T'est-il arrivé déjà de te faire regarder croche pour quelque chose que t'aimais faire? / Comment as-tu pris ça?
- T'est-il déjà arrivé de te faire traiter de «tapette», de «fif» ou de «moumoune» pour quelque chose que t'aimais faire? / Comment as-tu pris ça? Pourrais-tu me donner un exemple?
- Dans quel contexte utilise t-on généralement les mots X (tapette, moumoune ou fif) ?
- Que veut dire «fif»? Y a t-il un genre ou une apparence «fif»? Quel est-il/elle?

Partie B : Les illustrations

- Je vais te montrer quelques photos, j'aimerais que tu me dises ce que tu penses du monde qui est photographié.

Images : Les patineurs artistiques, le joueur de basketball et son entraîneur, les soldats à la guerre, l'affiche «choquant pour les homophobes» de Gai-écoute, les festivaliers «ordinaires» du défilé gai de Paris en 2002, l'homme costumé du défilé gai de Paris en 2002, les comédiens de la pièce «La cage aux folles», Eminem et Elton John en prestation conjointe aux Emmy, John Wayne en habit de cow-boy, Wolverine dans le film X-Men, l'affiche de Projet10, la drag king et les femmes soldats.

* Les photos ne sont pas toutes présentées au répondant. Leur sélection dépend de la direction qu'emprunte l'entrevue, tout comme la formulation exacte de la question.

Partie C : Connaissance de personnes gaies/communauté gaie

- Connais-tu des personnes gaies? Quel type de lien avez-vous? Comment l'avez-vous appris? Comment avez-vous réagi?
- Avez-vous déjà discuté d'homosexualité ensemble? Quels sujets ont été abordés et comment l'ont-ils été?

Partie D : Les événements ou les mises en situation.

- Si ton meilleur ami te disait qu'il est gai, comment tu prendrais ça?
- Si un gars de ton âge te disait qu'il te trouve cute, comment tu prendrais ça?
- Si on interdisait d'utiliser les insultes «fif», «tapette» ou «moumoune», comment réagirais-tu?

PARTIE E : LES ENJEUX SOCIAUX RELIÉS À LA COMMUNAUTÉ GAIE

- Que penses-tu du mariage entre personnes de même sexe?
- Que penses-tu des gais qui désirent adopter des enfants ou qui en élèvent?
- Que penses-tu du défilé gai?
- Que penses-tu du village gai?

Clôture :

- y a t-il autre chose que tu aimerais dire?
- As-tu des questions que tu aimerais poser?

Remerciements

Notes :

** La formulation exacte des questions varie en fonction de l'orientation des entrevues et du niveau de langage des répondants.*

** L'ordre des questions est ajusté selon la direction des réponses. Ainsi, le bloc C peut être abordé avant le bloc B si le répondant établit spontanément un lien entre une apparence «fif» et celle d'une personne gaie qu'il connaît.*

** Les questions énumérées ci-dessus ne sont pas toutes systématiquement posées.*

ANNEXE B

LE PROFIL DES REpondANTS

Tableau B.2 Profil des garçons adolescents ayant participé à la recherche

Élève	Âge	Env. scolaire	Appartenance culturelle	Appartenance religieuse	Pratique religieuse
Thomas	16	A	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Étienne	15	A	Québécois	N/A	-
Julien	15	A	Québécois	N/A	-
Philippe	16	B	Québécois	Chrétien	Non-pratiquant
David	16	C	Québécois	NSP	NSP
Alexandre	16	C	Québécois	N/A	-
Hugo	15	C	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Maxime	15	C	Italien	Catholique	Non-pratiquant
Julio	15	C	Italien	Protestant	Pratiquant
Simon	15	C	Québécois	Protestant	Pratiquant
Joël	16	D	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Liam	16	D	Cambodgien	Bouddhiste	NSP
Félix	14	D	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Marc-Antoine	16	D	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Matthieu	15	B	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Marc-André	17	B	Latino	Catholique	Non-pratiquant
Olivier	14	B	Québécois	N/A	-
Marco	16	B	Colombien	Catholique	Non-pratiquant
Benoît	15	B	Québécois	Catholique	Non-pratiquant
Gabriel	16	B	Québécois	N/A	-

ANNEXE C

PAROLES D'UNE CHANSON DE BLACK TABOO

God Bless the Topless

God bless the topless
écarte toé les fesses
si t'es une bonne chienne
m'a slacker ta laisse*

Après une cire moi j'me tire, ça s'appelle l'amour magique, j'disparais, mort de rire, le meilleur truc, j't'entends déjà dire : "y pense y'enk avec sa dick" ben oui pis pendant que j't'écoute pas j'analyse ton physique... vois-tu j'te mets comme un gant pis j'te botte comme l'Italie, j'te fourre comme un crosseur pis ça me fait pas un pli, viens pas me parler d'amour COLISS t'as rien compris ! J'm'appelle pas Gilles Vigneault, mon nom c'est V.I.C tu dis que tu me comprends pas, ça tombe ben moé c'est pareille... mais j'm'en fais pas avec ça demain c'est ma main ou Mireille...

*God bless the topless
écarte toé les fesses
si t'es une bonne chienne
m'a slacker ta laisse*

Moé c'est richard moé j'aime les chars pis le baseball, j'fume des gros pétards pis j'bois juste qu'au last call CRISS DE BATARD! Woوو bébé pompe moé le dard, m'a fermer les stores, m'en va manger ton nénuphar...C'est V.C appelle moé le gros Lebowski, j'te rentre mon micro comme un cigare dans le Lewinski... maniaque sexuelle , j'tolère pas le poil , pas plus sur le mont de V que en dessous des aisselles...mesdemoiselles enfiler vos jarretelles, mon déhanchement dure plus longtemps qu'une pile duracell, j'ai le dessus cuivré, dis-moi pas que t'en peux plus c'est le moment rêvé pour t'a crisser dans le cul, un 69 ou ben donc par en avant, par en arrière c'est l'enfer dans le cul de Lara Fabian !!

*God bless the topless
écarte toi les fesses
si t'es une bonne chienne
m'a slacker ta laisse* 2x

Yo Yo les filles ! C'est le temps de vous rouler la bille, j'ai deux grenades pis une grosse goupille... crisse de bâtard ! C'est black taboo coliss on est du bord des motards, fuck la police pleine de pisse !!! tu vas manger notre marde, tu vas boire notre flu, ta mère les genoux à terre a va nous manger l'cul, faque si t'es prête bébé baisse tes bobettes tu vas voir pourquoi qu'elles crient quand elles se font mettre... parce que c'est moé qui a le fouet, j'me ferai jamais dominer, emmène z'en des brunettes, des rouquines, des blondys, m'en va toutes les mettre pis de toutes les côtés... moé quand j'entends « arrête » c'est le temps de continuer, la dick entre les chicklets, tu vas tu toute avaler!? Viens pas me dire que ça t'écoeure de l'avoir dans le mont de V, à grands coups dans le bonheur m'a te marteler le point G, tu

noteras la date pis l'heure de la fois que t'as le plus crié, j'suis désolé bébé si t'es plus capable de marcher mais moi quand j'fais quelque chose je le fais pas a moitié, la clique Black taboo c'est d'être controversé... aweille la féministe viens icitte ma te percer !

*God bless the topless
 écarte toé les fesses
 si t'es une bonne chienne
 m'a slacker ta laisse
 si t'es une bonneeeeeee chienne ma slacker ta laisseeeee !!*

God bless the topless sa poudre, ça wess, miss liche la sueur de mes gosses jusqu'a mes fesses criss pisse [...] m'en va te déchirer dans face malgré ton refus ! Bouge ton cul sale plotte, tu m'épates avec tes steppettes, ouvre ton cul malpropre que j't'éclatte à coups de quéquette, défonce ta fente, disloque tes hanches a coup de manche, faut que tu penche que j'avance, que j'fuck ta transe pis ça clanche! Chérie! Oh comme j'aime tes ambitions mais surtout ton pussy a la crème de champignon, qui me pousse à l'extase oh oui j'le bouffe, mais coliss bébé rase toé la touffe, tu fais des prouesses dans les cabarets toé t'es topless pis ça paraît, entre tes fesses moé j'apparais, allez caresse-toi la raie! On va sniffer des tracks partout, craque de seins, Black taboo, aweille la tabarnak à genoux !

*God bless the topless
 écarte toé les fesses
 si t'es une bonne chienne
 m'a slacker ta laisse
 God bless the topless
 écarte toé les fesses
 si t'es une bonne chienne
 m'a slacker ta laisse*

Aweille la féministe vient icitte m'a te percer !
 Aweille la féministe vient icitte m'a te percer!
 Aweille la féministe vient icitte m'a te percer !
 Aweille la féministe vient icitte m'a te percer !

6. BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Barry D. (1998). «Theorizing Homophobia». *Sexualities*, vol. 1, n. 4, pp.387-404.
- Adams, Henry E., Lester W. Wright Jr. et Bethany A. Lohr. (1996). «Is Homophobia Associated With Homosexual Arousal ? ». *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 105, n. 3, pp. 440-445.
- Aguero, Joseph E., Laura Bloch et Donn Byrne. (1984). «The Relationships Among Sexual Beliefs, Attitudes, Experience, and Homophobia». In *Bashers, Baiter and Bigots: Homophobia in American Society*, sous la dir. de John P. de Cecco. New York et Londres: Harrington Park Press, pp. 95-107.
- Allport, G. (1954). *The Nature of Prejudice*. Reading (Mass.): Addison-Wesley.
- Altemeyer, Bob. (1988). *Enemies of freedom: Understanding right-wing authoritarianism*. San Francisco, CA: Jossey-Bass.
- Altemeyer, Bob. (2001). «Changes in Attitudes Toward Homosexuals». *Journal of Homosexuality*, vol. 42, n. 2, pp. 63-75.
- Archer, John. (1996). «Attitudes Toward Homosexuals: An Alternative Darwinian View». *Ethology and Sociobiology*, vol. 17, pp. 275-280.
- _____. (1994a). «Power and Male Violence». In *Male Violence*, sous la dir de John Archer. Londres et New York: Routledge, pp. 310-331.
- _____. (1994b). «Violence between men». In *Male Violence*, sous la dir de John Archer. Londres et New York: Routledge, pp. 121-141.
- Badinter, Elisabeth (1992). *XY de l'identité masculine*. Paris: Odile Jacob. 319 p.
- Baker, Janet G. et Harold D. Fischbein. (1998). «The Development of Prejudice Towards Gays and Lesbians by Adolescents». *Journal of Homosexuality*, vol. 36, n. 1, pp. 89-100.
- Bagemihl, Bruce (1999). *Biological Exuberance: Animal Homosexuality and Natural Diversity*. New York : St-Martin's Press.
- Bals, Myriam. (2001). *Étude exploratoire sur les attitudes, les sentiments et les connaissances d'élèves de secondaire IV et V de la région de Lanaudière, envers*

- l'homosexualité et la bisexualité*. Direction de la santé publique, Régie régionale de la santé et des services sociaux de Lanaudière, 81 p.
- Basow, Susan A. et Kelly Johnson. (2000). «Predictors of Homophobia in Female College Students». *Sex Roles*, vol. 42, n. 5-6, pp. 391-404.
- Beauvoir (de), Simone. (1949). *Le deuxième sexe I*. Paris: Gallimard. 510 p.
- Becker, Howard S. (2002). *Les ficelles du métier: Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : Éditions la Découverte. 353 p.
- Borrillo, Daniel. (2000). *L'homophobie*. Paris: Presses universitaires de France. (Coll. Que sais-je?, no.3563). 127 p.
- Boswell, John (1992). «Concepts, Experience and Sexuality». In *Forms of Desire : Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy* (sous la dir. de Edward Stein). New York : Routledge, pp. 133-174.
- Bourdieu, Pierre (2002). *La domination masculine*. Paris: Seuil.
- Bradshaw, David. (1999). « A Reply to Corvino ». In *Same-Sex: Debating the Ethics, Science, and Culture of Homosexuality*, sous la dir. de John Corvino. New York: Rowman & Littlefield Publishers, pp. 17-30.
- Brickell, Chris. (2005). «The Transformation of Heterosexism and its Paradoxes». Dans *Thinking Straight: The Power, the Promise, and the Paradox of Heterosexuality*, sous la dir. de Chrys Ingraham. New York et Londres: Routledge, pp. 89-106
- Brown, Penelope et L. Jordanova. (1982). «Oppressive Dichotomies: The Nature/Culture Debate» In *The Changing Experience of Women*, sous la dir de Elizabeth Whitelegg. Oxford: The Open University.
- Brownmiller, Susan. (1975). *Against Our Will: Men, Women, and Rape*. New York: Random House.
- Burn, Shawn Meghan. (2000). «Heterosexuals' Use of 'Fag' and 'Queer' to Deride One Another : A Contributor to Heterosexism and Stigma». *Journal of Homosexuality*, vol. 40, n. 2, pp. 1-11.
- Burridge, Joseph (2004). «'I'm not Homophobic But...' Disclaiming in Discourse Resisting Repeal of Section 28». *Sexualities*, vol. 7, n. 3, pp. 327-344.
- Butler, Judith. (1993). *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of 'Sex'*. New York et Londres: Routledge. 288 p.

- _____. (1999). *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. 2e ed. New York et Londres: Routledge. 221 p.
- Chodorow, Nancy. (1978). *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*. Berkeley: University of California Press.
- Chodorow, Nancy. (1998). «Homophobia». American Psychoanalytic Foundation Public Forum. <http://www.cyberpsych.org/homophobia/chodorow.htm>
- Chu, Judy Y., Michelle Porche et Deborah Tolman. (2005). «The Adolescent Masculinity Ideology in Relationships Scale: Development and Validation of a New Measure for Boys». *Men and Masculinities*, vol. 8, n. 1, pp. 93-115.
- Cocks, Joan. (1989). *The Oppositional Imagination: Feminism, Critique and Political Theory*. Londres et New York: Routledge. 245 p.
- Connell, R. W. (1987). *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*. Stanford, California: Stanford University Press. 334 p.
- _____. (1995). *Masculinities*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 295 p.
- Connell, R. W. et James W. Messerschmidt. (2005). «Hegemonic Masculinity : Rethinking the concept». *Gender and Society*, vol. 19, n. 6, pp. 829-859.
- Daunais, Jean-Pierre (1992). «L'entretien non-directif». Dans *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (2^e éd.), sous la dir. de Benoît Gauthier. Sillery : Presses de l'Université du Québec, pp. 273-293.
- Daly, Martin et Margo Wilson. (1994). «Evolutionary Psychology of Male Violence». In *Male Violence*, sous la dir de John Archer. Londres et New York: Routledge, pp. 253-288.
- Dorais, Michel (1999). *Éloge de la diversité sexuelle*. Montréal : VLB, 105p.
- Duret, Pascal. (1999). *Les jeunes et l'identité masculine*. Paris : Presses universitaires de France. 175 p.
- Eliason, Michele J. (1995) «Attitudes About Lesbians and Gay Men: A Review and Implications for Social Service Training. » *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, vol. 2, pp. 73-89.
- Fagot, Beverly I., Carie S. Rodgers et Mary D. Leinbach. (2000). «Theories of Gender Socialization». In *The Developmental Social Psychology of Gender*, sous la dir. de Thomas Eckes et Hanns M. Trautner. Mahwah, New Jersey et Londres: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers. pp. 65-90.

- Faludi, Susan. (1993). *Backlash: La guerre froide contre les femmes*. Paris : Des femmes. 746 p.
- Fausto-Sterling, Ann. (1992). *Myths of Gender: Biological Theories about Women and Men*. Ed. Révisée. Basic Books. 310 p.
- _____. (1999). «Is Gender Essential? ». In *Sissies and Tomboys: Gender Nonconformity and Homosexual Childhood*, sous la dir. de Matthew Rottnek. New York et Londres: New York University Press. pp. 52-57.
- _____. (2000). *Sexing the Body: Gender Politics and the Construction of Sexuality*. Basic Books. 473 p.
- Ficarotto, T.J. (1990). «Racism, Sexism and Erotophobia: Attitudes of Heterosexuals towards Homosexuals». *Journal of Homosexuality*, vol. 19, n. 1, pp. 111-116.
- Fielding, Nigel G. et Jane L. Fielding. (1986). *Linking Data*. Beverly Hills, Calif.: Sage. 96 p.
- Foucault, Michel. (1976). *Histoire de la sexualité I: La Volonté de savoir*. Gallimard. 211 p.
- _____. (1984a). *Histoire de la sexualité II: L'usage des Plaisirs*. Gallimard. 339 p.
- _____. (1984b) *Histoire de la sexualité III: Le souci de soi*. Gallimard. 334 p.
- Franklin, Karen. (2000). «Antigay Behaviors Among Young Adults: Prevalence, Patterns, and Motivators in a Noncriminal Population». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 15, n. 4, pp. 339-362.
- Frye, Marilyn. (1983). «The Politics of Reality: Essays in Feminist Theory». New York: The Crossing Press, pp. 22-38
- Fulton, Aubryn S. (1997). «Identity Status, Religious Orientation, and Prejudice». *Journal of Youth and Adolescence*, vol. 26, n. 1, pp. 1-11.
- Gallup, Gordon G. (1995). «Have Attitudes Toward Homosexuals Been Shaped by Natural Selection? ». *Ethology and Sociobiology*, vol. 16, pp. 53-70.
- Gentaz, Christophe (1994). «L'homophobie masculine: préservatif psychique de la réalité». In *La peur de l'autre en soi: Du sexisme à l'homophobie*, sous la dir. de Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais. Montréal: vlb éditeur, pp.199-224.
- Glaser, G. Barney et Anselm S. Strauss (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago: Aldine Publishing Company. 271 p.
- Goffman, E. (1963). *Stigma*. New York: Simon and Schuster.

Glick, Peter et Susan T. Fiske. (1996). «The Ambivalent Sexism Inventory : Differentiating Hostile and Benevolent Sexism». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 70, n. 3, pp. 491-512.

_____. (1997). «Hostile and Benevolent Sexism : Measuring Ambivalent Sexist Attitudes Toward Women». *Psychology of Women Quarterly*, vol. 21, pp. 119-135.

Glick, Peter et Susan T. Fiske, Antonio Mladinic, José L. Saiz, Dominic Abrams, Barbara Masser, Bolanle Adetoun, Johnstone E. Osagie, Adebowale Akande, Amos Alao, Annetje Brunner, Tineke M. Willemsen, Kettie Chipeta, Benoît Dardenne, Ap Dijksterhuis, Daniel Wigboldus, Thomas Eckes, Iris Six-Materna, Francisca Expósito, Miguel Moya, Margaret Foddy, Hyun-Jeong Kim, Maria Lameiras, Maria José Sotelo, Angelica Mucchi-Faina, Myrna Romani, Nuray Sakalli, Boda Udegbe, Mariko Yamamoto, Miyoko Ui, Maria Cristina Ferreira et Wilson López-López. (2000). «Beyond Prejudice as Simple Antipathy: Hostile and Benevolent Sexism Across Cultures». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 79, n. 5, pp. 763-775.

Guillaumin, Colette. (1992). *Sexe, Race et Pratique du pouvoir: L'idée de Nature*. Paris: Côté-femmes éditions. 239 p.

GRIS-Montréal (2000). *Démystifier l'homosexualité à l'école, un pas vers l'ouverture aux différences, 1998-1999*. Rédaction: Janik Bastien Charlebois (non publié).

GRIS-Montréal (2003). *Démystifier l'homosexualité à l'école, un pas vers l'ouverture aux différences, 1999-2000*. Données préliminaires.

GRIS-Québec (2005). *Jeunes, homosexualité et écoles : Rapport synthèse de l'enquête exploratoire sur l'homophobie dans les milieux jeunesse de Québec*. Présenté lors du colloque organisé le 11 février 2005 par le Groupe Régional d'Intervention Sociale de Québec. Québec : GRIS-Québec, 135 p.

Haaga, D.A.F. (1991). «Homophobia? ». *Journal of Social Behavior and Personality*, vol.6, n.1, pp. 171-174.

Heaven, Patrick C. L. et Lisa N. Oxman. (1999). «Human Values, Conservatism and Stereotypes of Homosexuals». *Personality and Individual Differences*, vol. 27, pp. 109-118.

Henley, N. et F. Picus. (1978). «Interrelationships of sexist, racist, and antihomosexual attitudes». *Psychological Reports*, vol. 42, pp. 83-90.

Herd, Gilbert. (1983). «Ritualized Homosexual Behavior in the Male Cults of Melanesia, 1862-1983». In *Ritualized Homosexuality in Melanesia*, sous la dir. de Gilbert Herd. Berkeley: University of California Press, pp. 1-81.

- _____. (1997a). «Third Genders, Third Sexes». In *A Queer World: The Center for Lesbian and Gay Studies Reader*, sous la dir. de Martin Duberman. New York et Londres: New York University Press. pp. 100-107.
- _____. (1997b). *Same Sex: Different Cultures: Exploring Gay and Lesbian Lives*. Boulder (Colorado): Westview Press. 204 p.
- Herdt, Gilbert et Theo Van der Meer. (2003). «Homophobia and Anti-Gay Violence – Contemporary Perspectives: Editorial Introduction». *Culture, Health & Sexuality*, vol. 5, n. 2, pp. 99-101.
- Herek, Gregory M. (1984a) «Attitudes Toward Lesbians and Gay Men: A Factor-Analytic Study». *Journal of Homosexuality*, vol. 10, n.1/2, pp. 39-51.
- _____. (1984b) «Beyond 'Homophobia': A Social Psychological Perspective on Attitudes Toward Lesbians and Gay Men». *Journal of Homosexuality*, vol. 10, n.1/2, pp. 1-21.
- _____. (1986a) «On Heterosexual Masculinity: Some Psychical Consequences of the Social Construction of Gender and Sexuality». *American Behavioral Scientist*, vol. 29, n.5, pp. 563-577.
- _____. (1986b) «The Instrumentality of Attitudes: Toward a Neofunctional Theory». *Journal of Social Issues*, vol. 42, n. 2, pp. 99-114.
- _____. (1986c) «The Social Psychology of Homophobia: Toward a Practical Review». *Review of Law and Social Change*, vol. 14, n.4, pp. 923-934.
- _____. (1987a) «Can Functions Be Measured? A New Perspective on the Functional Approach to Attitudes». *Social Psychology Quarterly*, vol. 50, n. 4, pp. 285-303.
- _____. (1987b) «Religion and Prejudice: A Comparison of Racial and Sexual Attitudes». *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 13, n. 1, pp. 56-65.
- _____. (1988). «Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men: Correlates and Gender Differences» *The Journal of Sex Research*, vol. 25, n. 4, pp. 451-477.
- _____. (1991) «Stigma, Prejudice and Violence Against Lesbians and Gay Men». In *Homosexuality: Research Implications for Public Policy*, sous la dir. De J. Gonsoriek et J. Weinrich. Newbury Park (Californie): Sage, pp. 1-21.
- _____. (1993) «The Context of Anti-Gay Violence: Notes on Cultural and Psychological Heterosexism». Dans *Psychological Perspectives on Lesbian and Gay Male Experiences*, sous la dir. de Linda D. Garnets et Douglas C. Kimmel. New York: Columbia University Press, pp. 89-107.

- _____. (1994). «Assessing Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men». In *Lesbian and Gay Psychology : Theory, Research and Clinical Applications*, sous la dir. de B. Greene et G.M. Herek. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- _____. (2000a) «Sexual Prejudice and Gender: Do Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men Differ? ». *Journal of Social Issues*, vol. 56, n. 2, pp. 251-266.
- _____. (2000b) «The Psychology of Sexual Prejudice». *Current Directions in Psychological Science*, vol. 9, n. 1, pp. 19-22.
- _____. (2002). «Gender Gaps in Public Opinion about Gays and Lesbians». *Public Opinion Quarterly*, vol. 66, n. 1
- _____. (2004). «Beyond Homophobia: Thinking About Sexual Stigma and Prejudice in the Twenty-First Century». *Sexuality Research and Social Policy*, vol. 1, n. 2, pp. 6-24.
- Herek, Gregory M. et J.P. Capitanio. (1995). «Black Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men in the United States». *The Journal of Sex Research*, vol. 32, n. 2, pp. 95-105.
- _____. (1996) «Some of My Best Friends: Intergroup Contact, Concealable Stigma, and Heterosexuals' Attitudes Toward Gay Men and Lesbians». *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 22, n. 4, pp. 412-424.
- _____. (1999) «Sex Differences in How Heterosexuals Think About Lesbians and Gay Men: Evidence From Survey Context Effects». *Journal of Sex Research*, vol. 36, n. 4, pp. 348-360.
- Herek, Gregory M. et E.K. Glunt. (1993). «Interpersonal Contact and Heterosexual's Attitudes Toward Gay Men: Results From a National Survey». *The Journal of Sex Research*, vol. 30, n. 3, pp. 239-244.
- Herman, Didi (1997). *The Antigay Agenda: Orthodox Vision and the Christian Right*. Chicago: University of Chicago Press.
- Holland, Janes, Caroline Ramazanoglu, Sue Sharpe, et Rachel Thomson (1998) *The Male in the Head: Young People, heterosexuality and Power*. Londres: the Tufnell Press, 231p.
- Hoover, Ronald et Harold D. Fishbein. (1999). «The Development of Prejudice and Sex Role Stereotyping in White Adolescents and White Young Adults». *Journal of Applied Developmental Psychology*, vol. 20, n. 3, pp. 431-448.
- Jackson, Stevi (2005). «Sexuality, Heterosexuality and Gender Hierarchy : Getting Our Priorities Straight». Dans *Thinking Straight: The Power, the Promise, and the Paradox of Heterosexuality*, sous la dir. de Chrys Ingraham. New York et Londres: Routledge, pp. 15-38.

- Janoff, Douglas V. (2005). *Pink Blood: Homophobic Violence in Canada*. Toronto: University of Toronto Press. 290 p.
- Kenrick, Douglas T. et Carol L. Luce. (2000). «An Evolutionary Life-History Model of Gender Differences and Similarities». In *The Developmental Social Psychology of Gender*, sous la dir. de Thomas Eckes et Hanns M. Trautner. Mahwah, New Jersey et Londres: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers. pp. 35-64.
- Kimmel, Michael. (1994). «Masculinity as Homophobia: Fear, Shame, and Silence in the Construction of Gender Identity». Dans *Theorizing Masculinities*, sous la dir. de Harry Bord et Michael Kaufman. Thousand Oaks, Londres et New Delhi: Sage Publications, pp. 119-141.
- Kinsman, Gary. (1996). *The Regulation of Desire: Homo and Hetero Sexualities*. Montréal, New York, Londres: Black Rose Books. 423p.
- Kite, Mary E. (1984). «Sex Differences in Attitudes Toward Homosexuals: A Meta-Analytic Review». *Journal of Homosexuality*, Vol.10, pp.69-81.
- Kite, Mary E. et Kay Deaux. (1987). «Gender Belief Systems: Homosexuality and the Implicit Inversion Theory». *Psychology of Women*, vol. 11, pp. 83-96.
- Kite, Mary E et Bernard E. Whitley Jr. (1996). «Sex Differences in Attitudes Toward Homosexual Persons, Behaviors and Civil Rights: A Meta-Analysis». *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 22, pp. 336-353.
- _____. (1998). «Do Heterosexual Women and Men Differ in their Attitudes Toward Homosexuality? A Conceptual and Methodological Analysis». In *Stigma and Sexual Orientation: Understanding Prejudice Against Lesbians, Gay Men, and Bisexuals*. Sous la dir de Gregory Herek. Thousand Oaks, Californie : Sage, pp. 39-61.
- Kitzinger, Celia. (1987). *The Social Construction of Lesbianism*. Londres: Sage Publications
- Korobov, Neill. (2004). «Innoculating Against Prejudice: A Discursive Approach to Homophobia and Sexism in Adolescent Male Talk». *Psychology of Men and Masculinity*, vol. 5, n. 2, pp. 178-189.
- Kurdek, Lawrence A. (1988). «Correlates of Negative Attitudes Toward Homosexuals in Heterosexual College Students». *Sex Roles*, vol. 18, n. 11/12, pp. 727-738.
- Lancaster, Roger N. (2003). *The Trouble with Nature : Sex in Science and Popular Culture*. Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press. 442 p.
- Léger, Jean-Marc et Marcel Léger. (1990). *Le Québec en question*. Montréal : Les Éditions Québecor, p. 133.

- Léger Marketing. (2006, juin). « Baromètre de l'immoralité : Rapport ».
- Lewis, Gregory B. (2003). «Black-White Differences in Attitudes Toward Homosexuality and Gay Rights». *Public Opinion Quarterly*, vol. 67, pp. 59-78.
- Lorber, Judith (1994). *Paradoxes of Gender*. New Haven et Londres: Yale University Press. 424p.
- Lorde, Audre (2003). *Sister Outsider : Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...* Laval (Québec): Éditions Trois. 212 p.
- Mac an Ghaill, Máirtín. (1994). *The Making of Men*. Buckingham : Open University Press.
- MacKellar, Jean. (1978). *Le viol : l'appât et le piège*. Paris : Petite bibliothèque Payot. 244 p.
- Marsiglio, William. (1993). «Attitudes Toward Homosexual Activity and Gays as Friends: A National survey of Heterosexuals 15- to 19- Year-Old Males. » *The Journal of Sex Research*, vol. 30, n. 1, pp. 12-17.
- Martin, Carol Lynn. (2000). «Cognitive Theories of Gender Development». In *The Developmental Social Psychology of Gender*, sous la dir. de Thomas Eckes et Hanns M. Trautner. Mahwah, New Jersey et Londres: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers. pp. 91-123.
- Martino, Wayne. (1999). «'Cool Boys', 'Party Animals', 'Squids' and 'Poofers': Interrogating the Dynamics and Politics of Adolescent Masculinities in School». *British Journal of Sociology of Education*, vol. 20, n. 2, pp. 239-263.
- _____. (2000). «Policing Masculinities: Investigating the Role of Homophobia and Heteronormativity in the Lives of Adolescent School Boys». *The Journal of Men's Studies*, vol. 8, n. 2, pp. 213-236.
- Martino, Wayne et Maria Pallotta-Chiarolli. (2003). *So What's a Boy ? : Addressing Issues of Masculinity and Schooling*. Philadelphia: Open University Press.
- _____. (2005). *Being Normal is the Only Way to Be: Adolescent Perspectives on Gender and School*. Sidney: University of New South Wales Press, 194 p.
- McHugh Engstrom, Catherine et William Sedlacek. (1997). «Attitudes of Heterosexual Students Toward Their Gay Male and Lesbian Peers». *Journal of College Student Development*, vol. 38, n. 6
- Moss, Donald. (2001). «Civilization and its Discontents: an Ongoing Update. Part 2: Homophobia in Men». *Psychoanalytic Review*, vol. 88, n. 3, pp. 393-400.

- Murray, Stephen O. et Roscoe, Will. (1998). *Boy Wives and Female Husbands: Studies in African Homosexualities*. New York: Palgrave. 358 p.
- Nayak et Kehily. (1996). «Playing it Straight: Masculinities, Homophobias and Schooling». *Journal of Gender Studies*, vol. 5, n. 2, pp. 211-230.
- Neisen, J.H. (1990). «Heterosexism: Redefining Homophobia for the 1990's». *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, vol. 1, n. 3, pp. 21-35.
- O'Connor, Noreen. (1994). *Wild Desires and Mistaken Identities: Lesbianism and Psychoanalysis*. New York: Columbia University Press. 315 p.
- Parrott, Dominic J., Henry E. Adams et Amos Zeichner. (2002). «Homophobia: personality and attitudinal correlates». *Personality and individual differences*, vol. 32, pp. 1269-1278.
- Pascoe, C. J. (2005). «'Dude, You're a Fag': Adolescent Masculinity and the Fag Discourse». *Sexualities*, vol. 8, n. 3, pp. 329-346.
- Pharr, S. (1997). *Homophobia: A Weapon of Sexism*. Berkeley, CA: Chardon Press.
- Pleck, Joseph (1981). *The Myth of Masculinity*. Cambridge: The MIT Press.
- Plummer, David. (1999). *One of the Boys: Masculinity, Homophobia and Modern Manhood*. New York, Londres, Oxford: Harrington Park Press, 364p.
- _____. (2000). «The Quest for Modern Manhood: Masculine Stereotypes, Peer Culture and the Social Significance of Homophobia». *Journal of Adolescence*, vol. 23, pp. 1-9.
- Pratte, Trish. (1993). «A Comparative Study of Attitudes Toward Homosexuality: 1986 and 1991». *Journal of Homosexuality*, vol. 26, n. 1, pp. 77-83.
- Queiroz, Jean-Manuel de. (2003). «Différence des sexes». Dans *Dictionnaire de l'homophobie*, sous la dir. de Louis-George Tin. Paris: Presses universitaires de France, pp. 127-130.
- Redman, Peter. (2000). «'Tarred with the Same Brush': 'Homophobia' and the Role of the Unconscious in School-based Cultures of Masculinity». *Sexualities*, vol. 3, n. 4, pp. 483-499.
- Redman, Peter, Debbie Epstein, Mary Jane Kehily et Máirtín Mac an Ghaill. (2002). «Boys Bonding: same-sex friendship, the unconscious and heterosexual discourse». *Discourse: Studies in the cultural politics of education*, vol. 23, n. 2, pp. 179-191.
- Reiter, Laura. (1991). «Developmental Origins of Antihomosexual Prejudice in Heterosexual Men and Women». *Clinical Social Work Journal*, vol. 19, n. 2, pp. 163-175.

- Rich, Adrienne. (1993). «Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence». In *The Lesbian and Gay Studies Reader*, sous la dir. de Henry Abelove, Michèle Aina Barale et David M. Halperin. New York et Londres: Routledge. pp. 227-254.
- Roscoe, Will. (1997). «Gender Diversity in Native North America: Notes toward a Unified Analysis». In *A Queer World: The Center for Lesbian and Gay Studies Reader*, sous la dir. de Martin Duberman. New York et Londres: New York University Press. pp. 65-81.
- Rubin, Gayle. (1975). «The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex» In *Toward an Anthropology of Women*, sous la dir. de Rayna R. Reiter. New York et Londres: Monthly Review Press. pp. 157-210.
- Rubin, Herbert J. et Irene S. Rubin (1995). *Qualitative Interviewing: The Art of Hearing Data*. Thousand Oaks: Sage Publications. 302p.
- Schwanberg, Sandra L. (1993). «Attitudes Towards Gay Men and Lesbian Women: Instrumental Issues». *Journal of Homosexuality*, vol. 26, n. 1, pp. 99-136.
- Sears, James T. (1997). «Thinking Critically/Intervening Effectively About Homophobia and Heterosexism», in *Overcoming Heterosexism and Homophobia*, sous la dir. de James T. Sears et Walter L. Williams. New York : Columbia University Press 456p.
- Sedgwick, Eve Kosofsky. (1990). *Epistemology of the Closet*. Berkeley: University of California Press.
- Segal, Lynne. (1990). *Slow Motion: Changing Masculinities, Changing Men*. New Brunswick NJ: Rutgers University Press, pp. 105-168..
- Seltzer, Richard. (1992). «The Social Location of those holding Antihomosexual Attitudes». *Sex Roles*, vol. 26, n. 9/10, pp. 391-398.
- Silverman, David (2000). *Doing Qualitative Research: A Practical Handbook*. Londres: Sage Publications, 316 p.
- Simoni, Jane M. (1996). «Pathways to Prejudice: Predicting Student's Heterosexist Attitudes With Demographics, Self-Esteem, and Contact With Lesbians and Gay Men». *Journal of College Development*, vol. 37, n. 1, pp. 68-78.
- Stein, Arlene. (2005). «Make Room For Daddy: Anxious Masculinity and Emergent Homophobias in Neopatriarchal Politics». *Gender & Society*, vol. 19, n. 5, pp. 601-620.

- Stein, Edward. (1992) «The Essentials of Constructionism and the Construction of Essentialism». In *Forms of Desire: Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*. New York: Routledge, pp.325-354.
- Stoddart, T. et E. Turiel. (1985). «Children's concepts of cross-gender activities». *Child Development*, vol. 56, pp. 1241-1252.
- Strauss, A et J. Corbin (1994). «Grounded Theory Methodology : An Overview ». Dans *Handbook of Qualitative Research*, sous la dir. de N. Denzin et Y. Lincoln. Thousand Oaks, Sage. pp. 273-285.
- Theodore, Peter S. et Susan A. Basow. (2000). «Heterosexual Masculinity and Homophobia : A Reaction to the Self ? ». *Journal of Homosexuality*, vol. 40, n. 2, pp. 31-48.
- Thorne, Barrie (1993). *Gender Play: Girls and Boys in School*. New Brunswick, New Jersey: Rutgers University Press. 237 p.
- Tomsen, Stephen et Gail Mason. (2001). «Engendering Homophobia: Violence, Sexuality and Gender Conformity». *Journal of Sociology*, vol. 37, n. 3, pp. 257-273.
- Van der Meer, Theo. (2003). «Gay Bashing – A Rite of Passage? » *Culture, Health and Sexuality*, vol. 5, n. 2, pp. 153-165.
- Vicario, Brett A., Becky J. Liddle et Darrell Anthony Luzzo. (2005). «The Roles of Values in Understanding Attitudes Toward Lesbians and Gay Men». *Journal of Homosexuality*, vol. 49, n. 1, pp. 145-159.
- Weinberg, G. (1972). *Society and the Healthy Homosexuals*. New York: St-Martin's.
- Weisfeld, Glenn. (1994). «Aggression and Dominance in the Social World of Boys». In *Male Violence*, sous la dir de John Archer. Londres et New York: Routledge, pp. 42-69.
- Welzer-Lang, Daniel. (1994). «L'homophobie: la face cachée du masculin». In *La peur de l'autre en soi: Du sexisme à l'homophobie*, sous la dir. de Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais. Montréal: vlb éditeur, pp. 13-91
- _____. (2004). *Les hommes aussi changent*. Paris : Payot. 436 p.
- _____. (2005). *Les hommes violents*. (édition de poche). Paris : Petite bibliothèque Payot.
- Whitehead, Harriet. (1993). «The Bow and the Burden Strap: A New Look at Institutionalized Homosexuality in North America». In *The Lesbian and Gay Studies Reader*, sous la dir. de Henry Abelove, Michèle Aina Barale et David M. Halperin. New York et Londres: Routledge. pp. 498-527.

- Whitley, Bernard E., Jr. (1990). «The Relationship of Heterosexuals' Attributions for the Causes of Homosexuality to Attitudes Toward Lesbians and Gay Men». *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 16, n. 2, pp. 369-377.
- _____. (1999). «Right-Wing Authoritarianism, Social Dominance, and Prejudice». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 77, n. 1, pp. 126-134.
- _____. (2001). «Gender-Role Variables and Attitudes Toward Homosexuality». *Sex Roles*, vol. 45, n. 11-12, pp. 691-721.
- Whitley, Bernard E. et Stefánía Ægisdóttir. (2000). «The Gender Belief System, Authoritarianism, Social Dominance Orientation, and Heterosexuals' Attitudes Toward Lesbians and Gay Men». *Sex Roles*, vol. 42, n. 11-12, pp. 947-967.
- Wilkinson, Wayne W. (2004). «Authoritarian Hegemony, Dimensions of Masculinity, and Male Antigay Attitudes». *Psychology of Men & Masculinity*, vol. 5, n. 2, pp. 121-131.
- Wittig, Monique. (1993). «One is Not Born a Women». In *The Lesbian and Gay Studies Reader*, sous la dir. de Henry Abelove, Michèle Aina Barale et David M. Halperin. New York et Londres: Routledge. pp.103-109.
- _____. (2001). *La pensée straight*. Paris: Éditions Balland. 157 p.
- Wolfman, Oscar. (1996). «Homophobia in/as Education». *Alternate Routes*, vol. 13, pp. 101-117.
- Zemore, Sarah E, Susan T. Fiske et Hyun-Jeong Kim. (2000) «Gender Stereotypes and the Dynamics of Social Interaction». In *The Developmental Social Psychology of Gender*, sous la dir. de Thomas Eckes et Hanns M. Trautner. Mahwah, New Jersey et Londres: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers. pp. 207-242.